



LEE  
CHILD

NE PARDONNE JAMAIS

Roman

Fleuve  
Noir

**LEE CHILD**

**NE PARDONNE JAMAIS**

[Jack Reacher 07]

*Persuader*

*Traduit de l'anglais par Isabelle St-Martin*

© Lee Child, 2003 – 2005

© Éditions Fleuve Noir, 2005

# RÉSUMÉ

Les autorités avaient conclu au décès de Quinn, un traître qui, après avoir tenté de vendre les plans d'une arme secrète aux Irakiens, avait reçu deux balles en pleine tête. Dossier clos... jusqu'à ce que Jack Reacher le reconnaisse au détour d'une rue, ombre furtive se tenant au milieu de la foule. Pour Jack, ancien officier de la police militaire, il est l'heure de dépoussiérer les vieux dossiers et de comprendre ce qu'il s'est vraiment passé dix ans auparavant...

*Pour Jane et les goélands*

Le flic sortit de la voiture quatre minutes avant d'être abattu. Comme s'il savait ce qui l'attendait, il poussa pesamment la portière grinçante, se glissa avec lenteur sur le siège de vinyle usé, et posa les deux pieds sur la chaussée. S'agrippant de chaque main au panneau, il s'extirpa sans hâte, demeura un instant immobile dans l'air frais de la nuit puis se retourna pour fermer derrière lui, écouta de nouveau avant de se diriger vers le capot auquel il s'adossa, à proximité du phare.

Voilà plus de sept ans qu'il traînait cette vieille Chevrolet Caprice noire banalisée malgré ses trois antennes et ses chromes. N'importe quel policier vous dirait que la Caprice était la meilleure voiture possible pour exercer ce métier, et cet homme ne paraissait pas près de contredire une telle assertion. Lui-même, avec son allure d'inspecteur sur le retour, disposait de toute une flotte de véhicules. S'il roulait en Chevrolet, il l'avait bien voulu. Les nouvelles Ford ne devaient pas l'intéresser. À sa silhouette massive, à son banal costume de laine noire, je devinais le vétéran. Grand mais voûté. Un vieil homme. Il tourna la tête à droite et à gauche, tendit le cou par-dessus son épaule pour jeter un coup d'œil vers le portail de l'université. Il se tenait à trente mètres de moi.

L'entrée du campus tenait plutôt du virtuel. Deux colonnes de briques comme surgies d'une large pelouse bien verte et bien tondue bordée d'un trottoir. Au milieu se dressait une grille de fer forgé récemment repeinte. Sans doute comme chaque hiver. Elle ne faisait pas office de barricade, n'importe qui pouvait passer par la pelouse pour l'éviter. De toute façon, elle restait grande ouverte sur l'allée menant à d'anciens bâtiments de briques situés à une centaine de mètres de là, aux toitures pentues, dominées par de grands arbres centenaires. Des arbres, il y en avait partout, sur les chemins, le long de l'allée, autour des pelouses. Les feuilles allaient bientôt surgir de leurs bourgeons verts encore recroquevillés. Dans six mois, elles seraient énormes, rouges et jaunes, et les photographes se presseraient pour en décorer les nouveaux catalogues de l'université.

À une vingtaine de mètres au-delà du flic, de sa voiture et du portail se trouvait un pick-up, garé de l'autre côté de la rue, bien collé au trottoir. Je lui faisais face, cinquante mètres plus haut. Il détonnait un peu, avec sa peinture d'un rouge passé et sa barre à buffles qui, manifestement, avait été tordue et redressée à plusieurs reprises. Il y avait deux hommes dedans, jeunes, minces, à l'allure soignée. Assis, immobiles, ils fixaient un point invisible devant eux, sans regarder le flic, sans me regarder.

De mon côté, je voyais aussi une camionnette brun foncé sans fenêtres, stationnée devant un magasin de musique ; typiquement le genre de boutique qu'on trouve à la sortie d'une université, avec ses CD d'occasion disposés dehors dans des bacs, et ses posters collés à la vitrine annonçant les concerts à venir de groupes parfaitement inconnus. Les portes arrière de mon monospace étaient grandes ouvertes, des boîtes s'empilaient à l'intérieur, et j'y rangeais une liasse de papiers. Je portais un manteau parce qu'il faisait encore frais en ce matin d'avril. Je portais des gants parce que les agrafes des boîtes avaient été à moitié arrachées lors de leur ouverture. Je portais un flingue parce que ça m'arrive souvent, plaqué contre mes reins, sous la ceinture de mon pantalon. C'était un colt Anaconda, un énorme revolver en acier, équipé de cartouches Magnum .44. Avec ses deux kilos et ses trente-sept centimètres de long, c'était loin d'être l'arme de mes rêves. Lourd et froid, il se rappelait en

permanence à mon mauvais souvenir.

Immuable au milieu du trottoir, je levai les yeux de mes papiers lorsque j'entendis démarrer le moteur du pick-up. Qui ne bougea cependant pas. De la fumée blanche s'échappait du pot. Il faisait froid, il était tôt et les rues restaient désertes. Je reculai derrière mon van pour jeter un coup d'œil vers le magasin de musique ; j'aperçus une grosse Lincoln noire qui attendait non loin de l'entrée de l'université, deux gars postés à ses côtés. J'avais beau me trouver à une centaine de mètres, j'estimai qu'aucun d'eux n'avait l'air d'un chauffeur de limousine. Les chauffeurs de limousine ne vont pas par deux, ils ne sont ni jeunes ni baraqués, et ils n'ont pas l'air méfiant. Ces deux types ne pouvaient être que des gardes du corps.

Le bâtiment auprès duquel stationnait la voiture faisait penser à un foyer. Des lettres grecques ornaient le dessus de sa grande porte de bois... qui s'ouvrit soudain sur un long jeune homme efflanqué.

Il avait tout l'air d'un étudiant, avec sa tignasse en bataille et ses vêtements qui lui donnaient l'allure d'un sans-abri. Mais le cuir luxueux de la sacoche qu'il portait racontait tout autre chose. Un des gorilles lui ouvrit la portière de la limousine, et il jeta son sac sur le siège arrière avant de s'engouffrer à l'intérieur. J'entendis la porte claquer derrière lui. Après un rapide regard autour d'eux, les deux gardes grimpèrent à l'avant et, une seconde plus tard, la voiture démarra. Trente mètres plus loin, un véhicule de sécurité de l'université s'engageait à sa suite, donnant l'impression qu'ils roulaient en convoi. Dedans, affalés sur la banquette, se trouvaient deux vigiles qui paraissaient s'ennuyer à mourir.

J'ôtai mes gants, les jetai au fond de mon van et descendis plus bas dans la rue, d'où j'avais un meilleur aperçu du paysage. Je vis alors la Lincoln arriver à vitesse réduite à la hauteur de l'entrée, noire, nickel chrome, luisante comme une pomme astiquée. Les vigiles de l'université se trouvaient relativement loin derrière. Elle stoppa un instant devant le portail puis partit vers le sud, là où était garée la Caprice de la police. Dans ma direction.

Ce qui se produisit ensuite dura huit secondes mais sembla prendre le temps d'un simple clin d'œil.

Une vingtaine de mètres plus bas, le pick-up rouge fade décolla du trottoir, accéléra brusquement, rattrapa la Lincoln et la doubla à l'instant précis où elle atteignait la Caprice de la police. Il passa à quelques centimètres des genoux du flic, accéléra de nouveau puis pila assez sec pour partir en tête-à-queue, le coin de la barre à buffles venant heurter de plein fouet le pare-chocs avant de la Lincoln. Gardant le volant braqué, le pied fermement appuyé sur l'accélérateur, le chauffeur força la limousine à quitter la route pour mordre sur le bas-côté. Ses roues arrachèrent une masse d'herbe au passage puis elle acheva sa course lente dans un arbre. Il y eut un bruit de métal qui se tordait, de verre qui explosait et, enfin, un gros nuage de vapeur s'éleva du capot tandis que les feuilles des arbres frémissaient dans l'air frais du petit jour.

Les deux gars du pick-up se ruèrent dehors en tirant à bout portant. Ils avaient des pistolets-mitrailleurs et faisaient feu sur la Lincoln. Le bruit était assourdissant, et je voyais des arcs de feu pleuvoir sur le macadam. Puis, ils se ruèrent sur les portières de la limousine et les ouvrirent d'un coup sec. L'un d'eux se pencha à l'intérieur et en extirpa le gamin sans ménagement. Pendant ce temps l'autre continua de tirer devant lui comme un hystérique avant de sortir de sa poche quelque chose qui avait tout l'air d'une grenade. Il la jeta dans l'habitacle de la Lincoln, en referma les portières à la hâte, attrapa son collègue et le gosse pour les pousser devant lui avant de les plaquer au sol. Une puissante explosion s'ensuivit, et les six vitres de la voiture volèrent en éclats. J'avais beau me trouver à plus d'une vingtaine de mètres, le choc me secoua de part en part. Des bris de verre furent projetés tout autour de

moi, formant un arc-en-ciel sous le soleil levant.

L'homme qui avait lancé la grenade se redressa alors et courut vers le siège passager du pick-up tandis que son acolyte, une arme dans le dos du gamin, le précipitait dans le véhicule et y grimpait à sa suite. Les portières se refermèrent sur eux en claquant, et j'aperçus le jeune homme coincé entre les deux autres sur le siège central, terrorisé, blême, la bouche ouverte sur un hurlement muet. Le chauffeur enclencha la première vitesse, j'entendis le moteur rugir et les pneus crisser, et je vis le pick-up se diriger droit sur moi.

C'était une Toyota. Je distinguais clairement les lettres écrites sur la calandre, derrière la barre à buffles. Elle était haute sur ses suspensions et j'apercevais même un grand différentiel noir sur le devant, de la taille d'un ballon de foot. Un 4x4. Avec de gigantesques pneus. Cabossé, la peinture décolorée, il semblait n'avoir pas connu le moindre jet d'eau depuis sa sortie d'usine.

Il fondait sur moi.

J'avais moins d'une seconde pour me décider.

Je soulevai le pan de mon manteau, sortis mon colt, visai et tirai une fois sur la calandre de la Toyota. Le gros revolver flasha, fit un bond entre mes mains, et claqua. L'énorme balle de .44 brisa net le radiateur. Je tirai de nouveau, sur le pneu avant gauche, cette fois. Qui explosa dans un jaillissement de débris de gomme. Le pick-up ralentit brutalement et s'arrêta, le visage du chauffeur face à moi. À dix mètres. Plongeant au sol, je refermai violemment les portes de mon van pour émerger sur le trottoir avant de tirer sur le pneu arrière gauche de la Toyota. Même spectacle. De la gomme partout. Le véhicule se renversa sur son côté gauche puis s'immobilisa dans un angle bizarre.

Le conducteur ouvrit sa portière, dégringola sur la chaussée et se mit à ramper sur un genou. N'ayant pas son arme dans la bonne main, il la balança dans l'autre, et j'attendis qu'il soit sur le point de la braquer dans ma direction. Alors, l'avant-bras calé dans ma paume, je visai soigneusement le cœur, comme on me l'avait appris de longues années plus tôt, et j'appuyai sur la détente. La poitrine du gars fut littéralement soufflée dans un monstrueux nuage de sang.

Pétrifié dans le pick-up, le gamin maigrelet considérait la scène avec une horreur quasi palpable. Quant au deuxième homme, il venait de s'extirper de la Toyota et se traînait dans ma direction. Son arme dirigée vers moi. Je pivotai sur la gauche, m'immobilisai l'espace d'un instant, et me calai de nouveau l'avant-bras dans la paume. Je visai sa poitrine et je tirai. Même spectacle. Du sang partout. Il roula sous le pare-chocs, dans un jaillissement de vapeur rouge.

Voyant le jeune maigrichon remuer dans le pick-up, je me ruai vers lui et le tirai à l'extérieur, en le faisant passer pile au-dessus du premier gars. Puis je l'entraînai en vitesse vers mon van. Complètement paumé, sous le choc, il titubait en courant. Je le poussai sur le siège passager, claquai la portière sur lui, contournai mon véhicule en cavalant et m'installai au volant. Du coin de l'œil, j'aperçus alors un troisième type qui se dirigeait droit sur moi. Portait la main à sa poche. Un grand costaud. Vêtu de sombre. Sans hésiter, je levai le bras vers lui, tirai, et vis l'explosion rouge lui déchirer la poitrine à l'instant même où je comprenais qu'il s'agissait du vieux flic à la Caprice... qui ne cherchait qu'à sortir son badge. Un écusson doré dissimulé dans un vieil étui de cuir usé, qui vola de sa main et alla rouler au bord du trottoir, juste devant mon van.

Le temps s'immobilisa.

J'allai contempler le flic, allongé sur le dos, dans le caniveau. Le torse maculé de rouge. Il en avait partout. Je ne discernai aucun signe de respiration, pas le moindre battement de

cœur ; à la place, un trou béant dans sa chemise. Totalement figé, il tournait la tête de côté, la joue collée au bitume, les bras écartés ; je voyais pâlir les veines de ses mains. Autour de moi, la rue était noire, l'herbe vert vif et le ciel d'un bleu intense. Le frémissement de la brise entre les feuilles naissantes était plus fort que le claquement des coups de feu qui résonnait encore à mes oreilles.

Derrière le pare-brise, je vis le gamin regarder l'homme abattu avant de lever les yeux sur moi. Je vis aussi le véhicule de sécurité du campus émerger du portail, sur ma gauche. Il roulait plus lentement que la normale. Des dizaines de coups avaient été tirés. Peut-être se demandaient-ils jusqu'où s'étendaient les limites de leur juridiction. Peut-être avaient-ils tout simplement peur. Je vis leurs visages blêmes derrière la vitre du pare-brise, tournés dans ma direction. Leur voiture devait faire du vingt à l'heure. Elle rampait vers moi. L'insigne doré traînait dans le caniveau. Des années de service en avaient poli le métal. Je regardai du côté de mon van. Pas un mouvement. S'il y avait une chose que j'avais apprise, des siècles plus tôt, c'était qu'on pouvait facilement descendre un homme, mais qu'il n'y avait ensuite aucun moyen de revenir en arrière.

J'entendais la voiture de sécurité rouler lentement vers moi. J'entendais ses pneus écraser le grain de l'asphalte. Tout le reste n'était que silence de mort. Puis le temps reprit son cours. Une voix dans ma tête hurla : Tire-toi d'ici ! et je bondis en avant. Je sautai dans le van, jetai mon revolver sur le siège central, mis le moteur en route et démarrai en trombe, en faisant un demi-tour si brutal qu'on se retrouva un instant sur deux roues. Indifférent au gosse qui se retrouvait ballotté dans tous les sens, je redressai le volant, écrasai l'accélérateur et m'arrachai en direction du sud. Je ne voyais pas grand-chose dans le rétroviseur, mais j'aperçus néanmoins les gardes de l'université quasiment debout dans leur voiture, en train de se lancer à ma poursuite.

Le gamin à côté de moi était muet. Bouche bée de stupeur, il s'efforçait de se maintenir en place. Et, moi, je m'efforçais de foncer aussi vite que possible. La circulation était heureusement fluide. L'aube se levait à peine, et c'était une ville de Nouvelle-Angleterre encore endormie que je traversais. Je roulais à plus de cent, les mains crispées sur le volant à m'en blanchir les articulations. Je gardais les yeux rivés sur la route devant moi, comme si je refusais de voir ce qui se passait derrière.

— Où est-ce qu'ils sont ? demandai-je au gamin.

Il ne répondit pas. Anéanti, paralysé par la peur, il restait recroquevillé dans le coin de son siège, aussi loin de moi que possible. La main droite plaquée contre la portière, le visage blême. Il avait de très longs doigts.

— Ils sont où ? insistai-je en criant pour couvrir le bruit du moteur.

— Vous avez tué un flic, lâcha-t-il pour toute réponse. Vous savez que ce vieux type était un flic ?

— Je sais, oui.

— Vous l'avez descendu.

— Par accident, rétorquai-je. Où sont les autres ?

— Il était en train de vous montrer son badge.

— Où sont les autres ?

Il se dégagea, se retourna et tendit la tête pour apercevoir quelque chose à travers les lucarnes du hayon arrière.

— À... trente mètres, peut-être, balbutia-t-il d'une voix étranglée. Tout près... Il y en a un qui sort à moitié par la fenêtre, avec son flingue...

Comme pour faire écho à ses paroles, je perçus le claquement d'une arme à feu par-dessus le rugissement du moteur et le gémissement des pneus. Je saisis le colt sur le siège à côté de moi. Le rejetai. Il était vide. J'avais déjà tiré six fois. Un radiateur, deux pneus, deux types. Et un flic.

— La boîte à gants, dis-je.

— Vous devriez vous arrêter, me conseilla le gamin. Leur expliquer que vous étiez en train de m'aider... Que c'était un accident...

Il ne me regardait pas. La tête tournée, il surveillait les vitres arrière.

— J'ai descendu un flic, observai-je d'une voix neutre. C'est tout ce qu'ils savent. C'est tout ce qu'ils ont vu. Ils ne vont pas s'occuper de savoir comment ni pourquoi.

Le gosse ne répondit rien.

— La boîte à gants, répétai-je.

Il se retourna, l'ouvrit d'une main maladroite. Il y avait un autre Anaconda, dedans. Identique. Du même acier brillant, complètement chargé. Je le pris des mains de mon passager, baissai ma vitre. De l'air froid s'engouffra aussitôt dans l'habitacle. De l'air qui m'amena le bruit d'une arme à feu en train de tirer juste derrière nous, rapide et régulière.

— Merde ! articulai-je.

Le gamin ne dit rien.

Les coups continuaient de pleuvoir, puissants, sinistres, percutants. Comment pouvaient-ils nous rater ?

— Couche-toi par terre, ordonnai-je.

Je glissai de côté jusqu'à ce que mon épaule vienne se caler contre le cadre de la portière, puis je sortis le bras droit par la fenêtre de façon à pointer le colt à l'extérieur, vers l'arrière du van. Je tirai une fois, m'attirant un regard horrifié du gosse, qui se dépêcha de s'écraser au pied de son siège et de se protéger le crâne de ses bras. Une seconde plus tard, la lucarne arrière, juste derrière sa tête, explosa.

— Merde ! répétai-je en donnant un coup de volant de côté pour améliorer mon angle de vue.

De nouveau, les coups se mirent à pleuvoir.

— Il faut que tu regardes ce qui se passe, lançai-je au gamin. Tout en restant baissé le plus possible.

Il ne broncha pas.

— Lève-toi ! lui criai-je. Lève-toi, il faut que tu regardes ce qui se passe !

Il se redressa et tendit le cou jusqu'à ce que ses yeux soient assez haut pour distinguer quelque chose derrière lui. Je le vis remarquer que la vitre avait volé en éclats. Je le vis comprendre que sa tête s'était trouvée pile dans la ligne de tir.

— Je vais ralentir un peu, lui annonçai-je. Pour les pousser à me dépasser.

— Non ! s'écria-t-il. Je suis sûr que vous pouvez encore vous expliquer.

Ignorant ses paroles, je descendis à peut-être quatre-vingts à l'heure, me portai sur la droite, et le véhicule de sécurité vint automatiquement se placer à hauteur de mon flanc gauche. Je tirai sur lui mes trois dernières balles, et son pare-brise vola en éclats tandis qu'il ralentissait brusquement, comme si le chauffeur avait été touché ou qu'un des pneus avait éclaté. Il plongea ensuite dans le bas-côté opposé avant de s'écraser contre une série de buissons et de disparaître de ma vue. Lâchant mon colt vide sur le siège central, je remontai ma vitre et accélérai comme un malade. Le gamin avait retrouvé son mutisme. Il se contentait de regarder vers l'arrière du van, la lucarne brisée laissant échapper un sifflement

étrange tandis que l'air pénétrait à l'intérieur en tourbillonnant.

— C'est bon, dis-je, quelque peu hors d'haleine. Maintenant, on a la paix.

Il se tourna vers moi.

— Vous êtes fou ! hurla-t-il.

— Tu sais ce qui arrive à ceux qui tuent des flics ?

Il ne trouva rien à répondre. Le trajet se poursuivit en silence pendant une bonne trentaine de secondes, durant lesquelles nous restâmes pantelants, les yeux fixés droit sur la route devant nous. L'intérieur du van sentait la poudre à plein nez.

— C'était un accident, répétai-je. Je ne peux pas le ressusciter. Alors, oublie.

— Vous êtes qui ? demanda-t-il.

— Non, toi, tu es qui ? rectifiai-je.

Il ne répondit pas. Il respirait pesamment. Je jetai un coup d'œil dans le rétroviseur. La route était totalement vide, derrière nous. Totalement vide, devant nous. Nous étions en rase campagne. Peut-être à dix minutes d'une entrée d'autoroute.

— Je suis une cible, lâcha-t-il enfin. Pour un enlèvement.

Drôle de mot qu'il employait là.

— On voulait m'enlever, ajouta-t-il.

— Tu crois ?

— Oui. Ça m'est déjà arrivé.

— Pourquoi ?

— Pour le fric, qu'est-ce que vous croyez ?

— Tu es riche ?

— Mon père, oui.

— Qui est-ce ?

— Un type.

— Un type... riche.

— Il importe des tapis.

— Des tapis ? répétai-je.

— Oui, des tapis d'Orient.

— On peut devenir riche en important des tapis d'Orient ?

— Très riche.

— Tu as un nom ?

— Richard, répondit-il. Richard Beck.

De nouveau je regardai dans le rétroviseur. La route était toujours vide, derrière nous. Toujours vide, devant, je ralentis un peu et me remis au centre de ma voie pour avoir l'air de conduire comme quelqu'un de normal.

— Alors, ces types, c'étaient qui ? insistai-je.

— Je n'en ai aucune idée.

— Ils savaient où tu prévoyais de te rendre. Et quand.

— J'allais chez moi pour fêter l'anniversaire de ma mère. C'est demain.

— Qui pouvait être au courant ?

— Je ne sais pas. Tous ceux qui connaissent ma famille. Tous ceux qui font partie de la communauté du tapis, j'imagine. On est assez connus.

— Il existe une communauté du tapis ? m'étonnai-je.

— On se fait tous concurrence. On a les mêmes sources, le même marché. On se connaît

tous.

Je ne répondis rien et continuai de conduire, à un peu plus de quatre-vingt-dix à l'heure.

— Et vous, vous avez un nom ? me demanda-t-il soudain.

— Non.

Il hocha la tête, comme s'il avait compris. Il est futé, songeai-je. Qu'est-ce que vous allez faire ? interrogea-t-il.

— Je vais te lâcher près de l'autoroute. Tu fais du stop, tu appelles un taxi, tu fais ce que tu veux, mais tu m'oublies.

Comme il restait silencieux, j'ajoutai :

— Je ne peux pas t'emmener chez les flics. C'est carrément impossible. Tu comprends, pourquoi ? J'en ai tué un. Peut-être même trois. Tu m'as vu à l'œuvre.

Toujours aucune réaction. Il cherchait quelle décision prendre. L'autoroute était à six minutes.

— Ils tireront tout de suite des conclusions hâtives, insistai-je. J'ai merdé, c'était un accident, mais ils ne voudront rien savoir. Ils ne prennent jamais cette peine. Alors, ne me demande pas d'aller voir qui que ce soit. Même en tant que témoin. Je disparaissais de la surface de la planète, je n'existe pas. On est bien d'accord, Richard ?

Il ne répondit pas.

— Et ne t'amuse pas à leur faire mon portrait. Dis-leur que tu ne te rappelles pas la gueule que j'avais. Dis-leur que tu étais en état de choc. Sinon, je te retrouve et je te tue.

Il ne répondit pas.

— Je vais te laisser quelque part. Comme si tu ne m'avais jamais vu.

Il bougea enfin, se tourna sur son siège et me regarda :

— Emmenez-moi chez moi. On vous donnera de l'argent. On vous aidera. On vous cachera, si vous voulez. Mes parents vous seront tellement reconnaissants. Enfin... c'est moi qui vous suis reconnaissant. C'est vrai, vous m'avez sauvé la vie. C'était un accident, comme on dit dans la police, pas vrai ? Juste un accident. Vous avez joué de malchance. Cette tension, ce stress, ça vous prenait la tête. Il n'y a rien d'étonnant. On ne dira rien.

— Je n'ai pas besoin de ton aide, Richard. J'ai seulement besoin de me débarrasser de toi.

— Mais, il faut que je rentre chez moi ! protesta-t-il. On pourrait s'entraider, non ?

L'autoroute n'était plus qu'à quatre minutes.

— Où est-ce, chez toi ? demandai-je soudain.

— À Abbot.

— Abbot, où ça ?

— Abbot, dans le Maine. Sur la côte Entre Kennebunkport et Portland.

— On est dans la direction opposée, je te signale.

— Vous pourrez prendre vers le nord, sur l'autoroute.

— Ça va nous faire trois cents kilomètres, au minimum.

— On vous donnera de l'argent, répéta le gamin. Vous ne le regretterez pas.

— Je pourrais te laisser près de Boston. Il doit bien y avoir un bus pour Portland.

Il secoua vivement la tête :

— Hors de question. Je ne peux pas prendre le bus. Je ne peux pas rester seul. Pas en ce moment. J'ai besoin d'une protection. Ces types sont peut-être toujours là-bas.

— Ces types sont morts, Richard. Comme ce foutu flic.

— Ils ont peut-être des associés.

Encore une expression surprenante. Il paraissait petit, malingre et terrifié. Son pouls

battait fort sous la peau de son cou. Des deux mains, il repoussa ses cheveux en arrière et tourna la tête de côté pour me laisser apercevoir son oreille gauche. Qui n'existait pas. À la place, il n'y avait qu'une boule de tissus cicatrisés. Ça ressemblait à un petit morceau de pâte non cuite. Un tortellini cru.

— Ils l'ont coupée et l'ont envoyée à mes parents, expliqua-t-il. La première fois...

— Quand ?

— J'avais quinze ans.

— Ton père n'a pas payé ?

— Pas assez vite.

Je ne répondis pas. Richard Beck ne bougeait plus, toujours à me montrer sa cicatrice, terrifié, haletant comme une machine.

— Ça va ? demandai-je soudain.

— Emmenez-moi chez moi, supplia-t-il. Je ne peux pas rester tout seul.

Nous étions à deux minutes de l'autoroute.

— S'il vous plaît ! gémit-il. Aidez-moi.

— Merde ! dis-je pour la troisième fois.

— S'il vous plaît... On peut s'entraider. Vous allez devoir vous cacher.

— On ne peut pas garder ce van. J'imagine que mon signalement a été diffusé dans tout le pays, à l'heure qu'il est.

Il me jeta un regard plein d'espoir. Dans une minute, nous serions sur l'autoroute.

— Il va falloir se trouver un véhicule, dis-je.

— Où ?

— N'importe où. Les voitures, ce n'est pas ça qui manque.

Il y avait un grand centre commercial entre les échangeurs sud et ouest. Je les apercevais de loin. D'immenses bâtiments couleur ocre, sans fenêtres et illuminés de néons. Avec, tout autour, un parking géant à moitié rempli de voitures. J'y pénétrai et le parcourus une fois dans toute sa longueur. Il était aussi vaste qu'une ville. Il y avait des gens partout. Ça me rendait nerveux. J'en fis une deuxième fois le tour puis filai vers une série d'énormes poubelles, à l'arrière d'un grand magasin.

— Où va-t-on ? interrogea Richard.

— Sur le parking du personnel, répondis-je. Côté clientèle, ça n'arrête pas d'entrer et sortir. Trop risqué. Les employés du magasin sont là pour la journée, eux. C'est plus sûr.

Il me regarda, l'air de ne pas comprendre. Je me dirigeai vers un groupe de huit voitures stationnées de front contre un mur aveugle. Je trouvai un emplacement vide près d'une Nissan Maxima à la couleur terne, âgée d'environ trois ans. Ce véhicule banal ferait parfaitement l'affaire. Le parking était privé et désert. Je stoppai à la hauteur de la place vide et m'y garai à reculons, en prenant soin de coller au maximum les portes du hayon arrière contre le mur.

— Il faut dissimuler cette fenêtre brisée, expliquai-je à mon passager.

Qui ne broncha pas.

Je glissai mes deux colts vides dans la poche de mon manteau et descendis. J'essayai alors d'ouvrir les portes de la Nissan.

— Trouve-moi du fil de fer, demandai-je à Richard. Genre câble électrique ou portemanteau en métal.

— Vous allez voler cette voiture ?

J'acquiesçai sans rien dire.

— Ce n'est pas très malin de faire ça.

— Tu trouverais ça malin si c'était toi qui avais descendu un flic par erreur.

Il resta immobile quelques instants, puis se retourna et partit à la recherche de ce que je lui demandais. Je vidai les Anacondas et jetai les douze douilles dans une poubelle. Le gamin revint alors avec un morceau de fil électrique d'un mètre de long, dégoté dans un tas d'ordures. Avec mes dents, je le débarrassai de son plastique isolant et fabriquai un petit crochet à l'une de ses extrémités avant de le faire passer sous le caoutchouc entourant la vitre de la Nissan.

— Fais le guet, dis-je à Richard.

Il s'écarta de quelques pas pour observer le parking, pendant que je poussais le fil à l'intérieur de l'habitacle, et le dirigeais vers la poignée de la portière. Une fois le crochet passé autour, je le titillai et tirai légèrement dessus jusqu'à ce qu'il entraîne la manette avec lui. L'ouverture de la porte se déclencha enfin et je rejetai le fil au loin vers le tas d'ordures. Puis je me baissai sous le volant et arrachai l'enveloppe de plastique qui en protégeait la colonne. Je fouillai parmi les fils pour, au bout d'un instant, trouver les deux que je cherchais et les mettre en contact. Le démarreur gémit et le moteur se mit en route puis ronronna de façon régulière.

— Voilà ce que m'a appris ma folle jeunesse, commentai-je sans rire.

— Ce n'est vraiment pas malin, répéta-t-il.

— Très malin, au contraire. On ne remarquera pas sa disparition avant six heures, ce soir, peut-être huit. Quand le magasin fermera. Tu seras chez toi depuis belle lurette.

Il posa la main sur la porte passager, sembla hésiter puis s'installa à l'intérieur. M'asseyant au volant, je reculai mon siège, ajustai le rétroviseur et sortis la Nissan de son emplacement avant de gagner le parking principal. Que je traversai tranquillement. Il y avait un flic, à quelques dizaines de mètres, qui faisait son tour de surveillance. Je me garai à la première place que je trouvai, sans couper le moteur, et attendis qu'il s'éloigne. Puis, je me dirigeai vers la sortie, m'engageai sur l'échangeur et, deux minutes plus tard, nous nous retrouvions en train de rouler vers le nord, sur une autoroute peu encombrée, à une vitesse convenable.

La voiture sentait fort le parfum, et il y avait deux boîtes de kleenex à l'intérieur. Un petit ours en peluche aux pattes munies de ventouses était collé à la vitre de la lunette arrière, un gant de base-ball traînait sur le siège derrière nous, et je devinais le bruit d'une batte d'aluminium qui se baladait dans le coffre.

— On dirait que maman fait le taxi, lâchai-je.

Richard resta muet.

— Ne t'inquiète pas, lui dis-je. Elle est certainement assurée. Comme toute bonne citoyenne.

— Ça ne vous gêne pas ? demanda-t-il. À propos du flic ?

Je lui décochai un coup d'œil latéral. Il était maigre et pâle, et recroquevillé aussi loin que possible dans le coin de son siège, sa main posée sur la portière. Ses longs doigts ressemblaient à ceux d'un musicien. Je l'imaginai prêt à me trouver sympa, mais je n'en avais nullement besoin.

— Ça arrive de merder, lui dis-je. Inutile de se prendre la tête avec ça.

— Ce n'est pas une réponse ! s'indigna-t-il.

— C'est la seule que j'aie à te donner, désolé. Tout ça n'a qu'une importance mineure, sauf si ça nous retombe dessus. En bref, on ne peut rien y changer. Alors on continue.

Comme il ne répliquait pas, j'ajoutai :

- Enfin, tout ça c'est la faute de ton père.
- Parce qu'il est riche et qu'il a un fils, c'est ça ?
- Parce qu'il a engagé des gardes du corps foireux.

Il regarda au-dehors.

- Il y avait bien des gardes du corps, je ne me trompe pas ?

Il hocha la tête.

- Alors, c'est toi que ça devrait gêner. Ils sont morts, après tout.
- C'est vrai, avoua-t-il, ça me gêne un peu. Mais je ne les connaissais pas bien.
- Ils n'ont servi à rien, commentai-je.
- Ça s'est passé tellement vite !

— Les malfrats attendaient dehors. Un vieux pick-up miteux qui se balade au milieu d'une petite ville universitaire bien propre... Quel garde du corps ne remarque pas une absurdité pareille ? Toutes ces menaces permanentes, ça ne leur parlait pas ?

- Vous voulez dire que vous l'avez remarqué, vous ?

— Bien sûr.

- Pas mal pour un conducteur de van !

— J'ai fait l'armée. J'étais dans la police militaire. Je connais la protection rapprochée. Je sais aussi qu'il faut parfois compter avec les dommages collatéraux.

Il hocha la tête d'un air peu convaincu.

- Vous n'avez toujours pas de nom ? demanda-t-il.

— Ça dépend. Je dois d'abord voir ce qui te trotte dans la tête. Je ne veux pas me trouver dans la merde, tu comprends. Tuer un flic, voler une voiture, ça fait beaucoup...

Il replongea dans son silence. Et je fis de même. Histoire de lui donner le temps de réfléchir. Nous étions presque sortis du Massachusetts.

— Ma famille apprécie la loyauté, déclara-t-il soudain. Vous avez rendu service à leur fils. Et vous leur avez rendu service. En évitant de leur faire perdre de l'argent. Ils vont vous être reconnaissants. Je suis sûr qu'ils ne chercheront pas une seconde à vous dénoncer.

- Tu dois les appeler ?

— Non, ils m'attendent. Du moment que je me pointe à la maison, il n'y a pas de raison de les appeler.

- Les flics les appelleront. Ils le croient dans de sales draps.

- Ils n'ont pas le numéro. Personne ne l'a.

- L'université doit bien avoir ton adresse. Ils peuvent trouver ton numéro.

Il secoua la tête :

- La fac n'a pas mon adresse. Personne ne l'a. On fait hyper attention avec ce genre de truc. Je haussai les épaules et ne dis plus rien pendant quelques kilomètres.

- Et toi ? demandai-je au bout d'un moment. Tu vas me dénoncer ?

Je le vis toucher son oreille droite. Celle qu'il avait encore. De toute évidence, un geste complètement inconscient.

- Vous m'avez sauvé la vie, dit-il. Je ne vais pas vous balancer.

- D'accord, laissai-je tomber. Mon nom, c'est Reacher.

La Nissan traversa un petit coin du Vermont puis continua vers le nord-est, à travers le New Hampshire. Nous avions une longue route devant nous. L'adrénaline se dissipant lentement, le gamin sortit peu à peu de son état de choc, et on se retrouva tous les deux comme abattus, vaguement endormis. Je baissai ma vitre pour avoir de l'air, évacuer un peu de ce parfum entêtant. Malgré le bruit du vent, cela m'aida à rester éveillé.

On échangea quelques paroles. Richard Beck me dit qu'il avait vingt ans, qu'il était en premier cycle. Il se spécialisait dans quelque chose comme l'art expressionniste contemporain, ce qui, pour moi, s'apparentait à la peinture avec les doigts. Il n'était pas doué pour les relations amoureuses. Il était enfant unique. Il semblait éprouver des sentiments incertains à l'égard de sa famille. Ces gens formaient manifestement un clan très uni, qu'une part de lui-même voulait fuir alors que l'autre désirait au contraire s'y réfugier. Il restait très traumatisé par son enlèvement, et je me demandais si, à part le fait d'avoir eu une oreille sectionnée, il n'avait pas subi autre chose. Quelque chose de bien plus grave.

Je lui parlai de l'armée, en laissant dans le flou mes qualifications de garde du corps. Je voulais qu'il se sente entre de bonnes mains, du moins temporairement. Je conduisais vite et de façon constante. Nous n'avions pas besoin de prendre de l'essence, le réservoir de la Nissan était plein. Richard ne voulut pas déjeuner, mais je m'arrêtai une fois pour assouvir un besoin naturel. Je laissai le moteur tourner afin d'éviter de bidouiller une nouvelle fois les fils pour le démarrer. En revenant vers la voiture, j'y retrouvai un Richard complètement apathique.

De retour sur l'autoroute, il nous fallut traverser Concord, dans le New Hampshire, avant de nous diriger vers Portland, dans le Maine. À mesure que le temps passait, que nous approchions de chez lui, le gosse semblait se détendre. Mais il était devenu muet comme une carpe, aussi. L'incertitude...

Après avoir passé la frontière de l'État, à environ trente kilomètres de Portland, il commença à se tortiller, surveillant sans cesse la vitre arrière de la Nissan, et me demanda de prendre la sortie suivante. J'empruntai alors une route étroite, en direction de l'Atlantique. Elle passait sous la I-95 puis serpentait sur une vingtaine de kilomètres entre des promontoires de granit gris avant d'arriver à la mer. Un paysage qui aurait paru superbe en été, mais il faisait froid et humide. Les arbres étaient rabougris par les vents salés, et les affleurements rocheux érodés par les tempêtes et les marées.

La route tournoyait en tous sens, comme si elle cherchait à se frayer un chemin le plus loin possible vers l'est. J'aperçus l'océan. Gris comme de l'acier. Des bras de mer ondoyaient un peu partout autour de nous, et je découvrais de temps à autre de petites plages de sable grisâtre.

Brusquement, la route tourna à gauche, puis à droite, avant de grimper vers un promontoire en forme de paume. Une paume qui se rétrécit soudain pour ne devenir plus qu'un doigt pointant vers l'eau. C'était une péninsule rocheuse, large d'une centaine de mètres, peut-être, et longue de près d'un kilomètre. Je sentais le vent fouetter la voiture.

En avançant, je découvris des rangées d'arbres à demi dénudés et couchés par les tempêtes, qui tentaient en vain de cacher un mur de granit d'au moins deux mètres cinquante de haut, surmonté de grosses boucles de fil de fer barbelé ; équipé de lampes de surveillance montées à intervalles réguliers, il traversait pratiquement toute la largeur de la péninsule. Il biseautait brusquement à chacune de ses extrémités pour continuer tranquillement vers la mer, où ses fondations massives étaient construites sur d'énormes blocs de pierre recouverts d'algues. Une grille de fer forgé sertie dans le mur faisait office d'entrée dans le domaine.

— C'est là, annonça Richard. C'est là que j'habite.

La route aboutissait directement à l'entrée de la propriété. Derrière le portail, elle prenait la forme d'une longue allée bien droite, au bout de laquelle je distinguai un manoir de pierre grise. Je le voyais, dressé au bout du « doigt », qui semblait dominer l'océan. À droite de l'entrée se trouvait un pavillon. Même architecture et même pierre que pour la maison, mais en nettement plus petit et plus bas. Il partageait ses fondations avec celles du mur. Je ralentis

et arrêtai la Nissan devant la grille.

— Donnez un petit coup de klaxon, me dit Richard.

Je m'exécutai en appuyant légèrement sur la partie molle au centre du volant. Un instant plus tard, je vis une caméra de surveillance fixée sur le poteau d'angle s'incliner avant de faire un long panoramique. C'était comme un petit œil de verre qui me regardait. J'attendis un moment, puis la porte de la maisonnette s'ouvrit. Un gars en costume sombre en sortit. Bien que provenant visiblement d'un magasin spécialisé dans les grandes tailles, la veste semblait étroite sur les épaules de son propriétaire, et trop courte de manches. L'homme était nettement plus costaud que moi, ce qui le plaçait de fait dans la catégorie des étrangetés ambulantes. C'était un géant. Il s'approcha de la grille et regarda, passa un long moment à m'étudier, et beaucoup moins de temps à observer le gamin à côté de moi. Puis il déverrouilla le portail et l'ouvrit.

— Allez jusqu'à la maison, m'ordonna Richard. Ne vous arrêtez pas ici. Je n'aime pas beaucoup ce type.

Je passai la grille. Sans m'arrêter. Mais en roulant doucement et en observant les alentours. La première chose à faire, quand on pénètre dans un endroit inconnu, c'est de repérer toutes les issues possibles. Des deux côtés, le mur plongeait dans la mer. Il était trop haut pour être sauté, et les barbelés de son sommet en rendaient l'escalade impossible. Derrière s'étendait une zone dégagée d'environ une trentaine de mètres. Une sorte de no man's land. Ou un terrain miné. Les lumières de surveillance étaient destinées à en couvrir toute la surface. La seule issue demeurait la grille. Dans le rétroviseur, je vis le géant en train de la refermer derrière nous.

Le chemin paraissait assez long jusqu'à la maison. Nous étions cernés sur trois côtés par un océan sombre et gris. C'était une imposante et vieille bâtisse. Peut-être avait-elle hébergé à l'époque quelque grand marin, du temps où l'abattage des baleines engendrait de respectables fortunes. Elle n'était faite que de pierre, et ornée de corniches et de garnitures compliquées. Toute la façade nord était recouverte de lichen gris, le reste étant maculé de vert ici ou là. Elle comportait deux étages, son toit se hérissait de pignons, de gouttières et d'au moins une douzaine de cheminées. La porte principale était en chêne, renforcée d'épaisses bandes de fer.

Devant le manoir, l'allée s'élargit pour former un cercle, une sorte d'esplanade. Que je franchis dans le sens contraire des aiguilles d'une montre, avant de stopper devant l'entrée. La porte s'ouvrit, et un autre type en costume sombre apparut. Il avait à peu près ma taille, ce qui faisait de lui un homme beaucoup plus petit que le type de la maisonnette. Mais je ne l'en aimais pas davantage. Il avait un visage dur et un regard impassible. Il alla ouvrir la portière passager de la Nissan comme s'il s'était attendu à la voir apparaître. Ce qui devait être le cas, car le grand costaud avait dû l'avertir de notre arrivée.

— Vous pouvez attendre ici ? me demanda Richard.

Il descendit de voiture et disparut dans l'obscurité du manoir. Resté dehors, le gars en costume referma la lourde porte derrière lui et se planta devant. Il ne me regardait pas mais je savais que je me trouvais dans sa vision périphérique. Je coupai le contact en déconnectant les deux fils sous le volant, et attendis.

Une attente assez longue, à dire vrai. Près de quarante minutes. Sans le moteur pour actionner le chauffage, l'intérieur de la Nissan refroidissait. Elle balançait doucement avec le vent qui tourbillonnait autour de la maison. Les yeux fixés devant moi, je contemplai le littoral qui s'étendait au nord-est. Sans cesse balayé par les vents, l'air était clair et pur, à part une vague étendue brune qui s'élevait à l'horizon, sur ma gauche. Sans doute la pollution créée par Portland, elle-même dissimulée derrière un promontoire rocheux.

La porte de chêne se rouvrit enfin, et le garde fit un pas de côté pour laisser passer une femme. La mère de Richard Beck. Aucun doute là-dessus. Elle avait la même carrure malingre, le même visage clair. Les mêmes longs doigts, aussi. Elle portait un jean et un épais pull marin. Ses cheveux volaient au vent et elle paraissait avoir une cinquantaine d'années. Elle semblait à la fois tendue et lasse. Elle s'arrêta à quelques mètres de la Nissan, comme pour me laisser comprendre qu'il serait plus poli de ma part d'en descendre et de venir à sa rencontre. J'ouvris donc la portière et m'extirpai du véhicule. Raide et courbatu, je m'avançai vers elle et la vis me tendre la main. Que je pris dans la mienne. Elle me parut glacée, et j'eus l'impression de ne sentir que des os et des tendons sous mes doigts.

— Mon fils m'a raconté ce qui s'est passé, me dit-elle.

Sa voix était basse et légèrement rauque, comme si elle fumait beaucoup ou avait pleuré longtemps.

— Je ne sais comment vous exprimer ma gratitude, ajouta-t-elle.

— Il va bien ?

Elle eut une moue dubitative.

— Il est monté se reposer.

Je hochai la tête, abandonnai sa main. Qui retomba mollement contre sa hanche. Il y eut entre nous un court silence gêné, puis elle annonça :

— Je suis Elizabeth Beck.

— Jack Reacher, enchaînai-je.

— Mon fils m'a expliqué votre situation.

Joli mot neutre. Je ne répliquai rien.

— Mon mari sera là ce soir. Il saura quoi faire.

De nouveau, je hochai la tête. De nouveau, il y eut un petit silence gêné. J'attendis.

— Voulez-vous entrer ? proposa-t-elle.

Elle fit volte-face, repartit dans l'allée, et je la suivis. Lorsque je passai la porte, cela déclencha la sonnerie d'un biper. Je vis alors qu'un détecteur de métaux était fixé à l'intérieur du chambranle.

— Si vous permettez... dit Elizabeth Beck avec un petit geste d'excuse.

Elle m'indiqua le gros affreux au costume sombre. Comme il s'approchait avec l'intention manifeste de me palper, je lâchai :

— Deux revolvers. Vides. Dans les poches de mon manteau.

Il les sortit d'une main sûre et aisée, un geste qui suggérait qu'il avait déjà palpé des tas de gens dans sa vie de garde du corps. Après avoir posé les armes sur une table, il s'accroupit, passa les paumes le long de mes jambes, puis se releva et fit la même chose sur mes bras, mes hanches, mon torse et mon dos. Il s'y employa avec beaucoup de minutie mais sans aucun ménagement.

— Je suis désolée, souffla Elizabeth Beck.

Puis, le garde fit un pas en arrière, et un autre silence embarrassé s'installa.

— Avez-vous besoin de quelque chose ? interrogea-t-elle.

Il y avait beaucoup de choses dont j'aurais eu besoin, mais je me contentai de répondre :

— Je suis assez fatigué. J'ai eu une longue journée. Une petite sieste serait la bienvenue.

Elle eut un bref sourire, comme si elle était soulagée à l'idée de savoir son tueur de flic personnel bientôt endormi quelque part.

— Bien sûr, dit-elle. Duke va vous conduire dans une chambre.

Elle me considéra encore pendant une longue seconde, et je constatai que, sous la lassitude

et la pâleur, se cachait un joli visage. Elle avait une ossature fine et un teint délicat. Trente ans plus tôt, les hommes avaient dû se battre pour elle. Elle se détourna et disparut dans les profondeurs de la maison. Je demandai alors au gros affreux, en partant du principe qu'il s'agissait de Duke :

— Quand est-ce que je récupère mes armes ?

Sans répondre, il se contenta de m'indiquer l'escalier et m'y suivit. Jusqu'au deuxième étage. Il me conduisit alors vers une porte qu'il ouvrit devant moi. Je découvris une pièce carrée lambrissée de chêne, ornée de meubles anciens. Un lit, une armoire, une table, une chaise. Et un grand tapis d'Orient, qui semblait mince et usé jusqu'à ta corde. Sans doute était-ce un objet d'une valeur folle.

Duke passa devant moi, traversa la chambre et me montra la salle de bains. Il officiait comme un groom dans un hôtel. Il repassa devant moi et se dirigea vers la porte.

— Le dîner est à huit heures, laissa-t-il platement tomber.

Il sortit et referma la porte. Je n'entendis aucun bruit mais, lorsque j'allai vérifier, je m'aperçus qu'elle était verrouillée de l'extérieur. Il n'y avait pas de trou de serrure, à l'intérieur. Je me dirigeai vers la fenêtre et regardai la vue. L'océan. Rien que l'océan. Je me trouvais à l'arrière de la maison, face à l'est, et il n'y avait rien entre moi et l'Europe. Baissant les yeux, j'aperçus, quinze mètres plus bas, des rochers cernés par une eau bouillonnante. La marée devait être en train de monter.

Je retournai vers la porte et collai mon oreille contre le battant. Rien. J'observai le plafond, les moulures qui le décoraient, les meubles, centimètre par centimètre. Rien, là non plus. Pas de caméra. Je me moquais des micros éventuels. Je n'avais pas l'intention de faire du bruit. Je m'assis sur le lit, ôtai ma chaussure droite, la retournai et, à l'aide de mes ongles, en extirpai une épingle coincée dans le talon. Je fis pivoter celui-ci puis secouai le soulier. Un petit rectangle de plastique noir tomba alors sur le lit en rebondissant. C'était un transmetteur d'e-mails. Rien de bien extraordinaire, juste un banal produit commercial, mais qui avait été reprogrammé pour ne correspondre qu'avec une seule adresse. De la taille d'un grand biper, il était équipé d'un minuscule clavier. Je l'allumai et tapai un texte très court. Puis j'appuyai sur la touche *envoyer*.

Le message disait : *C'est parti*.

À vrai dire, c'était parti depuis onze jours. Depuis ce samedi soir humide et luisant, à Boston, où j'avais vu un homme mort traverser un trottoir et monter dans une voiture. Ce n'était pas une illusion. Ce n'était pas une troublante ressemblance. Ce n'était ni un double, ni un jumeau, ni un frère, ni un cousin. C'était un homme mort une dizaine d'années plus tôt. Il n'y avait aucun doute là-dessus. Ce n'était pas un effet d'éclairage non plus. Il semblait normalement vieilli et portait les cicatrices des blessures qui l'avaient tué.

Je marchais sur Huntington Avenue, en direction d'un bar qu'on m'avait indiqué. Il était tard. Un concert venait juste de s'achever au Symphony Hall, et les spectateurs qui sortaient avaient investi la rue. Trop flemmard pour changer de trottoir, je me frayai un chemin à travers la foule, des tas de gens bien habillés et parfumés, âgés, pour la plupart. Des taxis et des voitures garés en double file les attendaient. Les moteurs tournaient et les essuie-glaces balayaient les pare-brise à intervalles irréguliers.

Je vis le gars sortir du théâtre sur ma gauche. Tête nue, il portait un épais manteau de cachemire, des gants et une écharpe. Il avait environ la cinquantaine. Un peu plus et on se télescopait. Je stoppai net. Il posa son regard sur moi. Nous nous retrouvions dans cette situation burlesque, au beau milieu d'un trottoir encombré, où deux personnes qui s'avancent l'une vers l'autre hésitent avant de choisir le même côté pour continuer leur chemin, et se voient contraintes de s'arrêter de nouveau pour ne pas se rentrer dedans. Je crus d'abord qu'il ne m'avait pas reconnu. Puis une ombre traversa son visage. Rien de très précis. Je m'écartai, et il passa devant moi avant de monter à l'arrière d'une Cadillac DeVille noire qui attendait. L'instant d'après, elle s'engageait dans la circulation et s'éloignait, laissant entendre le bruissement de ses pneus sur le revêtement mouillé.

Je relevai la plaque d'immatriculation. Je ne paniquais pas. Je ne me posais aucune question. J'étais prêt à croire ce que mes yeux venaient de me montrer. Dix ans d'histoire venaient de basculer en l'espace d'une seconde. Ce type était vivant. Ce qui n'arrangeait pas du tout mes affaires.

Ce fut le premier jour. Oubliant complètement le bar où je me rendais, je filai vers mon hôtel et entrepris d'appeler des numéros à demi oubliés, remontant à l'époque où je bossais à la police militaire. Il me fallait quelqu'un de confiance. Mais voilà six ans que j'étais parti, on était samedi soir, il se faisait tard, tout allait contre moi. En fin de compte, je dus me contenter d'une personne qui prétendait avoir entendu parler de moi, et qui pourrait ou non tout changer. C'était un adjudant du nom de Powell.

— Il faudrait que vous m'identifiiez une plaque civile, lui dis-je. Un service que je vous demande.

Il savait qui j'étais, aussi ne chercha-t-il pas à prétendre qu'il ne pouvait pas faire ça pour moi. Je lui donnai tous les détails, non sans lui préciser qu'il s'agissait à coup sûr d'une plaque privée plutôt que celle d'une voiture de location. Il nota mon numéro et promit de m'appeler le lendemain matin, ce qui devait être le deuxième jour.

Il ne me rappela pas. À la place, il me dénonça. Je pense que, dans ces circonstances, n'importe qui aurait fait la même chose. Le deuxième jour était un dimanche, et je me levai tôt. Je me fis monter mon petit déjeuner et attendis son appel dans ma chambre. Au lieu de cela, ce furent des coups à la porte qui résonnèrent. Juste après dix heures. Je jetai un coup

d'œil dans le judas et distinguai deux personnes, collées l'une à l'autre de façon que je les voie bien ensemble dans l'œilleton. Un homme, une femme. Des vestes sombres. Pas de manteau. L'homme avait un porte-documents à la main, et tous deux brandissaient le même badge officiel.

— Agents fédéraux, annonça-t-il assez fort pour que je l'entende derrière le battant.

Dans ce genre de situation, inutile de jouer les abonnés absents. J'avais assez souvent été à la place des personnes dans le couloir pour le savoir. L'une d'elles reste pendant que l'autre descend chercher un passe à la réception. Je leur ouvris donc la porte et m'effaçai pour les laisser passer.

Pendant un instant, ils parurent méfiants, puis ils se détendirent en constatant que je n'étais pas armé et que je n'avais rien d'un psychopathe. Ils me tendirent leurs papiers et se promenèrent poliment dans la chambre pendant que je déchiffrais leurs identités. En haut, je lus ministère de la Justice. En bas, c'était la brigade des stupés. Entre les deux s'étalaient tout un tas de cachets, de signatures et de filigranes. Il y avait des photos et des noms. L'homme s'appelait Steven Eliot, avec un seul L, comme le poète. *Avril est le mois le plus cruel*. Pour sûr. Le portrait était assez ressemblant. Il devait avoir entre trente et quarante ans, il était trapu, sombre, légèrement chauve et affichait un sourire qui paraissait amical sur la photo et encore plus en chair et en os.

La femme avait pour nom Susan Duffy. Elle était un peu plus jeune que Steven Eliot, et un peu plus grande aussi. Le teint pâle, mince et séduisante, elle avait changé de couleur de cheveux depuis le jour où la photo avait été prise.

— Allez-y, lançai-je, fouillez la pièce ! Ça fait longtemps que je n'ai plus rien d'intéressant à vous cacher, les gars.

Je leur rendis leurs pièces d'identité, qu'ils rangèrent dans la poche intérieure de leur veste, non sans faire en sorte que j'aperçoive en même temps leur arme. Bien rangée dans l'étui qu'ils portaient chacun à l'épaule. Sous l'aisselle d'Eliot, je reconnus le grip strié d'un Glock 17. Duffy, elle, avait un 19 ; la même chose, mais en plus petit, blotti contre son sein droit. Elle devait être gauchère.

— On ne veut pas fouiller la pièce, me répondit-elle.

— On voudrait vous parler d'une plaque minéralogique, enchaîna Eliot.

— Je n'ai pas de voiture.

Nous nous tenions tous les trois dans un joli petit triangle, près de la porte. Eliot avait encore son porte-documents à la main. Je tentai de deviner qui d'entre eux était le chef. Peut-être aucun des deux. Sans doute étaient-ils sur le même pied d'égalité. Et assez expérimentés. Ils étaient tous les deux bien habillés mais semblaient fatigués. Ils avaient dû bosser toute la nuit et arrivaient en avion de quelque part. De Washington, peut-être.

— On peut s'asseoir ? demanda Duffy.

— Bien sûr, m'empressai-je de dire.

Mais, dans une chambre d'hôtel de ce genre, la chose paraissait difficile. Il n'y avait qu'une chaise. Glissée sous un petit bureau coincé entre un mur et le meuble de télé. Duffy la tira et la tourna vers le lit, sur lequel je m'assis, du côté des oreillers. Eliot s'installa à l'autre bout avant d'y poser sa serviette de cuir. Il continuait d'afficher son sourire amical et je n'y trouvais rien de fabriqué ou de faux. Duffy avait belle allure, sur la chaise qui convenait parfaitement à sa taille. Sa jupe était courte et elle portait des bas sombres qui s'éclaircissaient autour de ses genoux pliés.

— Vous êtes Reacher, n'est-ce pas ? demanda Eliot.

Mes yeux quittèrent les jambes de Duffy et je hochai la tête. Pas la peine de trop compter sur eux pour m'en apprendre davantage sur cette jeune femme.

— Cette chambre est réservée au nom d'une personne nommée Calhoun, expliqua Eliot. Elle a été payée cash, pour une nuit seulement.

— Une habitude, dis-je.

— Vous partez aujourd'hui ?

— Je la réserve d'un jour sur l'autre.

— Qui est Calhoun ?

— Le vice-président de John Quincy Adams. Il me semblait tout à fait approprié pour l'endroit. J'ai utilisé les présidents pendant longtemps. Maintenant, je fais les vice-présidents. Calhoun, c'était inhabituel. Il a démissionné pour se présenter au Sénat.

— Il a été élu ?

— Je ne sais pas.

— Pourquoi utiliser un pseudonyme ?

— Une habitude, répétai-je.

Susan Duffy me regardait droit dans les yeux. Non pas parce que j'étais dingue mais parce que je l'intéressais. Elle devait penser que c'était une bonne technique pour un interrogatoire. Lorsque j'interrogeais des gens, je faisais la même chose. Quatre-vingt-dix pour cent d'une question posée tient dans la façon d'écouter la réponse.

— Nous avons parlé à un policier militaire appelé Powell, me dit-elle. Vous lui avez demandé de localiser une plaque d'immatriculation.

Sa voix était grave et chaude, un peu rauque, aussi. Je ne répondis rien.

— On a des fanions, des « indicis » dans l'ordinateur, précisa-t-elle. Dès que les recherches de Powell touchent à cette plaque, on est avertis. On l'a donc appelé pour lui demander en quoi celle-ci l'intéressait. Il nous a répondu que c'était vous que ça intéressait.

— Il l'a fait à contrecœur, j'espère.

Elle sourit.

— Il s'est ressaisi assez vite pour nous fournir un faux numéro à votre sujet. Vous n'avez donc pas à vous inquiéter à propos de la loyauté de vos anciens collègues.

— Mais il a quand même fini par vous filer le bon numéro.

— Nous l'avons menacé, avoua-t-elle.

— Les membres de la police militaire ont donc changé, depuis l'époque où j'y étais.

— C'est important pour nous, dit Eliot. Il l'a bien compris.

— C'est maintenant vous qui êtes important pour nous, ajouta Duffy.

Je me détournai. Moi qui avais réussi à contourner l'obstacle tant de fois, le son de sa voix me fit frémir quand elle me dit cela. Je commençais à croire que, peut-être, c'était elle, la chef. Et une sacrée investigatrice.

— Quelqu'un se met tout d'un coup à faire des recherches sur une plaque, dit Eliot. Dans quel but ? Peut-être a-t-il eu un accrochage avec la voiture qui portait cette plaque. Peut-être y a-t-il eu collision avant que l'autre ne prenne la fuite. Mais, dans ce cas, pourquoi ne pas aller directement à la police ? Or, vous venez de nous dire que vous n'aviez pas de voiture.

— Alors, peut-être que vous avez vu quelqu'un dans cette voiture... suggéra Duffy.

Elle laissa sa phrase en suspens. J'étais bien coincé. Si la personne dans la voiture était un ami, j'en devenais probablement l'ennemi de Susan Duffy. Si la personne dans la voiture était mon ennemi, alors, elle était prête à être mon amie.

— Vous avez pris votre petit déjeuner ? leur demandai-je.

— Oui, répondit-elle.

— Moi aussi, enchaînai-je.

— Nous le savons. Vous avez fait monter dans votre chambre quelques crêpes, avec un œuf... sur le plat, plus un grand bol de café... noir. Commandé pour 7 h 45 et servi à 7 h 44. Payé cash, avec un pourboire de trois dollars.

— Et j'ai trouvé ça bon ?

— En tout cas, vous l'avez mangé.

Eliot fit sauter les serrures de son porte-documents pour en sortir une liasse de papiers entourée d'un élastique. Les papiers semblaient neufs mais l'écriture dessus paraissait floue. Des photocopies de fax, sans doute faites au cours de la nuit.

— Votre passé militaire, expliqua-t-il.

J'aperçus quelques photos. Noir et blanc, brillant, en 20×25 cm.

J'étais sous surveillance, ça ne faisait pas un pli.

— Vous avez été flic militaire pendant treize ans, me dit Eliot. Promotion rapide du grade de sous-lieutenant à commandant. Des citations et des médailles. On vous appréciait. Vous étiez bon. Très bon.

— Merci.

— Plus que très bon, en fait. Vous leur avez servi d'envoyé spécial en de nombreuses occasions.

— Je le reconnais.

— Mais ils vous ont laissé partir.

— On m'a « réduit ».

— Réduit ? répéta Duffy.

— Oui, réductions de forces, si vous préférez. La guerre froide s'est terminée, le budget des dépenses militaires a fondu, l'armée s'est réduite. On n'avait plus besoin d'autant d'envoyés spéciaux.

— L'armée existe encore, m'objecta Eliot. Ils n'ont pas viré tout le monde.

— Non.

— Alors, pourquoi vous en particulier ?

— Vous ne comprendriez pas.

Il n'insista pas.

— Vous pouvez nous aider, reprit Duffy. Qui avez-vous vu dans cette voiture ?

Je ne répondis pas.

— Y avait-il de la drogue à l'armée ? interrogea Eliot.

Je souris.

— L'armée adore la drogue. Depuis toujours. La morphine, la benzédrine. C'est l'armée allemande qui a inventé l'ecstasy. Un coupe-faim, à l'époque. La CIA a inventé le LSD, l'a testé sur les soldats américains. Les armées marchent sur leurs veines.

— Ça ne leur plaisait pas ?

— L'âge moyen, pour un recrutement, c'est dix-huit ans. Qu'est-ce que vous croyez ?

— Ça posait un problème ?

— On n'en a pas fait un problème. Un troufion partait en perm, il se tapait de la came dans la chambre de sa copine, on s'en foutait. On se disait qu'on préférait le voir avec quelques joints plutôt qu'avec des packs de bière. En dehors de notre surveillance, on les aimait dociles plutôt qu'agressifs.

Duffy lança un regard à Eliot, qui, d'un coup d'ongle, ôta les photos du porte-documents

avant de me les tendre. Il y en avait quatre. Toutes grainées et un peu floues, toutes de la Cadillac DeVille que j'avais vue la nuit précédente. Je la reconnus au numéro de sa plaque. Elle était dans une sorte de parking souterrain. Deux types se tenaient près du coffre. Sur deux des photos, il était fermé. Sur deux autres, il était ouvert. Les deux types avaient les yeux baissés sur quelque chose qui se trouvait à l'intérieur. Pas moyen de dire de quoi il s'agissait. L'un d'eux était membre d'une mafia hispanique. L'autre, en costume, semblait plus âgé. Je ne le connaissais pas.

Duffy devait observer mon visage car elle me demanda :

— Ce n'est pas l'homme que vous avez vu ?

— Je n'ai pas dit que j'avais vu quelqu'un.

— L'Hispanique est un puissant dealer, dit Eliot. C'est même le plus grand dealer de tout le comté de Los Angeles. Impossible à vérifier, bien sûr, mais on sait tout sur lui. Il doit se faire plusieurs millions de dollars par semaine. Il vit comme un empereur. Mais, s'il s'est déplacé jusqu'à Portland, c'est pour rencontrer cet autre type.

— C'est Portland ? demandai-je en touchant la photo.

— Oui, dit Duffy. Un parking du centre-ville. Ça date d'il y a neuf semaines, environ. C'est moi qui ai pris la photo.

— Et qui est l'autre gars ?

— On ne sait pas exactement. On a pu localiser la plaque de la Cadillac. Elle est enregistrée au nom d'une société nommée Bizarre Bazar. Dont le siège se trouve à Portland, dans le Maine. Pour autant qu'on le sache, l'entreprise a commencé dans l'import-export avec le Moyen-Orient. Aujourd'hui, elle s'est spécialisée dans l'importation de tapis d'Orient, et son propriétaire s'appelle Zachary Beck, d'après nos sources. On pense que c'est lui, sur la photo.

— Ce qui fait de lui quelqu'un de très important, précisa Eliot. Si ce gars de Los Angeles n'hésite pas à traverser tous les États-Unis pour le rencontrer dans le Maine, c'est qu'il doit lui-même être assez haut placé. Et celui qui est encore à quelques échelons au-dessus de lui se trouve, lui, dans la stratosphère, croyez-moi. Zachary Beck est donc un très gros bonnet, et il se paie notre tête. Importateur de tapis, importateur de drogue, il joue allègrement là-dessus.

— Désolé, je ne l'ai jamais vu.

— Ne soyez pas désolé, dit Duffy en se penchant en avant. Il vaut mieux pour nous que ce ne soit pas celui que vous avez vu. Nous savons déjà tout sur lui. Il est préférable que vous ayez vu l'un de ses associés. C'est par là que nous pourrions essayer de le piéger.

— Vous ne pouvez pas l'atteindre directement ?

Il y eut un court silence. Vaguement gêné.

— On a des problèmes, reconnut Eliot.

— Vous avez pourtant un excellent motif contre l'artiste de Los Angeles. Et vous possédez des photos qui le montrent aux côtés de ce Beck.

— Elles sont irrecevables, avoua Duffy. J'ai fait une bêtise.

Nouveau silence.

— C'était un garage privé, continua-t-elle. Il est situé sous des bureaux. Je n'avais pas de mandat. D'après le quatrième amendement, c'est inadmissible.

— Vous ne pouvez pas mentir ? Prétendre que vous vous trouviez en dehors du garage ?

— Impossible, avec la disposition des lieux. La défense s'en apercevrait immédiatement, et l'affaire serait réduite à néant.

— Nous devons savoir ce que vous avez vu, dit Eliot.

Je ne répondis pas.

— Il faut vraiment qu'on le sache, insista Duffy.

Elle prononça ces mots d'une voix à faire grimper les hommes aux rideaux. Mais il n'y avait aucun artifice, là-dedans. Aucune prétention. Elle ne se rendait pas compte de l'effet qu'elle produisait. Il fallait absolument qu'elle sache.

— Pourquoi ? demandai-je.

— Parce que je dois corriger mon erreur.

— Tout le monde commet des erreurs.

— Nous avons lancé un agent aux trousses de Beck. Un agent secret. Une femme. Elle a disparu.

Silence.

— Quand ?

— Il y a sept semaines.

— Vous l'avez cherchée ?

— On ne sait pas où chercher. On ignore les allées et venues de Beck. On ne sait même pas où il vit. Il n'a pas de propriété déclarée. Sa maison doit être au nom d'une société fantôme. C'est comme chercher une aiguille dans une botte de foin.

— Vous ne l'avez pas fait suivre ?

— On a essayé. Il a ses gardes du corps et ses chauffeurs. Ils sont trop malins.

— Pour les stups ?

— Pour nous. On est tout seuls. La justice a désavoué toute l'opération depuis que j'ai cafouillé.

— Même après la disparition d'un agent ?

— Ils n'en savent rien. On l'avait engagée après qu'ils nous avaient laissé tomber. Elle n'existe nulle part.

Comme je la considérais d'un air grave, elle ajouta :

— L'affaire entière n'existe pas.

— Alors, comment vous y prenez-vous ?

— Je suis chef d'équipe. Je n'ai personne sur le dos. Je prétends travailler sur autre chose. Mais c'est sur cette affaire que je bosse, en réalité.

— Autrement dit, nul ne sait que cette personne a disparu ?

— Mon équipe, seulement. On est sept. Plus vous, maintenant.

Comme je ne réagissais pas, elle enchaîna :

— On est venus directement ici. On a besoin de souffler. Pourquoi, d'après vous, aurions-nous traversé le pays un dimanche ?

Le silence s'installa dans la pièce. Mon regard se posa sur Eliot puis revint sur Duffy. Ils avaient besoin de moi. J'avais besoin d'eux. Et je les appréciais. Beaucoup. Ils étaient honnêtes, aimables. Certainement les gens les plus honnêtes avec qui j'avais travaillé.

— On fait un échange, proposai-je. Une info contre une autre. On voit ensuite comment on s'entend. Partant de là, on se lance.

— Qu'est-ce qu'il vous faut ?

Je lui dis qu'il me fallait dix ans d'archives médicales provenant d'un endroit appelé Eureka, en Californie. Je lui indiquai de quel côté chercher. Je lui dis que je resterais à Boston jusqu'à ce qu'elle me recontacte. Je lui dis aussi de ne rien mettre sur papier. Puis ils s'en allèrent, et ce fut tout pour le deuxième jour.

Rien ne se passa durant le troisième jour. Pas plus que durant le quatrième. Je restai à Boston, que je trouvais acceptable pour quelques jours. C'est ce que j'appelle une ville à quarante-huit. Au-delà des quarante-huit heures, ça devient ennuyeux. Bien sûr, la plupart des endroits me font cet effet. Je suis quelqu'un d' impatient. Ainsi, lorsque débuta le cinquième jour, je commençai à tourner en rond et à devenir dingue. J'étais prêt à croire qu'ils m'avaient complètement oublié. J'étais prêt à tout lâcher et à reprendre la route. Je pensais à Miami. Ce serait autrement plus chaud qu'ici. Pourtant, à la fin de la matinée, le téléphone sonna. C'était sa voix. Que j'eus bien du plaisir à entendre.

— On arrive, m'annonça-t-elle. On se retrouve au pied de la grande statue du gars à cheval, au milieu du Freedom Trail, à quinze heures.

Le lieu de rendez-vous n'était pas très précis, mais je savais ce qu'elle voulait dire. Il s'agissait d'une place, au nord de la ville, près d'une église. C'était le printemps, encore trop froid pour aller traîner ses guêtres là-bas sans but. Ce qui ne m'empêcha pas de m'y rendre plus tôt que prévu. Je m'assis sur un banc, près d'une vieille femme en train de nourrir des moineaux et des pigeons avec des miettes de pain. Elle me regarda puis alla s'asseoir ailleurs. Les oiseaux s'agglutinaient autour de ses pieds en picorant ce qui lui tombait des mains. Au-dessus de nos têtes, un pâle soleil luttait contre des nuages lourds de pluie. Le gars à cheval, c'était Paul Revere.

Duffy et Eliot se pointèrent pile à l'heure. Ils portaient des imperméables noirs, tout pleins de ceintures et de boucles métalliques. Ils auraient pu tout aussi bien porter un insigne autour du cou annonçant Agents fédéraux de Washington. Ils s'assirent, Duffy à ma gauche. Eliot à ma droite. Je me penchai en avant et ils m'imitèrent, les coudes sur les genoux.

— L'hôpital a récupéré un gars repêché dans le Pacifique, expliqua Duffy. Il y a dix ans de cela, au sud d'Eureka. Un homme de race blanche, d'environ quarante ans. Deux balles dans la tête, et une dans la poitrine. Un petit calibre, sans doute du .22. Ils ont alors conclu qu'il avait été précipité d'une falaise dans l'océan.

— Il était vivant quand on l'a repêché ? demandai-je tout en connaissant déjà la réponse.

— À peine, répliqua-t-elle. Il avait une balle logée près du cœur. D'autre part, il avait eu le crâne, un bras, les deux jambes et le bassin brisés au cours de la chute. Et il était à demi noyé. Il a passé quinze heures sur le billard, est resté un mois en réanimation, et six mois en convalescence dans cet hôpital.

— Des papiers ?

— Rien. Il est inscrit sous X.

— On a essayé de l'identifier ?

— On n'a trouvé aucune empreinte concordante. Rien sur les listes des personnes disparues. Personne n'est venu le réclamer.

Je hochai la tête. Les fichiers des empreintes ne vous disent que ce qu'on leur demande de vous dire.

— Ensuite ? interrogeai-je.

— Il a fini par se remettre. Six mois plus tard, on se demandait encore que faire de lui quand, subitement, il a disparu. On ne l'a jamais revu.

— Il n'avait rien raconté de lui à personne ?

— On avait diagnostiqué une amnésie totale, certainement due au traumatisme, ce qui est pratiquement inévitable. Il avait pu tout oublier de son accident, et même des deux jours qui précédaient. Toutefois, les médecins estimaient aussi qu'il pouvait se rappeler certaines choses d'avant l'accident, et ils avaient la forte impression qu'il prétendait ne se souvenir de

rien. Son dossier est assez conséquent. Il a vu des psys de toutes sortes. On l'a régulièrement interrogé. Mais il est resté inébranlable. Il n'a jamais lâché un mot sur lui-même.

— Quelle était sa condition physique quand il est parti ?

— Assez bonne. Il lui restait des cicatrices visibles après l'accident, c'est tout.

— D'accord...

Je me calai contre le dossier du banc et regardai le ciel.

— Qui était-ce ?

— D'après vous ?

— Une .22 dans la tête et dans la poitrine ? dit Eliot. Jeté dans l'océan ? C'est un coup du crime organisé. Un assassinat. Du boulot de tueur à gages.

Je ne dis rien, et continuai de regarder le ciel.

— Qui était-ce ? répéta Duffy.

Sans baisser les yeux, je me transportai dix ans en arrière, dans un monde totalement différent.

— Vous savez quelque chose sur les tanks ? demandai-je.

— Les tanks militaires ? Pas vraiment.

— Ils sont tout simples, expliquai-je. On aimerait qu'ils puissent se propulser vite, on voudrait qu'ils soient sûrs, et pas trop gourmands en carburant. Mais, si j'ai un tank et que vous avez un tank, qu'est-ce qui m'intéresse avant tout ?

— Quoi ?

— Savoir si je peux vous abattre avant que vous ne m'abattiez. Voilà ce qui m'intéresse. Si on se trouvait à plus d'un kilomètre l'un de l'autre, est-ce que mon canon pourrait vous atteindre ? Et le vôtre, à partir de quand pourrait-il m'atteindre ?

— ... alors ?

— Selon les lois de la physique, la réponse la plus probable veut que, si je peux vous atteindre, vous puissiez m'atteindre aussi. On en arrive alors aux munitions. Si je recule de deux cents mètres, de sorte que vos obus n'aient plus le pouvoir de me blesser, puis-je mettre au point un projectile susceptible de vous toucher, vous ? C'est ça, les tanks. Le type trouvé dans l'océan était un agent secret de l'armée qui taisait du chantage à un spécialiste en balistique militaire.

— Que faisait-il dans l'océan ?

— Vous avez vu la guerre du Golfe, à la télé ?

— Oui, répondit Eliot.

— Oubliez les bombes intelligentes. La vraie vedette du show, c'était le char de combat Abrams M1A1. Il pouvait atteindre les Irakiens à quatre cents mètres, alors que, de leur côté, ceux-ci étaient équipés des meilleures armes qu'on puisse leur fournir. Mais, montrer la guerre à la télé, ça signifiait dévoiler notre jeu au monde entier. Alors, il valait mieux continuer à inventer de nouvelles armes. C'est pour ça qu'on a poursuivi.

— Et ? interrogea Duffy.

— Si vous voulez que votre projectile frappe plus fort et plus loin, vous pouvez le bourrer de charge propulsive. Ou le rendre plus léger. Ou faire les deux. Bien entendu, si vous y ajoutez de la poudre, vous devez trouver une solution assez radicale pour l'alléger par ailleurs. C'est ce qu'ils ont fait. Ils l'ont débarrassé de sa charge explosive. Ce qui peut paraître étrange. Comment allait réagir le projectile ? S'extirper du canon avant d'aller rebondir par terre ? En fait, ils en ont changé la forme. Ils ont inventé un truc qui ressemblait à une flèche géante. Avec un empennage, et tout ce qu'il faut pour voler. Elle est faite de tungstène et d'uranium

appauvri. Les métaux les plus denses qu'on puisse trouver. Elle file à une vitesse vertigineuse et très loin. Ils l'ont appelée le « pénétrateur à longue tige ».

Duffy me lança un regard oblique, les paupières à demi baissées, puis sourit et rougit en même temps. Je lui renvoyai son sourire.

— Ils lui ont donné un autre nom, poursuivis-je. Maintenant, on l'appelle obus-flèche. Il est actionné par son propre moteur de fusée et frappe le char ennemi avec une énergie cinétique ahurissante. Celle-ci se transforme en énergie thermique, exactement comme on vous l'enseigne en physique au lycée. En l'espace d'une microseconde, le projectile se fond littéralement dans la carapace du char et jaillit à l'intérieur en aspergeant l'ennemi avec un jet de métal fondu, ce qui tue le pilote et fait sauter tout ce qui est explosif ou inflammable. C'est extrêmement efficace. À tous les coups vous tapez dans le mille parce que, si l'armure de l'ennemi est trop épaisse ou que vous avez tiré de trop loin, l'objet s'y plante en partie comme une flèche, en fragmentant la couche intérieure de la carapace et en faisant jaillir des brisures de métal brûlant à l'intérieur de l'habitacle comme une grenade. L'équipage ennemi se volatilise aussi sûrement que des grenouilles dans un mixer. Une nouvelle arme, vraiment géniale.

— Et le type dans l'océan ?

— Il a obtenu les plans de celui qu'il faisait chanter. Morceau par morceau, sur une longue période. On le surveillait. On savait exactement ce qu'il faisait. Il devait les envoyer aux services secrets irakiens. Les Irakiens voulaient se retrouver sur un pied d'égalité pour la fois suivante. Et l'armée américaine n'y tenait évidemment pas.

— C'est pour ça qu'ils ont fait tuer le gars ? demanda Eliot.

— Non. On a envoyé quelques hommes de la police militaire pour l'arrêter. Une procédure de routine, tout ce qu'il y a de plus légal et régulier, croyez-moi. Mais ça s'est mal passé. Il s'est tiré. Il s'apprêtait à disparaître. L'armée US ne voulait vraiment pas que ça arrive.

— Alors, c'est là qu'ils l'ont fait descendre ?

De nouveau, je levai les yeux au ciel. Sans répondre.

— Ce n'était pas une procédure légale, n'est-ce pas ? suggéra Eliot.

Je ne dis rien.

— C'était complètement officieux, c'est ça ? insista-t-il.

Je ne dis toujours rien.

— Mais, il n'est pas mort, intervint Duffy. Comment s'appelait-il ?

— Quinn, répondis-je. La pire ordure que j'aie jamais rencontrée.

— Et, samedi, vous l'avez vu dans la voiture de Beck ?

Je hochai la tête.

— Une limousine était venue le prendre à la sortie du Symphony Hall.

Je leur donnai tous les détails que j'avais. Mais nous savions déjà que ces renseignements ne serviraient à rien. Il était inconcevable que Quinn réutilise sa précédente identité. Ainsi, tout ce que j'avais à leur offrir, c'était la description physique d'un homme blanc, parfaitement banal, âgé d'environ cinquante ans, avec deux cicatrices de .22 sur le front. C'était mieux que rien, mais ça ne les mènerait pas bien loin.

— Et ses empreintes, pourquoi n'ont-elles pas concordé ? interrogea Eliot.

— Il a été rayé des fichiers. Comme s'il n'avait jamais existé.

— Pourquoi n'est-il pas mort ?

— Parce qu'on l'a abattu au calibre .22. L'arme standard qu'on utilise pour « terminer »

quelqu'un discrètement. Pas très puissante, au demeurant.

— Est-il toujours dangereux ?

— Pas pour l'armée, répondis-je. Tout ça, c'est de l'histoire ancienne. Ça s'est passé il y a dix ans. L'obus-flèche sera bientôt une pièce de musée. Comme le char Abrams.

— Alors, pourquoi tenter de le retrouver ?

— Parce que, pour peu qu'il en ait gardé le souvenir, il risque de présenter un danger pour celui qui l'a descendu.

Eliot hocha pensivement la tête.

— Est-ce qu'il avait l'air important ? demanda Duffy. Samedi soir, dans la voiture de Beck ?

— Il avait l'air riche. Un manteau de cachemire, des gants de peau, une écharpe de soie. Il avait l'air d'un type qui a l'habitude de se faire promener par un chauffeur. Il s'est installé à l'intérieur de la limousine comme s'il n'avait fait que ça toute sa vie.

— Est-ce qu'il a salué le chauffeur ?

— Je ne sais pas.

— Il faut qu'on le situe, dit-elle. Il nous faut un contexte. Comment agissait-il ? Il utilisait la voiture de Beck, mais semblait-il trouver cela normal ? Ou content de profiter du luxe des autres ?

— Il semblait trouver ça normal. Comme s'il faisait ça tous les jours.

— C'est donc l'égal de Beck ?

Je haussai les épaules.

— Ce pourrait être le boss de Beck.

— Associé, plutôt, dit Eliot. Notre mafieux de Los Angeles ne ferait pas le déplacement pour rencontrer un subordonné.

— Je ne vois pas Quinn comme l'associé de qui que ce soit, objectai-je.

— À quoi ressemblait-il ?

— À quelqu'un de très banal. Pour un membre des services secrets... À tous les points de vue.

— Excepté pour les services de contre-espionnage, reprit Eliot.

— Oui, admis-je. Excepté pour eux.

— Sans oublier la raison pour laquelle il s'est fait descendre de façon si peu officielle.

— Pour ça aussi.

Plongée dans un abîme de réflexion, Duffy ne disait plus rien. J'étais certain qu'elle pensait à la façon dont elle pouvait utiliser mes services. Et cette idée ne me déplaisait pas du tout.

— Allez-vous rester à Boston ? me demanda-t-elle enfin. Quelque part où on peut vous joindre facilement ?

Je répondis que je resterais là.

Ils partirent, et ce fut la fin de la cinquième journée.

\*\*\*

Je trouvai un vendeur de billets dans un café sportif, et je passai le plus clair du sixième et du septième jour au Fenway Park, à regarder les Red Sox se bagarrer contre des équipes venues les défier dans leur fief.

Le match du vendredi s'étant achevé très tard, je dormis presque tout le huitième jour, avant de retourner le soir au Symphony Hall, pour observer la foule. Peut-être Quinn avait-il une carte d'abonnement pour une série de concerts. Mais il ne se montra pas. Je repassai

dans ma tête la façon dont il m'avait regardé. Cette ombre de contrariété sur son visage était-elle due à la foule qui avait envahi le trottoir ? Ou à tout autre chose ?

Susan Duffy me rappela le matin du neuvième jour, dimanche. Elle employait un ton différent. On aurait dit qu'elle avait longuement réfléchi. Qu'elle avait de nouveaux projets à l'esprit.

— Devant l'hôtel à midi, me dit-elle.

Elle arriva en voiture. Seule. Dans une austère Taurus, de façon à passer inaperçue. Elle portait un jean délavé, avec des chaussures de marche et un blouson de cuir vieilli. Ses cheveux, fraîchement lavés, étaient sagement tirés en arrière. Je montai à côté d'elle et, sans attendre, elle traversa six voies de circulation avant de s'engouffrer dans un tunnel qui menait à l'autoroute.

— Zachary Beck a un fils, m'annonça-t-elle.

Elle avala un dernier virage et nous débouchâmes dans la faible lumière d'avril, juste derrière Fenway.

— Il est en premier cycle, dans une petite université d'arts et sciences humaines sans grand prestige, pas très loin d'ici. On a obtenu les confidences d'un de ses camarades de classe... contre la garantie qu'on enterrerait ses histoires de cannabis. Le fils en question s'appelle donc Richard Beck. Pas très communicatif, un peu bizarre. Il paraît assez traumatisé par ce qui lui serait arrivé il y a cinq ans.

— C'est-à-dire ?

— Il s'est fait enlever.

Je ne répondis rien.

— Vous savez à quelle cadence les gens se font enlever, de nos jours ?

— Non.

— Ça n'arrive plus, en fait. C'est un délit qui n'existe plus. Il devait s'agir d'une guerre de territoire. Il est pratiquement prouvé que son père est un trafiquant.

— Ce n'est qu'une éventualité.

— Peut-être, mais c'est très probable. Toujours est-il que ce rapt n'a jamais été révélé. Le FBI n'a rien là-dessus. Ça s'est déroulé dans la plus stricte intimité, si j'ose dire. Et ça ne s'est pas très bien passé. Le camarade en question dit qu'il manque une oreille à Richard Beck.

— Et alors ?

— Elle ne répondit pas et continua de conduire en direction de l'ouest. Installé sur le siège passager, je m'étirai tout en l'observant du coin de l'œil. Elle était bien. Longue et mince, jolie, elle avait des yeux pleins de vie. Elle n'était pas maquillée ; elle faisait partie de ces femmes qui n'en ont absolument pas besoin. J'étais très heureux de me faire trimballer par elle. Mais elle ne faisait pas que me trimballer. Elle m'emmenait quelque part. C'était clair. Elle avait une idée derrière la tête.

— J'ai examiné votre passé militaire, me dit-elle soudain. En détail. C'est impressionnant.

— Pas vraiment.

— Et vous avez de grands pieds. C'est bien, aussi.

— Pourquoi ?

— Vous verrez.

— Dites-moi.

— Nous sommes très semblables, vous et moi. Nous avons quelque chose en commun. Je voudrais approcher Zachary Beck pour récupérer mon agent. Vous voulez l'approcher pour retrouver Quinn.

— Votre agent est morte. Au bout de huit semaines, le contraire serait un miracle. Soyez réaliste.

Elle ne répliqua pas.

— Quant à Quinn, je m'en moque.

Le regard fixé devant elle, elle secoua la tête.

— Non, vous ne vous en moquez pas. Je le vois très bien. Ça vous ronge, même. Pour vous, c'est une affaire inachevée. Et je suis prête à croire que vous êtes du genre à détester les affaires non conclues.

Elle s'arrêta un instant, puis continua :

— Or, je commence à penser que mon agent est toujours en vie, à moins que vous n'arriviez à me prouver le contraire.

— Moi ?

— Je ne peux utiliser personne de mon staff. Vous le comprenez certainement. Ce que j'entreprends ici est parfaitement illégal. Donc, quoi que je fasse, ça doit rester secret. J'ose imaginer que vous êtes bien placé pour comprendre les opérations non officielles. Que vous vous y sentez comme un poisson dans l'eau. Et, même, que vous les préférez aux autres, peut-être.

— Alors ?

— J'ai besoin d'avoir quelqu'un chez Beck. Et j'ai décidé que ce serait vous. Vous allez me servir de « pénétrateur », en quelque sorte.

— Par quel moyen ?

— C'est Richard Beck lui-même qui va vous faire entrer.

Elle quitta l'autoroute à une soixantaine de kilomètres à l'ouest de Boston pour se diriger vers le nord, dans la campagne du Massachusetts. Nous traversâmes des villages de Nouvelle-Angleterre dignes de livres d'images, avec les pompiers à la sortie en train de briquer leurs camions. Les oiseaux chantaient. Les gens bichonnaient leur pelouse ou taillaient leurs haies. Les cheminées fumaient et l'air sentait bon le feu de bois.

On s'arrêta dans un motel au milieu de nulle part. L'endroit était immaculé, avec sa façade de briques encadrée de panneaux de bois blanc. Il y avait cinq voitures sur le parking, qui bloquaient l'accès aux cinq chambres de l'hôtel. Tous des véhicules gouvernementaux.

Steven Eliot nous attendait dans la pièce du milieu, en compagnie de cinq hommes. Qui avaient chacun apporté la chaise de leur chambre. Ils se tenaient en demi-cercle. Duffy me laissa entrer le premier et fit un signe de tête à Eliot. Un signe qui signifiait : Je lui ai parlé, et il n'a pas dit non. Elle s'approcha de la fenêtre et se tourna de façon à faire face aux six hommes. L'effet de contre-jour la rendait difficile à voir. Elle se racla la gorge et le silence s'installa.

— O.K., écoutez-moi bien, maintenant. Une fois de plus, on s'engage dans une opération secrète. Sans autorisation officielle, qui sera effectuée à notre rythme et à nos propres risques. Que celui qui n'est pas d'accord avec ces dispositions quitte les lieux tout de suite.

Personne ne broncha. Personne ne sortit. C'était une excellente tactique Destinée à me prouver que Duffy et Eliot avaient au moins cinq gars prêts à les suivre jusqu'en enfer.

— Nous disposons de moins de quarante-huit heures, poursuivit-elle. Après demain, Richard Beck rentre chez lui pour fêter l'anniversaire de sa mère. D'après nos sources, c'est la même chose chaque année. Il loupe l'école pour ça. Son père lui envoie une voiture avec deux gardes du corps chevronnés car le gamin est terrifié à l'idée d'un nouvel enlèvement. Nous allons exploiter cette peur. Nous allons anéantir ses gorilles et l'enlever.

Elle s'interrompt. Personne ne dit mot.

— L'idée consiste à pénétrer dans la maison de Zachary Beck, expliqua-t-elle alors. On peut imaginer que des kidnappeurs n'y seraient pas les bienvenus. Ce sera donc à Reacher de s'interposer pour sauver le gosse de ses prétendus kidnappeurs. Ça va être une opération serrée : enlèvement, sauvetage, et tout ce qui s'ensuit. Le gamin va s'en retrouver plein de reconnaissance, et Reacher sera accueilli en héros par la famille.

Les hommes ne réagirent d'abord pas. Puis ils remuèrent. Le plan était si plein de trous qu'à côté un gruyère aurait paru ultracompact. Je regardai Duffy. Puis la fenêtre. Il y avait trente-six moyens de boucher les trous. Je sentis mon cerveau se mettre en marche. Combien de trous Duffy avait-elle déjà repérés ? Combien de questions avait-elle déjà résolues ? Comment savait-elle que j'aimais les affaires de ce genre ?

— Nous avons un public constitué d'une seule personne, dit-elle. Ce qui compte, c'est ce que pense Richard Beck. Tout sera fictif du début à la fin, mais il est essentiel qu'il soit persuadé que tout est réel.

— Vous voyez des points faibles ? me demanda Eliot.

— Oui, deux. Primo, comment anéantir les gardes du corps sans les blesser ? J'imagine que vous n'êtes pas à ce point éloignés de ce qui reste légal.

— La vitesse, le choc, la surprise, répondit-il. L'équipe qui procédera à l'enlèvement aura des pistolets-mitrailleurs bourrés de balles à blanc. Plus une grenade incapacitante. Dès que le gamin sort de sa voiture, on y jette cette grenade. Croyez-moi, ça déménage. Ça va les abrutir, rien de plus. Mais le gamin les croira transformés en bouillie.

— D'accord, fis-je. Mais, deuzio, tout ça, c'est comme à l'Actor's Studio. Je suis un passant qui va, de façon complètement inattendue, sauver le gosse. Ce qui fait de moi un être intelligent et compétent. Dans ce cas, pourquoi ne pas l'emmener ensuite directement chez les flics ? Ou attendre qu'ils déboulent ? Pourquoi ne pas rester sur les lieux et recueillir les dires des témoins ? Pourquoi aurais-je envie de le raccompagner jusque chez lui ?

Eliot se tourna vers Duffy.

— Il sera terrifié, répondit-elle. Il vous demandera de le faire.

— Mais pourquoi accepterais-je ? Ce qu'il veut n'a pas d'importance. Ce qui compte, c'est ce qui est logique pour moi. Parce qu'on n'aura pas qu'une seule personne pour public. On en aura deux. Richard Beck et Zachary Beck. Richard Beck sur place, et Zachary Beck un peu plus tard. Il considérera tout ça de façon rétrospective. Il faudra nous montrer tout aussi persuasifs avec lui qu'avec son fils.

— Celui-ci pourra vous demander de ne pas aller voir les flics. Comme la dernière fois.

— Mais pourquoi l'écouterais-je ? Si j'étais monsieur Tout-le-monde, ce serait aux flics que je penserais en premier. Je chercherais à faire ce qui semble logique... et normal.

— Il vous en empêcherait.

— Et je l'ignorerais. Pourquoi un adulte intelligent et compétent écouterait-il un gamin qui déraile ? Il y a un trou, là. Ça fait trop coopératif, trop direct. Ça fait bidon, Zachary Beck flairerait immédiatement le piège.

— Alors, vous le précipitez dans une voiture et vous vous faites poursuivre, suggéra Eliot.

— Dans ce cas, je file directement chez les flics.

— Merde, lâcha Duffy.

— Ce plan, c'est bien, mais il faut que ça paraisse vrai.

De nouveau, je regardai par la fenêtre. Il faisait beau. Je voyais tout plein de choses vertes : des arbres, des buissons, des collines dans le lointain, recouvertes de feuilles tendres. Du coin

de l'œil, je vis Eliot et Duffy, les yeux baissés. Je vis les cinq gars immobiles. Ils m'avaient l'air compétents, les uns comme les autres. Deux d'entre eux étaient un peu plus jeunes que moi, grands et les cheveux clairs. Deux avaient à peu près mon âge, simples et banals. Le dernier était nettement plus âgé, le dos voûté et les cheveux grisonnants.

Je réfléchis intensément. L'enlèvement, le sauvetage, la maison des Beck. Il faut que j'entre dans la maison des Beck. Il le faut absolument. Car je dois retrouver Quinn. J'imaginai la chose du point de vue du gamin, puis je la visualisai du point de vue du père.

— C'est un bon plan, répétais-je, mais il a besoin de quelques améliorations. Je dois donc être le genre de personne qui ne veut surtout pas aller chez les flics.

Je marquai une pause puis me repris :

— Non, mieux, devant Richard Beck, je dois devenir le genre de personne qui ne peut pas aller voir les flics.

— De quelle manière ? demanda Duffy.

— Je vais devoir blesser quelqu'un. Par accident, sous l'effet de la confusion. Un autre passant, par exemple. Quelqu'un qui n'a rien à voir avec notre affaire. Qui se présente là par hasard. Peut-être que je renverse quelqu'un. Une vieille femme qui balade son chien. Peut-être que je la tue, même. Et, pris de panique, je fiche le camp. — Trop difficile à mettre en scène, objecta-t-elle. Et pas vraiment assez pour provoquer votre fuite, de toute façon. Des accidents comme ça, dans des circonstances comme ça, ça arrive.

Je hochai la tête. Les gens dans la pièce restaient muets. Je fermai les yeux, réfléchis encore et vis se dérouler dans mon esprit l'esquisse d'une scène.

— O.K., dis-je alors, qu'est-ce que vous dites de ça ? Je vais tuer un flic. Par accident.

Personne ne réagit. Je rouvris les yeux.

— C'est un grand chelem. C'est parfait. Ça explique à Zachary pourquoi je ne vais pas voir les flics. On ne va pas voir les flics quand on vient de tuer l'un d'eux, même si c'est par accident. Il comprendra ça très bien. Et ça me donnera une raison de rester dans sa maison, ensuite. Ce que je dois faire. Il pensera que je me cache. Il me sera reconnaissant d'avoir sauvé son fils et, comme c'est un criminel, il n'aura pas de crise de conscience.

Aucune objection ne s'éleva. Après un court silence, je discernai quelques murmures d'assentiment, d'agrément, de consentement. Je souris.

— Et, mieux encore, ajoutai-je. Il peut même aller jusqu'à m'engager. En fait, je pense qu'il sera tenté de le faire. Parce que nous créons l'illusion que sa famille se trouve subitement attaquée, qu'il a perdu deux gardes du corps, qu'il sait que je suis meilleur qu'ils ne l'étaient parce qu'ils ont perdu et pas moi. Et il sera heureux de m'aider parce que, tant qu'il me prend pour un tueur de flic et qu'il m'accueille chez lui, il pensera que je lui appartiens.

À son tour, Duffy se mit à sourire.

— Alors, au travail, lança-t-elle. Il nous reste moins de quarante-huit heures.

Les deux agents les plus jeunes furent désignés pour jouer le rôle de l'équipe d'enlèvement. On décida qu'ils conduiraient un pick-up Toyota déniché dans le stock des véhicules saisis par les stupés. Ils utiliseraient des Uzi confisqués, chargés de balles à blanc de 9 mm. Ils auraient une grenade cataplexiante chipée dans les magasins des forces du FBI. Puis on commença à répéter mon rôle de sauveteur. Comme tout bon artiste, je devais rester aussi près que possible de la réalité. Il fut donc décidé que je serais un ex-militaire en vadrouille, qui se trouvait au bon endroit au bon moment. Je serais armé, ce qui, en l'occurrence, était illégal dans le Massachusetts, mais restait dans le domaine du possible.

— Il me faut un bon vieux revolver démodé, dis-je. Quelque chose qui va avec un honnête

citoyen. C'est un véritable drame qui doit se dérouler, du début à la fin. La Toyota vient vers moi, il faut que je l'immobilise, que je l'anéantisse. Il me faut donc trois vraies balles, et trois balles à blanc, à des moments précis. Les trois vraies pour le pick-up, les trois autres pour les personnes que je serai censé abattre.

— On peut charger n'importe quel revolver de cette manière, dit Eliot.

— Mais je devrai voir le barillet, juste avant de tirer. Je ne tirerai pas avec une arme chargée d'un mélange de vraies et de fausses balles sans pouvoir vérifier d'abord le barillet. Je dois savoir de quel endroit je pars. C'est pourquoi il me faut un revolver. Un gros, pour y voir clair.

Il comprit ce que je demandais. En prit note. Puis, on assigna au vieux le rôle du flic local. Duffy suggéra qu'il s'avance pile dans ma ligne de mire.

— Non, dis-je. Ça doit faire l'effet d'une vraie bavure. Pas seulement un tir imprudent. Beck senior doit être impressionné de la bonne façon. Je dois faire ça délibérément, mais il faut que ça reste risqué. Comme si j'étais un dingue, un dingue qui sait tirer.

Duffy tomba d'accord avec moi, et Eliot songea aux véhicules disponibles, avant de me proposer un vieux van aux fenêtres aveugles. Je pourrais être un livreur. Ça me donnerait une bonne raison de me trouver là, dans la rue, au bon moment. On fit des listes, sur le papier et dans notre tête. Les deux hommes de mon âge se retrouvèrent sans tâche assignée, ce qui parut les contrarier.

— Vous êtes des flics de renfort, leur expliquai-je. Imaginez que le gosse ne voie pas descendre le premier garde. Il a pu s'évanouir, ou quelque chose de ce genre. Il faut que vous nous poursuiviez en voiture, et je vous éliminerai quand je serai certain qu'il regarde.

— On ne peut pas avoir des flics de renfort, intervint le vieil homme. Qu'est-ce que ça voudrait dire que l'endroit fourmille tout d'un coup de flics sans aucune raison ?

— Ce seraient donc des hommes affectés à la sécurité, proposa Duffy. Vous savez, ces gardes que les universités embauchent pour la surveillance des locaux. Ils seront là, c'est tout. Sinon, où les trouver ?

— Parfait, dis-je. Ils peuvent démarrer de l'intérieur du campus. Ils peuvent contrôler toute l'opération par radio, de l'arrière.

— Comment allez-vous les faire sortir de l'enceinte de l'université ? me demanda Eliot.

Je hochai la tête. Je voyais le problème. J'avais déjà tiré six fois, alors...

— Je ne peux pas recharger, expliquai-je. Pas pendant que je conduis. Avec des balles à blanc. Le gamin pourrait s'en apercevoir.

— Pouvez-vous les heurter ? Les forcer à quitter la route ?

— Pas dans un vieux van minable. Je devrai avoir un second revolver. Chargé, qui attendra dans le van. Dans la boîte à gants, peut-être.

— Vous vous baladez avec deux six coups ? s'étonna le vieux. Un peu bizarre, dans le Massachusetts.

— C'est un point faible. On va devoir risquer deux ou trois petites choses.

— Alors, je devrai être habillé en civil, dit le vieux. Comme un inspecteur. Vous risqueriez trop à tirer sur un flic en uniforme. Ce serait aussi un point faible.

— Parfait, dis-je. Excellent ! Vous êtes un inspecteur, et vous sortez votre badge, et je crois que c'est un flingue. Ça arrive.

— Mais, comment est-ce qu'on meurt ? interrogea-t-il. On s'agrippe le ventre et on tombe, comme dans un vieux western ?

— Ce n'est pas convaincant, reprit Eliot. Cette opération doit faire complètement vrai. Dans l'intérêt de Richard Beck.

— Il nous faut des trucs à la Hollywood, dit Duffy. Des gilets en kevlar, et des préservatifs remplis de faux sang, qui explosent grâce à un signal radio.

— On peut avoir ça ?

— On peut faire venir ça de New York, ou Boston, peut-être.

— On n'a pas beaucoup de temps.

— Je ne vous le fais pas dire, conclut Duffy.

Ce fut la fin de la neuvième journée. Duffy voulut que je m'installe dans le motel et me proposa de me faire apporter mes bagages de Boston. Lorsque je lui répondis que je n'avais pas de bagages, elle me regarda de travers mais ne dit rien. Je pris une chambre près du vieux, et quelqu'un sortit pour aller acheter une pizza. Ensuite, tout le monde étant occupé à donner des coups de fil à droite et à gauche, ils me laissèrent seul.

Allongé sur mon lit, je repassai toute l'opération de A à Z. Je me fis la liste mentale de tout ce que nous n'avions pas pris en considération. Elle était longue. Cependant, un détail particulier m'ennuyait. Il n'était pas exactement sur la liste mais se trouvait plutôt en parallèle. Je me levai et allai trouver Duffy. Sur le parking, elle venait de quitter sa voiture et se hâtait vers sa chambre.

— Ce n'est pas Zachary Beck qui est important dans cette affaire, lui dis-je. Ce n'est pas possible. Si Quinn est tant soit peu impliqué, c'est lui le boss. Il ne va pas s'amuser à jouer les sous-fifres. À moins que Beck ne soit pire que lui, et je préfère ne pas y penser.

— Et si Quinn avait changé ? suggéra-t-elle. Il s'est pris deux halles dans la tête. Ça lui a peut-être ébranlé le système. Ça l'a peut-être diminué intellectuellement, que sais-je ?

Je ne répondis rien. Elle se pressa de rentrer dans sa chambre, et je regagnai la mienne.

Le dixième jour débuta avec l'arrivée des voitures. Pour jouer au flic en civil, le vieux se vit décerner une Chevrolet Caprice de sept ans, équipée d'un moteur de Corvette provenant du dernier modèle de l'année, avant que General Motors n'arrête leur fabrication. Elle avait l'air de convenir parfaitement. Le pick-up était une grosse machine peinte de rouge passé, avec un pare-buffles à l'avant. Je vis les deux jeunes gens discuter de la façon dont ils allaient l'utiliser. Quant à mon véhicule, c'était un van totalement anodin de couleur brunasse. La camionnette la plus anonyme qui soit. Sans fenêtres latérales, elle comportait cependant deux lucarnes à l'arrière. Je regardai aussitôt s'il y avait une boîte à gants à l'intérieur. Et j'en trouvai une.

— C'est bon ? me demanda Eliot.

Je tapotai les flancs de ma camionnette comme le font les chauffeurs, et elle résonna sourdement en réponse.

— Parfait, dis-je. Pour les revolvers, je veux des gros. Des Magnum .44. Je veux trois balles lourdes à tête creuse, et neuf balles à blanc. Et que ces dernières fassent le plus de bruit possible.

— D'accord. Mais, pourquoi à tête creuse ?

— J'ai peur des ricochets. Je ne veux pas blesser qui que ce soit accidentellement. Les balles à tête creuse se déforment et restent fichées dans l'objet qu'elles atteignent. Je vais en tirer une dans le radiateur et deux dans les pneus. Je voudrais que vous les gonfliez ultrafort pour qu'ils explosent quand la balle heurtera la gomme. Il faut que ça déménage.

Comme Eliot s'éloignait, Duffy s'avança vers moi.

Prenez ça, me dit-elle en me tendant un imper et une paire de gants. Vous aurez l'air plus vrai, avec. Il va faire froid. Et puis, ça dissimulera votre arme.

Je les lui pris des mains et passai l'imper. Qui s'avéra m'aller parfaitement. Elle avait l'œil pour juger des tailles.

Le côté psychologique va être essentiel, dit-elle. Vous devrez vous montrer très souple. Le gamin peut être catatonique. Il vous faudra peut-être le calmer. Mais, en principe, il sera alerte et bavard. Auquel cas, vous devrez faire preuve de plus en plus de réticence à vous impliquer dans cette affaire. L'idéal serait que vous le laissiez lui-même vous pousser à le raccompagner chez lui. Mais, en même temps, il faudra vous montrer dominant. Vous devrez faire avancer les choses pour qu'il n'ait pas le temps de gamberger sur ce qu'il voit.

— D'accord. Dans ce cas, je vais revoir mes exigences, quant aux munitions que je réclame. La deuxième balle du second revolver sera vraie. Je lui dirai de se coucher par terre, et j'exploserai la petite fenêtre derrière lui. Il pensera que ce sont les gardes du campus qui nous tirent dessus. Puis, je lui dirai de se relever. Ce qui augmentera son sens du danger et l'habitue à faire ce que je lui dis, sans parler du fait qu'il sera content de voir nos poursuivants se faire étendre. Parce que je ne veux surtout pas qu'il me résiste ou qu'il tente de m'empêcher d'agir. Ça risquerait de créer un accident qui pourrait nous tuer tous les deux.

— En fait, il faut que vous vous liiez avec lui. Pour qu'ensuite il parle de vous en bien. Car, c'est vrai, si vous arriviez à pénétrer chez les Beck, on gagnerait le gros lot. Ça vous donnerait accès à tout. Alors, essayez d'impressionner le gamin. Mais, soyez habile. Inutile non plus qu'il se prenne d'affection pour vous. Il faut seulement qu'il vous considère comme un dur qui sait parfaitement ce qu'il fait.

J'allai trouver Eliot ; ensuite les deux gars censés jouer les flics du campus vinrent me parler. On se mit d'accord sur le fait qu'ils tireraient sur moi des balles à blanc, et qu'à mon tour je tirerais à blanc sur eux, avant de faire voler en éclats la lucarne de mon van et de décharger sur eux mes quatre dernières balles à blanc à un rythme espacé. Au dernier de mes coups, ils exploseraient leur pare-brise avec une vraie balle puis ils feraient une embardée vers le côté de la route comme s'ils avaient éclaté un pneu ou étaient atteints.

— Ne vous mélangez pas les pinceaux entre les balles à blanc et les vraies, me dit alors l'un d'eux.

— Vous non plus, rétorquai-je.

On eut encore droit à de la pizza pour le déjeuner puis on partit repérer les lieux de l'opération. On se gara à un kilomètre de là et on étudia les plans de l'endroit. Puis, à deux voitures, on effectua trois passages séparés devant l'entrée du campus. J'aurais aimé avoir plus de temps pour étudier le coin, mais on craignait un peu de se faire remarquer. On retourna à l'hôtel on silence avant de se retrouver tous dans la chambre d'Eliot.

— Ça s'annonce bien, déclarai-je. De quel côté partiront-ils ?

— Le Maine est au nord d'ici, expliqua Duffy. On peut supposer que Beck habite quelque part du côté de Portland.

Je hochai la tête.

— Mais je crois qu'ils partiront vers le sud. Regardez la carte. On rejoint l'autoroute plus rapidement par là. Et, par sécurité, il est toujours recommandé d'emprunter dès que possible des routes larges et chargées.

— C'est un pari.

— Ils partiront en direction du sud, insistai-je.

— Quoi d'autre ? interrogea Eliot.

— Je serais idiot de continuer avec le van, lui dis-je. Pour faire plus réaliste aux yeux de papa Beck, je devrais m'en débarrasser et voler une voiture.

— Où ? demanda Duffy.

— Le plan indique un centre commercial, près de l'autoroute.

— O.K., on en planquera une là.

— Vous voulez les clefs sous le pare-chocs ? proposa Eliot.

— Non, intervint Duffy. Trop bidon. Il faut que cette opération reste absolument convaincante. Reacher va devoir réellement voler cette voiture.

— Comment ? Je n'en ai jamais volé.

Lourd silence, dans la pièce.

— Tout ce que je sais, c'est ce que j'ai appris à l'armée. Les véhicules militaires ne sont jamais fermés. Et ils n'ont pas de clef de contact. Ils démarrent avec un bouton.

— D'accord, fit Eliot. Aucun problème n'est insurmontable. On la laissera déverrouillée. Mais vous ferez comme si elle était fermée. Vous simulerez de forcer la porte. On laissera un tas de fils électriques et quelques portemanteaux métalliques bien en vue. Peut-être que vous pourrez demander au gamin d'aller vous en trouver lui-même. Faites en sorte qu'il se sente partie prenante. Ça fera illusion. Puis, avec votre fil de fer, vous bidouillerez un peu la poignée à l'intérieur et, miracle, la porte s'ouvre ! On dégagera les fils sous le volant, et seulement les bons. Le seul fait de les mettre en contact fera automatiquement de vous un malfrat. Un habitué de ce genre de manipulation.

— Génial ! commenta Duffy.

— Je fais de mon mieux, répliqua Eliot avec un sourire modeste.

— Bon, on s'accorde une pause, proposa-t-elle. On reprend après le dîner.

Ce soir-là, les dernières pièces du puzzle se mirent en place. Deux des hommes revinrent avec l'équipement qui nous manquait encore : deux colts Anaconda pour moi. Des armes énormes et brutales. Qui paraissaient hors de prix. Je me gardai bien de leur demander où et comment ils se les étaient procurées. Ils avaient aussi avec eux une boîte de vraies balles Magnum .44, et une autre de .44 à blanc. Ces dernières venaient d'une quincaillerie. Elles étaient faites pour des pistolets à clous. J'ouvris le cylindre de chacun d'entre eux et gravai un X contre l'une des chambres, ce signe devant m'indiquer la première chambre à utiliser.

Duffy m'apporta une paire de chaussures. À ma taille, bien évidemment. Celle de droite comportait une cavité dans le talon. Elle me donna aussi un transmetteur d'e-mail sans fil qui se calait parfaitement dans ce petit espace.

— Voilà pourquoi je suis contente que vous ayez de grands pieds, me dit-elle en souriant. Ça a été plus facile.

— C'est fiable ?

— Ça a intérêt. C'est fourni par l'État. Tous les services passent leurs communications secrètes avec ça, maintenant.

— Parfait, dis-je.

Au cours de ma carrière, tant de bavures avaient eu lieu à cause d'erreurs technologiques.

— On a fait de notre mieux. Ils vont vous fouiller. S'ils cherchent au scanner des transmissions radio, tout ce qu'ils entendront sera un bref crissement de modem. Ils penseront alors que c'est l'électricité statique.

Ils avaient aussi trois dispositifs emplis de faux sang, provenant d'un costumier de New York. Des réservoirs assez volumineux, accolés à des plaques de kevlar, avec récepteurs radio, batterie et déclencheur, et qui devaient être fixés sur la poitrine des victimes.

— Portez des chemises amples, les gars, leur conseilla Eliot.

C'était à moi de déclencher l'explosion des réservoirs au moment où je ferais feu sur eux avec mon colt. Les fils reliés aux déclencheurs seraient collés à mon avant-bras, lui-même calé au creux de ma paume pendant que je tirerais. Quant à la batterie, elle devait être dissimulée dans ma poche. On répéta plusieurs fois la séquence.

D'abord, le conducteur du pick-up. Puis le passager du même pick-up. Et, enfin, le vieux qui jouait le rôle du flic.

— Vous devrez vous débarrasser de tout ça, ensuite, me dit Eliot. C'est sûr qu'ils vont vous fouiller, chez Beck. Vous ferez ça dans les premières toilettes que vous trouverez, ou ailleurs.

On répéta plusieurs fois toute l'opération dans la chambre du motel. À minuit, on était fin prêts. On savait aussi que cela prendrait huit secondes en tout et pour tout.

— Il vous reviendra d'opter ou non pour la décision critique, s'il y a lieu, me dit Duffy. Si quelque chose d'imprévu survient quand la Toyota roulera vers vous, vous ne faites rien et vous la laissez passer. On s'arrangera. N'oubliez pas que vous allez tirer à trois reprises dans un endroit public, or je ne veux pas d'un piéton ou d'un cycliste blessé. Vous aurez moins d'une seconde pour prendre la décision qui s'impose.

— Compris, fis-je sans réellement comprendre comment ils allaient « s'arranger » ensuite si quelque chose allait de travers.

Eliot passa encore quelques coups de fil et nous confirma qu'on acceptait de leur prêter une voiture de sécurité pour le campus, et qu'il y aurait une Nissan Maxima garée sur le parking arrière du magasin vedette du centre commercial. Cette voiture avait été confisquée à un petit planteur de marijuana de l'État de New York, où les lois sur le commerce de la drogue étaient encore assez drastiques. Ils allaient y mettre de fausses plaques du Massachusetts, remplir le réservoir d'essence, et laisser sur le siège arrière tout ce qu'on peut imaginer qu'une vendeuse de grand magasin trimballe avec elle.

— Au lit, à présent, lança Duffy. Demain, on a du boulot.

Ce fut la fin du dixième jour.

\*\*\*

Tôt le matin du onzième jour, Duffy apporta dans ma chambre du café et des beignets pour le petit déjeuner. Pour elle et moi seuls. On repassa tout en revue une dernière fois. Elle me montra des photos de l'agent qu'elle avait introduit dans son service cinquante-neuf jours plus tôt. C'était une blonde de trente ans qui avait obtenu un travail de vendeuse au Bizarre Bazar, sous le nom de Teresa Daniel. Elle était menue et semblait débrouillarde. J'étudiai attentivement son visage, mais c'était celui d'une autre femme que j'avais alors à l'esprit.

— Je crois qu'elle est toujours en vie, avança Duffy. Il faut que je m'en persuade.

Je ne dis rien.

— Faites tout ce que vous pouvez pour vous faire engager. Nous avons vérifié votre passé récent, comme Beck risque de le faire. Ce qui en ressort est assez vague. Il y a plein de trous qui m'inquiéteraient mais dont je ne crois pas qu'ils l'inquiéteront.

Je lui rendis les photos.

— Je pars favori, déclarai-je. L'illusion se renforce d'elle-même. Il est à court de personnel et il vient de subir une attaque. Mais je ne vais rien faire pour. En fait, je vais même me montrer quelque peu réticent. Pour que ça fasse plus vrai.

— D'accord, dit-elle. Vous avez sept objectifs, dont les numéros un, deux et trois sont de se montrer excessivement prudent. On peut imaginer sans trop se tromper que ces gens-là sont très dangereux.

— On peut faire davantage que supposer. Si Quinn est impliqué là-dedans, on peut carrément en être certains.

— Donc, agissez en conséquence. Sans gants, dès le début.

— Oui, répondis-je.

Croisant les bras sur ma poitrine, je me massai l'épaule gauche. Puis, surpris, je m'arrêtai. Un psy à l'armée m'avait dit un jour que ce type de geste inconscient traduisait un sentiment de vulnérabilité. On cherche à se défendre, à se cacher, à se protéger. C'est le premier pas vers la posture en fœtus. Duffy avait dû lire les mêmes livres car elle ne manqua pas de le remarquer et me regarda droit dans les yeux.

— Vous avez peur de Quinn, je me trompe ?

— Je n'ai peur de personne, rétorquai-je. Mais, c'est sûr que je le préférerais mort.

— On peut annuler, si vous voulez.

— Non, j'apprécierai trop de mettre la main sur lui, croyez-moi.

— Qu'est-ce qui s'est passé avec cette arrestation ?

— Je ne veux pas en parler.

Elle resta silencieuse un instant, mais n'insista pas. Elle regarda ailleurs puis reprit la conversation. D'une voix lente et calme, en articulant bien ses mots.

— L'objectif numéro quatre est de retrouver mon agent. Et de me la ramener.

Je hochai la tête.

— Cinq, me réunir des preuves suffisamment solides pour me permettre d'épingler Beck.

— O.K.

Elle s'arrêta une nouvelle fois, avant d'ajouter :

— Six, trouver Quinn et faire ce que vous avez à faire avec lui. Et, enfin, sept, filer de là-bas au plus vite.

Je ne répliquai rien.

— On ne vous fera pas suivre. Le gamin pourrait nous remarquer. Il sera déjà assez parano. Et on ne mettra pas d'autoguidage dans la Nissan parce qu'ils finiraient sans doute par l'y trouver. Vous devrez nous communiquer l'endroit par e-mail, dès que vous le connaîtrez.

— Très bien.

— Des points faibles ?

Je m'efforçai de ne pas penser à Quinn.

— Trois. Deux sans grande importance, et un plus grave. Le premier, c'est que je vais exploser cette fenêtre arrière, mais que le gamin aura dix minutes pour s'apercevoir qu'elle a éclaté dans le mauvais sens et qu'il n'y a pas de trou correspondant dans le pare-brise devant lui.

— Alors, ne le faites pas.

— Il le faut absolument. Il faut garder l'effet de panique assez intense.

— D'accord, on mettra une pile de boîtes dans le van. Il vous en faut, de toute façon, si vous êtes livreur. Elles lui bloqueront peut-être la vue. Si elles n'y parviennent pas, espérons qu'il ne fasse pas trop vite le rapprochement.

— Deuxièmement, papa Beck va certainement appeler les flics, à un moment ou à un autre. Les journaux, aussi, peut-être. Histoire de chercher des infos corroboratives.

On donnera aux flics un scénario à suivre, et ils donneront la même chose à la presse. Ils joueront le jeu tant qu'il le faudra. Quel est le point faible le plus grave ?

— Les gardes du corps. Combien de temps pourrez-vous les retenir ? Pas question de les laisser s'approcher d'un téléphone, sinon ils préviendront Beck. On ne peut pas les arrêter

non plus, ni les faire entrer dans le système. Vous devrez les empêcher de communiquer avec l'extérieur, de façon complètement illégale. Combien de temps tiendrez-vous comme ça ?

Elle haussa les épaules.

Quatre ou cinq jours, maximum. On ne pourra pas vous protéger plus longtemps que ça. Alors, soyez rapide.

C'est bien mon intention. Combien de temps doit durer la batterie de mon dispositif à e-mail ?

— Environ cinq jours. Vous serez sorti, à ce moment-là. On ne peut pas vous donner de chargeur. Ce serait trop suspect. Mais vous pouvez utiliser un chargeur de mobile... si vous en trouvez un.

— Entendu.

Elle me regarda. Il n'y avait plus grand-chose à dire. Alors, elle s'approcha et m'embrassa sur la joue. Ce fut inattendu. Ses lèvres étaient tièdes. Elles laissèrent une poudre de sucre glace sur ma peau.

— Bonne chance, me dit-elle. Je crois qu'on n'a rien oublié.

Si, on avait oublié beaucoup de choses. Il y avait des erreurs flagrantes dans notre façon de penser et, par la suite, elles revinrent toutes me hanter.

Duke, le garde du corps, revint vers ma chambre cinq minutes avant dix-neuf heures. Bien trop tôt pour le dîner. J'entendis ses pas dans le couloir ainsi qu'un cliquètement dans la serrure lorsqu'il ouvrit ma porte. J'étais assis sur le lit, le petit transmetteur d'e-mail de retour dans le talon de ma chaussure, elle-même de retour sur mon pied.

— Tu as fait une sieste, connard ?

— Pourquoi est-ce que je suis enfermé ? lui demandai-je pour toute réponse.

Parce que tu as descendu un flic.

Je me détournai. Peut-être avait-il été flic lui-même, avant de passer dans le privé. Beaucoup de flics atterrissent à la sécurité, en tant que consultants, détectives ou gardes du corps. Il avait certainement un agenda bien rempli, ce qui risquait de me poser un problème. Mais ça voulait dire qu'il avalait sans se poser de questions l'histoire de Richard Beck. C'était tout ce qui comptait.

Pendant un instant, il me considéra d'un air impassible, puis il me fit signe de le suivre dans l'escalier, jusqu'au rez-de-chaussée et, enfin, à travers un passage sombre menant vers la partie de la maison qui faisait face au nord. L'endroit sentait le sel et la moquette humide. Il y avait des tapis partout, qui luisaient de couleurs sourdes.

Duke s'arrêta devant une porte qu'il ouvrit, avant de reculer d'un pas pour me laisser entrer. La pièce était vaste, carrée, et lambrissée de bois sombre. Avec, encore, des tapis à perte de vue. Les petites fenêtres se nichaient dans de profondes embrasures. Et, dehors, l'obscurité, la pierre, le gris de l'océan. Une table de chêne trônait au milieu avec, dessus, mes deux colts Anaconda, déchargés. Le barillet ouvert. Il y avait un homme, au bout de cette table. Assis sur un majestueux fauteuil de chêne. C'était le gars que j'avais repéré sur les photos de Susan Duffy.

En chair et en os, il se révélait plutôt banal. Pas spécialement grand, pas spécialement petit. Autour d'un mètre quatre-vingts, il devait peser dans les quatre-vingt-dix kilos. Il avait les cheveux gris, ni fins ni épais, ni courts ni longs. Il devait friser la cinquantaine et portait un costume gris taillé dans une étoffe de luxe. Chemise blanche, cravate de couleur indéfinie. Il avait le visage et les mains pâles, ce qui semblait normal puisqu'il n'évoluait que dans des parkings souterrains, proposant des échantillons de Dieu sait quoi qu'il trimballait dans sa Cadillac DeVille.

— Asseyez-vous, me dit-il d'une voix calme et coincée, comme si elle était placée trop haut dans sa gorge.

Je pris place face à lui, à l'autre extrémité de la table.

— Je m'appelle Zachary Beck, annonça-t-il.

— Jack Reacher, enchaînai-je.

Duke ferma doucement la porte et y adossa sa lourde carcasse. La pièce fut soudain plongée dans le silence. Le bruit de l'océan montait jusqu'à nous. Ce n'était pas le son rythmé et régulier de l'eau qui vient mourir sur une plage, mais le grondement permanent des vagues qui se fracassaient contre les rochers. J'essayai de les compter. On dit toujours que la septième est la plus grosse.

— Alors, dit Beck.

Il avait devant lui un petit verre lourd empli d'un liquide ambré, quasi visqueux, qui

pouvait être du whisky ou du bourbon. Il fit un signe à Duke. Celui-ci apporta un second verre, qui m'attendait, sur une petite table de côté, et qui contenait le même liquide chaleureux et doré. Le tenant gauchement par la base, il traversa la pièce et se courba légèrement pour le poser devant moi. Je souris. Je savais pourquoi il était là.

— Alors, reprit Beck.

J'attendis.

— Mon fils m'a fait part de votre situation.

Il employait le même terme que sa femme, un peu plus tôt.

— Le plaisir de l'imprévu, dis-je.

— Ce qui me met face à certaines difficultés. Je ne suis qu'un homme d'affaires ordinaire, essayant de travailler selon mes responsabilités.

Je restai muet.

— Nous vous sommes très reconnaissants, naturellement. Je vous en prie, ne vous méprenez pas.

— Mais ?

— Cela crée des problèmes légaux, n'est-ce pas ?

Il dit cela avec un vague ton d'ennui dans la voix, comme s'il était en butte à des complications qui lui échappaient.

— Ce n'est pas un secret, répondis-je. J'ai besoin que vous fermiez les yeux là-dessus. Du moins, temporairement. Un service que vous me rendrez en retour. Si votre conscience accepte ce genre de chose, bien entendu.

De nouveau, la pièce fut plongée dans le silence. J'écoutais l'océan qui rugissait en contrebas. Les yeux de Zachary se promenaient partout. Il regardait la table, le sol, ou droit devant lui. Il avait le visage étroit, sans beaucoup de mâchoires, des orbites assez rapprochées, les sourcils froncés, les lèvres minces, la bouche retroussée en une moue hésitante. Sa tête bougeait légèrement. Le tout constituant l'effigie raisonnable d'un homme d'affaires ordinaire face à de lourds problèmes.

— Est-ce un accident ? interrogea-t-il.

— Le flic ? A posteriori, oui. J'essayais juste de faire mon boulot.

Il resta songeur un instant, puis hocha la tête :

— D'accord, dans ces circonstances, nous acceptons de vous aider. Si nous le pouvons. Vous avez rendu un fier service à ma famille.

— J'ai besoin d'argent.

— Pour quoi faire ?

— Je vais devoir voyager.

— Quand ?

— Tout de suite.

— Est-ce vraiment prudent ?

— Pas vraiment. Je préférerais attendre ici un jour ou deux jusqu'à ce que les choses se tassent. Mais je ne voudrais pas avoir l'air d'abuser.

— Combien vous faut-il ?

— Cinq mille dollars devraient faire l'affaire.

Il ne répliqua rien. Mais recommença à poser les yeux partout. Cette fois, pourtant, son regard semblait un peu plus concentré.

— J'aurais quelques questions à vous poser, dit-il alors. Avant que vous ne partiez. Si vous partez. Deux questions sont d'une importance capitale. La première : qui étaient ces gens ?

— Vous ne le savez pas ?

— J'ai beaucoup de rivaux et d'ennemis.

— Ça irait aussi loin ?

— Je suis importateur de tapis. Ce n'était pas mon intention, au départ, mais c'est ainsi que les choses ont tourné. On peut imaginer que je traite avec des magasins et des architectes d'intérieur mais, à la vérité, je traite avec toutes sortes de personnages assez répugnants, dans des bouges au fin fond de pays étrangers, où des enfants réduits en esclavage sont forcés de travailler dix-huit heures par jour, jusqu'à s'en faire saigner les doigts. Leurs propriétaires sont tous persuadés que je les vole et que je viole leur culture. Et c'est sans doute ce que je fais, mais peut-être pas plus qu'eux, au final. Ce ne sont pas d'agréables compagnons. Il me faut employer un minimum d'autorité pour prospérer. Et c'est la même chose pour mes rivaux. Ce sont des affaires très dures. Aussi, entre mes fournisseurs et mes adversaires, je vois une demi-douzaine de personnes susceptibles d'enlever mon fils pour m'atteindre. Après tout, l'un d'entre eux l'a déjà fait, il y a cinq ans. Je suis sûr que Richard vous en a parlé.

Je me contentai d'acquiescer.

— Il me faut savoir qui étaient ces gens, insista-t-il.

Je lui refis donc le récit de tout ce qui s'était passé, seconde par seconde, mètre par mètre, kilomètre par kilomètre. Je lui décrivis les deux agents des stups dans la Toyota avec force détails.

— Ils ne me disent rien, observa-t-il avec une moue.

Comme je ne répliquais rien, il me demanda :

— Avez-vous pu relever la plaque du pick-up ?

Je réfléchis et lui dis la vérité :

— Je n'ai vu que l'avant du véhicule. Il n'y avait pas de plaque.

— Bien, ils venaient donc d'un État qui n'en exige pas. Cela rétrécit un peu notre terrain de recherche.

Je ne répondis pas et, un long moment plus tard, il déclara :

— Je n'ai pas beaucoup d'informations. Un de mes associés a pris contact avec la police de là-bas pour se renseigner d'une façon quelque peu détournée : un flic est mort, un surveillant du campus est mort, deux étrangers dans une Lincoln dont la présence reste inexpliquée sont morts. Le seul témoin vivant est le deuxième garde du campus, et il est toujours inconscient après un accident de voiture survenu à quelques kilomètres de là. Donc, maintenant, personne ne sait ce qui est arrivé. Personne ne sait pourquoi c'est arrivé. Personne n'a fait le lien avec une tentative d'enlèvement. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il y a eu un bain de sang pour des raisons totalement obscures. Ils parlent de conflits entre gangs.

— Qu'est-ce qui va se passer quand ils vont vérifier la plaque de la Lincoln ?

Il hésita.

— C'est un numéro de société. Ça ne les mènera pas directement ici.

— O.K., mais je veux être sur la côte Ouest avant que le deuxième vigile du campus ne se réveille. Il a eu le temps de bien me voir.

— Et je voudrais savoir qui a fait un pas de travers, ici.

Je jetai un coup d'œil sur les deux colts. Ils avaient été nettoyés et légèrement huilés. Je fus soudain très content de m'être débarrassé des douilles vides. Je pris mon verre, l'entourai de mes doigts et en reniflai le contenu. Je n'avais aucune idée de ce qu'il y avait dedans. J'aurais nettement préféré une tasse de café. Je le reposai sur la table.

— Comment va Richard ? demandai-je alors.

— Il s'en tirera très bien. J'aimerais savoir qui s'en prend à moi.

— Je vous ai raconté ce que j'avais vu. Ils ne m'ont pas montré leurs papiers, pour tout vous dire. Je ne les connaissais pas personnellement. Il se trouve que j'étais là quand ça s'est passé. Quelle est l'autre question d'une importance capitale ?

Nouveau silence. En bas, les vagues continuaient de fouetter les rochers.

— Je suis un homme prudent, dit Beck. Et je ne voudrais pas vous offenser.

— Mais ?

— Mais je me demande qui vous êtes.

— Je suis le gars qui a sauvé l'autre oreille de votre fils.

Il se tourna vers Duke, qui s'avança aussitôt pour prendre mon verre avec le même geste gauche pour le saisir entre son pouce et son index, complètement à la base.

— Maintenant, vous avez mes empreintes, remarquai-je. Bien nettes.

Beck hocha la tête, comme un type qui aurait pris une décision judicieuse. Il indiqua les deux flingues sur la table.

— Jolies armes, articula-t-il.

Je ne réagis pas.

Du bout de la main, il effleura l'un d'eux puis le fit glisser vers moi. Le lourd métal laissa entendre un son creux sur le chêne lisse et brillant.

— Sauriez-vous me dire pourquoi il y a une marque gravée sur l'une des chambres ?

— Je ne sais pas. Je les ai eus comme ça.

— Vous les avez achetés d'occasion ?

— Oui, en Arizona.

— Chez un armurier ?

— Lors d'une expo.

— Pourquoi ?

— Je n'aime pas qu'on fouille dans mon passé.

— Vous n'avez pas demandé le pourquoi de ces marques ?

— J'ai supposé que c'était des marques de référence. J'ai imaginé qu'un dingue des armes à feu avait testé et marqué la chambre la plus précise. Ou la moins précise.

— Elles peuvent différer ?

— Tout peut différer. Ce sont les merveilles de la fabrication.

— Même avec des revolvers à huit cents dollars ?

— Tout dépend des distinctions que vous saurez déceler. Si vous ressentez le besoin de mesurer le cent millième d'un centimètre, tout dans le monde peut vous paraître différent.

— Est-ce que ça a une réelle importance ?

— Pas pour moi. Quand je pointe mon flingue sur quelqu'un, je me fiche de savoir quelle cellule sanguine je vise.

Il resta silencieux un instant avant de glisser la main dans sa poche et d'en sortir une balle. Une brillante douille de cuivre, une tête en acier émoussée. Il la posa debout devant lui, la fit tomber d'une chiquenaude et la fit rouler sous ses doigts puis la replaça verticalement et lui donna un petit coup de façon à ce qu'elle roule jusqu'à moi. Elle arriva à ma hauteur après avoir accompli un gracieux arc de cercle. Je la laissai glisser jusqu'au bord de la table et la rattrapai dans le creux de ma paume avant qu'elle ne tombe à terre.

C'était une Remington .44 Magnum sans sa chemise. Lourde, probablement plus de trois cents grains. Un objet brutal. Qui devait valoir pas loin d'un dollar. Elle était chaude d'avoir séjourné dans sa poche.

— Vous avez déjà joué à la roulette russe ? interrogea-t-il.

— Il faut que je me débarrasse de la voiture que j'ai volée.

— Où ?

— Dans un endroit où on ne risquera pas de la trouver.

Il demeura silencieux. Voilà donc à quoi pensait un homme d'affaires ordinaire ? Et aussi à enregistrer sa limousine au nom d'une société-écran ? À se rappeler instantanément le prix d'un colt Anaconda ? À prélever les empreintes d'un hôte sur un verre à whisky ?

— Vous avez déjà joué à la roulette russe ? répéta-t-il.

— Non, jamais.

— Je suis victime d'une attaque. Et je viens de perdre deux gars.

Par les temps qui courent, j'aurais plutôt besoin d'augmenter leurs effectifs, pas d'en perdre.

J'attendis cinq secondes. Dix. Puis je fis mine de me poser des questions.

— Vous voudriez m'embaucher ? hasardai-je. Je ne suis pas certain de pouvoir rester.

— Je ne vous demande rien. Je décide. Vous pourriez vous rendre utile. Vous pourriez avoir ces cinq mille dollars et rester, au lieu de partir. Qui sait ?

Je ne répondis rien.

— Attendez, si je vous veux, je vous tiens. Il y a un flic mort dans le Massachusetts, j'ai votre nom, j'ai vos empreintes.

— Mais ?

— Mais je ne sais pas qui vous êtes.

— Il va falloir vous y habituer, lui dis-je. Comment savez-vous qui est qui ?

— Je trouve. Je teste les gens. Imaginez que je vous demande de tuer un autre flic. Comme preuve de bonne foi.

— Je refuserais. Je vous répéterais qu'il s'agissait d'un malheureux accident. Et je commencerais à me demander quel « homme d'affaires ordinaire » vous êtes vraiment.

— Mes affaires sont mes affaires. Cela ne vous regarde pas.

Je ne répondis rien.

— Jouez à la roulette russe avec moi, me proposa-t-il.

— Ça prouverait quoi ?

— Un agent fédéral n'accepterait pas.

— En quoi les agents fédéraux vous inquiètent-ils ?

— Cela non plus ne vous regarde pas.

— Je ne suis pas un agent fédéral.

— Dans ce cas, prouvez-le. Jouez à la roulette russe avec moi. J'y joue déjà avec vous, d'une certaine manière, en vous laissant entrer dans ma maison sans savoir exactement qui vous êtes.

— J'ai sauvé votre fils.

— Et je vous en suis très reconnaissant. Assez reconnaissant pour continuer à vous parler poliment. Assez reconnaissant pour vous offrir une protection et un emploi. Car j'aime les hommes qui vont jusqu'au bout de leur travail.

— Je ne cherche pas du travail, lui fis-je remarquer. Je cherche à me cacher pour quarante-huit heures avant de filer ailleurs.

— Nous vous protégerions. Personne ne vous retrouverait. Vous seriez en parfaite sécurité, ici. Si vous réussissiez mon petit test.

— La roulette russe, c'est le test ?

— Un test infailible. D'après l'expérience que j'en ai.

Comme je ne répondais rien, il se pencha en avant et ajouta :

— Soit vous êtes avec moi, soit vous êtes contre moi. Dans l'un ou l'autre cas, vous allez devoir le prouver. J'espère simplement que votre choix sera sage.

Duke s'approcha de la porte. Le parquet craqua sous ses pas. J'écoutais l'océan. Les embruns créés par l'écume sur les rochers voltigeaient jusqu'aux fenêtres. La septième vague déferla en explosant avec force. Alors que je saisisais l'Anaconda, Duke sortit une arme de sous sa veste et la pointa sur moi, au cas où j'aurais autre chose en tête que la roulette russe. Il avait un Steyr SPP. Rien d'autre, finalement, qu'une mitrailleuse Steyr TMP à laquelle on aurait donné la forme d'un pistolet. Une pièce rare, provenant d'Autriche, énorme et assez laide. Je ne m'attardai pas dessus et me concentrai plutôt sur mon colt. Je glissai la balle au hasard dans une des chambres, refermai le barillet et le fit tourner librement. La crémaillère ronronna dans le silence de la pièce.

— Allez-y, m'ordonna Beck.

Je fis de nouveau tourner le barillet et levai le revolver avant d'en placer le canon contre ma tempe. L'acier était froid. Le regard fixé sur Beck, je retins mon souffle et déclenchai la détente. Le cylindre tourna et le chien s'arma. Avec un bruissement doux, comme de la soie frottant contre de la soie. J'appuyai à fond. Il y eut un claquement sec. Je sentis le coup du percuteur se propager le long de l'acier et sur le côté de ma tête, mais rien d'autre. Je lâchai un profond soupir, abaissai mon arme et plaquai le dos de ma main sur la table. Puis je la tournai, paume vers le haut, et décollai mon doigt de la détente.

— À vous, lançai-je d'une voix neutre.

— Je voulais juste vous voir le faire.

Je souris avant de lâcher :

— Vous voulez que je recommence ?

Il ne répondit pas.

Je repris le colt, en fit tourner le barillet, et le regardai ralentir avant de s'arrêter. Je levai de nouveau la bouche du canon vers ma tempe. Il était si long que mon coude se détacha nettement de mon corps. J'appuyai sur la détente, d'une façon rapide et résolue. Il y eut un clic au milieu du silence. Celui de la petite pièce d'une machine de précision à huit cents dollars parfaitement huilée. J'abaissai mon arme et en fis tourner le barillet une troisième fois. Levai le colt.

Appuyai sur la détente. Rien. Je refis la chose une quatrième fois, plus vite. Rien. Une cinquième fois, encore plus vite. Toujours rien.

— O.K., fit Beck.

— Parlez-moi des tapis d'Orient.

— Il n'y a pas grand-chose à dire. Ils en recouvrent les sols. Les gens les achètent. Parfois pour beaucoup d'argent.

Je souris. Levai de nouveau mon flingue vers ma tête.

— Une chance sur six, dis-je avant de faire tourner le cylindre une sixième fois dans ma paume.

Un lourd silence était retombé dans la pièce. Je portai le colt à ma tempe. J'appuyai sur la détente. Je sentis le coup du percuteur heurtant une chambre vide. Rien d'autre.

— Ça suffit, dit Beck.

J'abaissai mon arme, ouvris le barillet et laissai tomber la balle sur la table. Après l'avoir placée bien droite face à moi, je la fis rouler vers mon hôte. Elle ronronna un instant contre le

bois puis s'arrêta dans la main de Beck. Durant deux ou trois minutes, il ne dit rien. Il m'observa comme on observe un animal dans un zoo. Comme s'il regrettait qu'il n'y ait pas de barreaux entre nous.

— Richard m'a dit que vous étiez flic militaire, lâcha-t-il enfin.

— Pendant treize ans, oui.

— Vous étiez bon ?

— Meilleur que les petits rigolos que vous avez envoyés pour le chercher.

— Il dit beaucoup de bien de vous.

— Normal, je lui ai sauvé la vie. Et ça m'a coûté cher.

— Vous allez manquer à quelqu'un ?

— Non.

— À votre famille ?

— Je n'en ai pas.

— Dans votre travail ?

— Impossible d'y retourner en ce moment, vous ne croyez pas ?

Il joua un instant avec la balle, la fit rouler sous son index puis la prit dans sa paume, comme un dé.

— Qui puis-je appeler ? interrogea-t-il.

— Pour quoi faire ?

— Pour obtenir des recommandations. Vous aviez un boss, non ?

*Des erreurs, qui revenaient me hanter.*

— J'étais à mon compte.

Il reposa la balle sur la table et demanda :

— Vous avez un permis ? Une assurance ?

J'hésitai une seconde.

— Pas vraiment.

— Pourquoi ?

— J'ai mes raisons.

— Vous avez des papiers pour votre van ?

— J'ai dû les égarer.

De nouveau, il roula la balle entre ses doigts. Me regarda. Je le vis réfléchir, gamberger, traiter les infos que je venais de lui donner, essayer de les faire correspondre avec ses idées. Je lui souhaitai bien du plaisir. *Une brute armée, avec un vieux van qui ne lui appartient pas. Un voleur de voiture. Un tueur de flic.* Il sourit.

— Des vieux disques. J'ai vu ce magasin.

Sans répondre, je me contentais de le regarder droit dans les yeux.

— Laissez-moi deviner, dit-il alors. Vous étiez en train de fourguer des CD volés.

*Je suis son genre de gars.* Je secouai la tête.

— Des CD de contrebande. Je ne suis pas un voleur mais un ex-militaire qui essaie de s'en sortir. Et je crois en la libre expression.

— C'est ça... Vous croyez au fric, oui.

*Son genre de gars.*

— Aussi.

— Et vous arriviez à vous en faire ?

— Pas mal.

Il fit rouler la balle dans sa paume puis la jeta à Duke. Qui l'attrapa d'une main et la fourra dans la poche de sa veste.

— Duke est mon chef de la sécurité, dit Beck. Vous travaillerez pour lui. À partir de maintenant.

Je jetai un regard à Duke puis revins vers lui.

— Et si je n'ai pas envie de travailler avec lui ?

— Vous n'avez pas le choix. Il y a un flic mort, là-bas, dans le Massachusetts, on a votre nom et vos empreintes. Vous serez à l'essai jusqu'à ce qu'on cerne quel genre de personne vous êtes exactement. Mais, voyez les choses du bon côté : pensez aux cinq mille dollars. Ça fait beaucoup de CD de contrebande.

La différence entre un invité et un employé à l'essai, c'est que ce dernier se voyait servir son dîner dans la cuisine avec les autres domestiques. Le géant de l'entrée ne se montra pas, mais il y avait Duke et un autre gars qui devait être le bricoleur, l'homme à tout faire, du manoir. Étaient aussi à table avec nous une femme de chambre et une cuisinière. Assis tous les cinq ensemble, on eut droit à un repas presque aussi bon que celui servi à la famille dans la salle à manger. Meilleur, peut-être, parce que la cuisinière avait dû cracher dans le leur, et je doutais qu'elle l'ait fait aussi dans le nôtre. J'avais passé assez de temps avec les troufions et les gradés pour savoir comment ils faisaient les choses.

Il n'y avait pas beaucoup de conversation entre nous. La cuistot était une femme assez revêche d'une soixantaine d'années. La bonne se montrait timide. J'eus l'impression qu'elle était relativement nouvelle dans la maison car elle ne savait pas très bien quelle attitude prendre. Jeune, très simple, elle portait une robe de coton et un cardigan de laine. Le bricolo avait autour de la quarantaine, un homme mince, calme, d'aspect parfaitement anodin.

Duke se tenait tranquille aussi, parce qu'il réfléchissait. Beck lui avait soumis un problème et il ne savait pas exactement comment le résoudre. Pouvait-il m'utiliser ? Pouvait-il avoir confiance en moi ? Il n'était pas stupide, il voyait tous les angles et se préparait à les examiner un par un. À peu près du même âge que moi, peut-être un peu plus jeune, peut-être un peu plus vieux, il arborait le visage typique et laid de l'Américain nourri au maïs. Un visage qui n'accuse pas son âge. Il avait à peu près la même taille que moi, mais une carcasse plus lourde et plus carrée. Je devais donc lui rendre un kilo ou deux. Assis en face de lui, je mangeai tranquillement mon dîner, tout en essayant de l'entrecouper du genre de questions qu'une personne normale se doit de poser.

— Alors, cette entreprise de tapis ?

Sous-entendu : je savais parfaitement que son patron faisait tout autre chose.

— Pas maintenant, rétorqua-t-il.

L'air de penser : *Pas devant les autres.*

Puis il me regarda, comme s'il voulait ajouter : *De toute façon, je n'ai pas envie de parler à un type assez fou pour avoir essayé de se tirer six fois de suite une balle dans la tempe.*

— La balle était fautive, je me trompe ?

— Quoi ?

— Il n'y avait pas de poudre, dedans. Que du coton, c'est ça ?

— Pourquoi elle aurait été fautive ?

— Parce que j'aurais pu le tuer avec.

— Pourquoi tu aurais fait ça ?

— Je ne l'aurais pas fait. Mais c'est un type prudent ; il n'aurait pas pris ce risque.

— Je l’avais à l’œil.

— J’aurais pu vous avoir en premier. Et retourner votre arme contre lui.

Il se raidit un peu mais ne dit rien. *Il a l’esprit de compétition.* Je ne l’aimais pas beaucoup. Ce qui était parfait parce que je le voyais passer du côté des victimes avant peu.

— Tiens.

Sortant la balle de sa poche, il me la tendit.

— Attends là.

Il se leva et sortit de la cuisine. Je posai la balle debout devant moi, comme l’avait fait Beck, puis je terminai mon repas. Il n’y avait pas de dessert. Pas de café non plus. Duke revint, un de mes Anaconda se balançant au bout de son index. Il passa devant moi, se dirigea vers la porte du fond et, au moment de l’ouvrir, me fit signe de le rejoindre. Je pris donc la balle, la calai dans le creux de ma paume et le suivis.

Il y eut un bip quand on franchit le seuil. Un autre détecteur de métaux. Soigneusement intégré au chambranle. Mais pas d’alarme. La sécurité du manoir, c’était la mer, le mur d’enceinte et les barbelés qui le surmontaient.

Derrière, se trouvait une autre porte, branlante et grillagée, ouvrant sur un promontoire aussi humide que glacé. Qui n’était autre que l’extrémité de la presqu’île rocheuse en forme de doigt. Large d’une centaine de mètres, il formait un demi-cercle devant nous. Il faisait sombre, et les lumières de la maison se reflétaient çà et là sur le granit. Le vent soufflait fort, et les embruns sur l’océan prenaient parfois une luminescence fantomatique. Les vagues tourbillonnaient avant de venir s’écraser sur d’énormes rochers plats dans un jaillissement d’eau écumeuse. La lune brillait au-dessus de nous, cachée de temps à autre par des nuages qui passaient à la hâte.

L’horizon s’étirait au loin, immense et noir. L’air était froid. Me tournant d’un quart de tour, je levai les yeux et repérai ma fenêtre quelques mètres plus haut.

— La balle, demanda Duke.

Je la lui tendis.

— Regarde.

Il la glissa dans le colt et, d’un coup sec du poignet, remit le barillet en place. Plissant les yeux, il fit tourner le barillet jusqu’à ce que la chambre chargée se retrouve à la position de dix heures.

— Regarde, répéta-t-il.

Il tendit le bras, visa juste au-dessous du niveau de l’horizon, là où la mer affleurait les larges dalles de granit. Il appuya sur la détente.

Le cylindre tourna, le percuteur frappa la balle, et l’arme fit un bond, flasha et claqua. Il y eut une étincelle simultanée sur la pierre en contrebas, suivie du clac caractéristique d’un ricochet métallique. Puis, ce fut le silence. La balle avait probablement sauté une centaine de mètres plus loin dans l’Atlantique. Peut-être avait-elle tué un poisson.

— Ce n’était pas une fausse, dit alors Duke. Je suis assez rapide.

— D’accord.

Il ouvrit le cylindre et le secoua pour en faire sortir la douille vide. Qui tomba en cliquetant sur le rocher à ses pieds.

— Tu es un connard, me dit-il. Un connard doublé d’un tueur de flic.

— Vous étiez flic ?

— À une époque, oui.

— Duke, c’est votre nom ou votre prénom ?

— Mon nom.

— Pourquoi un importateur de tapis aurait-il besoin d'un garde armé ?

— Il te l'a dit, c'est chaud comme business. Il y a beaucoup de fric en jeu.

— Vous avez vraiment besoin de moi ?

— Ça se pourrait bien. Si quelqu'un vient fouiner par ici, on pourrait avoir besoin de chair à canon. J'aime autant que ce soit toi... plutôt que moi.

— J'ai sauvé le gamin, lui rappelai-je.

— Et alors ? On a tous sauvé ce gosse, à un moment ou à un autre. Ou M<sup>me</sup> Beck. Ou M. Beck lui-même.

— Vous avez combien d'hommes ?

— Pas assez. Si on nous attaquait...

— Qu'est-ce qui se passe, en fait ? C'est la guerre ?

Pour toute réponse, il passa devant moi et regagna la maison. Je tournai le dos à l'océan infatigable et le suivis à l'intérieur.

Il ne se passait plus rien à la cuisine. Le bricolo avait disparu, et les deux femmes enfournaient de la vaisselle dans une machine assez large pour contenir celle de tout un restaurant. La petite bonne s'agitait partout sans savoir où allaient les choses. Je cherchai du café. Il n'y en avait toujours pas trace. Duke avait retrouvé sa place, mais devant une table vide. Apparemment rien ne bougeait. Aucune licence. Le temps passait. Je ne croyais pas à l'estimation de Susan Duffy à propos des cinq jours de grâce. Cinq jours, c'est long quand on garde au secret deux individus parfaitement sains. J'aurais été trop heureux qu'elle parle de trois jours, seulement. J'aurais alors été impressionné par son sens du réalisme.

— Va te coucher, me dit Duke. Tu commences à bosser à six heures et demie.

— En faisant quoi ?

— Ce que je te dirai.

— Je vais encore être enfermé ?

— Sûr. Je t'ouvrirai à six heures un quart. Sois en bas à six heures et demie.

\*\*\*

Allongé sur mon lit, j'attendis qu'il vienne verrouiller la porte... et qu'il s'éloigne. Puis j'enlevai ma chaussure, ôtai le petit transmetteur de mon talon et l'allumai. Aussitôt, le minuscule écran m'annonça que j'avais du courrier. Un message. De Susan Duffy. Composé de deux seuls mots : Le lieu ? J'appuyai sur la touche réponse puis tapai : Abbot, Maine, littoral, 30 km sud Portland, maison isolée sur longue presque île rocheuse. Cela devrait faire l'affaire. Je n'avais pas d'adresse exacte ou de coordonnées GPS à lui fournir, mais elle devait être capable de la repérer pour peu qu'elle étudie l'endroit sur une grande carte de la région. J'appuyai alors sur la touche *envoyer*.

Puis j'observai l'écran. Je ne savais pas exactement comment marchait cet e-mail. Était-ce une communication instantanée, comme un coup de fil ? Ou ma réponse allait-elle attendre quelque part dans les limbes avant de lui parvenir ? Je supposais que Duffy la guettait. J'imaginai qu'avec Eliot tous deux restaient en liaison permanente.

Quatre-vingt-dix secondes plus tard, l'écran m'annonça de nouveau que j'avais un message. Je laissai échapper un sourire. Cela marchait. Cette fois, la missive était plus longue. Vingt-cinq mots, qui disaient : *On va étudier les cartes, merci. D'après dossiers, les deux gardes du*

*corps interceptés sont des ex-militaires. Tout va bien, ici. Et vous ? Ça avance ?*

J'appuyai sur *réponse*, et tapai : *Pratiquement embauché*. Puis, je réfléchis une seconde en songeant à Quinn et à Teresa Daniel, et ajoutai : *Sinon, aucun progrès*. Je réfléchis encore et tapai : *Pour les 2 gardes, transmettez exactement ce message à MP Powell ; « 10-29, 10-30, 10-24, 10-36 » de ma part*. Puis je tapai *envoyer* et attendis que la machine me réponde *message envoyé*. Levant les yeux vers la fenêtre où je ne voyais encore que de l'obscurité, je me pris à espérer que la génération de Powell parle encore le même langage que moi. 10-29, 10-30, 10-24 et 10-36 étaient quatre codes radio standard de la police militaire qui ne voulaient pas dire grand-chose par eux-mêmes. 10-29 signifiait *signal faible* ; 10-30, *je demande une assistance non urgente* ; 10-24, *personne suspecte* ; et 10-36, *faites suivre mes messages*.

Mais, mis ensemble, ces codes prenaient une tout autre signification. C'était un jargon secret que l'on employait du temps où je bossais à la police militaire. Le *signal faible* voulait dire : *gardez ça secret et sous le radar*. La demande d'assistance non urgente signifiait : *gardez ça à l'écart des dossiers brûlants*. *Personne suspecte* s'expliquait de lui-même. Et, *faites suivre mes messages* équivalait à un : *tenez-moi au courant*. Donc, si Powell était efficace, il comprendrait que tout cela voulait dire : *vérifiez-moi discrètement le pedigree de ces gens et racontez-moi tout dans le détail*. J'espérais qu'il allait se montrer efficace, parce qu'il me devait bien cela. Il m'avait vendu et j'imaginai aisément qu'il chercherait par tous les moyens à se rattraper.

Je regardai l'écran de mon appareil : *Vous avez un message !* annonçait-il. C'était Duffy, qui disait : *O.K., soyez rapide*. Je répondis : *J'essaie*, avant d'éteindre le transmetteur et de le ranger dans le talon de ma chaussure. Puis, j'allai à la fenêtre.

Elle se composait de deux panneaux, celui du bas venant glisser sur celui du haut lors de l'ouverture. Il n'y avait pas de moustiquaire. La peinture, à l'intérieur, était fine et nette. Celle de l'extérieur épaisse et molle aux endroits où intervenaient de continuelles retouches consécutives aux caprices du climat. La poignée était en cuivre. Une chose ancienne, sans aucune sécurité moderne. La saisissant entre mes doigts, je fis glisser la vitre inférieure devant celle du dessus. Légèrement freinée par l'épaisseur de la peinture, elle continua néanmoins de monter sur une quinzaine de centimètres. Aussitôt, l'air vif de l'océan me chatouilla les narines. Je m'accroupis et cherchai des tampons qui auraient caché des détecteurs. Rien. Je levai alors la vitre à son maximum et en examinai tout l'entourage. Je ne vis aucune trace de système d'alarme. C'était compréhensible. La fenêtre s'ouvrait à quinze mètres à pic au-dessus des rochers et de l'océan. Quant à la maison, elle restait hors d'atteinte à cause du haut mur d'enceinte et de l'eau.

Je me penchai à l'extérieur et regardai en bas, pour apercevoir le promontoire où Duke m'avait emmené ce soir pour sa petite exhibition avec mon colt. Je restai là quelques minutes, appuyé sur les coudes, à contempler l'océan noir, à renifler l'air marin, et à penser à la balle. J'avais appuyé six fois sur la détente. Cela aurait pu faire un diable de boucherie. Ma tête aurait explosé. Les tapis auraient été fichus, et des lambris de chêne auraient éclaté. Je bâillai. La gamberge, la mer, tout cela me donnait sommeil. Je me retirai de la fenêtre, rabaissai la vitre et allai me coucher.

\*\*\*

Le lendemain, mercredi, j'étais levé, douché et habillé lorsque j'entendis Duke tourner la

clef dans la serrure, à six heures un quart. C'était le douzième jour, et l'anniversaire d'Elizabeth Beck. J'avais déjà vérifié mes e-mail. Il n'y avait pas de message. Mais je ne m'inquiétais pas. Je passai dix minutes tranquilles devant la fenêtre. L'aube était là devant moi, sur une mer grise et plate. La marée basse avait découvert les rochers et, çà et là, des bassins s'étaient formés. Je voyais des oiseaux sur la rive. Des guillemots noirs. Ils faisaient leur plumage de printemps et leurs ailes grises s'obscurcissaient. Ils avaient les pattes rouge vif. J'apercevais aussi des cormorans et des mouettes à capuchon noir qui volaient au loin. Et puis, des goélands argentés, qui tournoyaient au-dessus des eaux, à la recherche de leur petit déjeuner.

J'attendis jusqu'à ce que les pas de Duke se fassent entendre à nouveau. Ensemble, on descendit à la cuisine, où je retrouvai le géant du poste de garde. Debout devant l'évier, il était en train de boire un verre d'eau. Sans doute après avoir avalé ses stéroïdes. Il était vraiment immense. Mesurant moi-même un mètre quatre-vingt-quinze, je devais viser le centre de l'encadrement d'une porte pour ne pas l'accrocher de l'épaule. Ce gars devait me dépasser d'au moins quinze centimètres. Quant à sa carrure, elle devait faire vingt centimètres de plus que la mienne. Il devait aussi peser soixante bons kilos de plus que moi. Peut-être davantage. Un frisson me saisit, malgré moi : celui qui me prend en général devant un type assez énorme pour que je me sente tout chétif à côté de lui.

— Duke est dans la salle de gym, m'annonça-t-il.

— Il y a une salle de gym ?

— En bas.

Il parlait d'une voix fluette et haut perchée. Il devait s'empiffrer de stéroïdes comme de bonbons depuis des années. Il avait le regard terne et une sale peau. Âge d'environ trente-cinq ans, le cheveu blond et gras, il était vêtu d'un débardeur et d'un jogging, avec des bras plus gros que mes cuisses. Il ressemblait à un héros de BD.

— On s'entraîne avant le petit déjeuner, me dit-il.

— Très bien, lui répondis-je. Allez-y.

— Vous aussi.

— Jamais d'entraînement pour moi.

— Duke vous attend. Vous bossez ici, vous vous entraînez.

Je regardai ma montre. Six heures vingt-cinq. Le temps passait.

— Vous vous appelez comment ? lui demandai-je.

Il ne répliqua rien mais me regarda comme si j'étais en train de lui tendre un piège. C'est ça, l'autre problème avec les stéroïdes. Une consommation excessive, ça peut vous monter à la tête. Ce qui semblait être nettement le cas avec ce type. Il avait l'air aussi méchant que bête. Tout pour plaire. Sans compter ce petit quelque chose de répugnant dans son visage. Pas mon genre. Décidément, mes deux nouveaux collègues ne m'enchantaient guère.

— Ce n'est pas difficile de répondre, insistai-je.

— Paulie, lâcha-t-il enfin.

— Ravi de faire votre connaissance, Paulie. Je m'appelle Reacher.

— Je sais. Vous étiez dans l'armée.

— Ça vous pose un problème ?

— Je n'aime pas les officiers.

Je hochai la tête. *Ils avaient vérifié.* Ils savaient quel grade j'avais obtenu. D'une manière ou d'une autre, ils avaient accès à mon passé.

— Et pourquoi ? demandai-je. Vous avez raté l'examen pour passer officier ?

Il ne répondit pas.

— On descend retrouver Duke, dis-je alors.

Il posa son verre d'eau et me conduisit dans un couloir, vers une porte qui ouvrait sur un escalier de bois. Il y avait une grande cave dans le sous-sol du manoir, qui avait dû être creusée à même la roche, avec des murs en pierres apparentes scellées avec du béton. L'air ambiant sentait le moisi. Des ampoules nues emprisonnées dans des cages de fil de fer pendaient au plafond. Les pièces étaient nombreuses, et la plus grande d'entre elles, toute peinte de blanc, présentait un sol de lino blanc.

Une odeur de sueur m'agressa les narines lorsque j'y entrai, pour découvrir un vélo d'entraînement, toute une série d'appareils de musculation, un sac de sable pendu à une solive, des gants de boxe sur une étagère, et même un tapis roulant. Il y avait des haltères, aussi, et des poids, par terre près d'un banc. Duke se tenait juste à côté. Il portait son complet sombre. Il paraissait fatigué, comme s'il était resté debout la nuit entière. Il ne s'était pas douché, le cheveu en désordre, le costume froissé, surtout dans le bas du dos.

Paulie se lança aussitôt dans une sorte d'exercice d'étirement. Il avait les muscles si proéminents que les mouvements de ses bras et de ses jambes s'en trouvaient limités. Il ne pouvait pas atteindre ses épaules avec le bout de ses doigts. Trop de biceps. Je considérai les appareils de musculation. La totalité des plaques devait faire dans les deux cent vingt kilos.

— Vous vous entraînez ? demandai-je à Duke.

— C'est pas tes oignons.

— Moi non plus, rétorquai-je.

Paulie me jeta un regard en coin avant de s'allonger à plat dos sur le banc et de remuer les épaules de façon à se placer correctement sous une barre posée sur un support aux extrémités lestées d'une série de poids. Lâchant un grognement, il enroula les paumes autour de la tige de fer et tira la langue comme s'il se préparait à produire un effort surhumain. Puis, il serra les mains et souleva la barre. Qui se courba et oscilla. Il y avait tant de poids de chaque côté qu'elle parut fléchir en son milieu, comme dans les vieux films soviétiques sur les haltérophiles aux Jeux Olympiques. Il grogna de nouveau et la leva jusqu'à ce que ses bras se bloquent à la verticale. Il la tint ainsi durant une seconde puis la laissa retomber sur son support. Enfin, il tourna la tête et me regarda, comme si j'étais censé rester bouche bée. Dans un sens, ça m'impressionnait, mais sans doute pas dans celui qu'il espérait. Il soulevait effectivement des poids énormes, et il avait beaucoup de muscles, d'accord. Mais les muscles aux stéroïdes sont des muscles idiots. Ils ont une allure superbe et, si on veut les opposer à des poids morts, ça marche très bien. Toutefois, ils restent lents et lourds, si bien que le seul fait de soulever un poids important vous épuise tout de suite.

— Un développé-couché de cent quatre-vingts kilos, ça vous dit ? interrogea-t-il, quelque peu hors d'haleine.

— Jamais essayé.

— Vous voulez essayer ?

— Non.

— Un petit mollasson comme vous, ça vous musclerait un peu.

— Je suis officier, lui dis-je. Je n'ai pas besoin de me muscler. Si je veux un développé-couché de cent quatre-vingts kilos, je n'ai qu'à me trouver un gros singe stupide et lui demander de le faire pour moi.

Ignorant son regard incendiaire, je considérai le sac de sable. Une pièce d'équipement standard, pour l'entraînement. Pas très récente. Je le poussai de la paume et le fis doucement

balancer au bout de sa chaîne. Duke m'observait. Puis il se tourna vers Paulie. Il avait remarqué quelque chose qui ne m'avait pas effleuré. De nouveau, je poussai le sac. On les utilisait beaucoup, à l'armée, pour les entraînements au combat au corps à corps. On portait des uniformes pour simuler les vêtements de rue, et on se servait de ces sacs pour apprendre à donner des coups de pied. Quelques années plus tôt, j'en avais cassé un en deux d'un seul coup de talon. Le sable qu'il contenait s'était étalé partout sur le sol. Je savais que cela impressionnerait Paulie, mais je ne voulais pas essayer. Le transmetteur qui se trouvait dans ma chaussure risquait de s'en trouver endommagé. Je notai dans ma tête de faire remarquer à Duffy qu'elle aurait dû le placer dans le talon gauche. Mais elle était gauchère. Peut-être avait-elle pensé bien faire en le plaçant de ce côté.

— Vous me bottez pas, lança Paulie.

Il me fixait de ses petits yeux porcins. Sa peau luisait. C'était un véritable déséquilibre chimique ambulante. Il transpirait les produits illicites.

— On devrait faire un bras de fer.

— Quoi ?

— On devrait faire un bras de fer, répéta-t-il.

Il s'approcha alors de moi, d'un pas sûr et tranquille. Il me dominait de toute sa taille de géant et me bloquait littéralement la lumière du plafonnier. Une puissante et âcre odeur de transpiration émanait de lui.

— Je ne veux pas me battre, lui dis-je.

Je voyais Duke qui me regardait. Puis, j'avisai les mains de Paulie. Ce n'étaient plus que des poings, mais elles ne semblaient pas énormes. Les stéroïdes n'apportent rien aux mains, sauf si on les muscles, elles aussi ; et la plupart des gens ne pensent pas à le faire.

— Lopette, articula-t-il.

Je restai muet.

— Lopette, répéta-t-il.

— Le gagnant, il a droit à quoi ? demandai-je.

— À la satisfaction d'avoir gagné, répondit-il.

— O.K.

— O.K., quoi ?

— O.K., on se bat.

Il parut surpris, ce qui ne l'empêcha pas de reculer à toute vitesse vers l'appareil de musculation. J'ôtai mon blouson et le pliai avant de le poser sur le vélo. Je déboutonnai ma manche droite et la roulai jusqu'à l'épaule. Mon bras paraissait tout mince à côté du sien. Mais ma main était un poil plus épaisse, mes doigts plus longs. Et les petits muscles que j'avais en comparaison des siens étaient cent pour cent naturels ; ils ne venaient pas d'une fiole de pharmacie.

Tombant à genoux l'un en face de l'autre, on planta chacun les coudes sur le banc devant nous. Son avant-bras était un peu plus long que le mien, ce qui allait lui faire méchamment plier le poignet... et fort bien m'aider. On plaqua notre paume l'une contre l'autre et nos doigts se crispèrent. Je sentis sa main humide et froide dans la mienne Duke prit place en haut du banc, pour jouer les arbitres.

— Allez-y ! dit-il.

Dès le début, je trichai. Le but du bras de fer étant d'utiliser la force de son bras et de son épaule pour faire pivoter la main vers le bas en entraînant avec elle celle de votre adversaire, je n'avais aucune chance. Pas contre un type comme lui. Aucune chance. Il m'aurait fallu

produire des efforts surhumains pour maintenir ma main à la verticale Aussi n'essayai-je même pas de gagner. Je me contentai de serrer. Un million d'années d'évolution nous ont donné un pouce, ce qui signifie qu'il peut travailler comme une pince contre les quatre autres doigts. Après lui avoir fait aligner les jointures, j'appuyai dessus comme un malade. Et j'avais des mains très puissantes. Je fis tout pour garder mon bras vertical. Je plongeai mon regard dans le sien et serrai sa main jusqu'à sentir ses articulations prêtes à craquer. Puis je pressai encore plus fort. Et plus fort encore.

Il ne céda pas. Avec sa force incroyable, il parvint à résister. Je transpirais à grosses gouttes, je soufflais comme un bœuf. On resta ainsi durant une bonne minute, forçant tout ce qu'on savait et vibrant en silence. Je serrai encore plus fort. Je laissai la douleur s'installer dans ses doigts. Je la vis transparaître sur son visage. Puis, je renforçai encore ma pression. C'est ça qui finit toujours par les faire craquer. Ils pensent que ça ne pourra pas être pire, et ça devient pire. De pire en pire. C'est alors qu'ils commencent à se rendre compte de leur souffrance, et qu'ils comprennent ce que je suis en train de faire. Ils savent que je triche, mais ils réalisent aussi qu'ils ne peuvent rien y changer. Ils ne peuvent pas crier : *Il me fait mal ! Ce n'est pas juste !* Ce ne serait plus moi, la lopette ; ce serait eux. Et ils ne peuvent pas supporter cette idée. Alors, ils l'avalent.

En se demandant si les choses vont encore empirer. Et elles empirent, bien entendu. Il y a toujours plus à venir.

Tout en fixant Paulie, je serrai encore. La transpiration lui rendait la peau luisante, de sorte que ma main bougeait facilement sur la sienne, de plus en plus fort, comme un étau. Il n'y avait pas de brûlure, pas de friction pour le distraire. La douleur était venue se loger dans ses articulations et y restait bien fermement.

— Ça suffit ! lança Duke. Match nul.

Je ne desserrai pas mon étreinte. Paulie ne relâcha pas la pression. Son bras était aussi solide qu'un arbre.

— J'ai dit, ça suffit, les connards ! répéta Duke. Il y a du boulot qui vous attend.

Je levai le coude assez haut pour qu'il ne me prenne pas au dépourvu avec un dernier effort. Regardant ailleurs, il ôta son bras du banc où il avait pris appui. On se lâcha mutuellement, et je vis que sa main était salement marbrée de rouge et de blanc. Quant au bout de mon pouce, je le sentais aussi brûlant que s'il était en feu. Paulie se releva et, sans un mot, sortit de la pièce. J'entendis son pas lourd s'éloigner dans le couloir.

— C'était complètement stupide, me dit Duke. Tu viens de te faire un autre ennemi.

Hors d'haleine, je lui demandai :

— Quoi, j'étais censé perdre ?

— C'aurait peut-être été mieux.

— Pas mon genre.

— Alors, tu n'es qu'un crétin.

— Vous êtes chef de la sécurité. C'était à vous de lui dire de se comporter en adulte.

— Pas facile.

— Alors, débarrassez-vous de lui.

— Ça non plus, ce n'est pas facile.

Je me relevai lentement, rabaissai la manche de ma chemise et en boutonnai le poignet. Puis, je jetai un coup d'œil à ma montre. Pas loin de sept heures. Le temps passait.

— Qu'est-ce que je fais, aujourd'hui ?

Tu conduis un camion. Tu sais faire ça, au moins ?

Je hochai la tête car je ne pouvais pas dire non. J'avais conduit une camionnette quand j'avais sauvé Richard Beck.

— Je dois aller me doucher, lui dis-je. Et me changer, aussi.

— Dis ça à la bonne, me rétorqua-t-il d'une voix fatiguée. Je ne suis pas ton foutu valet.

Il me dévisagea un instant, se dirigea vers l'escalier et me laissa tout seul dans le sous-sol. Je m'étirai, soufflai et secouai ma main pour la détendre. Puis j'ôtai mon blouson et partis à la recherche de Teresa Daniel. Théoriquement, elle devait être enfermée quelque part dans cette cave. Mais je ne la trouvai pas. Le sous-sol était un labyrinthe de trous creusés à même la roche. La plupart d'entre eux avaient un usage reconnaissable. Il y avait la chaufferie avec sa chaudière rugissante et hérissée de tuyaux, la lingerie avec son énorme machine à laver installée sur une haute table de bois afin que l'eau de vidange retombe par gravité dans un tuyau qui ressortait par le mur à hauteur des genoux. Il y avait aussi des locaux de rangement, et deux pièces fermées. Avec des portes massives, au travers desquelles rien ne me parvins, lorsque j'y collai l'oreille. Je frappai doucement mais n'obtins aucune réponse.

Je remontai au rez-de-chaussée et trouvai Richard Beck et sa mère dans le vestibule. Il s'était lavé les cheveux, à présent séparés par une raie et balayés de côté, de sorte qu'une longue mèche pendait lourdement sur la gauche pour cacher son oreille manquante. Cela faisait penser à la façon dont se coiffent les vieux messieurs pour dissimuler la calvitie qui leur dévore souvent la moitié du crâne. L'incertitude était toujours là, sur son visage. Il avait l'air à l'aise dans le cocon obscur et sécurisant de sa maison, mais je voyais bien qu'il se sentait également un peu pris au piège.

Il parut assez content de me voir. Pas seulement parce que je lui avais sauvé la vie mais aussi parce que je représentais un peu pour lui le monde extérieur.

— Joyeux anniversaire, madame Beck ! lançai-je.

Elle me sourit, manifestement flattée que je m'en souviens. Elle semblait mieux que la veille. Elle avait facilement dix ans de plus que moi, mais j'aurais pu la remarquer si on s'était rencontrés ailleurs qu'ici, dans un bar, dans un club ou dans un train.

— Vous restez quelque temps avec nous, me dit-elle.

Puis elle parut soudain se rappeler pourquoi je resterais avec eux quelque temps. Je me cachais dans ce manoir parce que j'avais tué un flic. Légèrement ennuyée, elle se détourna pour se diriger vers le fond du vestibule. Richard la suivit, non sans me jeter un rapide coup d'œil avant de disparaître. Je retournai alors dans la cuisine. Paulie ne s'y trouvait pas. C'était Zachary Beck qui m'y attendait.

— Quelles armes avaient-ils ? demanda-t-il. Les gars dans la Toyota ?

— Ils avaient des Uzi.

*Tiens-t'en à la vérité pure et simple, comme tout bon acteur.*

— Et une grenade.

— Quels Uzi ?

— Les Micro. Les petits.

— Les magasins ?

— Les petits. Vingt balles.

— Vous en êtes sûr ?

Je hochai la tête.

— Vous vous y connaissez ?

— Ils ont été fabriqués par un lieutenant de l'armée israélienne, lui expliquai-je. Qui s'appelait Uzi Gal. Un bricoleur de génie. Il a opéré toutes sortes d'améliorations sur les vieux

modèles tchèques 23 et 25 jusqu'à en tirer une machine totalement nouvelle. C'était en 1949. Le premier Uzi a été fabriqué en 1953. Il est vendu en Belgique et en Allemagne. J'en ai vu quelques-uns, ici et là.

— Et vous êtes absolument sûr que c'étaient des versions Micro avec de petits chargeurs ?

— Certain.

— O. K...

Comme si cela voulait dire quelque chose pour lui.

Puis il sortit de la cuisine et disparut. Demeuré seul, je repensai à l'insistance de sa question et aux plis sur le costume de Duke. Cet amalgame me laissait perplexe.

Je trouvai la femme de chambre et lui annonçai qu'il me fallait des vêtements. Brandissant une longue liste d'achats, elle rétorqua qu'elle était sur le point de sortir faire des courses. Je lui répondis que je ne lui demandais pas d'aller m'acheter des habits mais que je voulais qu'elle en emprunte à quelqu'un pour moi. Elle rougit jusqu'aux oreilles, secoua la tête et resta muette. Puis la cuisinière fit son apparition, elle eut pitié de moi et me prépara des œufs frits et du bacon. Elle me fit aussi du café, ce qui illumina la matinée qui commençait. Je mangeai, je bus, puis je montai les deux volées de marches vers ma chambre.

La bonne avait laissé quelques vêtements dans le corridor, proprement pliés et posés sur le sol. Il y avait un jean noir et une chemise de toile noire. Des chaussettes noires, aussi, et des dessous blancs. Chaque article était lavé et nettement repassé. Je supposais qu'ils appartenaient à Duke. Ceux de Beck ou de Richard auraient été trop petits, et ceux de Paulie m'auraient donné l'air de porter une montgolfière. Je les pris et les emportai dans ma chambre. Puis, je m'enfermai dans la salle de bains, ôtâi ma chaussure, vérifiai mes messages. Il y en avait un. De Susan Duffy. *On a trouvé l'endroit sur la carte, disait-il. On s'approche à une quarantaine de kilomètres au sud-ouest, et on descend dans un motel sur la I-95. La réponse de Powell dit : « Entre nous, les deux DD après 5, 10-2, 10-28. » Ça avance ?*

Je souris. Powell parlait toujours notre langage. *Les deux DD après 5* signifiait que les deux types avaient servi cinq ans avant de se voir virer avec pertes et fracas. Cinq ans, c'était bien trop long pour que ce renvoi soit dû à une inaptitude intrinsèque ou à un mauvais apprentissage. Ces choses-là auraient dû se voir très tôt. Pour se faire virer au bout de cinq ans, il fallait être un sacré enfoiré. Je ne voyais pas d'autre raison valable. Quant aux *10-2* et *10-28*, il n'y avait aucun doute sur leur sens. *10-28* était une réponse radio signifiant *clair et net* et *10-2* équivalait à un appel radio standard voulant dire *ambulance demandée de toute urgence*. Mais, lus ensemble selon le jargon de la police militaire, cela donnait : *Ces types doivent y passer, croyez-moi !* Powell avait fouillé dans les dossiers, et il n'avait pas aimé ce qu'il y avait vu.

Je trouvai l'icône pour *réponse*, et tapai : *Rien pour le moment*. Puis j'envoyai mon message et remis le transmetteur dans le talon de ma chaussure. Je ne passai pas beaucoup de temps sous la douche et me rhabillai vite fait avec les vêtements prêtés par la femme de chambre. Je repris mon blouson et l'imper que m'avait donnés Susan Duffy. Puis je descendis trouver Zachary Beck et Duke dans le vestibule. En manteau, tous les deux. Duke avait des clefs de voiture à la main. Il ne s'était toujours pas douché. Il semblait fatigué et il faisait la grimace. Peut-être qu'il n'aimait pas me voir dans ses habits. La porte d'entrée était ouverte et je vis la bonne passer devant la maison au volant d'une vieille Saab poussiéreuse pour aller faire les courses. Elle devait aller acheter le gâteau d'anniversaire.

— Allons-y, dit Beck d'un ton pressé.

Ils m'entraînèrent vers la sortie. Le détecteur de métaux bipa pour chacun d'eux, mais pas pour moi. Dehors, l'air était froid et le ciel lumineux. La Cadillac noire de Beck nous attendait sur l'esplanade de gravier devant la maison. Duke ouvrit la portière à son patron qui s'installa à l'arrière avant que lui-même ne vienne s'asseoir au volant. Quant à moi, je pris place à l'avant, sur le siège passager. Ce qui semblait tout à fait approprié. Il n'y avait aucune conversation entre nous.

Duke démarra et engagea la Cadillac dans l'allée. De loin, j'aperçus Paulie qui ouvrait le portail à la Saab de la femme de chambre. Il avait remis son complet noir. À notre tour, on passa devant lui avant de se diriger vers l'ouest, tournant le dos à la mer. Dans le rétroviseur, je le vis refermer la grille derrière nous.

Après une vingtaine de kilomètres à l'intérieur des terres, la voiture tourna en direction du nord, sur l'autoroute qui menait à Portland. Le regard rivé sur le pare-brise devant moi, je me demandais où ils m'emmenaient. Et ce qu'ils allaient faire de moi une fois qu'on serait arrivés là-bas.

Ils me conduisirent à l'extrémité du port, complètement en dehors de la ville. Les superstructures des navires et des grues se profilaient un peu partout au-dessus des quais. Plus loin, des containers abandonnés s'entassaient sur des aires envahies d'herbes folles, derrière lesquelles s'élevaient les longs bâtiments de la zone portuaire. Il y avait des camions qui allaient et venaient, et des mouettes un peu partout.

Duke franchit un portail qui donnait sur une sorte de parking recouvert de béton craquelé et goudronné par endroits. Au milieu, trônait une camionnette solitaire. De taille moyenne, ses fenêtres latérales aveugles, elle était manifestement fabriquée à partir de la carcasse d'un pick-up sur lequel on avait ajouté une caisse de métal. La carrosserie extérieure semblait plus large que le châssis et l'enveloppait sur les côtés. C'était le genre de véhicule qu'on ne trouvait que chez les loueurs de voitures. Il n'y avait rien d'écrit dessus. Elle était entièrement peinte en bleu, avec des marques de rouille ici et là. Elle paraissait vieille, à croire qu'elle avait passé une grande partie de sa vie à l'air salé.

— Les clefs sont dans la poche de la portière, me dit Duke.

Beck se pencha en avant et me tendit un morceau de papier sur lequel je lus une adresse. Un endroit à New London, dans le Connecticut.

— Rendez-vous là-bas avec la camionnette, me dit-il. C'est un parking un peu semblable à celui-ci. Il y aura le même pick-up que le vôtre, là-bas. Les clefs seront dans la poche de la portière, aussi. Vous laisserez celui-là sur place et vous ramènerez l'autre ici.

— Dans l'un comme dans l'autre, interdit de jeter un œil sur la marchandise, précisa Duke.

— Et conduisez prudemment, ajouta Beck. Restez dans la légalité. N'attirez pas l'attention.

— Pourquoi ? demandai-je. Qu'est-ce qu'il y a dedans ?

— Des tapis, répondit Beck derrière moi. Je pense à vous, c'est tout. Vous êtes recherché. Autant garder un profil bas. Alors, prenez votre temps. N'hésitez pas à vous arrêter pour prendre un café, par exemple. Agissez normalement.

Ils ne me dirent rien de plus.

Je sortis de la Cadillac. Un mélange d'iode, de diesel et de poisson emplissait l'atmosphère. Le vent soufflait fort. Il flottait dans l'air un vague bruit d'activité industrielle, mêlé aux cris aigus des mouettes. Je me dirigeai vers le pick-up bleu, le contournai et vis que la poignée de la portière coulissante était plombée par un petit sceau de plomb. Je continuai, ouvris la porte côté conducteur. Je trouvai les clefs, grimpai à l'intérieur, mis le moteur en route. J'enfilai la ceinture de sécurité, passai la vitesse et sortis du parking.

Je vis Beck et Duke dans la Cadillac, qui me regardaient partir, le visage fermé. Je m'arrêtai à la sortie du parking, et pris à gauche en direction du sud.

Le temps passait. Voilà tout ce dont je me rendais compte. C'était un test, une mise à l'épreuve, et j'allais perdre au moins dix précieuses heures à en venir à bout. Dix heures dont je ne disposais même pas. Et ce vieux pick-up qui avançait comme un veau ! Le moteur hurlait et un gémissement étrange montait par moments de la transmission. La suspension était molle si bien que le véhicule flottait littéralement. Mais les rétroviseurs latéraux formaient de solides rectangles rivetés aux portières qui me donnaient une assez bonne vision de tout ce qui pouvait se passer à dix mètres et plus derrière moi. Je me trouvais sur la I-95, roulant vers le sud, et tout se passait calmement. J'étais à peu près sûr que personne ne me filait le train. À peu près sûr, mais pas complètement certain.

Ralentissant autant que possible, je posai le pied gauche sur la pédale, plongeai en avant et ôtai ma chaussure droite. Après l'avoir fait sauter sur mes genoux, j'en sortis le transmetteur d'une main, le posai sur le bord du volant et tapai d'une seule traite : *Urgent retrouvez-moi au plus vite sur I-95 direction sud première aire repos sud Kennebunk apportez fer à souder et soudure*. Puis j'appuyai sur la touche *envoyer* et posai le transmetteur sur le siège à côté de moi. Je renfilai ma chaussure, reposai mon pied droit sur la pédale d'accélérateur et me redressai.

Enfin, je jetai un coup d'œil dans le rétro. Personne. Alors, j'effectuai un petit calcul. De Kennebunk à New London, il y avait une distance d'environ trois cents kilomètres. Quatre heures à quatre-vingts à l'heure. Deux heures cinquante à cent, cent dix – la vitesse maximale que je pourrais sans doute tirer de ce pick-up. Il me restait une marge maximum d'une heure dix pour faire ce que je déciderais de faire.

Je poursuivis ma route. En restant à quatre-vingts en ligne droite. Tout le monde me dépassait. Personne ne restait derrière moi. Je ne savais pas si c'était bien ou mal. L'alternative était peut-être pire. Au bout de vingt-neuf minutes, je passai devant la sortie de Kennebunk. Un peu plus d'un kilomètre plus loin, je vis un panneau qui annonçait restauration, essence et toilettes à dix kilomètres. Il me fallut huit minutes et demie pour les franchir.

Puis j'aperçus une rampe, sur la droite, qui montait vers un bouquet d'arbres. Leurs feuilles étaient petites et jeunes, mais il y en avait tant que je n'y voyais pas grand-chose. L'aire de repos elle-même restait invisible. Je laissai mon pick-up grimper la petite côte avant de s'arrêter devant un bâtiment de brique qui faisait office de station-service et de cafétéria. L'endroit était tout ce qu'il y avait de plus standard, avec ses places de stationnement en épi des deux côtés d'une route assez large. Je comptai une douzaine de voitures garées là, près de l'entrée des toilettes. L'une d'entre elles, la dernière sur la gauche, était la Taurus de Susan Duffy. Qui se tenait non loin, avec Eliot à ses côtés.

Je passai lentement devant eux et, de la main, leur fis signe d'attendre, avant d'aller me garer quatre places plus loin. Je coupai le moteur et profitai un instant du silence qui venait de s'installer autour de moi. Je remis le transmetteur dans le talon qui lui servait de cachette, et relaçai ma chaussure. Puis je me composai le visage et l'allure d'une personne anodine. Je m'étirai les bras, ouvris la portière, me glissai au-dehors et fis les cent pas autour de ma voiture, comme un type qui se dégourdit les jambes et cherche à respirer les bonnes odeurs de la forêt. Après avoir accompli quelques cercles, je risquai un coup d'œil du côté de la rampe

d'accès. Personne. La circulation était fluide sur l'autoroute et je l'entendais bien de là où je me trouvais. Mais, derrière les arbres, je me sentais néanmoins isolé et à l'abri.

Je comptai soixante-dix secondes, ce qui représentait un kilomètre et demi à quatre-vingts à l'heure. Personne n'apparut sur la rampe. Et personne ne suit quelqu'un à plus d'un kilomètre. Je me dirigeai donc tout droit vers l'endroit où m'attendaient Eliot et Duffy. Il portait des habits décontractés et semblait quelque peu mal à l'aise dedans. Quant à Susan, elle était vêtue d'un jean usé et du blouson de cuir vieilli que je lui connaissais. Elle cartonnait, dans cette tenue. Ils ne s'éternisèrent pas en salutations de convenance, ce qui n'était pas pour me déplaire.

— Quelle est votre destination ? me demanda Eliot.

— New London, dans le Connecticut.

— Qu'est-ce qu'il y a dans le pick-up ?

— Je ne sais pas.

— Vous n'êtes pas suivi, dit Duffy.

Sur le ton d'une affirmation, non d'une question.

— Par un détecteur électronique, peut-être.

— Où serait l'émetteur ?

— À l'arrière, s'ils ne sont pas idiots. Vous avez le fer à souder ?

— Pas encore, dit Duffy. Il arrive. Pour quoi faire ?

— Il y a un plomb qui scelle la poignée de la portière coulissante. Il faut pouvoir le remettre.

Elle jeta un coup d'œil inquiet vers la rampe.

— Pas évident à obtenir en si peu de temps.

— Voyons déjà les endroits qu'on peut atteindre, suggéra Eliot. En attendant...

Après avoir rejoint le pick-up bleu au petit trot, Eliot et Duffy sur mes talons, je me couchai à plat ventre et observai le dessous du véhicule. Le fond plat était complètement encroûté de boue séchée et portait un peu partout des traces de fuite d'huile.

— Ce n'est pas là qu'on le trouvera, dis-je en me redressant. Il leur aurait fallu un ciseau pour arriver jusqu'au métal.

Une quinzaine de minutes après avoir commencé à chercher, Eliot finit par trouver l'émetteur dans la voiture, accroché à la mousse, sous le siège passager. C'était une petite boîte métallique un peu plus grande qu'une pièce de monnaie et qui faisait à peine plus d'un centimètre d'épaisseur. Un morceau de fil électrique y était fixé, qui devait servir d'antenne. Eliot le prit dans sa main, sortit du pick-up et regarda du côté de la rampe d'accès.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Duffy.

— C'est bizarre. Ce genre d'objet est équipé d'une batterie de sonotone, rien de plus. Faible puissance, courte distance. Au-delà de trois kilomètres, ça n'émet plus rien. Alors, où est le gars qui vous suivrait ?

L'entrée de la rampe était vide. Je restais le dernier à l'avoir empruntée. On demeura là, à inspecter les lieux sans rien voir. La circulation continuait derrière les arbres, mais aucune voiture ne sortit de l'autoroute pour venir vers nous.

— Depuis combien de temps êtes-vous ici ? interrogea Eliot.

— Quatre minutes... peut-être cinq.

— Ce n'est pas logique. Cela met votre suiveur à sept ou huit kilomètres derrière vous. À cette distance, il ne peut pas détecter cet émetteur.

— Peut-être que je n'ai pas de suiveur. Peut-être qu'ils me font confiance.

— Alors, pourquoi avoir posé cet émetteur ?

— Peut-être qu'ils n'ont rien mis du tout. Peut-être qu'il est installé là depuis des années.

Peut-être qu'ils ont complètement oublié son existence.

— Ça fait bien trop de « peut-être », à mon goût, maugréa-t-il.

Faisant soudain volte-face, Duffy scanna les arbres et lança :

— Ils ont pu s'arrêter au bord de l'autoroute. Au niveau où on se trouve actuellement.

Eliot et moi fîmes le même mouvement qu'elle pour observer les arbres à notre tour. C'était logique. Et sans doute une meilleure stratégie de surveillance que de s'arrêter sur une aire de repos, tout près de sa cible.

— Allons voir, proposai-je.

Il y avait une étroite bande d'herbe puis une zone tout aussi étroite à l'entrée du bois, que le personnel de l'autoroute avait ornée de petits buissons. Ensuite, il y avait les arbres, cernés d'épais fourrés. Il était difficile d'y marcher tant ils semblaient serrés. Mais on était seulement en avril. Les traverser en juillet ou en août aurait été carrément impossible.

On s'arrêta juste avant que les arbres ne laissent place à des taillis plus bas. Au-delà se trouvait le bas-côté de l'autoroute, plat et herbu. On s'avança aussi loin que possible, et on observa les alentours. Personne n'était garé ici. Le bord de la route était vide, dans les deux directions. La circulation était fluide. Il pouvait s'écouler facilement cinq secondes entre le passage de deux véhicules. Eliot haussa les épaules d'un air dépité, et on se vit obligés de retourner sur le parking.

— Ce n'est pas logique, répéta-t-il.

— Ils manquent d'hommes, dis-je.

— Non, ils sont sur la Route numéro Un, affirma soudain Duffy. C'est impossible autrement. Elle est parallèle à la I-95 tout le long de la côte. Depuis Portland jusque loin vers le sud. Or, la plupart du temps, la distance qui les sépare fait moins de trois kilomètres.

De nouveau, on se tourna vers l'est, comme si on pouvait voir à travers les arbres et repérer une voiture en train de se balader sur le bas-côté d'une lointaine route parallèle.

— C'est comme ça que je m'y prendrais, ajouta-t-elle.

Je hochai la tête. C'était un scénario tout à fait plausible. Avec quelques inconvénients techniques, néanmoins. Trois kilomètres d'écart et une légère divergence due au trafic feraient que le signal serait alors hors de portée. Mais, ce qui les intéressait, c'était surtout de suivre ma direction.

— C'est possible, dis-je.

— Non, c'est sûr, corrigea Eliot. Duffy a raison. Ça tombe sous le sens. Ils veulent rester au maximum hors de portée de vos rétroviseurs.

— Quoi qu'il en soit, on est obligés de supposer qu'ils sont là. Combien de temps la Route numéro Un longe-t-elle ainsi la I-95 ?

— Tout le temps, répondit Duffy. Bien après New London. Elles se séparent aux environs de Boston, mais elles se retrouvent, ensuite.

— O.K., achevai-je avant de regarder ma montre. Voilà neuf minutes que je suis là. Suffisamment pour m'offrir un tour aux toilettes et un café. Il est temps pour l'émetteur de reprendre sa route.

Je demandai à Eliot de glisser l'appareil dans sa poche et de partir vers le sud dans la Taurus de Duffy, en se maintenant à la vitesse raisonnable de quatre-vingts à l'heure. Je lui dis aussi que je le retrouverais avec mon pick-up quelque part avant New London. Je m'inquiéterais de récupérer l'émetteur en temps utile, c'est-à-dire... plus tard.

Eliot partit donc avec la voiture de Duffy, et je restai avec cette dernière sur le parking de l'aire de repos. Dès que la Taurus eut disparu, on se tourna dans un même élan pour regarder du côté de la rampe. J'avais une heure et une minute devant moi, et il me fallait absolument ce fer à souder. *Le temps passe.*

— Comment est-ce, là-bas ? demanda Duffy.

— C'est l'enfer.

Je lui décrivis le mur de granit de deux mètres cinquante de haut, les barbelés, le portail, les détecteurs de métaux sur les portes et la chambre sans serrure intérieure. Je lui parlai aussi de Paulie.

— Des traces de mon agent ?

— Je viens d'arriver, lui rappelai-je.

— Elle est dans cette maison. Je ne veux rien croire d'autre.

Je ne répondis rien.

— Il faut que vous avanciez, dans cette affaire. Chaque heure que vous passez là-bas vous enfonce davantage. Elle aussi, par la même occasion.

— J'en suis parfaitement conscient.

— À quoi ressemble Beck ?

— Il est pourri.

Je lui parlai des empreintes sur le verre de whisky et de la disparition de la Nissan. Puis je lui racontai l'épisode de la roulette russe.

— Vous y avez joué ?

— Six fois, laissai-je tomber avant de jeter un regard vers la rampe.

— Vous êtes fou. Six contre un... vous devriez être mort.

— Vous y avez déjà joué ? lui demandai-je en souriant.

— Jamais de la vie. Je n'aime pas ces jeux de hasard.

— Vous êtes comme tout le monde, comme Beck aussi. Il estimait les chances à six contre un. Mais elles sont plus proches de six cents contre un. Ou même de six mille. Vous mettez une seule balle lourde dans un flingue aussi bien fabriqué et entretenu que l'Anaconda, il faudrait un miracle pour que le barillet s'arrête avec la balle en haut. L'élan qu'il prend pendant qu'on le fait tourner l'entraîne toujours vers le bas. Un mécanisme de précision, un peu d'huile, et la gravité fait le reste. Je ne suis pas un imbécile. La roulette russe est bien plus sûre que ce qu'on croit. Et ça valait ce genre de risque pour me faire engager.

Elle resta silencieuse un moment puis demanda :

— Quelle est votre impression ?

— Il fait tout pour avoir l'air d'un importateur de tapis. Il y en a partout, chez lui.

— Mais ?

— Mais il n'a jamais vendu un tapis. Je parie ma pension là-dessus. Je lui ai demandé de me parler du commerce des tapis, et il ne m'a pas dit grand-chose. Comme si ça ne l'intéressait pas. Les gens aiment en général parler de leurs affaires. Le plus souvent, on ne peut même plus les arrêter.

— Vous avez une pension ?

— Non.

À cet instant, une Taurus comme celle de Duffy, mis à part sa couleur grise, émergea à l'entrée de la rampe. Elle ralentit un instant pendant que le conducteur examinait les environs, puis accéléra soudain dans notre direction. C'était le vieux flic, celui que j'avais laissé pour mort dans le caniveau, près de l'entrée du campus. Il s'arrêta brusquement à ma

hauteur, ouvrit sa portière et s'extirpa de sa voiture exactement comme il l'avait fait de la Caprice, la veille. Il portait un grand sac rouge et noir à la main. Gonflé de boîtes. Il me le tendit en souriant et s'avança pour me serrer la main. Il avait changé de chemise, mais son costume était le même. Je voyais des traces de taches là où il avait essayé de faire disparaître le faux sang. Je l'imaginai alors, devant le lavabo du motel, en train de s'activer avec la serviette. Le résultat n'était pas très probant. On aurait dit qu'il avait forcé sur le ketchup, la veille, au dîner.

— Ils vous font déjà faire des courses ? interrogea-t-il.

— Je ne sais pas ce qu'ils me font faire. On a un problème de plomb.

— C'est ce que j'ai cru comprendre. Une liste de courses comme celle-là, ça ne pouvait être que ça.

— Vous avez déjà fait ça ?

— Je suis de la vieille école. On en faisait dix par jour, à une époque. On arrêtait les camionnettes un peu partout, et on en avait fait le tour complet avant que le gars ait eu le temps de se commander à dîner.

Il se baissa et vida le sac directement sur la chaussée. Il avait un fer à souder et une bobine de cordon de soudure. Ainsi qu'un onduleur qui fournirait du courant au fer à partir de l'allume-cigare. Ce qui signifiait qu'il devait faire tourner son moteur. Il alla donc le mettre en route et opéra un demi-tour afin de pouvoir brancher plus aisément son fil.

Le cachet était constitué d'un simple fil de plomb muni d'une plaquette ronde à chaque extrémité. Celles-ci avaient été écrasées ensemble à l'aide d'un appareil chauffant afin de fusionner et de prendre la forme d'une grosse goutte bosselée. Le vieux parvint à séparer les deux extrémités fondues ensemble. Il était clair qu'il avait fait ça toute sa vie. Il brancha le fer et vérifia qu'il était chaud en crachant dessus. Puis, il en tamponna le bout sur la manche de son costume et l'appliqua sur le fil de plomb, à l'endroit où celui-ci était le plus fin. Le fil fondit et s'ouvrit en deux. Le vieux agrandit alors le trou et sortit le cachet de sa gangue, pour aller le poser sur le tableau de bord de sa voiture. Saisissant alors la poignée du pick-up, je la fis tourner entre mes doigts.

— Bon, dit Duffy, qu'est-ce qu'on a, là-dedans ?

On avait des tapis. La portière s'ouvrit en grinçant, la lumière s'infiltra à l'intérieur, et on découvrit une ramée de tapis, peut-être deux cents, tous proprement roulés, liés avec des ficelles et entreposés verticalement contre les parois du véhicule. Il y en avait de toutes les tailles, les plus grands derrière, les plus petits devant. Ils s'alignaient sous nos yeux telle une ancienne formation basaltique. À la façon dont ils étaient roulés, on ne voyait que l'envers de chaque tapis. La ficelle qui les tenait attachés était du sisal, vieux et jauni. L'endroit sentait fort la laine brute mêlée à une vague odeur de teinture végétale.

— On devrait vérifier tout ça, suggéra Duffy qui cachait mal son désappointement.

— On a combien de temps ? demanda le vieux.

Je regardai ma montre et lâchai :

— Quarante minutes.

— Alors, on se contente de les passer en revue.

On en dégagea quelques-uns du premier rang. Ils étaient roulés serrés sur eux-mêmes, sans tube de carton au milieu. L'un d'eux avait des franges. Il sentait le moisi. Les nœuds de la ficelle qui le retenait étaient vieux et aplatis. On les tripota avec l'ongle mais il nous fut impossible de les défaire.

— Ils doivent chaque fois couper la ficelle, observa Duffy. On ne peut pas faire ça.

— Non, renchérit le vieux, on ne peut pas.

La ficelle était épaisse et semblait ne pas provenir d'ici. Je n'en avais pas vu de cette sorte depuis un bon bout de temps. Elle était faite d'une fibre naturelle. Du jute, peut-être, ou du chanvre.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ? interrogea-t-il.

Sans répondre, je tirai un autre tapis. Puis je le soupesai. Il avait un poids normal. Je le serrai. Il eut l'air de céder un peu sous mes mains. Je le sortis alors et le posai debout sur la chaussée, avant de lui donner un coup en plein centre. Il céda de la même manière, exactement comme le ferait un tapis roulé serré.

— Ce ne sont que des tapis, dis-je.

— Il n'y a rien en dessous ? demanda Duffy. Peut-être que les grands, derrière, ne sont pas aussi grands, finalement. Peut-être qu'ils sont posés sur quelque chose.

On tira un à un tous les tapis des premiers rangs, et on les posa sur le macadam, dans l'ordre où l'on allait devoir ensuite les ranger. On se fraya ainsi un chemin en zigzag jusque vers le fond du pick-up. Les grands tapis étaient exactement ce qu'ils semblaient être : des grands tapis, roulés bien serrés, noués avec une ficelle, debout bien droit. Il n'y avait rien de caché dessous.

On descendit du véhicule et on se retrouva, tout penauds dans le froid, au milieu d'un amas insolite de tapis couchés par terre.

— C'est un chargement bidon, dit Duffy. Beck savait que vous trouveriez le moyen de le découvrir.

— Peut-être.

— Ou alors, il cherchait juste à vous écarter.

— Pendant qu'il faisait quoi ?

— Vous surveillait. S'assurait que vous lui obéissiez sagement.

Je regardai ma montre.

— Il est temps de remballer tout ça. Déjà, je vais devoir rouler comme un malade.

— Je viens avec vous, annonça-t-elle. Jusqu'à ce qu'on retrouve Eliot, bien évidemment.

On rangea les tapis, en les poussant des pieds et des mains de façon qu'ils retrouvent leur position initiale. Puis je fis coulisser la portière pour la refermer, et le vieux se remit au travail afin de ressouder les deux plaquettes de plomb. Il chauffa le fer et en rapprocha l'extrémité afin de fermer l'espace entre les deux fils. Celui-ci se remplit alors d'une grosse boule de métal liquide argenté. Une boule qui s'avéra n'être ni de la bonne taille ni de la bonne couleur. À côté, le fil ressemblait au dessin d'un serpent qui venait d'avaler un lapin.

— Pas de panique, dit-il simplement.

Se servant de son outil comme d'un pinceau, il le passa à plusieurs reprises sur la forme ronde pour l'aplatir, non sans secouer le fer de temps à autre pour le débarrasser de l'excès de métal fondu. Il était très habile, très précis. Cela lui prit trois longues minutes mais, à la fin, il avait obtenu ce qu'il voulait : des plombs ayant quasiment le même aspect qu'avant leur ouverture. Il laissa le tout refroidir un peu puis souffla fort dessus. La couleur argent se changea aussitôt en un gris terne et mat. Jamais je n'avais vu de réparation aussi invisible que celle-là. Et jamais je n'aurais fait aussi bien moi-même.

— O.K., dis-je. Parfait. Mais vous allez devoir faire une autre soudure. Je dois ramener une autre camionnette comme celle-ci. Et je pense que ça ne serait pas inutile d'y jeter un coup d'œil, également. On se retrouvera pour ça dans la première aire de repos, au nord après Portsmouth, dans le New Hampshire.

- Quand ?
- Dans cinq heures.

Duffy et moi le laissâmes là, et je pris la route du sud, en poussant au maximum le vieux pick-up. Cent dix à l'heure, c'était bien tout ce qu'il pouvait donner. Il avait la forme d'une brique et la résistance au vent rendait vaine toute tentative d'aller plus vite. Mais, cent dix, cela restait correct. Cela me procurait même quelques minutes de battement.

— Vous avez vu son bureau ? me demanda Duffy.

— Pas encore. Il faut que j'y jette un coup d'œil. En fait, il faudrait qu'on examine toute son installation.

— C'est ce qu'on s'efforce de mettre au point.

Elle était obligée de parler fort tant le moteur hurlait à cette vitesse.

— Heureusement, continua-t-elle, Portland n'est pas un asile de fous. Ce n'est que le quarante-quatrième port des États-Unis. Quatorze millions de tonnes de fret annuel. Ce qui fait un peu plus d'un quart de million de tonnes par semaine. Beck semble en avoir à peu près dix à lui seul, dans deux ou trois containers.

— Est-ce que les douanes fouillent ce qu'il importe ?

— Comme tous les autres, ni plus ni moins. À un rythme de deux pour cent, en moyenne. S'il a cent cinquante containers par an, peut-être que trois d'entre eux seront fouillés.

— Dans ce cas, comment fait-il ?

— Il tente sa chance en limitant les mauvaises marchandises, disons, un container sur dix. Ce qui ramène la fouille effective à zéro virgule deux pour cent. Il peut durer des années comme ça.

— Il a déjà duré des années. Il doit payer quelqu'un, pour ces petits arrangements.

Elle acquiesça sans rien dire.

— Est-ce que vous pouvez vous organiser pour augmenter la surveillance ?

— Pas sans raison valable. N'oubliez pas qu'on agit en secret, ici. Il nous faut des preuves solides. La probabilité d'une rétribution fait qu'on marche au beau milieu d'un terrain miné. On pourrait approcher ou soupçonner quelqu'un qui n'a rien à voir dans l'histoire.

Nous poursuivîmes notre route. Le moteur continuait de brailler et la suspension continuait d'osciller. On doublait tout ce qu'on voyait. À présent, c'étaient les flics que je surveillais dans le rétroviseur, pas d'éventuels poursuivants. Je supposais que, Duffy venant des stups, cela nous tirerait d'affaire au cas où l'un d'eux en aurait après nous. Mais je ne voulais pas non plus perdre le précieux temps qui nous restait à nous expliquer avec eux.

— Comment Beck a-t-il réagi ? demanda-t-elle. Votre première impression ?

— Il était intrigué. Et il m'en voulait un peu. Voilà ma première impression. Vous imaginez que Richard Beck était sans protection à l'université ?

— C'est un environnement sûr.

— Pas vraiment. Vous pouvez enlever un gamin au milieu d'un campus avec une facilité déconcertante. Mais là, s'il n'avait pas de garde c'est qu'il n'y avait pas de danger. Si on lui en a collé pour le ramener chez lui, ce n'était que pour apaiser sa paranoïa. Par pure indulgence. Je ne crois pas que le vieux Beck ait pensé que c'était vraiment nécessaire, sinon il aurait organisé un système de sécurité dans l'école elle-même. Ou il l'aurait tout simplement ôté de l'école.

— Alors ?

— Alors, je pense qu'il y a eu un genre de marché conclu dans le passé. Après un véritable

enlèvement, peut-être. Quelque chose qui garantissait une sorte de stabilité. D'où l'absence de garde dans le dortoir. D'où le ressentiment de Beck, comme si quelqu'un avait subitement rompu un engagement.

— Vous croyez ?

— Oui. Il a été surpris, puis intrigué, puis ennuyé. Une grosse question le titillait : *Qui a pu faire ça ?*

— Une question évidente.

— En fait, ça revenait plutôt à : *Comment ont-ils osé ?* Il sentait de la provocation, dans ce geste. Comme si quelqu'un avait dépassé les bornes. Il ne faisait pas que me poser des questions. Je le sentais profondément contrarié.

— Qu'est-ce que vous lui avez dit ?

— J'ai décrit le pick-up. J'ai décrit vos gars.

— Oui... sourit-elle, ce n'était pas vraiment risqué.

— En revanche, il a chez lui un type nommé Duke. Prénom inconnu. Ex-flic. C'est son chef de la sécurité. Je l'ai vu ce matin. Il est resté debout toute la nuit. Il avait l'air crevé, il n'avait pas dû se doucher, son costume était froissé dans le bas du dos.

— Et alors ?

— Ça veut dire qu'il a conduit toute la nuit. Je pense qu'il est allé là-bas jeter un coup d'œil sur la Toyota. Pour vérifier la plaque arrière. Vous l'avez cachée où ?

— On a laissé les flics la récupérer. Pour garder plus de crédibilité. On ne pouvait pas la rapporter dans le garage des stups. Elle doit être stockée quelque part chez eux.

— Cette plaque, où est-ce qu'elle les mènera ?

— À Hartford, dans le Connecticut. On a mis la main sur un petit trafic d'ecstasy.

— Quand ?

La semaine dernière.

Devant nous, la circulation commençait à se densifier.

— C'est notre première erreur, dis-je. Beck va vouloir vérifier ça de son côté. Il va se demander pourquoi des petits dealers du Connecticut ont essayé d'enlever son fils. Et il va en arriver à se demander pourquoi des petits dealers du Connecticut *peuvent* avoir essayé d'enlever son fils une semaine après avoir tous été coincés et jetés en prison.

— Merde ! lâcha Duffy.

— Pire encore, je crois que Duke a regardé la Lincoln, aussi. Elle avait l'avant enfoncé et plus une seule vitre, mais pas un seul impact de balle. Et elle n'a pas l'air d'une voiture qui s'est pris une grenade en plein dedans. Cette Lincoln est la preuve vivante que cet enlèvement, ce n'étaient que des conneries.

— Non. La Lincoln est cachée. Elle n'est pas partie avec la Toyota.

— Vous êtes sûre ? Parce que, la première chose que Beck m'a demandée, ce matin, c'était une description détaillée des Uzi. C'était comme s'il me demandait de me condamner moi-même. Deux Micro Uzi, avec un chargeur rond de vingt, quarante coups tirés, et pas une seule marque sur la voiture...

— Non, répéta-t-elle. Impossible. La Lincoln est cachée.

— Où ?

— À Boston. Dans notre garage. Dans le bâtiment de la morgue du comté. N'oubliez pas qu'elle provenait d'une scène de crime. Les gardes du corps sont censés avoir été criblés de balles. On a cherché à rester le plus crédible possible. On a réfléchi.

— Excepté pour la plaque de la Toyota.

Elle parut déconcertée.

— Mais pour la Lincoln, c'est O.K. Elle se trouve à cent cinquante kilomètres de la Toyota. Votre Duke aurait été obligé de conduire toute la nuit pour la voir.

— Je pense qu'il a conduit toute la nuit, justement. Et pourquoi Beck était-il si énervé avec ces Uzi ?

Elle ne bougea pas mais finit par murmurer :

— Il faut laisser tomber. À cause de la Toyota. Pas à cause de la Lincoln. Pour la Lincoln, ça va.

Je regardai ma montre. Puis la route devant moi. Le moteur du van continuait de rugir. On allait bientôt rejoindre Eliot. J'avais calculé le temps et la distance.

— Il faut laisser tomber, répéta-t-elle.

— Et votre agent ?

— Ce n'est pas en vous laissant tuer que vous la ramènerez.

Je pensai à Quinn.

— On en discutera plus tard. Maintenant, on continue.

Huit minutes plus tard, on dépassa Eliot. Sur la file centrale, sa Taurus roulait à un modeste quatre-vingts à l'heure. Venant me placer devant lui, je me mis à sa vitesse et il resta tranquillement derrière. On fit le tour de Boston avant de s'arrêter à la première aire de repos qu'on trouva, au sud de la ville. Le monde était autrement plus affairé, de ce côté-ci.

Debout près de Duffy, je surveillais la rampe d'accès depuis soixante-douze secondes lorsque je vis quatre voitures pénétrer à ma suite sur le parking. Aucun des conducteurs ne fit attention à moi. Deux d'entre eux avaient des passagers. Tous firent ce que font les gens normaux quand ils s'arrêtent sur une aire de repos : sortir de sa voiture, bâiller devant la portière ouverte, regarder autour de soi puis se diriger vers les toilettes ou la cafétéria.

— Où est le pick-up que vous devez prendre ensuite ? demanda Duffy.

— Sur un parking de New London.

— Les clefs ?

— Elles sont dedans.

— Alors, il y aura des gens aussi, là-bas. Personne ne laisse un véhicule tout seul avec les clefs dessus. Ils vont vous attendre. Qui sait ce qu'on leur a dit de faire ? Vous supprimer peut-être. Une éventualité que je ne négligerais pas, si j'étais vous.

— Je ne me jetterai pas dans la gueule du loup. Ce n'est pas mon genre. Et puis, le prochain pick-up présentera peut-être quelque chose de plus intéressant à l'intérieur.

— Très bien. On vérifiera ça dans le New Hampshire. Si vous arrivez jusque-là.

— Vous pourriez me prêter votre Glock.

Je la vis le tâter instinctivement sous sa manche.

— Pour combien de temps ?

— Tant que j'en aurai besoin.

— Et vos colts, qu'est-ce qui leur est arrivé ?

— Ils me les ont pris.

— Je ne peux pas, finit-elle par dire. Je ne peux pas abandonner mon arme de service.

— Vous êtes déjà en mission non officielle.

Elle hésita un *instant* puis, lâchant un « merde » d'agacement, sortit le Glock de son étui et me le donna.

Il était encore tout tiède de la chaleur de son corps. Je le tins dans ma main et en savourai la sensation. Elle fouilla alors dans son sac pour en sortir deux chargeurs. Je les glissai dans

une poche et fourrai le flingue dans l'autre.

— Merci, lui dis-je.

— On se retrouve dans le New Hampshire. On fouille la camionnette, et après on décide de ce qu'on fait.

— O.K., répondis-je alors que j'avais déjà décidé.

S'approchant de nous, Eliot sortit l'émetteur de sa poche et alla le fixer sous le siège où Duffy avait pris place. Puis ils repartirent ensemble vers la Taurus. Quant à moi, pour plus de crédibilité, j'attendis un petit moment avant de reprendre la route.

Je trouvai New London sans aucun problème. C'était un endroit qui faisait sale et vieillot. Jamais je n'y avais mis les pieds, auparavant. Parce que jamais je n'avais eu de raison de m'y rendre. C'est une ville de la marine. Je crois qu'on y construisait des sous-marins. Là ou dans les environs. À Groton, peut-être.

Les indications que Beck m'avait données me firent sortir assez vite de l'autoroute et me conduisirent à travers des zones industrielles moribondes, encombrées de vieilles briques et d'ordures diverses. Je m'arrêtai sur le côté de la chaussée, à environ un kilomètre de l'endroit où était censé se trouver le parking. Puis je redémarrai, tournai à droite, à gauche, en essayant de le contourner. Enfin, je me garai devant un parcimètre démantelé et tâtai l'arme de Duffy dans ma poche. C'était un Glock 19. Qui n'avait pas plus d'un an. Il était chargé, et les magasins supplémentaires aussi.

Je sortis du pick-up et j'entendis alors résonner au loin une corne de brume. Un ferry faisait son entrée dans le port. Le vent soufflait toutes sortes de saletés sur l'asphalte. Une prostituée émergea soudain de sous un porche et me sourit. C'est une ville de marins, qui ne pouvait pas flairer un ancien de la police militaire comme ses sœurs savaient le faire ailleurs.

Je tournai au coin de la rue d'où j'obtins un assez bon aperçu de l'endroit vers lequel je me dirigeais. Le sol descendait lentement vers la mer, si bien que je me trouvais un peu sur la hauteur. J'aperçus alors le pick-up qui m'attendait. C'était le jumeau de celui que j'avais conduit jusqu'ici. Même âge, même série, même couleur. Il était tout seul, au beau milieu du parking, square vide fait de briques écrasées et d'herbes folles. Dix ans plus tôt, de vieux bâtiments avaient été rasés à coups de bulldozer et rien ne les avait remplacés.

Personne ne semblait m'attendre, même si des centaines de fenêtres sales s'alignaient tout autour de moi, derrière les vitres desquelles des centaines de personnes pouvaient m'observer. Je ne voyais rien, ne percevais rien. Il est bien plus terrible de percevoir que de savoir mais, parfois, c'est tout ce qu'on a. Je restai immobile jusqu'à ce que je sente le froid me pénétrer les os, puis je regagnai le pick-up. Je fis le tour du pâté de maisons puis entrai avec dans le parking. Je me garai nez à nez avec son jumeau, ôtai la clef du contact et l'abandonnai dans le vide-poche de la portière. Jetant un dernier coup d'œil autour de moi, je sortis, glissai la main dans la poche et serrai entre mes doigts le pistolet de Duffy. Puis je tendis l'oreille. Rien. Rien que les saletés qui voletaient et les murmures d'une cité fatiguée.

Tout allait bien, sauf si quelqu'un prévoyait de me descendre avec un fusil à longue portée. Et ce n'était pas le fait de serrer un Glock 19 dans ma poche qui risquait de m'en défendre.

Le nouveau pick-up était immobile et froid. Il était ouvert, et la clef se trouvait elle aussi dans la portière. Je reculai le siège, vérifiai les rétroviseurs, laissai tomber la clef comme par mégarde et en profitai pour jeter un coup d'œil sous les sièges. Pas d'émetteur. Juste quelques papiers de chewing-gums et quelques moutons. Je mis le moteur en route, reculai en m'écartant du van que je venais d'abandonner et emmenai l'autre à travers le parking, en direction de l'autoroute. Je ne vis personne. Personne ne me suivit.

Le nouveau pick-up roulait un peu mieux que le premier. Il était aussi un peu plus silencieux et plus rapide. Peut-être n'avait-il fait que deux fois le tour du compteur. Avalant les kilomètres, il m'emmena loin vers le nord. Les yeux rivés sur la route devant moi, j'avais l'impression de voir le manoir solitaire sur son piton rocheux grandir à chaque seconde. C'était comme s'il m'attirait et me révoltait à la fois.

La traversée de Rhode Island se passa sans encombre. Personne ne m'y suivit. Celle du Massachusetts se résuma à une longue boucle autour de Boston, suivie d'un sprint à travers les campagnes vallonnées du nord-est. Toujours sans être suivi. Puis vint le New Hampshire.

La I-95 le traverse sur une trentaine de kilomètres avec Portsmouth comme dernière étape. À peine sorti de la ville, je guettaï les panneaux signalant une aire de repos. J'en trouvai un juste après avoir passé les limites du Maine. Il m'annonça que Duffy, Eliot et le vieux au costume taché m'attendaient à douze kilomètres de là.

Mais il n'y avait pas que Duffy, Eliot et le vieux. Il y avait aussi une unité des stups et leurs maîtres-chiens. C'est sûr que, si vous laissez aux fédéraux le temps de réfléchir, ils finissent toujours par débouler avec quelque chose que vous n'attendez pas. Je m'arrêtai sur une aire assez semblable à celle de Kennebunk et vis leurs deux Taurus stationnées tout au bout du parking, près d'un van équipé d'un aérateur sur le toit. Je me garai à quatre places de là et, par prudence, repris ma petite routine : attendre et vérifier que personne ne venait s'arrêter derrière moi. Je ne m'occupai pas du talus qui montait de l'autoroute. Les arbres me rendaient invisible de cet endroit. Il y en avait partout. À vrai dire, le Maine regorge d'arbres.

Je sortis du pick-up et le vieux rapprocha sa voiture de la mienne pour se lancer dans le même travail de soudure que quelques heures plus tôt. Me saisissant par le coude, Duffy m'entraîna un peu plus loin en me brandissant son Nokia sous le nez comme si elle cherchait à me donner des preuves.

— J'ai donné quelques coups de fil, me dit-elle. Il y a de bonnes et de mauvaises nouvelles.

— Les bonnes nouvelles en premier, lui dis-je. Ça mettra un peu de gaieté.

— Je crois que ça devrait s'arranger pour la Toyota.

— Ça devrait ?

— C'est compliqué, en fait. On a obtenu des douanes US le programme de transport de Beck. Toutes ses importations viennent d'Odessa, en Ukraine, sur la mer Noire.

— Je sais où se trouve Odessa.

— C'est peut-être là d'où proviennent les tapis. Ils montent vers le nord à travers la Turquie, en venant d'un peu partout. Mais Odessa est une plaque tournante pour le trafic d'héroïne, d'après nous. Tout ce qui n'arrive pas ici directement de Colombie passe par l'Afghanistan et le Turkménistan avant de traverser la Caspienne et le Caucase. Donc, si Beck utilise le port d'Odessa, cela veut dire qu'il deale de l'héroïne. Et, s'il deale de l'héroïne, cela veut dire qu'il ne connaît aucun dealer d'ecstasy. Ni dans le Connecticut, ni ailleurs. Il ne peut y avoir aucune relation. Impossible. C'est un commerce complètement différent. Cela signifie qu'il part de rien, pour ses recherches. La plaque de la Toyota va lui donner un nom et une adresse, bien sûr, mais cette information ne lui dira rien. Il va se passer quelques jours avant qu'il découvre qui ils sont et qu'il se lance à leur poursuite.

— C'est ça, la bonne nouvelle ?

— Oui. Croyez-moi, ils vivent dans deux mondes différents. Et puis, vous ne disposez que de quelques jours. On ne peut pas conserver ces gardes du corps indéfiniment en captivité.

— Et la mauvaise nouvelle ?

Elle hésita puis lâcha :

— Il n'est pas impossible que quelqu'un ait pu jeter un coup d'œil sur la Lincoln.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Rien de spécial. Seulement, la sécurité du garage n'était peut-être pas aussi bonne qu'elle aurait dû l'être.

— Ce qui veut dire ?

— Ce qui veut dire qu'on ne peut pas assurer qu'il n'est pas arrivé quelque chose. Quelque chose de mal.

Derrière nous, on entendit la portière du pick-up coulisser avant de s'arrêter net dans un puissant bruit métallique. C'est alors qu'Eliot nous appela de toute urgence. On se précipita, s'attendant à faire une intéressante découverte. À la place, on trouva un autre émetteur. La même petite boîte métallique, avec le même fil d'antenne, le tout collé sous une plaque de tôle, près de la porte, à hauteur de tête.

— Génial ! articula Duffy.

L'intérieur du véhicule était chargé de tapis, exactement comme dans le premier. Cela aurait aussi bien pu être le même pick-up. Ils étaient roulés serrés, noués avec la même ficelle grossière, et entassés debout par ordre décroissant de taille.

— On les inspecte ? demanda le vieux.

— Pas le temps, dis-je. S'il y a quelqu'un de l'autre côté de l'émetteur, ils se diront que j'ai droit à dix minutes, ici, pas plus.

— Faites-y entrer le chien, déclara Duffy.

Un type que je ne connaissais pas ouvrit l'hayon arrière du van des stups et en fit sortir un beagle au bout d'une laisse. C'était une petite chose grasse et courte sur pattes, qui portait un harnais. Il avait de longues oreilles et le regard alerte. J'adore les chiens. Parfois, je pense à en avoir un. Ça pourrait me tenir compagnie. Mais celui-là m'ignora complètement. Il laissa son maître le conduire vers le pick-up bleu, puis il attendit qu'on lui dise ce qu'il devait faire. Le gars le fit entrer dans le véhicule et le poussa doucement vers la masse de tapis. En claquant des doigts, il lui donna un ordre et lui ôta sa laisse. L'animal se balada d'un côté et de l'autre en reniflant. Ses pattes étaient petites et il avait du mal à grimper et à redescendre des différents niveaux. Il parvint néanmoins à couvrir chaque centimètre de la surface à sniffer, puis revint à l'endroit d'où il avait démarré et s'arrêta, les yeux brillants, la queue s'agitant en tous sens, la gueule ouverte sur un sourire absurde et mouillé, l'air de demander : *Alors, où est-ce que ça se passe ?*

— Rien, dit son maître.

— Chargement régulier, déclara Eliot.

— Mais pourquoi est-ce qu'il repart vers le nord ? demanda Duffy. Personne n'exporte des tapis vers Odessa. Pourquoi eux ?

— C'était un test, lui répondis-je. Pour moi. Ils se demandaient si j'allais regarder ou pas.

— Remettez les plombs en place, dit-elle.

Le gars éloigna son chien et Eliot referma la portière du pick-up. Le vieux reprit son fer à souder tandis que Duffy me prenait de nouveau à l'écart :

— Une décision ?

— Que feriez-vous ?

— J'abandonnerais. La Lincoln est l'élément imprévisible. Ça peut vous tuer.

Je regardai par-dessus son épaule et vis le vieux au travail. Il était déjà en train d'amincir le fil de plomb.

- Ils ont gobé l'histoire, repris-je. Impossible de ne pas le faire. C'était une super-histoire.
- Ils ont peut-être pu jeter un coup d'œil sur la Lincoln.
- Je ne vois pas pourquoi ils auraient voulu le faire.

Le vieux finissait. Il se penchait, prêt à souffler sur la boule liquide et argentée qui venait de se former, prêt à rendre au fil sa couleur gris terne Duffy me mit une main sur le bras.

- Pourquoi Beck parlait-il des Uzi ?
- Je ne sais pas.
- C'est fait, appela le vieux.
- Une décision ? répéta Duffy.

Je repensai à Quinn. À la façon dont son regard s'était posé sur moi, ni trop vite, ni trop lentement. Je repensai aux cicatrices laissées par le .22, tels deux yeux supplémentaires sur la partie gauche de son front.

— J'y retourne, annonçai-je. Je pense que c'est suffisamment sûr. Ils m'auraient coincé dès ce matin s'ils avaient eu le moindre doute.

Duffy ne dit rien. Elle ne discuta pas. Elle ôta juste sa main de mon bras et me laissa partir.

Elle me laissa partir mais elle ne me demanda pas de lui rendre son pistolet. Peut-être était-ce inconscient. Ou peut-être voulait-elle que je l'aie avec moi. Lorsque je le remis sous la ceinture, au creux de mes reins, je préférerais aussitôt son contact à celui du grand colt. Je cachai les chargeurs supplémentaires dans mes chaussettes. Puis je repris ma route et fus de retour sur le parking près des docks de Portland exactement dix heures après l'avoir quitté. Personne ne m'y attendait. Aucune trace de la Cadillac noire. Je pénétrais tout de même sur les lieux et me garai. Je jetai les clefs dans le vide-poche de la portière et me glissai dehors. J'étais fatigué et légèrement assourdi après les sept cent quatre-vingts kilomètres que je venais de m'enfiler.

Il était six heures du soir et le soleil était depuis longtemps descendu derrière les immeubles de la ville, sur ma gauche. Dans l'air froid, un vent humide soufflait de la mer. Je boutonnai mon manteau et attendis une minute au cas où l'on m'observerait. Puis, je m'éloignai. J'essayai d'avoir l'air de marcher sans but, mais je me dirigeai néanmoins vers le nord en regardant avec attention les bâtiments qui se dressaient devant moi.

Le terrain était bordé de bureaux assez bas, qui ressemblaient à des remorques de camion sans roues. Ils avaient été construits à l'économie et semblaient mal entretenus. Ils disposaient de petits parkings plus ou moins propres, bourrés de voitures de taille moyenne. L'endroit paraissait affairé et pratique. C'était du vrai commerce qui se pratiquait ici. Indubitablement. Il n'y avait pas de siège social sophistiqué, pas de marbres, pas de sculptures, juste une poignée de gens ordinaires, qui travaillaient dur derrière des vitres sales doublées de stores le plus souvent cassés.

Certains des bureaux n'étaient que des cubes ajoutés aux parois latérales de petits entrepôts, eux-mêmes des bâtiments préfabriqués en métal. Ils étaient flanqués de plates-formes de livraison en ciment, construites à hauteur de la taille, et de massifs poteaux en béton délimitaient les emplacements des camions. Des poteaux éraflés de toutes les couleurs de peinture qu'on puisse trouver sur terre.

Je repérai la Cadillac de Beck au bout de cinq minutes. Elle était stationnée sur un rectangle d'asphalte craquelé, à l'angle d'un entrepôt, près de l'entrée d'un bureau, dont la porte avait l'air de provenir d'une petite maison de banlieue. De style vaguement colonial, elle était faite d'un bois qui, manifestement, n'avait jamais connu de peinture car il était gris et desséché par le vent marin. Sur sa partie supérieure apparaissait une petite pancarte peinte à la main, *Bizarre Bazar*, qui faisait penser au titre à succès d'un groupe des années soixante-dix comme Jefferson Airplane ou les Grateful Dead.

Entendant une voiture approcher, je reculai aussitôt derrière le bâtiment adjacent. C'était une grosse voiture qui arrivait au ralenti, ses pneus épais s'enfonçant mollement dans les nids-de-poule pleins d'eau qu'ils traversaient. C'était une Lincoln Town Car, noire et brillante, identique à celle qu'on avait enfoncée devant la porte du campus. Les deux étaient sans doute sorties en même temps de la chaîne de fabrication. Elle passa lentement devant la Cadillac de Beck, contourna le coin et se gara à l'arrière de l'entrepôt.

Un type que je n'avais jamais vu auparavant descendit du siège conducteur. Il s'étira et bâilla comme si lui aussi venait de conduire plus de sept cents kilomètres. Il était de taille moyenne, assez costaud, avec les cheveux noirs coiffés très court. Il avait le visage émâcié et

une sale peau. Il grimaçait comme s'il était de mauvaise humeur. Il avait l'air dangereux, en fait. Mais assez jeune aussi. Comme s'il se trouvait au plus bas de l'échelon hiérarchique. Comme si cela ne pouvait le rendre que plus dangereux encore. Il se pencha vers l'intérieur de la voiture et en ressortit avec, dans les mains, un scanner portable. L'appareil était muni d'une longue antenne et d'un haut-parleur qui gémissait et crépitait chaque fois qu'un émetteur se trouvait à moins d'un kilomètre ou deux.

Contournant le coin du bâtiment, il poussa la porte de bois. Je restai là où j'étais, en me repassant mentalement le film des dix dernières heures. En ce qui concernait la surveillance radio, je m'étais arrêté trois fois. Chaque arrêt étant assez court pour rester plausible. Pour la vidéo surveillance, ce serait une tout autre histoire. Mais j'étais à peu près sûr qu'il n'y avait pas eu de Lincoln dans la ligne de mire. J'étais plutôt d'accord avec Duffy, là-dessus. Le gars et son scanner se trouvaient sur la Route numéro Un.

Je restai ainsi immobile durant une minute. Puis je sortis et me dirigeai à mon tour vers la porte. Que je n'eus qu'à pousser pour l'ouvrir. Le couloir tournait immédiatement en angle droit sur la gauche et conduisait à une petite salle emplies de bureaux et d'étagères à dossiers. Il n'y avait personne à l'intérieur. Aucun des bureaux n'était occupé. Mais ils l'avaient été tout récemment, c'était manifeste. Il y en avait trois, recouverts de ce que les gens laissent d'habitude sur une table de travail à la fin de la journée. Du travail administratif à demi terminé, des tasses de café vides et rincées, des petites notes ici et là, des bois-souvenirs emplis de crayons et de stylos, des paquets de kleenex. Il y avait des radiateurs électriques sur les murs, l'air était chaud et il flottait dans l'air une vague odeur de parfum.

Au fond de la salle apparaissait une porte close, d'où me parvenaient des bruits de voix étouffés. Je reconnus celles de Beck et de Duke. Ils parlaient avec un troisième homme, qui devait être celui qui trimballait le scanner. Je ne comprenais pas ce qu'ils disaient mais je devinais une conversation plus qu'animée. Une dispute, presque. Les voix ne s'élevaient pas, cependant ils ne discutaient pas non plus de leur prochain déjeuner sur l'herbe.

J'observai les murs autour de moi. Il y avait des cartes épinglées à des tableaux. L'une d'elles représentait le monde. Avec la mer Noire plus ou moins au centre. Odessa se nichait au creux de la Crimée. Rien n'était écrit dessus, mais on pouvait retracer facilement la route que prendrait un petit tramp, à travers le Bosphore, la mer Égée, la Méditerranée, Gibraltar, puis l'Atlantique à toute vapeur jusqu'à Portland, dans le Maine. Un voyage de deux semaines, probablement. Peut-être trois. La plupart des bateaux sont assez lents.

L'autre carte montrait les États-Unis. Portland lui-même étant oblitéré par une tache grasse et bien ronde. Les gens avaient dû y poser le bout de l'index pour y étendre la main et calculer des durées et des distances. La paume d'une petite personne pouvait représenter une journée de route en voiture. Dans ce cas, Portland n'était pas le meilleur endroit pour une plaque tournante. C'était loin de tout.

Quant aux papiers sur les tables, ils ne me parlaient pas du tout. Au mieux, je pouvais interpréter quelques détails sur des dates et des chargements. Je vis aussi des listes de prix. Certains étaient hauts, d'autres assez bas. En face d'eux, il y avait des codes. Peut-être relatifs à des tapis. Peut-être à autre chose. Mais, dans l'ensemble, l'endroit avait l'air d'un banal bureau de la marine marchande. Je me demandai si Teresa Daniel avait travaillé ici.

J'écoutai de nouveau les voix, derrière la porte. À présent, c'était de la colère et de l'inquiétude qui me parvenaient. Je reculai jusque vers le corridor, sortis le Glock de sous ma ceinture et le glissai dans ma poche, non sans garder l'index sur la détente. Un Glock n'a pas de cran de sécurité. Il a plutôt une détente sur la détente. C'est une sorte de barrette qui se referme quand on appuie. Je la pressai légèrement et la sentis céder sous mon doigt. Je

voulais être prêt. Je me disais que je devrais abattre Duke en premier. Puis le gars avec la radio. Puis Beck. Qui était sans doute le plus lent ; on garde toujours le plus lent pour la fin.

Je mis mon autre main dans ma poche, aussi. Un type avec une main dans sa poche paraît armé et dangereux, tandis qu'avec les deux mains dans les poches, il paraît calme et détendu. Il ne représente pas de menace. Prenant une longue inspiration, je retournai dans le bureau en faisant délibérément du bruit, puis appelai :

— Ho, il y a quelqu'un ?!

La porte du fond s'ouvrit aussitôt, les trois gars bondissant en même temps sur le seuil pour voir ce qui se passait. Beck, Duke, le nouveau. Pas d'arme.

— Comment tu es entré ? me demanda Duke.

Il paraissait fatigué.

— La porte était ouverte.

— Comment saviez-vous qu'il fallait entrer là ? interrogea Beck.

Je gardai les mains dans mes poches. Je ne pouvais pas dire que j'avais vu la pancarte peinte sur le battant car c'était Duffy qui m'avait révélé le nom de l'opération, pas lui.

— Votre voiture est garée devant.

Il hocha la tête.

— D'accord...

Il ne me demanda pas comment s'était passée ma journée. Le gars au scanner avait déjà dû la lui décrire. Il se tenait d'ailleurs face à moi et me fixait. Il était plus jeune que Beck. Plus jeune que Duke. Plus jeune que moi. Il devait avoir autour de trente-cinq ans, et il semblait dangereux. Avec ses pommettes plates et son regard morne, il évoquait la centaine de sale types que j'avais dû tabasser à l'armée.

— Vous avez aimé le petit tour ? lui demandai-je.

Il ne répondit pas.

— Je vous ai vu apporter le scanner ici. J'ai trouvé le premier émetteur. Sous le siège.

— Comment se fait-il que vous ayez regardé ?

— Par habitude. Où était le second ?

— À l'arrière. Vous ne vous êtes pas arrêté pour déjeuner.

— Pas d'argent. Personne ne m'en a encore donné.

Cela ne le fit pas sourire.

— Bienvenue dans le Maine, dit-il alors. Personne ne vous donne de l'argent, ici. C'est à vous de le gagner.

— O.K.

— Je m'appelle Angel Doll, annonça-t-il.

Comme s'il s'attendait que son nom m'impressionne.

Mais il me laissa parfaitement indifférent.

— Je suis Jack Reacher, répliquai-je.

— Le tueur de flic...

Il me considéra un long moment, puis se détourna. Je ne parvenais pas à le situer. Beck était le patron et Duke son chef de la sécurité. Mais ce jeune semblait très à l'aise en s'exprimant pour eux.

— On est en réunion, me dit alors Beck. Vous pouvez attendre dehors.

Il renvoya les deux autres dans la pièce et referma la porte sur moi. Un geste qui m'assura que ce n'était pas dans la zone des bureaux qu'il fallait chercher quelque chose. J'allai donc me balader dehors et, au passage, examinai consciencieusement le système d'alarme. Il était

assez rudimentaire mais efficace. La porte et toutes les fenêtres étaient équipées de tampons de contact, petits objets rectangulaires, munis chacun d'un fil de la taille et de la couleur d'un spaghetti, semés le long des plinthes. Les fils se rejoignaient dans une boîte métallique montée sur le mur, près d'un panneau d'affichage encombré de bouts de papier jaunis. On y trouvait toutes sortes de choses sur les assurances des employés, les extincteurs et les points d'évacuation. La boîte était équipée d'un clavier et de deux petites lumières, une rouge et une verte précisant si l'alarme était branchée ou non. Il n'y avait pas de zone séparée. Aucun capteur de mouvement. C'était un périmètre interdit, point final.

Je n'attendis pas près de la voiture. Je me promenai un peu autour jusqu'à ce que je trouve un endroit qui me convienne. Le secteur entier n'était qu'un vaste labyrinthe. L'accès par la route pour les camions était assez alambiqué pour se faire à sens unique. Les containers devaient être soulevés des quais nord et délestés dans les entrepôts. À leur tour, les camions, une fois chargés, devaient partir vers le sud. L'entrepôt de Beck n'avait rien d'occulte. Il se trouvait pile au milieu d'une série de cinq bâtiments. Mais il ne possédait ni zone de chargement, ni plate-forme. Il ne comportait qu'une porte roulante, momentanément bloquée par la Lincoln d'Angel Doll, mais assez grande, cependant, pour laisser passer un camion. Le déchargement secret était ainsi respecté jusqu'au bout.

Il n'y avait pas de système de sécurité général. Cela n'avait rien à voir avec un chantier naval habituel. Il n'y avait pas non plus de clôture. Pas de portail, pas de barrières, pas de gardien dans sa baraque. Ce n'était qu'un immense terrain vague d'une cinquantaine d'hectares, avec des bâtiments posés ici et là au hasard, des flaques et des nids-de-poule, des recoins sombres. Moi qui avais imaginé que l'endroit grouillait d'activité, dans la journée... Au temps pour moi. Mais il y en avait sans doute un minimum pour masquer les allées et venues de quelques clandestins.

De retour près de la Cadillac, j'étais appuyé contre le pare-chocs lorsque les trois hommes ressortirent. Beck et Duke marchaient en tête, pendant que Doll s'attardait à l'entrée. J'avais toujours les mains dans les poches. J'étais toujours prêt à tirer sur Duke en premier. Mais je ne vis aucune manifestation d'agressivité dans leur attitude. Aucune sorte de méfiance. Beck et Duke s'approchèrent tranquillement de la voiture. Ils semblaient fatigués et préoccupés. Doll resta sur le seuil, comme si l'endroit lui appartenait.

— On y va, dit Beck.

— Non, attendez ! lui lança Doll. Il faut d'abord que je parle à Reacher.

Beck stoppa net. Mais ne se retourna pas.

— Cinq minutes, ajouta Doll. C'est tout. Après, je fermerai à votre place.

Beck ne dit rien. Duke non plus. Ils paraissaient agacés, mais n'émirent pas d'objection. Gardant les mains dans mes poches, je repartis vers la porte d'entrée. Doll me fit entrer dans la salle de secrétariat puis dans le bureau du fond. On passa encore une autre porte avant d'entrer dans une cabine aux murs de verre, située dans l'entrepôt lui-même. J'aperçus un élévateur à fourche et des étagères métalliques remplies de tapis. Elles mesuraient facilement six mètres de haut et les tapis étaient tous roulés et noués avec des ficelles.

La petite pièce dans laquelle on se trouvait avait une porte qui donnait sur l'extérieur et un bureau sur lequel trônait un ordinateur. La chaise, qui avait connu des jours meilleurs, laissait apparaître des morceaux de mousse jaunie à toutes les coutures. Doll y prit place, leva les yeux vers moi, puis esquissa un vague sourire.

— Qu'est-ce qu'il y a ? lui demandai-je.

— Vous voyez cet ordinateur ? Il est connecté avec tous les services de véhicules

automobiles du pays.

— Et alors ?

— Alors, je peux vérifier toutes les plaques d'immatriculation.

Je ne répliquai rien. Il sortit une arme de sa poche. Un geste souple et rapide. Il brandit un PSM de l'époque soviétique, un petit automatique, si mince et lisse qu'il n'accroche pas les vêtements quand on le sort. Il lui faut des munitions russes assez bizarres, difficiles à trouver. Il possède aussi un cran de sûreté à l'arrière de la barrette. Celui de Doll était positionné en avant, et je n'arrivais pas à me souvenir si cela voulait dire *sécurité* ou *feu*.

— Qu'est-ce que vous voulez ? insistai-je.

— Je voudrais confirmer quelque chose avec vous. Avant que je rende tout ça public et que je grimpe quelques échelons.

— Et vous comptez vous y prendre comment ?

— En leur racontant deux ou trois petites choses qu'ils ne savent pas encore. Peut-être qu'avec ça je m'offrirai un bon petit bonus. Les cinq mille dollars qu'ils vous proposent, par exemple.

Tout en pressant légèrement la détente du Glock, dans ma poche, je regardai vers la fenêtre du bureau, derrière nous. J'aperçus Beck et Duke, debout devant la Cadillac. Ils me tournaient le dos. Ils se tenaient à dix ou douze mètres de nous. *Trop près*.

— J'ai largué la Nissan pour vous, me dit Doll.

— Où ?

— Aucune importance, lâcha-t-il en souriant.

— Quoi ?

— Vous l'aviez volée, non ? Vous l'aviez prise au hasard, dans un centre commercial.

— Et alors ?

— Elle portait des plaques du Massachusetts. Des fausses. Leur numéro n'a jamais été distribué.

*Des erreurs, qui reviennent me hanter.* Je ne répliquai rien.

— Alors je suis allé vérifier le numéro d'identification du véhicule. Toutes les voitures en ont. Une petite plaque de métal, tout en haut du tableau de bord.

— Je le sais, merci.

— C'était bien celui d'une Nissan. Parfait. Mais il était enregistré à New York. Il appartenait à un type qui s'était fait arrêter cinq semaines plus tôt. Par les fédéraux.

Je restai muet.

— Ça vous ennuie de m'expliquer ça ?

Je ne répondis pas.

— Peut-être qu'on me laissera vous éliminer moi-même. Ça risque de ne pas me déplaire.

— Vous croyez ?

— Ce ne sera pas la première fois, précisa-t-il comme s'il avait quelque chose à prouver.

— Vous en avez buté combien ?

— Assez.

Je regardai de nouveau par la fenêtre, lâchai le Glock et sortis les mains de mes poches.

— La liste de New York n'est peut-être pas à jour, lui dis-je alors. C'était une vieille voiture. Elle a pu être volée un an plus tôt en dehors de l'État. Vous avez vérifié le code d'authentification ?

— Où ça ?

— En haut de l'écran, sur la droite. Il faut qu'il ait les bons numéros pour être à jour. J'étais

flic militaire. Je me suis baladé dans les services d'identification plus souvent que vous.

— Je hais les mecs de la police militaire.

Je regardai son flingue.

— Hâissez qui vous voulez, ça m'est égal. Je vous dis seulement que je sais comment marche le système. Et que j'ai commis la même erreur que vous. Plus d'une fois.

Il resta un moment sans rien dire, puis cracha :

— C'est des conneries !

À mon tour de sourire.

— Alors, allez-y, si vous n'avez pas peur du ridicule. Pour ce que ça me fait...

Il resta un long moment sans réagir. Puis il passa son arme de la main droite à la main gauche et saisit la souris. Il essaya de garder un œil sur moi pendant qu'il cliquait et tapotait. J'avançai la tête, comme si j'étais intéressé par ce qui se passait sur l'écran. La page du fichier de New York s'afficha. J'avançai encore un peu, tournant autour de son épaule. Doll entra ce qui avait dû être le numéro originel de la plaque de la Nissan, apparemment de mémoire. Il tapa *rechercher*. L'écran se redessina. Je m'approchai encore, faisant mine d'être prêt à lui prouver qu'il se trompait.

— Où ? interrogea-t-il.

— Ici, lui répondis-je, en tendant les deux mains vers le moniteur.

Mais elles ne se posèrent pas sur l'écran. La droite s'arrêta sur sa nuque, et la gauche attrapa le flingue qu'il avait gardé à la main. L'arme tomba à terre et résonna sèchement sur le linoléum. Les yeux tournés vers la fenêtre du bureau, je vis que Beck et Duke avaient toujours le dos tourné. J'appliquai alors mes deux mains autour du cou de Doll, et je serrai. Il commença par se débattre comme un sauvage. Je renforçai mon étreinte. La chaise tomba sous lui. Je serrai encore plus fort.

Je regardai la fenêtre. Beck et Duke étaient toujours debout au même endroit. Leur souffle faisait des volutes en s'échappant de leurs lèvres. Doll planta ses ongles dans mes poignets. J'augmentai la pression. Sa langue sortit de sa bouche. Puis il fit ce qu'il avait de mieux à faire : il me lâcha les poignets, passa les bras derrière lui et tenta d'atteindre mes yeux. Mais je reculai la tête, lui passai une main sous le menton et lui plaquai l'autre contre la tempe. D'un coup sec, je lui dévissai la mâchoire vers la droite, lui fis basculer le visage en avant vers la gauche, et lui brisai la nuque.

Je relevai la chaise et la rangeai sous le bureau. Je saisis son flingue, en éjectai le chargeur. Il était plein. Huit balles Soviet Pistol de 5.45. Elles ont à peu près la même taille que les .22 et elles sont lentes, mais il paraît qu'elles tapent dur. Les forces de sécurité soviétiques avaient l'air d'en être très satisfaites. Je vérifiai la chambre. Il y avait une balle, dedans. Je vérifiai aussi la barrette du cran de sûreté. Il était mis sur *feu*. Je remontai le tout, le laissai armé et fermé. Puis je le glissai dans ma poche de gauche.

J'entrepris alors de fouiller les vêtements de Doll. Le bazar habituel : un portefeuille, un mobile, une pince à billets sans beaucoup d'argent et une impressionnante série de clefs. Je laissai tout sur le bureau, ouvris la porte qui donnait à l'extérieur et jetai un coup d'œil sur les alentours. Beck et Duke étaient à présent cachés par le coin du bâtiment. Je les voyais mais eux ne me voyaient pas. Il n'y avait personne d'autre dans les parages. J'avançai jusqu'à la Lincoln de Doll et ouvris la portière passager. Je trouvai l'ouverture du coffre, qui s'entrebâilla sans bruit. Retournant à l'intérieur, je tirai le corps vers la voiture par le col de ses vêtements. Puis, je soulevai le capot et hissai le cadavre de Doll dans le coffre. Je refermai doucement celui-ci ainsi que la portière avant.

Je regardai ma montre. Les cinq minutes étaient écoulées. Je devrais finir plus tard le traitement des ordures. Je retournai dans le cube de verre, traversai le bureau du fond, le secrétariat, passai la porte d'entrée et sortis rejoindre les deux autres. En m'entendant, Beck et Duke se retournèrent. Le premier avait l'air d'avoir froid et paraissait agacé d'avoir attendu. Duke, lui, tremblait un peu, ses yeux mouillés de fatigue. Il bâilla. Il avait tout du gars qui n'a pas dormi depuis trente-six heures. *Je vois trois avantages à ça.*

— Je conduis, déclarai-je. Si vous voulez bien.

Il hésita et ne dit rien.

— Vous savez que je sais conduire. Vous m'avez fait conduire toute la journée. J'ai fait ce que vous vouliez. Doll vous a tout raconté.

Il resta muet.

— Est-ce que c'était un autre test ?

— Tu as trouvé l'émetteur, me dit-il.

— Vous pensiez vraiment que je ne le trouverais pas ?

— Tu aurais pu agir différemment si tu ne l'avais pas trouvé.

— Et pourquoi ? Je voulais juste revenir ici, au plus vite et entier. J'ai été exposé, dix heures d'affilée. Ce n'était pas amusant. J'ai plus à perdre que vous, quelles que soient vos affaires.

Il ne répondit rien à cela.

— À vous de voir, lâchai-je comme si je m'en moquais.

Il hésita encore une seconde, laissa échapper un profond soupir puis me tendit les clefs. C'était le premier avantage. Il y a toujours quelque chose de symbolique dans le fait de tendre un jeu de clefs à quelqu'un. Cela tient de la confiance et de l'inclusion. En l'occurrence, cela me rapprochait du centre du cercle. J'étais moins un outsider. Et c'était un gros paquet de clefs : celles de la maison, celles des bureaux, celles de la voiture. Il y en avait peut-être une douzaine. Cela faisait beaucoup de métal. C'était très symbolique.

Beck assista à la transaction sans faire aucun commentaire. Il se contenta d'aller s'asseoir à l'arrière de la voiture. Duke, lui, se laissa tomber sur le siège passager. Quant à moi, je m'installai au volant et mis le moteur en route. J'arrangeai mon imper autour de moi de sorte que les deux armes dans mes poches reposent sur mes cuisses. J'étais prêt à les sortir et à les utiliser si un portable sonnait. J'avais une chance sur deux que le prochain appel leur annonce la découverte du corps de Doll. Autrement dit, ce prochain appel serait aussi le dernier. Pour eux ou pour moi.

Mais aucun téléphone ne sonna. Je conduisis tranquillement et trouvai partout les bonnes routes. Je tournai vers l'est, en direction de l'Atlantique. Il faisait déjà nuit noire. J'arrivai sur le promontoire en forme de paume, empruntai le « doigt » et continuai jusqu'au manoir. Les lumières brillaient sur le sommet du mur. Le barbelé scintillait. Paulie nous attendait devant le portail ouvert. Il me jeta un regard noir tandis que je passais devant lui. Je l'ignorai, continuai vers la maison et m'arrêtai sur l'esplanade, devant la porte d'entrée.

Beck sortit aussitôt et Duke se secoua avant de le suivre dehors.

— Où est-ce que je mets la voiture ? demandai-je.

— Dans le garage, connard. Sur le côté de la maison.

C'était le deuxième avantage. J'allais me retrouver cinq minutes tout seul.

Je fis le tour de l'esplanade et me dirigeai vers le sud du manoir. Le garage était en fait un bâtiment à part, dressé dans une petite cour cernée de murs, qui avait dû, un temps, servir d'écurie. C'était un édifice de granit, surmonté d'une coupole d'aération pour laisser échapper les odeurs. Les box des chevaux avaient été abattus pour fabriquer quatre garages et le

grenier à foin avait été transformé en appartement. C'était là que devait vivre le mécano tranquille que j'avais vu dans la cuisine.

La porte ouverte de la partie gauche du bâtiment donnait sur un espace vide. J'y entrai la Cadillac et coupai le moteur. Il faisait sombre à l'intérieur. Les murs étaient encombrés d'étagères pleines de tout le fourbi qui s'empile habituellement dans un garage : bidons d'huile, seaux, vieilles bouteilles de cire, un compresseur à pneus et une pile de chiffons usés.

Je glissai les clefs dans ma poche et m'extirpai de la voiture, écoutai la sonnerie du téléphone, au loin dans la maison. Rien d'autre. M'approchant des étagères, je tâtai vaguement la pile de chiffons, en saisis un qui avait la taille d'une serviette de toilette. Il était sale et noirci de taches de graisse. Je l'utilisai pour nettoyer une trace imaginaire sur le pare-chocs de la Cadillac, tout en regardant autour de moi. Personne. J'emballai dans le chiffon le PSM de Doll, le Glock de Duffy ainsi que les deux magasins de rechange, et glissai le tout sous mon manteau. Il était peut-être possible d'introduire les armes dans la maison. Peut-être...

J'aurais pu y rentrer par la porte de derrière, laisser sonner le détecteur de métaux et jouer l'étonné durant quelques secondes avant de sortir de ma poche l'énorme jeu de clefs. J'aurais pu les exhiber comme pour expliquer la chose. Une erreur classique. Cela aurait pu marcher. Peut-être. Cela aurait dépendu de leur niveau de suspicion. Quoi qu'il en soit, il m'aurait ensuite été difficile de sortir les armes de la maison. En supposant qu'il n'y ait pas un coup de fil d'urgence, il y avait des chances pour que je ressorte normalement avec Beck, Duke, ou les deux ensemble, et il n'était pas garanti qu'on me laisse encore le trousseau de clefs. Aussi avais-je le choix. Prendre un risque ou jouer la sécurité ? Je choisis la seconde option et laissai donc les armes à feu à l'extérieur.

Je sortis de la cour du garage et revins tranquillement vers l'arrière de la maison. Je m'arrêtai au coin du mur, m'immobilisai un instant puis tournai à quatre-vingt-dix degrés et suivis le mur en direction des rochers, comme si je voulais aller me balader du côté de l'océan. C'était le calme plat. La mer était d'huile et une houle arrivant du sud-est déformait mollement sa surface. L'eau paraissait noire et infiniment profonde. Je la contemplai un moment puis me baissai et déposai les armes emballées dans un petit creux de rocher, contre le mur, recouvert de quelques herbes éparses. Il faudrait vraiment marcher dessus pour découvrir mon baluchon improvisé.

Je fis demi-tour et courbai le dos sous mon imper, l'air de celui qui était allé chercher quelques instants de tranquillité. Tout était paisible. Les oiseaux avaient disparu. Il faisait trop sombre pour eux. Ils étaient plus en sécurité dans leurs nids. Je contournai l'angle de la maison et me dirigeai vers la porte de derrière pour entrer par la cuisine. Le détecteur de métaux résonna. Duke, le mécanicien et la cuisinière, tous se tournèrent vers moi. Je m'arrêtai un instant, sortis les clefs et les brandis devant eux. Ils se détournèrent. J'entrai alors et posai le trousseau sur la table devant Duke. Qui l'y laissa.

Le troisième avantage que je tirai de la grosse fatigue de Duke se déroula tranquillement tout au long du dîner. Il avait le plus grand mal à garder les yeux ouverts et ne prononça pas une parole. Il faisait chaud dans la cuisine ; on y avalait le genre de nourriture susceptible de plonger n'importe qui dans le sommeil : soupe épaisse, steak et patates. En grande quantité. La cuisinière semblait travailler à la chaîne tant elle était productive. Il y avait une assiette en plus, remplie avec une portion d'un peu de tout, intacte sur le comptoir. Comme si quelqu'un avait l'habitude de dîner deux fois.

Je mangeai rapidement ; non sans tendre l'oreille pour le téléphone. J'imaginai que je

pourrais me saisir du trousseau de clefs pour me trouver dehors dès la fin de la première sonnerie. Dans la Cadillac avant la fin de la deuxième. Et au milieu de l'allée avant la fin de la troisième. Je pourrais faire voler la barrière en fonçant au travers. Je pourrais rouler sur le corps de Paulie.

Mais le téléphone ne sonna pas. On n'entendait aucun bruit dans la maison, excepté celui des mangeurs qui mâchaient. Je ne vis pas de café. Ce qui eut pour effet de me contrarier. J'aime le café. Je bus de l'eau à la place. Elle venait du robinet au-dessus de l'évier et sentait le chlore. La femme de chambre revint de la salle à manger avant que j'aie terminé mon deuxième verre. Elle s'approcha de l'endroit où j'étais assis, un peu gauche dans ses chaussures démodées. Elle était timide, avec l'air d'une Irlandaise qui aurait effectué le trajet direct de Connemara à Boston, pour ne pas y trouver de travail.

— M. Beck demande à vous voir, me dit-elle.

Ce n'était que la deuxième fois que j'entendais sa voix. Elle avait une petite intonation irlandaise, aussi. Son cardigan restait bien serré autour d'elle.

— Tout de suite ?

— Je crois, oui.

Il m'attendait dans la pièce carrée avec la table en chêne sur laquelle j'avais joué à la roulette russe pour lui.

— La Toyota était de Hartford, dans le Connecticut, me dit-il. Angel Doll en a localisé la plaque ce matin.

— Dans le Connecticut, il n'y a pas de plaque à l'avant, rétorquai-je, parce qu'il fallait bien que je dise quelque chose.

— On connaît les propriétaires.

Silence. Je le regardai droit dans les yeux. Il me fallut une fraction de seconde pour saisir le sens de ses paroles.

— Comment les connaissez-vous ?

— Relations d'affaires.

— Dans le commerce du tapis ?

— Ça ne vous regarde pas.

— Qui sont-ils ?

— Ça ne vous regarde pas non plus.

Je ne répondis rien. Il ajouta :

— Mais, il y a un problème. Les gens que vous avez décrits ne sont pas ceux qui possèdent ce pick-up.

— Vous êtes sûr ?

— Oui. Vous les décrivez grands, aux cheveux clairs. Les gars qui possèdent cette Toyota sont hispaniques. Petits et bruns.

— Alors, qui étaient les types que j'ai vus ? demandai-je, parce qu'il fallait bien que je demande quelque chose.

— Deux possibilités. La première, c'est que l'on aurait volé leur pick-up.

— Ou ?

— La seconde, c'est qu'ils ont agrandi leurs effectifs.

— Les deux sont possibles.

Il secoua la tête.

— Non, pas la première. Je les ai appelés. Il n'y a pas eu de réponse. Alors, je me suis renseigné autour de moi. Ils ont disparu. Il n'y a aucune raison qu'ils disparaissent

simplement parce que l'on a volé leur camionnette.

— Alors, ils ont augmenté leur tableau de service.

— Et décidé de mordre la main qui les nourrit.

Je ne répondis rien.

— Vous êtes certain qu'ils ont utilisé des Uzi ? interrogea-t-il.

— C'est ce que j'ai vu.

— Ce n'étaient pas des MP5K ?

— Non, impossible, répondis-je avant de me détourner.

Aucune comparaison. Rien à voir. Le MP5K est une petite mitraillette Heckler & Koch sortie au début des années soixante-dix. Elle a deux grosses poignées moulées dans du plastique de luxe. Et une allure très futuriste. Comme un accessoire de cinéma. À côté, un Uzi ressemble à un assemblage monté par un aveugle dans un tunnel.

— Aucune possibilité que l'enlèvement ne soit que le fait du hasard ?

— Non. Pas une chance sur un million.

Il hocha la tête.

— Alors, c'est une déclaration de guerre, dit-il. Et ils se terrent quelque part.

— Pourquoi est-ce qu'ils feraient ça ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

Il y eut un silence. Aucun bruit ne montait de la mer. Elle est inaudible, la houle qui arrive et s'efface.

— Vous allez essayer de les retrouver ? demandai-je.

— Et comment ! rétorqua Beck.

Duke m'attendait dans la cuisine. Il était impatient et en colère. Il voulait m'emmener là-haut et m'enfermer dans ma chambre pour la nuit. Je ne protestai pas. Une porte verrouillée sans clef à l'intérieur constitue un excellent alibi.

— Six heures et demie, demain, pour le boulot, me dit-il.

J'attendis qu'il ferme la porte et que le bruit de ses pas s'éloigne avant de m'occuper du talon de ma chaussure. Il y avait un message de Duffy : *Retour OK ? J'appuyai sur la touche réponse et tapai : Amenez une voiture à un kilomètre de la maison. Laissez-la avec la clef sur le siège. Approche silencieuse, pas de lumière.*

Je pressai la touche *envoyer*. Il y eut un petit délai. Elle devait utiliser un portable. Elle devait attendre dans sa chambre d'hôtel avec son ordinateur branché et allumé. Qui devait dire : *Bing ! Vous avez un message !*

Elle me renvoya : *Pourquoi ? Quand ?*

Je lui écrivis : *Pas de question. Minuit.*

Un long instant passa, puis elle envoya : *OK.*

*Retirez-la à six heures, sans bruit.*

*OK, répliqua-t-elle.*

*Beck connaît les propriétaires de la Toyota.*

Quatre-vingt-dix pénibles secondes plus tard, elle demandait : *Comment ?*

*« Relation d'affaires ».*

*Des précisions ?*

*Aucune.*

Elle me répondit par un simple mot : *Merde.*

J'attendis. Elle ne me renvoya rien d'autre. Elle devait s'entretenir avec Eliot. Je les

imaginai, parlant vite, sans se regarder, essayant de prendre une décision. J'envoyai une question :

*Combien en avez-vous arrêté à Hartford ?*

*Tous. C'est-à-dire, trois.*

*Est-ce qu'ils parlent ?*

*Pas un seul mot.*

*Des avocats ?*

*Pas d'avocat.*

Pas très pratique comme moyen de conversation, mais cela me donnait tout le temps que je voulais pour réfléchir. Des avocats, cela aurait été fatal. Beck aurait réussi à entrer en contact avec eux. Tôt ou tard, il lui serait passé par la tête d'aller voir si ses copains avaient été arrêtés.

*Pouvez-vous les laisser sans aucun contact avec l'extérieur ?* tapai-je sur mon minuscule clavier.

*Oui, deux ou trois jours.*

*Alors, faites le.*

Il y eut un long silence, puis Duffy me dit :

*Qu'est-ce que Beck pense ?*

*Qu'ils ont déclaré la guerre et qu'ils se terrent.*

*Qu'est-ce qu'ils ont l'intention de faire ?*

*Je ne sais pas.*

*On va laisser la voiture. Conseil : utilisez-la pour filer.*

*Peut-être.*

Nouveau long silence, puis :

*Éteignez votre appareil. N'usez pas votre batterie.*

Je souris. Duffy était décidément une femme très pratique.

Je restai allongé tout habillé sur le lit pendant trois heures à guetter une éventuelle sonnerie de téléphone. Je n'entendis rien. Je me levai un peu avant minuit, roulai le tapis d'Orient et me couchai sur le plancher, l'oreille collée contre les planches de chêne, pour écouter. C'est encore le meilleur moyen de déceler les plus petits bruits dans une maison. J'entendais le système de chauffage. J'entendais le vent autour du manoir. Il gémissait doucement. L'océan lui-même était calme. La bâtisse était calme. Elle était construite en pierres de taille. Aucun craquement, aucun grincement. Aucune activité humaine. Aucune conversation, aucun mouvement. Duke devait dormir du sommeil... du juste. C'était le troisième avantage de son extrême fatigue. Il représentait la seule personne susceptible de m'inquiéter. Le seul professionnel.

Je laçai mes chaussures et ôtai mon blouson. Je portais toujours le jean noir que la bonne m'avait fourni. Je soulevai la vitre de la fenêtre jusqu'en haut et m'assis sur le rebord, face à la chambre. Je regardai la porte. Puis, je me tournai et regardai dehors. Il y avait un mince coin de lune et de petites étoiles. Un peu de vent, aussi. Et quelques nuages épars. L'air était froid et salé. L'océan remuait faiblement.

Je balançai mes jambes à l'extérieur, roulai sur la balustrade et grattai avec les pointes de pied pour trouver une faille dans la façade, à l'endroit d'une jointure entre les pierres, par exemple. Une fois mon pied bloqué, je m'accrochai des deux mains au rebord et tendis le corps à l'extérieur. D'une main, j'abaissai la vitre jusqu'à ce qu'il ne reste que cinq centimètres d'ouverture. Je me glissai alors de côté et tâtonnai à la rencontre d'un tuyau

partant de la gouttière et descendant jusqu'en bas. J'en trouvais un à un mètre de là. Un gros tuyau de fonte qui devait faire une quinzaine de centimètres de diamètre. J'y plaquai la paume droite. Il avait l'air solide. Mais un peu loin. Je ne suis pas quelqu'un d'agile. Sélectionnez-moi pour les JO, je serais lutteur, boxeur ou haltérophile. Pas gymnaste.

Je ramenai donc ma main et, du bout des pieds, me propulsai de côté vers la droite. Par à-coups, je déplaçai ma paume gauche sur le rebord, jusqu'à ce qu'elle soit bloquée par l'angle de la fenêtre. J'agrippai alors le tuyau de la main droite. La fonte était peinte et je la sentais froide et un peu glissante d'humidité. Je mis mon pouce devant et mes doigts derrière. J'évaluai ma prise, tendis un peu plus le corps. J'étais étalé de tout mon long contre le mur. J'égalisai la pression entre mes mains et appuyai de toutes mes forces en avant. J'écartai brusquement les pieds de la saillie et les jetai de chaque côté du tuyau. Je tirai de nouveau, lâchai le rebord et ramenai ma main gauche vers la droite. À présent, j'avais le tuyau entre les deux mains. Ma prise tenait bon. Mes pieds étaient à plat sur le mur. Mes fesses pointaient vers l'extérieur, à quinze mètres au-dessus du sol.

Le vent se prit dans mes cheveux. Il faisait froid.

*Un boxeur, pas un gymnaste...* Je pouvais tenir comme ça la nuit entière. Pas de problème. Mais je ne savais pas comment me laisser descendre. Je tendis les bras et amenai mon corps vers le mur, tout en faisant glisser mes mains sur une quinzaine de centimètres. Mes pieds suivirent et je laissai mon poids faire le reste. Cela semblait marcher. Je recommençai. Je descendis ainsi, quinze centimètres par quinze centimètres. En m'essuyant chaque fois les paumes pour les débarrasser de l'humidité qui s'y installait. Malgré le froid, je transpirais. Ma main droite me faisait toujours souffrir après mon bras de fer avec Paulie. Il restait encore plus de treize mètres avant de toucher le sol. Je continuai ma progression. Je me trouvais à présent à hauteur du premier étage. C'était lent mais sûr. Sauf que, toutes les cinq secondes j'envoyais un choc de cent dix kilos sur un tuyau de fonte vieux d'une centaine d'années. Or, comme tout métal, la fonte rouille et se désagrège.

Elle bougeait un peu. Je la sentais vibrer et trembler sous moi. Elle était glissante. Je devais m'y agripper avec les doigts pour être sûr de m'y maintenir. Mes articulations frottaient sur la pierre mais je continuais à descendre par saccades. Je finis par développer un rythme. Alors, plutôt que de persécuter ce pauvre tuyau, je tentai d'amortir le choc avec mes bras et mes épaules, et de me plier au maximum au niveau de la taille.

J'arrivai enfin aux fenêtres du rez-de-chaussée. Ici, le conduit semblait plus solide. Peut-être était-il fixé à une base de béton. Ma dernière détente fut la bonne. D'un bond, je me retrouvai sur le sol. En sentant la roche massive sous mes pieds, je poussai un soupir de soulagement et m'écartai du mur. Je m'essuyai les mains sur mon pantalon, me redressai et écoutai. C'était bon d'être en dehors de la maison. L'air me caressait comme un velours. Je n'entendais rien. Il n'y avait pas de lumière aux fenêtres. Sentant soudain le froid de l'air sur mes dents, je compris que je souriais. Je levai les yeux vers la lune, me secouai et me mis à marcher tranquillement pour aller chercher mes amies dans leur cachette.

Elles étaient toujours enroulées dans leur chiffon, sous les herbes rachitiques. Je laissai le PSM de Doll là où il était. Je préférais le Glock. Je le déballai et, par habitude, le vérifiai avec attention.

Dix-sept balles dans le flingue, dix-sept dans chacun des chargeurs. Cinquante et une Parabellum 9 mm. Si j'en tirais une, je devrais sans doute les tirer toutes. Ce qui veut dire que quelqu'un aurait gagné, et quelqu'un aurait perdu. Je mis les chargeurs dans ma poche, glissai l'arme sous ma ceinture et m'avançai au-delà des limites du garage pour avoir un premier aperçu du mur, au loin. Il était toujours éclairé, de lumières blanches, agressives,

aussi violentes que celles d'un stade, tandis qu'il régnait autour une obscurité totale. Le pavillon du gardien baignait dans une lueur glauque. Les barbelés scintillaient. Le portail était tout près, fermé par une chaîne. L'ensemble avait l'air de l'enceinte extérieure d'une prison du XIX<sup>e</sup> siècle. Ou d'un asile.

Je le considérai pendant un long moment, cherchant le meilleur moyen d'en sortir, puis je me dirigeai vers la petite cour pavée. L'appartement au-dessus des anciennes écuries apparaissait sombre et calme. Les portes du garage étaient toutes fermées, mais aucune n'avait de verrou. D'énormes et vieux battants de bois avaient été installés bien avant que l'on ne pense à voler des voitures. Je repérai quatre séries de portes, et quatre garages. Celui de gauche renfermait la Cadillac. Comme j'y étais déjà entré, j'allai visiter les trois autres, d'un pas tranquille. Le deuxième contenait une autre Lincoln Town Car, noire, la même que celle d'Angel Doll, la même que celle utilisée par les gardes du corps. Elle était rutilante et avait les portes verrouillées.

Le troisième garage était totalement vide. Et bien propre, comme lorsqu'on donne un bon coup de balai. J'en voyais les traces sur le sol, maculé par endroits de taches d'huile, avec ça et là quelques fibres de tapis oubliées par celui qui avait balayé. Elles étaient courtes et raides, et je n'en distinguais pas la couleur dans le noir. Sans doute du gris. Comme si elles provenaient d'un sac de toile. Un détail qui ne me parlait pas. Je poursuivis donc ma visite.

Je trouvai ce que je voulais dans le quatrième garage. J'en ouvris grandes les portes et laissai entrer assez de clair de lune pour voir ce qui se passait. La vieille Saab que la bonne avait utilisée pour le marché était là, garée près de l'établi, derrière lequel apparaissait une fenêtre crasseuse. Il y avait un étau fixé sur sa table et couvert d'outils. De vieux outils, aux manches de bois assombris par les ans et la graisse. Je découvris un poinçon. Une simple pointe d'acier, au manche rond et gros, taillé dans du chêne. Je le glissai dans l'étau, à environ un demi-centimètre de profondeur, et serrai fort. Je tirai sur le manche et pliai la tige d'acier jusqu'à lui donner un bel angle de quatre-vingt-dix degrés. Puis je desserrai l'étau, considérai mon œuvre avec satisfaction, et la rangeai dans la poche de ma chemise.

Ensuite, je mis la main sur un ciseau. Une lame de près de trois centimètres de long, avec un joli manche de frêne. Il devait bien avoir soixante-dix ans d'âge. En cherchant un peu, je trouvai une pierre à aiguiser et une boîte un peu rouillée de liquide à affûter. J'en déposai quelques gouttes sur la pierre et les étalai avec le bout du ciseau. Puis je travaillai l'acier jusqu'à ce qu'il en ressorte brillant ; ensuite, je m'attaquai à l'autre face. J'obtins ainsi une lame ultra-tranchante, qui faisait penser à l'acier de haute qualité de Pittsburgh. Je l'essuyai sur mon pantalon, sans l'essayer sur le bord de mon pouce. Je n'avais pas envie de saigner. Je savais qu'il était aiguisé à la perfection rien qu'en le regardant.

Je ressortis dans la cour et la traversai, mes nouveaux outils glissés dans mes poches. J'avais le ciseau si les choses devaient rester silencieuses, et le Glock si je pouvais me permettre de faire du bruit.

Puis je passai en revue mes priorités. *La maison d'abord*, décidai-je. Je n'aurais vraisemblablement plus l'occasion de la visiter.

La porte extérieure de la cuisine était fermée, mais d'un mécanisme rudimentaire. Grâce au poinçon coudé, il me fallut moins d'une minute pour me retrouver à l'intérieur. Là, je m'arrêtai, écoutai. Je ne voulais pas tomber sur la cuisinière. Peut-être se couchait-elle tard, occupée à préparer des pâtisseries pour le petit déjeuner, par exemple. Ou peut-être que l'Irlandaise était là, aussi.

Mais je n'entendis que le silence. Les odeurs de la cuisine me parvinrent aux narines.

J'écoutai de nouveau. La pièce était calme et déserte. Je posai le poinçon devant moi sur le sol, le ciseau à côté de lui, puis le Glock et les deux chargeurs. Je ne voulais surtout pas déclencher le détecteur de métaux. Dans le silence de la nuit, il aurait fait l'effet d'une sirène. Je fis glisser le poinçon par terre, bien contre les bords, et le poussai devant moi au milieu de la cuisine. Je fis la même chose avec le ciseau. Presque tous les détecteurs de métaux ont une zone morte, tout en bas. Ceci parce que certaines élégantes chaussures d'homme contiennent une cambrure de métal dans la semelle, ce qui leur donne souplesse et solidité en même temps. Les détecteurs de métaux sont donc conçus pour ignorer les chaussures.

Enfin, je me redressai et passai la porte. Que je refermai soigneusement derrière moi. Je repris ensuite mon équipement et remplis mes poches. J'hésitai à ôter mes chaussures. Il est plus facile de se balader en chaussettes. Mais, si la nécessité s'en fait sentir, les souliers peuvent représenter des armes redoutables. Frappez quelqu'un avec votre chaussure et vous l'immobilisez. Avec votre pointe de pied, vous vous cassez un orteil. Et il faut du temps pour que cela guérisse. Si je devais sortir vite, je ne voulais surtout pas avoir à courir pieds nus sur les rochers. Ni à grimper ainsi au mur. Je décidai donc de les garder et de marcher prudemment. Le manoir était une construction solide. Cela valait le coup. Je me mis au travail.

D'abord, je fouillai la cuisine, à la recherche d'une lampe de poche. Je n'en trouvai pas. La plupart des maisons situées au bout d'un long éperon rocheux ont des coupures de courant, de temps à autre. Aussi les gens gardent-ils toujours une lampe torche à portée de main. Mais les Beck ne semblaient pas en avoir. Je ne mis la main que sur une boîte d'allumettes. J'en glissai trois dans ma poche et en grattai une sur la boîte. À la lueur de la flamme, je cherchai le trousseau de clefs que j'avais laissé sur la table. Ces clefs m'auraient diablement aidé, mais elles n'étaient pas là. Ni sur la table, ni sur un crochet près de la porte, ni ailleurs. Je n'en fus pas très surpris. Ça aurait été trop beau de les trouver là.

Je soufflai la flamme et me débrouillai dans le noir jusqu'au haut de l'escalier qui menait à la cave. Je me glissai en bas comme je pus et grattai une autre allumette à l'aide de l'ongle de mon pouce. Je suivis l'entrelacement de fils qui conduisaient à la boîte de fusibles. Près de laquelle il y avait une étagère où trônait une lampe torche. L'endroit le plus stupide où entreposer ce genre d'objet. Quand un fusible saute, ce n'est pas arrivé au disjoncteur que vous voulez trouver votre lampe, c'est avant.

Celle-ci était une grande Maglite noire, de la longueur d'une matraque, avec six piles D à l'intérieur. De celles qu'on utilisait dans l'armée. Elles étaient garanties incassables, mais on avait découvert que cela dépendait de ce qu'on frappait, et avec quelle force. Je l'allumai puis éteignis l'allumette, en crachant sur l'extrémité avant de la glisser dans ma poche.

Braquant le faisceau sur le disjoncteur, je l'examinai un instant. Porte métallique, vingt fusibles à l'intérieur. Aucun d'eux ne portait la mention *gardien*. Le pavillon devait être alimenté séparément, ce qui semblait logique. Aucun intérêt de faire courir des fils électriques jusqu'au manoir puis d'en faire repartir quelques-uns vers le poste de garde. Autant lui installer directement son propre compteur. Je n'en fus pas surpris, mais vaguement déçu. Il aurait été sympathique de pouvoir éteindre les lumières du mur d'enceinte. Avec un haussement d'épaules, je refermai la boîte, me retournai et allai jeter un coup d'œil du côté des deux portes fermées.

Elle ne l'étaient plus. La première chose à faire avant de s'attaquer à une serrure, consiste à vérifier si elle n'est pas déjà ouverte. Sinon, c'est le ridicule assuré. Les deux battants s'ouvrirent donc aisément... d'un simple coup de poignet.

La première pièce était complètement vide. C'était un cube parfait, d'environ deux mètres

quarante de côté. J'y passai le faisceau de ma lampe. Les murs étaient en pierre, le sol en ciment. Il n'y avait pas de fenêtre. Cela ressemblait à une réserve. C'était d'une propreté parfaite. Il n'y avait rien dedans. Pas de fibre de tapis, pas la moindre saleté. L'endroit avait été balayé ou aspiré, sans doute un peu plus tôt dans la journée. Il paraissait néanmoins un peu froid et humide. Exactement ce qu'on attendrait d'un cellier. Cela sentait la poussière enfermée dans un sac d'aspirateur. Et il y avait la trace d'un autre effluve dans l'air. Une odeur très faible, énigmatique, à la limite de l'imperceptibilité. Elle me semblait vaguement familière, pourtant. Lourde et parcheminée, à la fois. Quelque chose que je devais connaître. Ou reconnaître. Je pénétrai dans la pièce, éteignis la lampe, fermai les yeux et, debout dans la plus complète obscurité, je me concentrai. L'odeur disparut. C'était comme si mes mouvements avaient dérangé les molécules d'air, qui s'étaient alors laissées absorber par l'humidité du granit souterrain. Malgré mes efforts, je ne pus retrouver ce parfum si particulier. Je décidai donc d'abandonner. C'était comme la mémoire. La pourchasser signifiait la perdre. Et je n'avais pas de temps à gaspiller.

Je rallumai la lampe torche, ressortis dans le corridor de la cave et refermai la porte derrière moi. Immobile, je tendis l'oreille. J'y distinguai le ronflement de la chaudière. Rien d'autre. J'essayai la pièce suivante. Vide, elle aussi. Mais en ce sens qu'elle était en ce moment inoccupée. Il y avait des affaires, dedans. C'était une chambre.

Elle était un peu plus grande que la réserve. Peut-être trois mètres soixante sur trois. Mon faisceau balaya les murs de pierre apparente, le sol de ciment. Là non plus il n'y avait pas de fenêtre. J'aperçus un petit matelas posé par terre. Recouvert de draps froissés et d'une vieille couverture. Pas d'oreiller. Il faisait froid. Cela sentait la nourriture avariée, le parfum éventé, le sommeil, la sueur, la peur.

Je fouillai consciencieusement la pièce. Elle était sale, mais je n'y découvris rien de significatif, jusqu'à ce que je pousse le matelas de côté. Dessous, gratté dans le béton, m'apparut un mot : *JUSTICE*. Huit en lettres capitales, inégales et crayeuses. Néanmoins, elles restaient parfaitement claires. Et catégoriques. Dessous apparaissaient des chiffres. Six au total, en trois groupes de deux. Le jour, le mois, l'année. La date d'hier. Ces inscriptions étaient gravées plus profondément que ne l'auraient fait une épingle, un clou ou une pointe de ciseaux. Elles avaient dû être faites avec une fourchette. Je remis le matelas en place et observai le battant. Du chêne massif. Lourd, épais. Sans serrure à l'intérieur. Ce n'était pas une chambre. C'était une cellule de prison.

Je ressortis, fermai la porte et écoutai de nouveau. Pas un bruit. Je passai quinze minutes à fouiller le reste du sous-sol et ne trouvai rien. Rien de ce que j'aurais espéré. Je n'allais pas m'éterniser dans le coin. J'éteignis ma lampe et remontai l'escalier dans le noir. De retour dans la cuisine, je partis à la recherche d'un grand sac-poubelle. Il me fallait aussi un torchon à vaisselle, que je dénichai sans difficulté. Je pliai le tout et le fourrai dans ma poche. Puis je gagnai l'entrée et me lançai dans la visite des autres parties de la maison que je ne connaissais pas.

J'avais le choix. L'endroit était un véritable labyrinthe. Je commençai par le devant, là où j'avais débarqué, le premier jour. La grande porte de chêne était verrouillée. Je l'évitai soigneusement car j'ignorais quelle sensibilité pouvait avoir le détecteur de métaux. Certains d'entre eux se mettent à sonner dès qu'on les approche de trente centimètres. Le plancher, en chêne également, était couvert de tapis qui, ajoutés aux rideaux, atténuaient considérablement les bruits.

J'explorai la totalité du rez-de-chaussée. Seule, une pièce attira mon attention. Sur la partie nord, près du salon où j'avais passé un certain temps avec Beck, je découvris une porte close.

Elle faisait face à la salle à manger, de l'autre côté d'un large corridor. C'était d'ailleurs la seule pièce fermée de tout l'étage. Par conséquent, la seule qui m'intéressait. Sa serrure était une grosse machinerie en cuivre, du temps où l'on fabriquait les choses avec aplomb et fierté. Elle avait dû être fabriquée à la main par un vieil artisan de Portland. Il me fallut une seconde et demie pour rouvrir.

La pièce évoquait une sorte de cabinet à l'ancienne. Je la balayai du faisceau de ma lampe. Pas de télévision, pas de bureau, pas d'ordinateur. Ce n'était qu'une salle, aux lourds meubles de style, aux fenêtres recouvertes par de lourds rideaux de velours ; en son centre trônait un fauteuil de cuir capitonné. Au pied d'une grande vitrine traînaient deux énormes tapis. Je regardai ma montre. Il était près d'une heure du matin. Entrant dans la pièce, je refermai soigneusement derrière moi.

La vitrine faisait facilement un mètre quatre-vingts de haut. Elle comportait deux grands tiroirs en bas, et une porte vitrée au-dessus. Derrière apparaissaient cinq mitraillettes Thompson. Les classiques armes à chargeur rond employées par la mafia dans les années 1920, le genre de pièce que l'on voit sur les vieilles photos noir et blanc des hommes de main d'Al Capone. Bien alignées, fixées debout sur des patères de bois, elles étaient toutes identiques. Et elles avaient toutes l'air neuves. On aurait dit qu'elles n'avaient jamais été utilisées. Face à la vitrine se trouvait le fauteuil de cuir. J'allai m'y asseoir tout en me demandant pourquoi quelqu'un passait son temps à admirer ainsi ces cinq vieilles pompes à graisse.

C'est alors que j'entendis des bruits de pas. Un rai de lumière, en haut, directement au-dessus de ma tête. Trois pas, quatre, cinq. Rapides et calmes, à la fois. Non pas par déférence pour la nuit mais pour se faire le plus discrets possible. Je me levai. M'immobilisai. Éteignis ma lampe torche et la pris dans la main gauche. De la droite, je saisis le ciseau. J'entendis une porte se fermer doucement. Puis, ce fut le silence. Je tendis l'oreille. Concentré sur le moindre son. Au sous-sol, le ronflement de la chaudière m'apparaissait comme un véritable rugissement. Ma respiration me semblait assourdissante. Rien ne me parvenait du premier étage. Puis, les bruits de pas recommencèrent.

Ils se dirigeaient vers l'escalier. Je m'enfermai dans la pièce. M'agenouillant derrière la porte, j'écoutai les grincements des marches. Ce n'était pas Richard qui descendait. Je ne reconnaissais pas la démarche d'un homme de vingt ans. Trop lente et mesurée. Avec une vague raideur. Une personne qui prenait de plus en plus de précautions à mesure qu'elle approchait du rez-de-chaussée. Mais le bruit disparut dans le couloir. J'imaginai quelqu'un debout sur l'épais tapis, qui écoutait et regardait autour de lui. Qui, peut-être, se dirigeait vers moi. La lampe et le ciseau dans les mains, je pensai au Glock, glissé sous ma ceinture. Je savais que je pouvais m'échapper comme je voulais de la maison. Aucun doute là-dessus. Mais approcher un Paulie en alerte, sur une centaine de mètres et sous les lumières du stade, ce serait difficile. Et des coups de feu tirés en pleine nuit réduiraient la mission à néant. Quinn disparaîtrait de nouveau.

Aucun son ne me parvenait du couloir. Pas le moindre bruit. Juste un silence accablant. Puis, j'entendis s'ouvrir la porte d'entrée. J'entendis le frottement d'une chaîne, le déclic d'un verrou. Un instant plus tard, le battant se referma. Je sentis une infime vibration de la maison tandis que la lourde porte de chêne heurtait le chambranle. *Aucun bip du détecteur.* Celui qui venait de passer la porte d'entrée ne portait pas d'arme. Ni même un jeu de clefs.

J'attendis. Duke dormait sûrement comme un plomb. Et il n'était pas du genre à faire confiance à qui que ce soit. Je supposais qu'il ne se promènerait pas de nuit dans la maison sans une arme à la main. Beck non plus. Mais l'un comme l'autre serait assez malin pour

s'avancer dans le vestibule, ouvrir et fermer la porte, de façon à me faire croire qu'il venait de sortir. Alors qu'il était encore dedans. Et se tenait là, tout près, un flingue à la main, scrutant l'obscurité, attendant que je me montre.

Toujours assis dans mon fauteuil de cuir matelassé, je balançai les jambes de côté. Je sortis le Glock de sous ma ceinture et, de la main gauche, visai la porte. Dès qu'on l'ouvrirait de plus de neuf millimètres, je tirerais. Mais avant cela, j'attendrais. J'avais beaucoup de patience. S'ils pensaient que j'allais finir par sortir, ils se fourraient le doigt dans l'œil.

Cependant, une heure plus tard, le même silence régnait toujours dans l'entrée. J'étais de plus en plus convaincu qu'il n'y avait personne. Certainement pas Duke, qui se serait endormi, depuis. Encore moins Beck, car c'était un amateur. Il faut être particulièrement doué pour rester immobile et silencieux une heure durant. Le coup de la porte n'était donc pas un leurre. Quelqu'un se baladait sans arme dans la maison.

M'agenouillant par terre, je m'allongeai de tout mon long sur le sol, je tendis le bras et ouvris lentement la porte à l'aide du poinçon recourbé. Pure précaution : celui qui s'attend à ce qu'une porte s'ouvre regarde devant lui. Je devais donc le voir avant qu'il ne me voie. Mais personne n'attendait. L'entrée était vide. Je me relevai et refermai la porte derrière moi. Je redescendis en silence au sous-sol et remis la lampe à sa place. Puis je remontai à tâtons, rentraï dans la cuisine, fis passer mon matériel sous le détecteur et de l'autre côté de la porte donnant sur le porche. Je verrouillai le battant derrière moi, m'accroupis pour récupérer mes accessoires métalliques et jetai un coup d'œil prudent au-dehors. Je ne vis rien qu'un monde gris de plaques rocheuses éclairées par une lune qui se reflétait sur l'océan.

Je n'oubliai pas de fermer la porte de la cuisine et me glissai à l'extérieur. Longeant les murs de près, je me frayai un chemin dans l'ombre et retrouvai le trou dans le rocher, sous les herbes folles. J'emballai le poinçon et le ciseau dans le baluchon et les laissai là.

Je ne pouvais pas les emporter avec moi ; ils déchireraient le sac plastique que je gardais avec moi. Je suivis le mur de la cour, en direction de l'océan. Puis, je partis vers les rochers, juste derrière le garage, côté sud, complètement hors de vue de la maison.

J'étais à mi-chemin lorsque je me figeai net.

Elizabeth Beck était assise sur les rochers. Elle portait un peignoir blanc sur un chemise de nuit blanche, elle aussi. Elle ressemblait à un fantôme, ou à un ange. Elle avait les coudes sur les genoux et, telle une statue, contemplait l'obscurité, du côté de l'est.

Debout à une dizaine de mètres d'elle, je restai immobile. J'étais entièrement vêtu de noir mais, si elle regardait sur sa gauche, ma silhouette se détacherait sur l'horizon. Et un geste subit me trahirait. Tranquille et paresseuse, la houle allait et venait sur la mer. C'était un bruit paisible, une ondulation quasi hypnotique. Elle contemplait l'eau. Elle devait avoir froid. Un vent léger animait ses cheveux.

Sans bruit, je m'accroupis, cherchant à me fondre avec la dalle rocheuse. Elizabeth remua. Un mouvement imperceptible de la tête, comme si elle avait eu une idée subite. Elle regarda dans ma direction. Ne donna aucun signe de surprise. Me fixa longuement. Ses longs doigts entrelacés. Son pâle visage éclairé par le reflet de la lune sur l'eau. Malgré ses yeux grands ouverts, elle ne voyait manifestement rien. Ou alors, j'étais assez bas contre le ciel pour qu'elle me prenne pour un rocher, ou l'ombre d'un rocher.

Elle demeura ainsi plus de dix minutes, regardant toujours dans ma direction. Elle se mit à trembler de froid. Puis, elle bougea de nouveau la tête, d'un air plus décidé, cette fois, et la tourna vers la mer. Elle délaça ses doigts, repoussa ses cheveux en arrière. Le visage tourné vers le ciel, elle se leva avec lenteur. Elle était pieds nus. Elle frissonna. De froid ou de

tristesse ? Les bras écartés comme un funambule, elle s'avança vers moi. Le sol lui blessait les pieds, c'était évident. S'équilibrant avec les bras, elle testait chacun de ses pas. Elle parvint à un mètre de moi, passa tout près, et se dirigea vers la maison. Je la regardai s'éloigner. Le vent se prit dans son peignoir. Sa chemise de nuit s'aplatit contre son corps. Elle finit par disparaître derrière le mur de la cour. Un long moment plus tard, j'entendis la porte d'entrée s'ouvrir. Il y eut une petite pause, puis un bruit sourd quand elle se referma.

Je me laissai tomber par terre et roulai sur le dos pour contempler les étoiles.

Je restai un temps infini ainsi allongé, puis me relevai et dégringolai les derniers quinze mètres vers la mer. Je sortis alors le plastique de ma poche, ôtai mes vêtements, emballai le Glock et les deux chargeurs dans ma chemise, fourrai mes chaussettes dans mes chaussures et rangeai le tout dans le sac, sans oublier le torchon chipé à la cuisine. Puis je fermai le sac par un nœud serré, me glissai dans l'eau et le tirai derrière moi.

Comme je l'avais prévu, l'océan était froid. J'étais dans le Maine, en avril, après tout. Frigorifié, le souffle coupé, j'eus l'impression que j'allais geler sur place. À cinq mètres de la berge, j'avais les dents qui claquaient, je n'allais nulle part, et le sel me brûlait les yeux.

Je continuai jusqu'à franchir une dizaine de mètres et apercevoir le mur. Il luisait dans l'obscurité. Je ne pouvais pas le traverser, ne pouvais pas le passer, aussi fallait-il que je le contourne. Je n'avais pas le choix. Je devais nager environ quatre cents mètres. J'étais fort mais pas rapide, et je tirais un sac. J'en avais pour dix minutes au minimum, quinze au maximum. Or, personne ne meurt d'être ainsi exposé au froid durant dix minutes. Personne. Pas moi, en tout cas. Pas ce soir.

Luttant à la fois contre le froid et la houle, je nageai une sorte de brasse indienne. La marée qui était en train de monter me venait en aide. Mais elle me frigorifiait, aussi, car le courant venait de l'Arctique. Ma peau était comme morte. Ma respiration râpeuse. Mon cœur battait à tout rompre. Je commençais à craindre un choc thermique. Je repensai à tout ce que j'avais lu sur le *Titanic*. Les gens qui n'avaient pas réussi à grimper dans les canots de sauvetage étaient tous morts au bout d'une heure.

Mais je n'allais pas rester dans l'eau aussi longtemps. Et il n'y avait pas d'iceberg autour de moi. Mon rythme de nage se révélait efficace. Le niveau du mur commençait à atteindre celui de l'eau. Déjà, les lampes ne m'éclairaient plus. J'étais nu et livide, mais je me sentais invisible. Je passai le mur. J'étais à mi-chemin de ma destination. Je continuai ma brasse indienne. Sortant un poignet de l'eau, je vérifiai l'heure. Cela faisait six minutes que je nageais.

Et je nageai encore six autres minutes. Une fois le mur passé, je changeai de direction et poursuivis vers le rivage. Où je m'échouai enfin sur une plage de sable grossier. Je jetai le sac de plastique devant moi et sortis de l'eau. Pendant une minute entière, je restai à quatre pattes, haletant et frissonnant, pour récupérer. Impossible de stopper le claquement de mes dents. Je défis le nœud du sac, trouvai le torchon qui allait faire office de serviette et m'en frottai furieusement le corps. Mes bras étaient bleus. Mes vêtements s'accrochaient à ma peau. Je finis par enfiler mes chaussures et glisser le Glock sous ma ceinture. Je repliai le sac et le torchon et les rangeai, mouillés, dans ma poche. Puis je me mis à courir, pour me réchauffer.

Je courus pendant dix minutes avant de trouver la voiture. C'était la Taurus du vieux flic, grise sous la lune. Elle était garée, le dos tourné à la maison, prête à partir. Duffy était une femme pratique, c'était indéniable. Je ne pus réprimer un sourire. La clef était sur le siège. Je mis le moteur en route et m'éloignai lentement, tous phares éteints, sans toucher au frein jusqu'à ce que j'aie atteint le premier virage sur la route qui s'enfonçait dans les terres. Alors

seulement, je mis les lumières... et le chauffage, avant d'appuyer à fond sur le champignon.

Quinze minutes plus tard, je me trouvais dans les docks de Portland. Je garai la Taurus dans une rue tranquille, à un kilomètre et demi de l'entrepôt de Beck, faisant le reste du chemin à pied. C'était le moment de vérité. Si le corps de Doll avait été découvert, l'endroit serait un véritable essaim de flics et d'auxiliaires médicaux, et je me mêlerais à la foule pour disparaître complètement. Sinon, je devrais me battre un jour de plus.

Ma petite marche me prit vingt minutes. Je ne vis personne. Ni flic, ni ambulance, pas de périmètre de sécurité, pas de médecin légiste. Pas de type inconnu dans une Lincoln Town Car. Je contournai l'entrepôt de loin, en l'apercevant de temps à autre au détour d'une ruelle ou d'un terrain vague. De la lumière filtrait par les fenêtres du bureau. Mais c'était ainsi que je l'avais laissé. La voiture de Doll se trouvait encore là, près de la porte roulante. Exactement au même endroit.

Je m'éloignai du bâtiment et m'en rapprochai sous un autre angle, du côté où il n'y avait pas de fenêtre. Je sortis le Glock de sous ma ceinture. En le tenant caché assez bas contre ma jambe. La voiture de Doll me faisait face. Au-delà, sur la gauche, se trouvait la porte du personnel, ouvrant sur la cabine aux murs de verre. Plus loin encore, se trouvait le bureau du fond. Me baissant, je passai accroupi sous la fenêtre. Puis, lentement, je me redressai et regardai à l'intérieur. Il n'y avait personne. La salle du secrétariat était vide, elle aussi. Tout était calme. Lâchant un soupir, je rangeai mon arme, retournai à la Lincoln de Doll et en ouvris le coffre. Il n'avait pas bougé, il était toujours là. Je pris les clefs dans sa poche, refermai le capot et me dirigeai vers la porte du personnel. Je trouvai la bonne clef, j'ouvris et refermai soigneusement derrière moi.

J'étais prêt à risquer quinze minutes. J'en passai cinq dans la cabine, cinq dans le bureau du fond et cinq autres dans la pièce du secrétariat. Avec le torchon, je nettoyai tout ce que j'avais touché, de façon à ne laisser aucune empreinte après mon passage. Je ne trouvai aucune trace de Teresa Daniel. Ni de Quinn. Ni aucun autre nom nulle part. Tout était codé, les gens comme les marchandises. Je n'en tirai qu'une certitude : Bizarre Bazar vendait plusieurs dizaines de milliers d'articles chaque année, à plusieurs centaines de clients, au cours de transactions totalisant plusieurs dizaines de millions de dollars. Rien n'indiquait ce qu'étaient ces articles ni qui étaient les clients en question. Les prix étaient triés en trois groupes : autour de cinquante dollars, autour de mille dollars et, parfois, bien au-delà. Il n'existait aucune fiche de transport. Pas de FedEx, pas de UPS, aucun service postal. De toute évidence, la distribution se faisait de façon privée. Mais un dossier d'assurance me dit que la société ne possédait que deux camions de livraison.

Je retournai vers la cabine de verre et fermai l'ordinateur. Puis, je revins sur mes pas vers la sortie des bureaux et éteignis les lumières, laissant tout nickel derrière moi. J'essayai les clefs de Doll sur la porte d'entrée, trouvai celle qui allait et la gardai dans ma paume. Puis je repartis vers l'alarme.

Doll était celui qui s'occupait de tout fermer, ce qui signifiait qu'il savait comment brancher l'alarme. J'étais sûr que Duke le faisait aussi lui-même, de temps en temps. Et Beck, aussi, manifestement. Sans doute quelques secrétaires aussi. Pas mal de gens, finalement. L'un d'eux devait bien avoir une mémoire défaillante. Je consultai un tableau d'affichage, près de la boîte. Entre deux Post-it, je trouvai un code à quatre chiffres, inscrit au bas d'une note précisant les nouvelles réglementations du stationnement en ville. Je l'entrai sur le clavier. La lumière rouge se mit à clignoter et la boîte commença à bipper. Je souris. Cela marchait à tous les coups. Les mots de passe des ordinateurs, les numéros non homologués, les codes

d'alarme, il y avait toujours quelqu'un pour les inscrire quelque part.

Je regagnai la porte d'entrée et sortis. Le bip s'arrêta. Je la verrouillai, contournai le coin du bâtiment et me glissai dans la Lincoln de Doll. Je la mis en route et m'éloignai avant de l'abandonner dans un parking du centre-ville. Cela pouvait être celle que Susan Duffy avait photographiée. J'essuyai tout ce que j'avais touché, la fermai à clef et fourrai celle-ci dans ma poche. Je songeai un instant à y mettre le feu. Il y avait de l'essence dans le réservoir et il me restait deux allumettes sèches. Incendier une voiture, c'était amusant. Et cela mettrait un peu plus la pression à Beck.

Mais je finis par m'en aller sans rien faire. C'était sans doute la bonne décision. Il se passerait une bonne journée avant qu'on ne remarque la présence de cette Lincoln dans le garage. Et une autre encore avant qu'on ne décide de ce qu'on en ferait. Encore un jour avant que les flics ne répondent. Ils localiseraient la plaque et tomberaient sur une des sociétés-écrans de Beck. Alors, ils embarqueraient la voiture à la fourrière, et une enquête suivrait. Ils ouvriraient à coup sûr le coffre, craignant une menace terroriste ou inquiétés par l'odeur. Mais, à ce moment, bien d'autres délais auraient été dépassés et je serais loin.

\*\*\*

Je repartis vers la Taurus et la conduisis jusqu'à un kilomètre environ de la maison. Je retournai le compliment à Duffy en la garant dans le sens de la marche. Puis je refis ma petite balade en sens inverse. Je me déshabillai sur la plage, emballai mes affaires dans le sac de plastique, nageai jusqu'aux rochers de l'autre côté du mur. Mais la marée avait changé. Elle allait dans mon sens. Même l'océan coopérait. Je nageai durant douze minutes, comme à l'aller, contournai l'extrémité du mur vers la droite, et ressortis derrière le bâtiment des garages. Je tremblais de froid et mes dents s'étaient remises à claquer. Mais je me sentais bien.

Je me séchai autant que possible sur le torchon humide et me rhabillai avant de me transformer en glaçon. Je laissai le Glock, les chargeurs et les clefs de Doll dans le trou de rocher où je gardais le PSM, le ciseau et le poinçon. Je pliai le torchon et le sac plastique, et les glissai sous une pierre à un mètre de là. Puis je me dirigeai vers mon tuyau de gouttière. Je tremblais encore comme une feuille.

La grimpe se révéla plus facile que la descente. Les mains sur le tuyau et les pieds sur le mur, je parvins non sans effort au niveau de ma fenêtre, m'y accrochai de la main gauche, balançai mes pieds sur le rebord, ramenai ma main droite et poussai la vitre vers le haut.

Enfin, je me hissai à l'intérieur, aussi silencieusement que possible.

La pièce était glacée, la fenêtre étant restée ouverte pendant des heures. Je la refermai soigneusement et me déshabillai de nouveau. Mes vêtements étaient humides. Je les disposai sur le radiateur et me dirigeai vers la salle de bains. Où je pris une longue douche bienfaisante. Puis, je m'y enfermai avec mes chaussures.

Il était exactement six heures du matin. Eliot et le vieux devaient être en train de récupérer la Taurus. Et Duffy était sans doute restée sur place. Je sortis le transmetteur et tapai : *Duffy ?* Quatre-vingt-dix secondes plus tard, elle me répondit : *Ici. Ça va ?* Je lui renvoyai : *Bien. Vérifiez ces noms où vous pouvez, au besoin avec Powel-Angel Doll, possib. assoc. Paulie, tous 2 possib. ex-militaires.*

Après une réponse positive de sa part, j'ajoutai la question qui me hantait depuis cinq heures et demie : *Teresa Daniel, c'est son vrai nom ?*

Il y eut le délai habituel de quatre-vingt-dix secondes avant que je lise sur mon écran :

*Teresa Justice.*

Comme il était inutile de me coucher à cette heure, je me contentai de rester à la fenêtre pour voir l'aube se profiler. Le soleil se leva lentement au-dessus de la mer. L'air était frais et clair. L'horizon s'étalait devant moi jusqu'à environ quatre-vingts kilomètres. À part une sterne qui volait au ras des rochers en cherchant vraisemblablement un endroit pour faire son nid, je ne vis rien de palpitant.

À six heures et quart, j'entendis Duke approcher dans le corridor puis tourner une clef dans ma serrure. Sans même se donner la peine d'entrer, il s'éloigna ; je me mis face à la porte et poussai un profond soupir. Treizième jour, jeudi. Peut-être valait-il mieux que cela ne tombe pas un vendredi. On y va, me dis-je avant de sortir et de me diriger vers l'escalier.

Rien n'allait plus comme le matin précédent. Duke était frais et dispos, j'étais mort et Paulie ne traînait pas dans les parages. Je descendis dans la salle de gym du sous-sol et n'y trouvai personne. Duke ne s'attarda pas pour le petit déjeuner ; il disparut quelque part. Richard Beck, lui, vint se faire servir dans la cuisine. Si bien qu'il ne resta que lui et moi à table. Le mécano n'était pas là, non plus. La cuisinière s'affairait devant ses fourneaux. L'Irlandaise allait et venait entre la cuisine et la salle à manger. Elle faisait vite. Cela bourdonnait autour de nous. Il se passait quelque chose.

— Il y a une grosse livraison qui arrive, m'annonça Richard. C'est toujours comme ça. Tout le monde s'excite sur les sous qui vont tomber.

— Tu retournes à la fac ?

— Dimanche soir.

Cela ne semblait pas l'ennuyer outre mesure. Mais moi, si. Dimanche, c'était dans trois jours. Mon cinquième ici. La date limite. Ce qui allait arriver serait arrivé, alors. Le gamin se retrouverait au beau milieu d'un feu croisé.

— Ça ne t'embête pas ?

— De retourner là-bas ?

— Oui... après ce qui s'est passé.

— On sait qui a fait ça, maintenant. Des connards du Connecticut. Ça ne se répétera pas.

— Comment peux-tu en être sûr ?

Il me regarda comme s'il avait un dingue devant lui.

— Mon père gère ce genre de truc en permanence. Et si ce n'est pas réglé d'ici dimanche, je resterai ici jusqu'à ce que ce soit fait.

— Ton père dirige tout ça tout seul ? Ou est-ce qu'il a un associé ?

— Il dirige ça tout seul.

Son incertitude avait disparu. Il semblait heureux d'être à la maison, bien au chaud, à l'abri, et fier de son père. Son monde reposait sur un quart d'hectare de granit désolé, délimité par une mer agitée et un haut mur surmonté de barbelés.

— Je ne crois pas que vous ayez réellement descendu ce flic, me dit-il.

Je me contentai de le regarder.

— Je pense que vous n'avez fait que le blesser. Je l'espère, tout du moins. Peut-être qu'il est en train de récupérer, maintenant. Dans un hôpital, quelque part. C'est ce que je crois. Vous devriez faire comme moi. Il faut penser positif, c'est mieux.

— Je ne sais pas...

— Alors, faites comme si. Utilisez le pouvoir de la pensée positive. Dites-vous que vous avez fait quelque chose de bien et qu'il n'y a pas eu de conséquences.

— Ton père a appelé la police locale, lui dis-je. Je ne pense pas qu'il y ait le moindre doute.

— Alors, faites comme si, répéta-t-il. C'est ce que je fais. Les malheurs n'arrivent qu'à ceux qui veulent bien s'en souvenir.

Il avait cessé de manger, et sa main gauche s'était levée à la hauteur de sa tête. Il arborait un sourire radieux, mais son subconscient lui rappelait des malheurs, par-ci par-là. C'était clair. Cela le travaillait plus qu'il ne voulait le reconnaître.

— D'accord, dis-je. Ce n'était qu'une blessure.

— C'est entré et c'est sorti. La blessure est nickel.

Je ne répliquai rien.

— C'est passé à côté de tout d'une fraction de millimètre, continua-t-il. Un vrai miracle.

Je hochai la tête. Cela n'avait pu être qu'un miracle, en effet. Tirez sur quelqu'un avec un .44 Magnum à tête creuse et vous lui faites un trou de la taille de Rhode Island. La mort est en général instantanée. Le cœur s'arrête immédiatement, en grande partie parce qu'il a explosé et qu'il n'existe plus. Je me dis que le gamin n'avait jamais vu abattre quelqu'un devant lui. Puis je me repris en pensant que, si, cela lui était arrivé. Et sans doute n'avait-il pas adoré.

— Penser positif, répéta-t-il. C'est la clef. Imaginer qu'il se trouve bien au chaud quelque part, en train de récupérer.

— Cette livraison, qu'est-ce que c'est ?

— Du faux, sans doute. Du Pakistan. On a fait faire là-bas des tapis persans de deux cents ans. Les gens sont tellement cons.

— Vraiment ?

— Ils voient ce qu'ils veulent voir.

— Ah oui ?

— Tout le temps.

Je cherchai le café des yeux. Il n'y en avait pas. Au bout d'un moment, on comprend que la caféine crée une dépendance. J'étais agacé. Et mort de fatigue.

— Qu'est-ce que vous faites aujourd'hui ? me demanda-t-il.

— Je ne sais pas.

— Moi, je vais lire. Peut-être me balader un petit peu du côté des rochers, pour voir ce qui est venu s'y déposer pendant la nuit.

— Il y a des choses qui se déposent ?

— Parfois. Vous savez, ce qui tombe des bateaux.

Je le dévisageai. *Fallait-il déceler des sous-entendus dans cette réponse faussement innocente ?* J'avais entendu parler des balles de marijuana de contrebande, flottant sur l'eau, au large. J'imaginai que ça marcherait aussi pour l'héroïne. *Fallait-il déceler des sous-entendus ?* Ou essayait-il de me mettre en garde ? Savait-il que je cachais un baluchon dans un trou, au pied du mur ? Et ce qu'il me racontait au sujet du flic descendu ? Était-ce du baratin psychologique à deux balles ou jouait-il à je ne sais quoi ?

— Mais c'est surtout en été, continua-t-il. Il fait trop froid pour les bateaux, en ce moment. Alors, je reste à l'intérieur. Peut-être que je vais peindre un peu.

— Tu peins ?

Je suis étudiant en art, me rappela-t-il. Je vous l'ai dit.

Je hochai la tête, regardai la nuque de la cuisinière, comme si je pouvais lui demander par télépathie de me préparer du café. Puis Duke fit son entrée. Il s'approcha de moi, posa une main sur le dossier de ma chaise et l'autre sur la table. Puis se pencha, l'air d'avoir quelque chose de confidentiel à me dire.

— Ton jour de chance, connard, souffla-t-il.

Comme je ne répondais rien, il précisa :

— Tu conduis M<sup>me</sup> Beck. Elle voudrait faire des courses.

— Où ?

— N'importe où.

— Toute la journée ?

— Il y a intérêt.

*J'acquiesçai. Ne pas faire confiance à un étranger un jour de livraison.*

— Prends la Cadillac, poursuivit-il en laissant tomber les clefs devant moi. Arrange-toi pour qu'elle ne revienne pas trop vite.

*Ou, ne pas faire confiance à M<sup>me</sup> Beck un jour de livraison.*

— D'accord.

— Ça va te passionner. Surtout la première partie. Je prends mon pied, chaque fois.

Je n'avais aucune idée de ce qu'il me racontait, et je ne perdis pas de temps à tenter de le savoir. Je me contentai de regarder la cafetière vide. Duke ressortit et, un instant plus tard, j'entendis la porte d'entrée s'ouvrir et se refermer. Le détecteur de métaux bipa deux fois. Duke et Beck, leurs flingues et leurs clefs. Richard se leva de table, sortit à son tour, et je me retrouvai seul en tête à tête avec la cuisinière.

— Il y a du café ? lui demandai-je.

— Non.

Je restai assis jusqu'à ce que je me dise qu'un chauffeur accompli devait être prêt et attendre. Aussi, je me levai et sortis par la porte de derrière. Le détecteur sonna poliment devant les clefs. La marée était à son plus haut, et le vent à son plus frais. Je sentais le sel et les algues. La houle avait disparu, j'entendais maintenant les vagues qui se brisaient. Je fis le tour des garages, mis la Cadillac en route et reculai. Je l'amenai sur l'esplanade, devant le manoir, et attendis là, moteur tournant pour donner un peu de chaleur. Je distinguais de petits bateaux à l'horizon, qui entraient et sortaient de Portland. Je me demandai si l'un d'eux était celui de Beck ou s'il était déjà à quai, prêt au déchargement, et si un officier des douanes venait de le contrôler et se dirigeait vers le navire suivant, une liasse de billets craquants à la main.

Elizabeth Beck sortit de la maison dix minutes plus tard. Elle portait une jupe écossaise qui descendait sagement jusqu'au genou et un léger sweater blanc sur lequel elle avait passé un manteau de laine. Elle avait les jambes nues. Pas de collants. Ses cheveux étaient retenus en arrière par un caoutchouc. Elle semblait avoir froid et affichait une expression arrogante, résignée et craintive à la fois. Comme une aristocrate marchant vers la guillotine. Habituee à se faire conduire par Duke, elle devait être un peu contrariée que ce soit aujourd'hui par le tueur de flic. Je descendis de voiture et m'apprêtais à lui ouvrir la portière lorsqu'elle passa devant moi en déclarant.

— Je m'assieds à l'avant.

Elle s'installa sur le siège passager et je vins donc prendre place à côté d'elle.

— Où va-t-on ? demandai-je d'un ton poli.

Elle regarda par la fenêtre.

— Nous en parlerons quand nous aurons passé le pavillon, me répondit-elle.

La grille était close et Paulie se tenait pile devant. On aurait dit qu'il avait des paniers de basket glissés sous son costume, à hauteur des épaules et des bras. La peau de son visage rougissait de froid. Il nous attendait. J'arrêtai la voiture à deux mètres de lui. Il ne fit aucun mouvement vers la grille. Je le regardai droit dans les yeux. Il m'ignora et s'approcha de la fenêtre d'Elizabeth Beck, sourit, tapa sur la vitre, esquissa un geste sinueux de la main. Elle garda les yeux fixés sur le pare-brise, s'efforçant de l'ignorer. Il tapa encore. Elle tourna la tête vers lui. Il haussa les sourcils. Refit son geste de la main. Elle frissonna. Suffisamment fort pour que je ressente une légère vibration de la voiture. Elle plaça un doigt sur le bouton de la fenêtre et appuya. La vitre descendit. Paulie passa l'avant-bras droit dans l'ouverture.

— Bonjour, dit-il.

Il se pencha et lui effleura la joue. Elizabeth Beck ne broncha pas. Elle se contenta de regarder droit devant elle. Il lui repoussa une mèche de cheveux derrière l'oreille.

— J'ai bien aimé notre petite visite, hier soir, souffla-t-il.

Elle frissonna de nouveau. Comme si elle était gelée. Il descendit la main vers sa poitrine, la passa sur un sein qu'il serra dans sa paume. Elle ne bougea pas. J'actionnai le bouton de la fenêtre droite. Sa vitre remonta, puis se bloqua contre le bras géant de Paulie, non sans déclencher le système de sécurité qui la refit glisser vers le bas. Ouvrant ma portière, je descendis de voiture et en fis le tour. Paulie avait toujours le bras à l'intérieur, la main descendue un peu plus bas.

Bouge de là, me dit-il sans la quitter des yeux.

J'avais l'impression d'être un bûcheron en train de provoquer un séquoia, sans hache ni tronçonneuse. *Par où est-ce que je commence ?* Je le frappai au foie. Le genre de coup qui aurait expédié un ballon de foot dans le parking du stade, qui aurait explosé un poteau en bois ou qui aurait envoyé n'importe quel type à l'hôpital. Qui en aurait même tué certains. Mais il n'eut pas plus d'effet sur Paulie qu'une bonne claque amicale dans le dos. Il n'émit pas un son. Posant les deux mains sur le rebord de la fenêtre, il se redressa lentement. Et se retourna pour me faire face.

— Calmos, commandant ! me dit-il. C'est juste ma façon à moi de dire bonjour à la dame.

Puis il s'écarta de la Cadillac, me contourna et alla ouvrir le portail. Il semblait très calme. Aucun signe de réaction à venir. C'était comme si je ne l'avais pas touché. Immobile, je laissai l'adrénaline se dissiper. Puis je regardai la voiture. Son avant et son arrière. Faire le tour du coffre signifierait. *J'ai peur de toi.* Alors je la contournai par le capot. Tout en m'assurant de rester hors de sa portée. Je n'avais nullement l'intention d'offrir au chirurgien six mois de boulot à me reconstruire le visage. Je ne l'approchai pas à plus d'un mètre cinquante. Il ne tenta rien dans ma direction mais se contenta d'ouvrir toute grande la grille et d'attendre patiemment de pouvoir la refermer derrière nous.

— Ton petit coup, on reparlera de tout ça un peu plus tard, O.K. ?

Je ne répondis pas.

— Et ne t'affole pas, commandant, ajouta-t-il. Elle adore ça.

Je remontai dans la Cadillac. Elizabeth Beck avait refermé sa fenêtre. Elle regardait droit devant elle, pâle, silencieuse, humiliée. Je passai la grille et pris la direction de l'est. J'avisai Paulie dans le rétroviseur. Il referma et se dirigea vers le pavillon, pour disparaître de ma vue.

— Je regrette de vous avoir imposé cela, me dit alors ma passagère d'un ton mesuré.

Je ne répliquai pas.

— Et merci d'être intervenu. Mais j'ai bien peur que cela ne serve qu'à vous attirer des

ennuis. Il vous déteste déjà, vous savez. Et... il n'est pas très futé.

Je ne répondis toujours rien.

— C'est une histoire de domination, bien sûr.

Comme si elle se l'expliquait à elle-même au lieu de me parler.

— C'est une démonstration de puissance. C'est tout. Il ne va pas plus loin. Il en est incapable. Trop de stéroïdes, je suppose. Il ne fait que me peloter.

Je restai muet.

— Il me demande de me déshabiller, de parader devant lui. Il me touche. Il ne va pas plus loin. Il est impuissant.

Je continuais de conduire lentement, m'efforçant de conserver à la voiture un minimum de stabilité dans les virages de la côte.

— Ça dure généralement une heure, ajouta-t-elle.

— Vous l'avez dit à votre mari ?

— Qu'est-ce qu'il pourrait faire ?

— Le virer.

— Impossible.

— Pourquoi ?

— Parce que Paulie ne travaille pas pour mon mari.

Je la regardai, me revis en train de dire à Duke de se débarrasser de lui et l'entendis me répondre que ce n'était pas facile.

— Alors, pour qui travaille-t-il ?

— Quelqu'un d'autre.

— Qui ?

Elle secoua la tête, comme si elle ne pouvait pas prononcer ce nom.

— C'est une histoire de domination, répéta-t-elle. Je ne peux pas leur reprocher ce qu'ils me font, exactement comme mon mari ne peut leur reprocher ce qu'ils lui font. Personne ne peut objecter quoi que ce soit. C'est cela, le problème. Vous non plus, vous ne pourrez objecter quoi que ce soit. Duke n'y songerait même pas, bien évidemment. C'est une brute.

Je ne dis rien.

— Je remercie le ciel d'avoir un fils. Non une fille.

Nouveau silence de ma part.

— La nuit dernière, c'était horrible. J'espérais qu'il finirait par me laisser tranquille. Maintenant que je deviens vieille.

Je la regardai de nouveau. Je ne trouvai rien à lui dire.

— C'était mon anniversaire, hier. C'était le cadeau de Paulie.

Au bout d'un court instant, elle ajouta :

Je viens d'avoir cinquante ans. J'imagine que vous n'avez pas envie de voir une femme de cinquante ans parader nue devant vous.

Je ne sus que répondre.

— Mais j'essaie de garder la forme. Je fais de la musculation quand il n'y a personne.

Je ne dis rien.

— Il m'appelle sur mon biper. Je dois en porter un en permanence. Il sonne au milieu de la nuit. La nuit dernière, il m'a appelée. J'étais obligée d'y aller sans attendre. C'est encore pire si je le fais attendre.

Je restai muet.

— J'étais en train de rentrer quand vous m'avez vue, là-bas sur les rochers.

Je freinai doucement et arrêtai la Cadillac sur le côté de la route.

— Je pense que vous travaillez pour le FBI, lança-t-elle.

— Non, vous vous trompez. Je suis juste un type comme tout le monde.

— Dans ce cas, je suis déçue.

— Je suis juste un type comme tout le monde, répétai-je.

Comme elle ne répliquait rien, je continuai :

— Vous ne devriez pas dire des choses comme ça. J'ai déjà assez d'ennuis.

— Oui. Ils vous tueraient.

— Qu'ils essaient, déjà !

J'hésitai un instant puis j'ajoutai :

— Vous leur avez dit ce que vous pensiez ?

— Non.

— Eh bien, ne le faites pas ! Et, de toute façon, vous vous trompez.

Elle ne répondit pas.

— Ça ferait désordre, continuai-je. Ils viendraient me chercher. Je ne les suivrais pas de bon cœur. Des gens seraient en danger. Richard, peut-être.

— Seriez-vous en train de marchander avec moi ?

— Non. Je vous préviens, j'ai de la ressource.

Elle eut un sourire amer.

— Vous n'avez absolument aucune idée de ce qui se trame ! Qui que vous soyez, ça vous passe complètement par-dessus la tête. Vous devriez partir tout de suite.

— Je ne suis qu'un type comme tout le monde. Je n'ai rien à leur cacher.

Le vent secouait la voiture. Je ne voyais que du granit et des arbres. On se trouvait à des kilomètres du premier être humain.

— Mon mari est un criminel, lâcha-t-elle.

— C'est ce que j'ai cru comprendre.

— Il est très dur. Il peut être violent, et toujours sans pitié.

— Mais il n'est pas son propre patron.

— Non. C'est un homme dur, qui tremble littéralement devant celui qui se dit son boss.

Je me tus.

— Il y a une expression... Les gens demandent : *Pourquoi arrive-t-il des malheurs aux braves gens ?* Mais, dans le cas de mon mari, ce sont des malheurs qui arrivent à un salaud. N'est-ce pas ironique ?

— À qui appartient Duke ?

— À mon mari. Mais, dans son genre, Duke est aussi mauvais que Paulie. Je me moquerais bien de devoir choisir entre eux deux. C'était un flic pourri, un agent fédéral pourri et un tueur. Il a fait de la prison.

— Il est tout seul ?

— Comme employé de mon mari ? Eh bien, il avait ces deux gardes du corps. Ils étaient à lui. Ou, du moins, on les lui avait fournis. Mais ils ont été tués, évidemment. Devant le campus de Richard. Par des hommes du Connecticut. Alors, oui, Duke est le seul, à présent. Mis à part le mécano, bien sûr. Mais, lui, ce n'est qu'un technicien.

— Et l'autre gars, il en a combien ?

— Je ne sais pas. On dirait qu'ils vont et qu'ils viennent.

— Qu'est-ce qu'ils importent, exactement ?

Elle se détourna.

— Si vous n’êtes pas de la police, j’imagine que ça ne vous intéresse pas.

Je suivis son regard vers les arbres, au loin. *Réfléchis, Reacher*. Cela pourrait être une arnaque destinée à me fiche en l’air. Ils pourraient marcher ensemble. La main de son gardien sur la poitrine de sa femme serait un petit prix à payer de la part de Beck pour obtenir des informations cruciales. Et, ce genre d’arnaque, j’y croyais. Je le devais. C’était moi qui étais en jeu.

— Je ne suis pas de la police, ni du FBI.

— Alors, je suis déçue, répéta-t-elle.

Je passai la première, mais n’embrayai pas.

— Où allons-nous ?

— Si vous saviez comme je m’en fiche !

— Vous voulez un café ?

— Un café ? Pourquoi pas ? Prenez vers le sud. On reste loin de Portland, aujourd’hui.

Je pris vers le sud, sur la Route numéro Un, à un peu plus d’un kilomètre de la I-95. C’était une vieille route assez agréable, comme l’étaient les routes, autrefois. On traversa un endroit appelé Old Orchard Beach, avec de jolis trottoirs en brique et des lampadaires victoriens. Des panneaux indiquaient une plage, sur la gauche, et il y avait des drapeaux français aux couleurs passées. J’imaginai que les Canadiens du Québec venaient prendre leurs vacances ici, avant que des prix d’avion défiant toute concurrence ne les poussent vers la Floride ou les Caraïbes.

— Pourquoi êtes-vous sorti, la nuit dernière ? me demanda Elizabeth Beck.

Je ne répondis pas.

— Vous ne pouvez pas le nier. Vous pensiez que je ne vous avais pas vu ?

— Vous n’avez pas réagi.

— J’étais en mode Paulie. Je me suis entraînée à ne pas réagir.

Je ne dis rien.

— Votre chambre était fermée à clef.

— Je suis sorti par la fenêtre. Je n’aime pas être enfermé.

— Qu’est-ce que vous avez fait ?

— Je me suis offert une petite balade. Comme ce que je pensais que vous faisiez.

— Et vous êtes remonté par le même chemin ?

J’acquiesçai sans rien dire.

— Le mur est un gros problème. Il y a les lampes et les barbelés, visiblement, mais il y a des détecteurs, aussi, dans le sol. Paulie vous entendrait à trente mètres.

— Je ne faisais que prendre l’air.

— Il n’y a pas de détecteur sous l’allée. Ils n’ont pas réussi à les faire marcher sous le goudron. Toutefois, il y a une caméra dans le pavillon, et une alarme dans le portail lui-même. Vous savez ce que c’est qu’une NSV ?

— Une mitrailleuse antichar soviétique.

— Paulie en a une, dit-elle. Il la garde près de la porte latérale. On lui a dit de s’en servir dès qu’il entend sonner le détecteur de mouvement.

J’inspirai puis lâchai un soupir. Une NSV fait plus d’un mètre cinquante de long et pèse près de vingt-cinq kilos. Elle utilise des balles de onze centimètres de long sur près d’un et demi de large. Elle peut en tirer une douzaine en une seconde. Elle n’a pas de mécanisme de sécurité. La combinaison de Paulie et d’un engin pareil ne serait pas ce qu’on peut appeler de

la rigolade.

— Mais je pense que vous avez nagé, continua-t-elle. Je sens la mer sur votre chemise. Très vaguement. Vous ne vous êtes pas correctement séché quand vous êtes revenu.

On passa devant un panneau annonçant la petite ville de Saco. De nouveau, je freinai et m'arrêtai sur le bas-côté.

— Vous avez eu une chance incroyable, me dit-elle. Il y a de sales courants de marée au bout de la pointe. De puissants contre-courants, aussi. Mais j'imagine que vous êtes entré dans l'eau derrière les garages. Auquel cas vous les avez ratés de quelques mètres.

— Je ne travaille pas pour le FBI.

— Vraiment ?

— Vous ne croyez pas que vous prenez un risque ? Mettons que je ne sois pas exactement ce que j'ai l'air d'être. Mettons que je vienne d'une organisation rivale, par exemple. Vous ne voyez pas le risque que vous courez ? Vous croyez que vous rentreriez chez vous saine et sauve, en prétendant ce que vous prétendez ?

Elle se détourna.

— Ce sera donc un test, dit-elle alors. Si vous êtes du FBI, vous ne me tuerez pas. Si vous n'en êtes pas, vous me tuerez.

— Je ne suis que monsieur tout le monde. Vous pourriez m'attirer de gros ennuis.

— Allons prendre un café. Saco est une jolie ville. Tous les grands propriétaires de moulins vivaient là, avant.

On atterrit sur une île, au milieu de la Saco river. Un énorme bâtiment en brique se dressait au milieu, qui avait été un gigantesque moulin, à l'époque. Aujourd'hui, c'était devenu une importante galerie commerçante. On s'installa dans un endroit appelé *Café Café*. Un jeu de mots en français, j'imagine. Mais le parfum à lui seul valait le détour. Je laissai tomber les cappuccinos et les différents saveurs exotiques proposées, et me décidai pour un simple café, bien chaud, bien noir, bien grand. Puis je me tournai vers Elizabeth Beck. Qui secoua la tête.

— Restez là, me dit-elle. Je vais aller faire un peu de shopping. Seule. Je vous retrouverai ici dans quatre heures.

Comme je ne répliquai rien, elle ajouta :

— Je n'ai pas besoin de votre permission. Vous n'êtes que mon chauffeur.

— Je n'ai pas d'argent.

Elle me donna vingt dollars. Je payai mon café et l'emportai à une table. Elle m'y accompagna et me regarda m'asseoir.

— Quatre heures, répéta-t-elle. Peut-être un peu plus, mais pas moins. Au cas où vous auriez quelque chose à faire.

— Je n'ai rien à faire. Je ne suis que votre chauffeur.

Elle ferma son sac. L'espace autour de ma table étant étroit, elle dut se contorsionner pour passer la bandoulière sur son épaule et, ce faisant, renversa ma tasse de café qui alla rouler par terre. Instinctivement je baissai les yeux. Pour apercevoir quelque chose qui venait de tomber de sous la jupe d'Elizabeth. Elle le vit aussi et son visage s'empourpra aussitôt. Elle s'accroupit, saisit l'objet et le garda serré dans sa paume. Puis elle alla s'asseoir sur la chaise face à la mienne, en titubant, comme si ses forces l'avaient tout à coup abandonnée. Comme si elle était affreusement humiliée. Elle tenait un biper. Un rectangle de plastique noir, à peine plus petit que mon transmetteur d'e-mail. Elle le regarda d'un air effaré, puis articula

d'une voix rauque :

— Il me force à le porter ici. Dans mes sous-vêtements. Il aime savoir que ça produit ce qu'il appelle « l'effet approprié » lorsque ça vibre. Il vérifie que c'est bien là chaque fois que je passe le portail. Normalement, je le retire et je le mets dans mon sac après, mais je ne pouvais pas faire ça devant vous, vous comprenez.

Je ne dis rien. Elle se leva, cligna des yeux et inspira profondément.

— Quatre heures, me répéta-t-elle. Au cas où vous auriez quelque chose à faire.

Puis elle s'éloigna. Je la regardai partir. En sortant du café, elle prit à gauche et puis disparut. *Une savante arnaque ?* Il était possible qu'ils tentent de me piéger avec son histoire. Possible qu'elle porte un récepteur dans son slip pour étayer la chose. Possible qu'elle trouve le moyen de le faire tomber au bon moment. Tout cela était possible. Mais ce qui n'était même pas pensable, c'était qu'elle se mette à rougir ainsi sur commande. Personne ne savait faire cela. Même pas la plus géniale des actrices au sommet de son art. Donc, Elizabeth Beck ne jouait pas la comédie.

Je ne laissai pas tomber pour autant les précautions les plus élémentaires. Elles étaient trop incrustées en moi pour que je les ignore. Je terminai mon café comme une personne innocente qui a tout le temps devant elle. Puis je quittai le hall principal du centre commercial et empruntai des allées au hasard, jusqu'à ce que je sois certain d'être seul. Enfin je revins au café et me payai une deuxième tasse. Je demandai la clef des toilettes et allai m'y enfermer. Assis sur le couvercle, j'ôtai ma chaussure. Il y avait un message qui m'attendait, de Duffy : *Pourquoi chercher à savoir le vrai nom de Teresa Daniel ?* Ignorant cette question, je tapai : *Où est votre motel ?* Quatre-vingt-dix secondes plus tard, elle me renvoya : *Qu'est-ce que vous avez pris pour le petit déjeuner, le premier jour à Boston ?* Je souris. Duffy était une femme pratique. Elle craignait que mon transmetteur d'e-mail ne soit « sur écoute ». Elle me posait une question de sécurité. Je lui répondis : *Crêpe et œuf, café, pourboire de trois dollars, tout mangé.* Une autre réponse que celle-ci et elle se serait précipitée dans sa voiture. Quatre-vingt-dix secondes après, elle reprit : *Côté ouest de la Route numéro Un, un kilomètre au sud de Kennebunk River.* Je supposai que c'était à une quinzaine de kilomètres de là. Je tapai : *On se retrouve dans 10 minutes.*

\*\*\*

Il me fallut bien quinze minutes pour y arriver, à cause des embouteillages à l'endroit où la Route numéro Un se rétrécit en traversant Saco. Je gardai en permanence un œil sur le rétroviseur et ne remarquai rien d'alarmant. Après avoir franchi la rivière, je trouvai un motel sur ma droite. Un endroit assez réjouissant à la façade gris clair, censé représenter la classique maison de la Nouvelle-Angleterre. On était en avril et la clientèle se faisait encore rare. J'aperçus la Taurus qui m'avait pris comme passager il n'y avait pas si longtemps, garée devant la dernière chambre. C'était la seule que je voyais dans le genre. Je rangeai la Cadillac trente mètres plus loin, derrière un abri de bois cachant un réservoir à propane. Inutile de la laisser visible par tous ceux qui empruntaient la Route numéro Un.

Arrivé devant la porte de la chambre, je frappai une fois. Susan Duffy m'ouvrit aussitôt et on tomba dans les bras l'un de l'autre. De la façon la plus naturelle du monde. Cela me prit par surprise. Et je crois qu'elle en fut tout aussi étonnée que moi. On ne l'aurait sans doute pas fait si on y avait pensé avant. Mais elle devait être inquiète, moi j'étais tendu, et la chose se produisit toute seule. Une accolade infiniment agréable, pour tout dire. Susan était grande

mais très mince. Ma main engloba pratiquement toute la largeur de son dos et je devinai que ses côtes cédaient un peu sous ma paume. Elle sentait bon et frais. Pas de parfum. Juste sa peau qu'elle venait de doucher.

— Qu'est-ce que vous savez sur Teresa ? interrogea-t-elle sans attendre.

— Vous êtes seule ?

— Oui. Les autres sont à Portland. Les douaniers disent que Beck a un bateau qui arrive aujourd'hui.

On s'écarta l'un de l'autre et j'arpentai la pièce.

— Qu'est-ce que vous allez faire ? lui demandai-je.

— De l'observation pure et simple. Ne vous inquiétez pas, ils sont très bons pour ça. Personne ne les remarquera.

C'était une chambre de motel parfaitement banale. Un lit double, une chaise, un bureau, un poste de télévision, une fenêtre, un climatiseur. La seule chose qui la différenciait d'un millier d'autres était le papier peint style marine, un joli camaïeu de bleu et de gris qui lui donnait une puissante saveur côte Est.

— Qu'est-ce que vous savez sur Teresa Daniel ? me demanda-t-elle à nouveau.

Je lui parlai du nom gravé dans le sol de la cave. Et de la date. Duffy me regarda un instant puis ferma les yeux.

— Elle est vivante... Merci !

— Elle l'était au moins hier.

Rouvrant les yeux, elle me sonda :

— Vous pensez qu'elle est vivante aujourd'hui ?

— Il y a des chances, oui. Ils la veulent pour quelque chose. Pourquoi la garder en vie neuf semaines et la tuer maintenant ?

Duffy ne répondit pas.

— Je crois qu'ils viennent de la déménager. C'est tout. La porte était encore fermée le matin et, le soir, elle n'était plus là.

— Vous pensez qu'elle est bien traitée ?

Je ne lui dis pas ce que Paulie aimait faire avec Elizabeth Beck. Susan avait déjà assez à s'inquiéter comme cela.

— Je crois qu'elle a gravé son nom à l'aide d'une fourchette. Et il y avait une assiette supplémentaire à la cuisine, la nuit dernière, comme s'ils l'avaient emmenée si vite qu'ils avaient oublié d'avertir la cuisinière. C'est ce qui me fait croire qu'ils la nourrissaient. Je pense qu'elle est prisonnière, purement et simplement.

— Où l'auraient-ils emmenée ?

— Je crois que c'est Quinn qui l'a.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il me semble qu'on a affaire à une organisation superposée à une autre. Beck est assurément un escroc, mais il se trouve sous la coupe d'un type encore pire que lui.

— Comme une société, en quelque sorte ?

— Exactement. Comme un contrôle hostile. Quinn a placé son personnel chez Beck. Il parasite littéralement son organisation.

— Mais pourquoi auraient-ils déménagé Teresa ?

— Une précaution.

— À cause de vous ? Ils avaient l'air de s'inquiéter ?

— Un peu. Je crois qu'ils déplacent des choses, qu'ils les cachent.

— Pourtant, il n'y a pas encore eu de réel face-à-face entre vous ?

— Ils ne savent pas trop quoi penser de moi.

— Alors, pourquoi prennent-ils un risque avec vous ?

— Parce que j'ai sauvé le gamin.

Elle hocha la tête. Puis demeura silencieuse. Elle paraissait un peu fatiguée. Peut-être n'avait-elle pas dormi depuis que je lui avais demandé la voiture pour minuit. Elle portait un jean et une chemise d'homme en coton, d'un blanc immaculé et parfaitement rentrée sous la ceinture de son pantalon. Les deux boutons du haut étaient défaits. Elle allait pieds nus dans des chaussures plates. La température de la chambre était réglée au maximum. Sur le bureau, trônait un ordinateur portable allumé, près du téléphone dont je mémorisai instinctivement le numéro.

— Vous avez vu Quinn ? me demanda-t-elle.

— Non.

— Vous savez d'où il opère ?

— Non. Je n'ai pas vu grand-chose, en fait. Mis à part le fait que leurs livres de comptes sont codés et qu'ils n'ont pas assez d'une flotte de distribution pour transporter leurs cargaisons. Peut-être que ce sont leurs clients qui récupèrent directement la marchandise.

— Ce serait complètement fou. Ils ne montreraient pas à leurs clients la base de leurs opérations. En fait, on sait déjà qu'ils ne le font pas. Beck a rencontré le vendeur de L.A. dans un parking, vous vous rappelez ?

— Alors, peut-être qu'ils se donnent rendez-vous dans un endroit neutre. Pour les véritables ventes. Quelque part pas trop loin, dans le nord-est.

— Comment avez-vous vu leurs livres ?

— Dans leurs bureaux, la nuit dernière. C'est pour ça que je voulais une voiture.

Elle alla s'asseoir à son bureau et tapa sur le clavier. L'économiseur d'écran disparut et mon dernier e-mail apparut : *On se retrouve dans 10 minutes*. Elle alla dans la boîte des messages effacés et cliqua sur celui de Powell, le flic qui m'avait vendu.

— On a retrouvé ces noms pour vous, me dit-elle. Angel Doll a fait huit ans à Leavenworth pour agression sexuelle. Il aurait dû avoir la perpétuité pour viol et meurtre, mais le procureur a merdé. Doll était technicien en communication. Il a violé une femme lieutenant-colonel et l'a laissée mourir d'une hémorragie interne. C'est vraiment une ordure.

— Une ordure bel et bien morte.

Elle me regarda sans rien dire.

— Il a vérifié les plaques de la Nissan. Il m'a posé des questions. Grosse erreur. Il a été la première victime.

— Vous l'avez tué ?

— Je lui ai brisé le cou.

Elle resta sans voix.

— C'est lui qui l'a voulu. Il allait compromettre une mission.

Elle avait le visage blême.

— Ça va ? lui demandai-je.

— Je ne m'attendais pas à ce qu'il y ait des victimes.

— Il peut y en avoir d'autres. Il faudra vous y faire.

Elle inspira profondément puis hocha la tête.

— D'accord... Désolée pour les plaques. C'était une erreur.

— Vous avez quelque chose sur Paulie ?

Elle se tourna vers son écran.

— Doll avait un pote à Leavenworth qui s'appelait Paul Massarella. Un culturiste qui s'était pris huit ans pour avoir agressé un officier. Son avocat avait essayé de mettre ça sur le compte d'une crise de rage provoquée par les stéroïdes. Il a tenté d'accuser l'armée de ne pas avoir surveillé Massarella dans sa consommation de dope.

— Sa consommation, elle déborde de partout, maintenant.

— Vous pensez qu'il s'agit du même Paulie ?

— C'est obligé. Il m'a dit qu'il n'aimait pas les officiers. Je l'ai frappé au foie. Ça vous aurait tuée, vous ou Eliot. Il n'a même pas remarqué.

— Qu'est-ce qu'il va faire, maintenant ?

— Je ne veux pas y penser.

— Vous voulez toujours retourner là-bas ?

— La femme de Beck sait que je suis bidon.

— Comment ?

Je haussai les épaules.

— Peut-être qu'en réalité elle ne sait pas. Peut-être qu'elle veut juste que je sois bidon. Peut-être qu'elle essaie de s'en convaincre, c'est tout.

— Elle va le crier sur tous les toits ?

— Pas sûr. Elle m'a vu dehors, hier soir.

— Vous ne pouvez pas retourner là-bas.

— Je ne laisse pas tomber les choses comme ça.

— Vous n'êtes pas idiot, non plus. Ça devient incontrôlable, maintenant.

— Peut-être, mais c'est à moi de décider.

— C'est à nous deux de décider, corrigea-t-elle. Vous dépendez de notre soutien.

— Vous voulez sortir Teresa de là. Vous le voulez vraiment, Duffy. C'est l'enfer pour elle, ne l'oubliez pas.

— Je pourrais envoyer des forces d'intervention pour la sauver. Maintenant que vous me confirmez qu'elle est vivante...

— On ne sait pas où elle est, en ce moment.

— C'est moi qui m'en charge.

— Et c'est moi qui me charge de Quinn.

Elle ne répliqua rien.

— Vous ne pouvez pas envoyer une équipe d'intervention. Votre mission n'est pas officielle. Demander une force d'intervention, ça équivaut à demander de se faire virer.

— Je suis prête à me faire virer, si nécessaire.

— Il n'y a pas que vous. Six autres personnes se feraient virer en même temps.

Elle resta muette.

— De toute façon, j'y retourne. Parce que je veux Quinn. Avec ou sans votre aide. Alors, autant m'utiliser.

— Ce Quinn, qu'est-ce qu'il vous a fait ?

Je ne répondis pas. Elle demeura silencieuse un moment puis interrogea :

— Est-ce que M<sup>me</sup> Beck accepterait de nous parler ?

— Je ne veux pas le lui demander. Cela équivaudrait à confirmer ses soupçons. Je ne sais pas exactement où ça mènerait.

— Que feriez-vous, si vous retourniez là-bas ?

J'aurais une promotion. C'est la clef. Il faut que j'arrive à obtenir le poste de Duke. Alors, je deviendrais l'homme de confiance de Beck. Et j'aurais une relation officielle avec ceux de Quinn. C'est ce qu'il me faut. Sinon, j'avance dans le noir.

— Il faut progresser d'abord. Il nous faut des preuves.

— Je sais.

— Comment pensez-vous être promu ?

— De la même façon que tout le monde.

Elle ne répondit rien à cela. Elle revint à sa boîte d'e-mails, se leva et alla regarder par la fenêtre. La lumière, derrière elle, filtrait à travers sa chemise. Ses cheveux étaient tirés en arrière et quelques fines mèches lui retombaient sur le col. Un style d'enfer, selon moi, mais j'imaginai qu'avec le salaire qu'elle touchait aux stups, elle ne s'offrait pas toutes les semaines une séance chez le coiffeur. Ou alors, elle se faisait coiffer par une amie. Je l'imaginai bien, assise sur une chaise dans la cuisine, une vieille serviette autour du cou, préoccupée par son look, mais pas assez, pour dépenser des fortunes dans un salon de coiffure.

Le moulant du jean lui donnait des fesses superbes. Elle devait faire une taille 36, ce qui me convenait très bien. Moi-même, je n'avais pas une once de graisse, seulement les organes nécessaires, fermes et denses. Et, à voir une silhouette pareille, je n'avais qu'une envie, c'était d'y laisser glisser les mains et de m'en émerveiller. Peut-être aussi blottir ma tête... un petit peu plus haut. Je ne pouvais pas dire exactement à quoi cela ressemblerait, à moins qu'elle ne se retourne. Mais je sentais que cela serait de toute façon divin.

— À quel point est-ce dangereux, maintenant ? demanda-t-elle. En étant réaliste.

— Impossible à dire. Il y a trop de variables. M<sup>me</sup> Beck marche à l'intuition, c'est tout. En prenant peut-être un peu ses désirs pour des réalités. Elle n'a aucune preuve, en tout cas. Donc, si elle parle à quelqu'un, tout dépend si celui-ci choisit de prendre au sérieux les intuitions d'une femme.

— Elle vous a vu vous balader dehors. Ça, c'est une preuve.

— Une preuve de quoi ? Que j'avais besoin de prendre l'air ?

— Ce Doll a été tué pendant que vous étiez dehors.

— C'est ce qu'ils se diront. Je ne suis pas passé de l'autre côté du mur. Et ils ne trouveront pas Doll. Pas à temps, en tout cas.

— Pourquoi ont-ils déménagé Teresa ?

— Par précaution.

— C'est incontrôlable, répéta-t-elle.

Je haussai les épaules, même si, me tournant toujours le dos, elle ne pouvait pas voir mon geste.

— Ce genre de chose est toujours incontrôlable. Il fallait s'y attendre. Rien ne marche jamais comme on l'a prévu. Tous les plans tombent à l'eau dès que le premier coup de feu est tiré.

Elle se retourna enfin et demanda :

— Qu'est-ce que vous allez faire, maintenant ?

J'hésitai. La lumière l'éclairait toujours de derrière. *Absolument ravissant.*

— Je vais faire une sieste.

— Vous avez combien de temps ?

Je regardai ma montre.

— À peu près trois heures.

- Vous êtes fatigué.
- Je n'ai pas dormi de la nuit. Et j'ai nagé assez longtemps.
- Vous avez nagé au-delà du mur ? Alors oui, vous êtes peut-être idiot.
- Vous êtes fatiguée, vous aussi ?
- Très. Voilà des semaines que je travaille comme une malade.
- Alors, faites une sieste avec moi.
- Ça ne serait pas bien. Teresa est en danger quelque part.
- Je ne peux pas y aller encore. Pas avant que M<sup>me</sup> Beck soit prête.

Elle hésita puis lâcha.

- Il n'y a qu'un lit.
- Ce n'est pas un problème. Vous êtes mince. Vous ne prendrez pas beaucoup de place.
- Ça ne serait pas bien, répéta-t-elle.
- On n'a pas besoin d'aller sous les draps. On peut très bien se coucher sur le couvre-lit.
- L'un à côté de l'autre ?
- Complètement habillés. Je garderai même mes chaussures.

Elle ne dit rien.

- Ce n'est pas un crime, observai-je.
- Peut-être que si. Certains États ont d'anciens règlements bizarres. Le Maine pourrait bien en faire partie.
- Il y a d'autres règlements du Maine qui me préoccupent davantage.
- Pas pour l'instant.

Je souris. Et laissai échapper un bâillement. Je m'assis sur le lit, m'allongeai, et roulai sur le côté, le dos tourné vers l'extérieur, avant de ramener les bras sous ma tête. Je fermai les yeux. Je la devinais, debout, qui me regardait. Puis je la sentis se coucher près de moi. Elle remua un peu et s'immobilisa. Mais elle était tendue. Une infime vibration d'inquiétude qui se propageait à travers les ressorts du matelas.

- Pas de panique, lui dis-je alors. Je suis trop crevé.

\*\*\*

En réalité, je ne l'étais pas. Les ennuis commencèrent lorsqu'en bougeant légèrement, elle m'effleura les fesses. Ce fut un contact très léger, mais elle m'aurait branché sur une prise de courant que ça ne m'aurait pas fait davantage d'effet. J'ouvris les yeux, regardai le mur devant moi et tentai de savoir si elle dormait et avait remué involontairement ou si elle l'avait fait exprès. Je passai quelques minutes à gamberger mais le danger mortel doit être un aphrodisiaque car je me surpris au bord de l'optimisme. Cependant, je n'étais pas certain de la réponse qu'il fallait donner à cet appel. Si c'en était un... Quel était le comportement adéquat ?

Je choisis de remuer moi-même d'une fraction de centimètre et d'affirmer ainsi la connexion. Je me disais que c'était une façon de lui renvoyer la balle. À elle à présent de se débrouiller avec l'interprétation à donner à mon geste.

Rien ne se passa pendant une minute entière. Je commençais à déchanter quand elle bougea de nouveau. Maintenant, la connexion était diablement solide. Si je n'avais pas pesé cent dix kilos, elle aurait pu me faire glisser sur le couvre-lit en satin. J'étais à peu près certain de sentir les rivets sur la poche arrière de son jean. À *mon tour*. Avec un faux soupir de sommeil, j'roulai de côté, si bien qu'on se retrouva emboîtés comme des cuillers, mon

bras lui touchant à peine l'épaule. J'avais ses cheveux sur mon visage. Ils étaient doux et sentaient l'été. Le coton de sa chemise plongeait en craquant jusqu'à sa taille, là où la toile de son jean formait une jolie courbe sur sa hanche. Je jetai un coup d'œil vers le bas du lit. Elle avait ôté ses chaussures et je voyais la plante de ses pieds. Dix petits orteils bien alignés. Elle lâcha un gémissement ensommeillé. Faux, j'en étais certain. Puis elle se blottit en arrière de sorte qu'elle se retrouva collée à moi de haut en bas. Je mis ma main sur son bras et la laissai descendre jusqu'à ce qu'elle tombe de son coude et vienne reposer sur sa taille, l'extrémité de mon petit doigt glissé sous la ceinture de son pantalon. Elle émit un autre son léger. Faux, encore une fois, j'en étais persuadé. Je retins mon souffle. Ses fesses étaient tout contre mon entrejambe. Mon cœur battait la chamade. La tête me tournait. Pas question d'essayer de résister. C'était un de ces moments fous où l'on se retrouvait totalement sous l'emprise de ses hormones, et pour lesquels j'étais prêt à risquer huit ans à Leavenworth. Je fis glisser ma main vers le haut et pris son sein dans le creux de ma paume. Après cela, les choses devinrent totalement incontrôlables.

\*\*\*

Elle était de ces femmes nettement plus séduisantes nues qu'habillées. Toutes ne le sont pas. Elle possédait un corps à se damner. Sans être bronzée, sa peau n'était pas blanche non plus, aussi douce que de ta soie mais pas transparente pour autant. Elle était extrêmement mince mais pas osseuse, longue et élancée, faite pour porter ces maillots qui remontent vertigineusement sur les hanches. Elle avait de petits seins fermes, idéalement galbés, un cou élancé, des oreilles bien dessinées, des épaules, des chevilles et des genoux parfaits. Un petit creux se dessinait à la base de la gorge. Un petit creux légèrement humide.

Elle était puissante, aussi. Je devais faire soixante bons kilos de plus qu'elle mais cela ne l'empêcha pas de m'épuiser. Elle était jeune, j'imagine. Elle avait sans doute dix ans de moins que moi. D'ailleurs, elle rit de me voir dans cet état. Elle avait un ravissant sourire.

— Tu te rappelles ma chambre d'hôtel à Boston ? lui demandai-je. La façon dont tu étais assise sur ma chaise ? C'est là que je t'ai désirée.

— J'étais juste assise sur une chaise. Il n'y avait pas une façon spéciale...

— Arrête, s'il te plaît !

— Tu te souviens du Freedom Trail ? me dit-elle alors. Tu m'as parlé du pénétrateur à longue tige. Je t'ai immédiatement désiré en entendant ça.

Je souris.

— Ça faisait partie d'un contrat d'un milliard de dollars. Ça fait plaisir qu'une citoyenne en ait au moins tiré quelque chose.

— Si Eliot n'avait pas été avec moi, je me serais jetée sur toi, au beau milieu du parc.

— Il y avait une femme en train de nourrir les oiseaux.

— On aurait pu faire ça derrière un buisson.

— Paul Revere nous aurait vus, lui fis-je remarquer.

— Non, il avait chevauché toute la nuit.

— Je ne suis pas Paul Revere.

Elle sourit de nouveau. Je le sentis contre mon épaule.

— Bien fatigué, mon vieux ?

— Je n'ai pas dit ça, exactement.

— Le danger est un aphrodisiaque, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Alors, tu admets que tu cours un grand risque ?

— D'avoir une crise cardiaque, oui.

— Tu ne devrais pas y retourner.

— Je cours le risque de ne pas pouvoir m'en empêcher.

Elle s'assit sur le lit. La gravité n'avait aucun effet sur la perfection de son corps.

— Je suis sérieuse, Reacher.

— Ça ira, lui dis-je en souriant. Encore deux ou trois jours. Je retrouve Teresa, je retrouve Quinn, et après je pars.

— Seulement si je te le permets.

Je hochai la tête :

— Les deux gardes du corps, je sais.

— C'est pour ça que tu as besoin que je sois là pour achever l'opération. Tu peux oublier tout le côté héroïque de la chose. « Avec ou sans toi »... mon cul ! On libère ces types et, un coup de fil plus tard, tu es un homme mort.

— Où sont-ils, en ce moment ?

— Dans le premier motel, dans le Massachusetts. Là où on a monté notre plan. Les types de la Toyota et de la voiture de sécurité du campus sont assis sur eux.

— De tout leur poids, j'espère.

— De tout leur poids.

— C'est à des heures d'ici.

— Par la route, oui. Pas par le téléphone.

— Tu veux récupérer Teresa ?

— Oui. Mais c'est à moi de le faire.

— Tu es obsédée par tes prérogatives.

— Je ne veux pas qu'il t'arrive des bricoles, c'est tout.

— Il ne m'est jamais arrivé aucune bricole.

Elle se pencha et, du bout des doigts, effleura les cicatrices de mon corps. Le torse, le ventre, les bras, les épaules, le front.

— Tu as eu beaucoup de dégâts, pour un gars à qui il n'est jamais arrivé aucune bricole.

— Je suis maladroit. Je tombe souvent.

Elle se leva et partit dans la salle de bains, nue, gracieuse, totalement naturelle.

— Dépêche-toi, lui lançai-je...

Mais elle ne se dépêcha pas. Elle resta longtemps dans la salle de bains et, lorsqu'elle en sortit, elle portait un peignoir. Son visage avait changé. Elle semblait légèrement mal à l'aise. Un peu triste.

— On n'aurait pas dû faire ça, déclara-t-elle.

— Pourquoi ?

— Ce n'était pas très professionnel.

Il y avait du vrai dans ses paroles : ce n'était pas très professionnel.

— Mais c'était sympa, ajoutai-je.

— On n'aurait pas dû.

— On est des grandes personnes. On vit dans un pays libre.

— C'était juste pour se reconforter. Parce qu'on était tous les deux stressés et crispés.

— Il n'y a rien de mal à ça.

— Ça va compliquer les choses.

— Non, si on y prend garde. Ça ne veut pas dire non plus qu'il faille se marier ou quelque chose dans le genre. On ne s'appartient pas pour autant.

— J'aurais préféré qu'on ne fasse rien.

— Je suis content qu'on l'ait fait. Je pense que, si quelque chose te semble bon, tu dois le faire.

— C'est ta philosophie ?

Je me détournai.

— C'est la voix de l'expérience. Une fois, j'ai dit non quand je voulais dire oui et je le regrette encore.

Elle serra le peignoir autour d'elle :

— C'était bon, je le reconnais.

— Pour moi aussi.

— Mais on devrait oublier tout ça, maintenant. Ça voulait dire ce que ça voulait dire, rien de plus, d'accord ?

— D'accord.

— Et tu devrais sérieusement songer à retourner là-bas.

— D'accord, répétais-je.

Allongé sur le lit, je pensai à ce que cela faisait de dire non quand on a vraiment envie de dire oui. C'était mieux d'avoir dit oui et je n'avais aucun regret. Duffy était calme. Comme si on attendait que quelque chose se passe. Je pris une longue douche chaude et m'habillai dans la salle de bains. On avait alors fini de parler. On n'avait plus rien à se dire. On savait tous les deux que je repartais. J'aimais le fait qu'elle n'essaie pas de me retenir. J'aimais le fait qu'on soit tous les deux concentrés sur notre mission.

Je laçais mes chaussures quand son ordinateur laissa entendre un **ding**, pour l'avertir d'un message. Je sortis de la salle de bains et la trouvai en train de tapoter sur son clavier.

— Un message du bureau, annonça-t-elle. Le rapport a sélectionné onze ex-flics douteux appelés Duke. Quel âge a-t-il ?

— Quarante, peut-être.

Elle fit défiler la liste.

— Un gars du Sud ? Du Nord ?

— Non, du Sud.

— On a le choix entre trois.

— M<sup>me</sup> Beck dit qu'il a été agent fédéral, aussi.

Elle continua de consulter la liste.

— John Chapman Duke, dit-elle. C'est le seul qui a travaillé pour les fédéraux, ensuite. Il a commencé à Minneapolis comme agent de police puis comme inspecteur. Il a fait l'objet de trois enquêtes par les affaires internes. Sans résultat. Puis il est venu travailler dans nos services.

— Aux stups ? Vraiment ?

— Non, pour le ministère des Finances.

— Il y faisait quoi ?

— On ne le dit pas. Mais il a été inculpé dans les trois ans qui ont suivi. Un genre de corruption. Et il a été soupçonné d'homicides multiples, sans preuves concrètes. Mais il a fait malgré ça quatre ans de prison.

— Une description ?

— Blanc, à peu près ta taille. Il a une sale tête, sur la photo.

— C'est lui.

Elle lut le reste du rapport.

— Fais attention avec lui. Il n'a pas l'air d'être commode.

— Ne t'en fais pas, lui dis-je.

Je songeai à l'embrasser avant de partir, mais je n'en fis rien. J'imaginai qu'elle n'en aurait pas envie. La porte refermée derrière moi, je courus à la Cadillac.

De retour au *Café Café*, j'avais largement entamé ma deuxième tasse lorsque Elizabeth Beck apparut. Elle n'avait aucun achat à me montrer. Je savais qu'elle n'avait pas mis le pied dans la moindre boutique. Elle avait traîné pendant quatre longues heures pour laisser le gars du FBI faire ce qu'il avait à faire. Je lui adressai un signe de la main. Sans répondre, elle se dirigea tout droit vers le comptoir, se commanda un grand café au lait et l'apporta à ma table. Je savais ce que j'allais lui dire.

— Je ne travaille pas pour le FBI, lui annonçai-je tout à trac.

— Alors, je suis déçue, répéta-t-elle pour la troisième fois.

— Comment le pourrais-je ? J'ai tué un flic, souvenez-vous.

— Oui.

— Les gens du FBI ne font pas ce genre de truc.

— Ils pourraient. Par erreur.

— Mais ils ne s'enfuiraient pas ensuite. Ils resteraient là et affronteraient l'orage.

Elle demeura un long moment silencieuse. Tout en sirotant lentement son café.

— Je suis allée là-bas peut-être huit ou dix fois, articula-t-elle enfin. Là où se trouve le campus, je veux dire. Ils organisent des spectacles pour les familles des étudiants, de temps à autre. Et j'essaie d'être là au début et à la fin de chaque semestre. Un été, j'ai même loué une camionnette pour aider Richard à rapporter ses affaires à la maison.

— Et alors ?

— C'est une petite université. Malgré cela, le premier jour du semestre, il y a un monde fou. Beaucoup de parents, beaucoup d'étudiants, des 4×4, des voitures, des vans, il y a du trafic partout. Les journées pour les familles, c'est encore pire. Et, vous savez quoi ?

— Quoi ?

— Je n'ai jamais vu de policier, sur ou devant le campus. Jamais. Et certainement pas un inspecteur en civil.

Je regardai par la vitre, en direction de la galerie.

— C'est juste une coïncidence, je suppose, continua-t-elle, mais, un mardi d'avril, tôt le matin, alors qu'il ne se passe rien de spécial, il y a un inspecteur qui attend devant la porte du campus, sans raison apparente.

— Où voulez-vous en venir ?

— Je veux dire que vous n'avez vraiment pas eu de chance.

— Je ne travaille pas pour le gouvernement.

— Vous avez pris une douche. Vous vous êtes lavé les cheveux.

— Vraiment ?

— Je le vois et ça se sent. Du savon bon marché, du shampoing bon marché.

— Je suis allé dans un sauna.

— Vous n'aviez pas d'argent. Je vous ai donné vingt dollars. Vous vous êtes offert au moins deux tasses de café. Il doit donc vous rester quatorze dollars, environ.

— C'était un sauna bon marché.

— Oui, sans doute.

— Je ne suis qu'un homme banal.

— Et cela me déçoit beaucoup.

— Vous avez l'air d'avoir envie que votre mari se fasse arrêter.

— Oui, j'en ai envie.

— Il irait en prison.

— Il vit déjà en prison. Et il le mérite. Mais il serait plus libre dans une vraie prison que là où il est en ce moment. Et il n'y serait pas pour toujours.

— Vous pourriez appeler quelqu'un. Vous n'avez pas besoin d'attendre qu'on vienne à vous.

Elle secoua la tête :

— Ce serait du suicide. Pour moi et pour Richard.

— Ce serait du suicide aussi si vous parliez de moi ainsi devant n'importe qui d'autre. Souvenez-vous, je ne me laisserais pas faire. Il y aurait des blessés. Vous et Richard, peut-être.

— Vous marchandez avec moi, de nouveau ? sourit-elle.

— Je vous préviens, c'est tout.

— Je sais me taire.

Elle le prouva en ne prononçant plus le moindre mot. On termina notre café en silence et on revint à la voiture. On ne parla pas pendant le trajet. Je la reconduisis chez elle, sans savoir si je trimballais une bombe à retardement avec moi ou si je tournais le dos à la seule aide que je pouvais recevoir de l'intérieur de cette maison.

Paulie attendait derrière la grille. Il devait regarder de sa fenêtre et être venu se planter là dès qu'il nous avait aperçus de loin. Je ralentis, stoppai et il me regarda. Puis il posa les yeux sur Elizabeth Beck.

— Donnez-moi le biper, dis-je à ma passagère.

— Je ne peux pas.

— Donnez-le-moi.

Paulie défit la chaîne et poussa la lourde grille. Elizabeth ouvrit alors son sac et me tendit le biper. Je fis avancer la Cadillac et abaissai ma vitre avant de m'arrêter à la hauteur de Paulie.

— Regarde ça, lui lançai-je.

De la main gauche, je jetai l'appareil assez haut devant la voiture. Un tir faible et qui manquait de précision. Mais le boulot était fait. Le petit rectangle de plastique noir monta en l'air et atterrit au beau milieu de l'allée, à six ou sept mètres devant la Cadillac. Paulie le regarda s'envoler et se figea quand il comprit de quoi il s'agissait.

— Hé ! s'écria-t-il.

Il courut le chercher. Je m'élançai après lui. J'écrasai l'accélérateur, les pneus crissèrent et la voiture bondit en avant. Je dirigeai le coin droit du pare-chocs sur son genou gauche. J'étais tout près. Mais il était incroyablement rapide. Il attrapa le biper par terre, fit un bond en arrière, et je le manquai de peu. J'accélérai alors et le vis dans le rétroviseur, qui me regardait, enveloppé de la fumée bleue qui s'était échappée des pneus.

J'étais extrêmement déçu. Si je devais me battre contre un gars qui me dépassait de soixante kilos, j'aurais été plus heureux qu'il soit d'abord impotent. Ou, du moins, qu'il ne soit pas aussi diablement rapide.

Je m'arrêtai sur l'esplanade devant l'entrée du manoir et laissai Elizabeth Beck devant la porte. Après avoir rangé la Cadillac dans son garage, je me dirigeais vers la cuisine lorsque

Zachary Beck et John Chapman Duke vinrent à ma rencontre. Ils paraissaient nerveux, contrariés, et parlaient avec animation. Je crus qu'ils allaient me tomber dessus à cause de Paulie. Mais c'était tout autre chose.

— Angel Doll a disparu, me dit Beck.

Je ne bronchai pas. Le vent soufflait de l'océan. La houle paresseuse avait laissé place à des vagues aussi hautes et bruyantes que le premier soir. L'air était chargé d'embruns.

— C'est avec vous qu'il a parlé en dernier, après, il a tout fermé, il est parti et on ne l'a pas revu.

— Qu'est-ce qu'il te voulait ? interrogea Duke.

— Je ne sais pas.

— Tu ne sais pas ? Tu es resté là-bas cinq minutes, au moins.

— Il m'a emmené au bureau de l'entrepôt.

— Et ?

— Et rien. Il allait me dire quelque chose, mais son mobile a sonné.

C'était qui ?

Qu'est-ce que j'en sais ? Ça avait l'air d'être un truc urgent. Il a parlé au téléphone les cinq minutes entières. Il nous faisait perdre notre temps, alors j'ai lâché l'affaire et je suis sorti.

Qu'est-ce qu'il disait au téléphone ?

Je n'ai pas écouté. Ça n'aurait pas été très poli.

Vous avez entendu des noms ? me demanda Beck.

Non, répondis-je en me tournant vers lui. Mais ils avaient l'air de se connaître, c'est clair. Doll l'a beaucoup écouté parler. J'ai l'impression que l'autre lui donnait des instructions ou quelque chose comme ça.

Des instructions sur quoi ?

— Aucune idée.

— Quelque chose d'urgent ?

— Ça avait l'air, oui. Il m'avait complètement oublié. Et il n'a pas cherché à me rattraper quand je suis parti.

— C'est tout ce que tu sais ?

— Ce devait être un genre de plan. Il recevait des instructions pour le lendemain, j'imagine.

— Aujourd'hui ?

— C'est ce que je pense, fis-je en haussant les épaules. C'était une conversation à sens unique.

— Super ! s'écria Duke. Tu sais que tu nous es d'une aide prodigieuse ?

Le regard tourné vers l'océan, Beck déclara :

— Alors, il a reçu un appel urgent sur son portable, il a fermé derrière nous et il est parti. C'est tout ce que vous pouvez nous dire ?

— Je ne l'ai pas vu fermer derrière nous. Et je ne l'ai pas vu partir. Il était encore au téléphone quand je suis sorti.

— De toute évidence, il a fermé, reprit Beck. Et, de toute évidence, il est parti. Tout était parfaitement normal ce matin.

Je ne dis rien. Beck se tourna aux trois quarts, face à l'est. Le vent qui venait de la mer lui plaquait les vêtements sur le corps. Ses jambes de pantalon battaient comme des drapeaux. Il bougea les pieds, frottant ses semelles contre le sable, comme s'il essayait de se réchauffer.

— On n'a pas besoin de ça en ce moment, dit-il. On n'a vraiment pas besoin de ça. On a un gros week-end qui nous attend.

Je ne répliquai rien. Ils firent demi-tour et se dirigèrent vers la maison en me laissant seul.

J'étais fatigué mais je n'allais pas me reposer pour autant. Il y avait de l'activité dans l'air et l'organisation que j'avais vue les deux premiers soirs était totalement oubliée. Il n'y avait rien à manger dans la cuisine. Pas de dîner. La cuisinière n'était pas là. J'entendais des gens aller et venir dans le vestibule.

Duke entra alors, me passa devant et sortit par la porte de derrière. Il portait un sac de sport Nike. Je le suivis dehors et, du coin de la maison, je le vis se diriger vers les garages. Cinq minutes plus tard, il faisait reculer la Lincoln noire et s'éloignait avec. Il avait changé les plaques. Quand je les avais vues au milieu de la nuit, elles étaient du Maine et comportaient six chiffres. Maintenant, elles en avaient sept et étaient immatriculées dans l'État de New York.

Je retournai dans la cuisine et cherchai à me faire du café. Je trouvai la machine mais pas un seul filtre en papier. À la place, je me servis un verre d'eau. J'étais en train de le boire quand Beck entra. Lui aussi portait un sac de sport bleu marine. À la façon dont il pendait, et au bruit qu'il fit quand il heurta sa jambe, je devinai qu'il était plein de métal lourd. Des armes, probablement. Peut-être deux.

— Allez chercher la Cadillac, me dit-il. Tout de suite. Prenez-moi devant.

Il sortit les clés de sa poche et les laissa tomber sur la table devant moi. Puis il s'accroupit, défit son sac et en sortit deux plaques de New York avec un tournevis. Qu'il me tendit.

— Mettez d'abord ça.

Je vis des armes dans le sac. Deux MP5K Heckler & Koch, noires, grosses et courtes, avec d'épaisses poignées bulbeuses. Très futuristes, comme les accessoires de films.

— Où va-t-on ? demandai-je.

— On suit Duke jusqu'à Hartford, dans le Connecticut. On a du boulot, là-bas, vous vous rappelez ?

Il referma le sac, se redressa et repartit avec dans le vestibule. Je restai un instant sans bouger. Puis, levant mon verre d'eau devant le mur vide, je lançai :

— Aux guerres sanglantes et aux maladies fatales.

J'abandonnai mon verre sur l'évier puis me dirigeai vers les garages. Le crépuscule se levait à l'horizon de l'océan. Le vent rugissait sur les vagues qui claquaient contre les rochers. Je ralentis et fis mine de regarder çà et là autour de moi, histoire de vérifier si personne ne m'avait suivi, puis me faufilai de l'autre côté du mur où je retrouvai mon baluchon. Laisant de côté les fausses plaques et le tournevis, je pris mes armes, rangeai le Glock de Duffy dans la poche droite de mon imper, le PSM de Doll dans la gauche, et les recharges du Glock dans mes chaussettes. Je pliai le chiffon, pris les plaques et le tournevis, puis retournai vers l'entrée de la cour.

Le bricolo semblait fort occupé dans le troisième garage, le vide, à huiler les gonds des portes grandes ouvertes. Derrière lui, l'espace semblait encore plus propre que la nuit précédente. Immaculé. Le sol avait été arrosé. Je voyais encore des taches humides qui séchaient. J'adressai un signe de la tête au type qui me répondit, puis ouvris le garage de gauche, m'accroupis pour changer la plaque arrière de la Cadillac qui passa du Maine à l'État de New York. J'en fis autant devant puis abandonnai par terre les anciennes plaques ainsi que le tournevis, sortis la voiture et refermai derrière moi. Je m'éloignai, suivi des yeux par le mécanicien.

Beck m'attendait devant l'esplanade. Il ouvrit lui-même la porte arrière et jeta son sac de sport sur la banquette. J'entendis les fusils cliqueter. Il referma et vint s'asseoir à l'avant, à côté de moi.

— Allons-y, lança-t-il. Boston par la I-95.

— On a besoin d'essence.

— D'accord, dès que vous voyez une station-service.

Paulie attendait au portail, grimaçant de colère. Un fâcheux qui ne tarderait pas à dégager. Tout en ouvrant, il me suivit d'un regard noir. Je passai l'air de rien. Loin des yeux, loin du cœur.

La route côtière étant déserte, nous avons atteint la voie express en moins de douze minutes. Je m'habituais à la Cadillac. J'aimais bien cette voiture à la conduite fluide et souple. Mais quelle consommation ! L'aiguille de la jauge descendait sérieusement. J'avais presque l'impression de la voir bouger. D'après mes souvenirs, le premier poste à essence se trouvait au sud de Kennebunk. C'était là que j'avais rencontré Duffy et Eliot sur la route de New London. Un quart d'heure après, nous y étions. Je m'y sentais comme chez moi. Je dépassai le parking où nous avions volé le van pour me diriger vers les pompes. Beck ne dit rien. Je fis le plein. Soixante-dix litres. Ça prenait du temps. Tandis que je revissais le bouchon du réservoir, Beck baissa la vitre et me tendit une liasse de billets.

— Toujours payer l'essence en liquide, indiqua-t-il. C'est plus sûr.

Je gardai la monnaie qui s'élevait à un peu plus de quinze dollars. J'y avais droit. Je n'avais pas encore été payé. Je repris le volant. J'étais fatigué. Rien de pire qu'une autoroute dépeuplée pour s'endormir. Beck ne disait mot. Au début, je le crus d'humeur morose, ou plutôt préoccupé, un rien déprimé. Puis je compris qu'il était anxieux. Il devait appréhender la bagarre qui nous attendait, moi non. D'autant que j'étais certain de ne trouver personne sur le champ de bataille.

— Comment va Richard ? lui demandai-je.

— Bien. Il a du répondant. C'est un bon fils.

— Ah oui ? rétorquai-je, histoire de rétorquer quelque chose.

Il fallait que je bavarde pour ne pas sombrer.

— Il est très loyal. Qu'est-ce qu'un père peut demander de plus ?

Il n'en dit pas davantage et je dus à nouveau lutter contre le sommeil. Quinze kilomètres. Vingt.

— Vous avez déjà eu affaire à de petits dealers ? s'enquit-il soudain.

— Non.

— Ce sont des gens à part.

Ce fut de nouveau le silence au cours des trente kilomètres qui suivirent puis il reprit la conversation, comme s'il courait après une idée fugitive :

— Ils sont complètement obsédés par la mode.

— Ah oui ?

Ça ne m'intéressait pas du tout, mais il fallait que je le fasse parler.

— Bien sûr, reprit-il, la dope de labo est très à la mode. Leurs clients sont aussi obnubilés qu'eux. Je m'y perds dans tout ce qu'ils vendent. Ça change de nom chaque semaine.

— Qu'est-ce que c'est, la dope de labo ?

— De la dope fabriquée en labo, synthétique, quoi. Rien à voir avec ce qui pousse dans la terre.

— Comme la marijuana.

— Ou l'héroïne, ou la cocaïne. Ça, ce sont des produits naturels, bios. Raffinés, bien entendu, mais ils ne sortent pas d'une éprouvette.

Je ne répondis pas. J'avais déjà un mal fou à garder les yeux ouverts. Il faisait trop chaud dans cette voiture, rien de pire pour vous endormir sur-le-champ quand on est fatigué. Je me mordis les lèvres pour tâcher de fixer mon attention.

— Ils ne font plus rien sans penser à la mode d'abord, reprit Beck. Leurs chaussures, par exemple. Ces types qu'on va rencontrer ce soir, je ne les ai jamais vus porter la même paire deux fois.

— Des baskets ?

— À croire qu'ils se prennent pour des joueurs professionnels. Un jour ils arborent des Reebok neuves à deux cents dollars, le lendemain elles sont démodées, alors il leur faut des Nike ou je ne sais quoi. Et puis on passe à Caterpillar ou à Timberland. En cuir, ou pas, noires ou jaunes, toujours les lacets défaits. Et puis on revient aux tennis, genre Adidas, avec les velcros. Deux, trois cents dollars la paire. Sans raison. C'est fou !

Je ne répondis pas. Je me contentais de conduire, les paupières scotchées pour rester ouvertes, les orbites brûlantes.

— Vous savez pourquoi ? continua-t-il. À cause de l'argent. Ils en ont tellement qu'ils ne savent plus quoi en faire. C'est comme les blousons. Vous avez vu ce qu'ils portent ? Un jour ce sont des North Face, rutilants et boursoufflés, fourrés de plumes d'oie même en plein été parce que ces gars-là ne sortent que la nuit. La semaine suivante, le brillant n'est plus à la mode ; North Face passe encore, mais en microfibre. Puis on préfère les blousons de cuir. Ensuite, il faut des slogans, de la laine aux manches. Rien ne dure plus d'une semaine.

— Dingue ! fis-je pour dire quelque chose.

— C'est tout cet argent, répéta-t-il. Ils ne savent plus quoi en faire, alors ils changent de garde-robe pour le seul plaisir de changer. Et ça vaut pour tout. Les armes aussi. Tenez, ces types, à une époque, ils utilisaient des MP5K Heckler & Koch ; à présent, ils ont des Uzi, à ce

que vous dites. Vous vous rendez compte ? Avec eux, même les armes se démodent, comme les baskets ou les blousons. Ou leur dernière production. C'est sans fin. La demande change sans arrêt. Comme pour les voitures. Ils aiment surtout les Japonaises, une mode qui vient de la côte Ouest. Mais un jour c'est la Toyota, le lendemain, la Honda puis la Nissan. La Nissan Maxima était un must il y a deux ou trois ans, comme celle que vous avez volée. Maintenant, ce sont les Lexus. La même chose pour les montres. Ils portent des Swatch ou des Rolex sans faire la différence. La folie complète. Certes, en tant que fournisseur, ce n'est pas moi qui vais m'en plaindre ; nous n'aimons rien tant que voir les choses se démoder. Mais on finit par se sentir un peu dépassés. On a du mal à suivre.

— Ainsi, vous leur fournissez du matériel ?

— Qu'est-ce que vous croyiez ? Que j'étais comptable ?

— Que vous importiez des tapis.

— C'est vrai. J'importe des tapis.

— Ah bon.

— Mais ce n'est qu'une façade.

Beck se mit à rire avant d'ajouter :

— C'est qu'il faut prendre des précautions, de nos jours. N'importe qui ne peut pas vendre des chaussures de sport à des gaillards pareils.

Il repartit d'un rire outré, à vous vriller les nerfs. Quant à moi, je continuais de conduire. Il finit par se calmer, regarda un peu le paysage, devant lui, par sa fenêtre, avant de reprendre la conversation. Ça devait l'aider à réfléchir. Et moi, ça m'aidait à ne pas m'endormir.

— Ça vous arrive de porter des baskets ? s'enquit-il.

— Non.

— Parce que j'aimerais que quelqu'un m'explique quelle est la différence objective entre une Nike et une Reebok.

— Aucune idée.

— À la limite, elles sont sans doute fabriquées dans la même usine, au Vietnam ou par là-bas. Elles doivent être toutes pareilles tant qu'on n'y a pas apposé de marque.

— Peut-être, je ne saurais vous dire. Je n'ai jamais été fan de sport, je ne porte pas ce genre de chaussures.

— Vous connaissez la différence entre une Toyota et une Honda ?

— Pas vraiment.

— Comment cela ?

— Je n'ai jamais possédé de VP.

— De quoi ?

— De véhicule privé, ainsi que l'année désigne les Honda, Toyota, Nissan et autres Lexus.

— Que connaissez-vous, au juste ?

— La différence entre une Swatch et une Rolex.

— Dites-moi.

— Il n'y en a pas, elles donnent toutes les deux l'heure.

— Ce n'est pas une réponse.

— Je connais la différence entre un Uzi et un Heckler & Koch.

Il se tourna sur son siège.

— Parfait. Expliquez-moi ça. Pourquoi ces types ont-ils jeté leurs Heckler & Koch au profit d'Uzi ?

La Cadillac ronronnait. Je serrai le volant, étouffai un bâillement. Bien entendu, cette

question ne possédait pas de réponse. Les types d'Hartford n'avaient évidemment pas jeté leurs Heckler & Koch pour des Uzi. Eliot et Duffy ignoraient tout simplement l'arme du jour à Hartford, pas plus qu'ils ne se doutaient des connaissances de Beck sur la question, voilà tout ; aussi avaient-ils équipé leurs hommes d'Uzi, sans doute les premières armes qui leur soient tombées sous la main.

Néanmoins, c'était une très bonne question, en théorie. Un Uzi est une excellente arme. Un peu lourd peut-être. Pas le plus rapide non plus, ce qui peut en gêner certains. Pas beaucoup de rayures dans le canon, ce qui compromet quelque peu la précision. D'un autre côté, il est extrêmement fiable, simple, éprouvé ; on peut l'équiper de magasins à quarante balles. Excellente arme. Mais surpassée par la première déclinaison de Heckler & Koch venue. Celui-ci tire les mêmes munitions plus vite et plus fort. D'une remarquable précision, digne de certaines carabines, entre de bonnes mains. Très fiable. Infiniment meilleur. Un superbe modèle des années soixante-dix contre un modèle des années cinquante. Plus c'est moderne, meilleur c'est. La chose ne se vérifie sans doute pas dans tous les domaines mais, en ce qui concerne l'armement, c'est indubitable.

— Je ne vois pas, répondis-je. Ça ne tient pas debout.

— Exactement. C'est juste une question de mode. Aussi arbitraire que ça. C'est bon pour le business mais on y perd son latin.

Son téléphone mobile sonna. Il répondit en déclinant son nom d'un ton sec. Beck. On aurait dit qu'il éternuait. Il écouta un long moment, fit répéter une adresse à son correspondant puis referma le clapet et rangea l'appareil dans sa poche.

— C'était Duke, annonça-t-il. Il s'est renseigné. Pas trace de nos amis à Hartford. Il paraît qu'ils ont une petite ferme au sud-est de la ville. Il pense qu'on les trouvera là. On y va directement.

— Pour y faire quoi ?

— Rien d'extraordinaire. Je ne suis pas pour les solutions trop radicales mais j'aime bien que les problèmes se règlent, si vous voyez ce que je veux dire. Quand on me cherche, on me trouve. Ça se passe en douceur mais c'est inexorable, même si je ne me mouille pas.

— C'est le meilleur moyen de perdre des clients.

— Les clients, ça se remplace. La file d'attente est longue. C'est ce qu'il y a de bien dans ce business, la demande dépasse largement l'offre.

— Vous allez vous en charger vous-même ?

— Non. C'est là que vous intervenez, Duke et vous.

— Moi ? Je croyais juste servir de chauffeur.

— Vous m'avez déjà descendu deux importuns, ce ne sont pas deux autres qui vont vous faire peur.

Je baissai le chauffage et m'efforçai de garder les yeux ouverts. Aux guerres sanglantes...

En périphérie de Boston, il me dit de prendre l'autoroute, direction sud-ouest, puis la I-84. Au bout d'une heure nous n'avions parcouru que quatre-vingt-dix kilomètres car il ne voulait pas que je roule trop vite, afin de passer inaperçu. Il est vrai qu'avec ses fausses plaques et son sac rempli d'armes à l'arrière, mieux valait ne pas alerter la police de la route. Je roulais comme un zombie. Je n'avais pas dormi depuis quarante heures. Pourtant, je ne regrettais pas ma sieste manquée au motel de Duffy. J'étais très heureux du moment que nous y avions passé ensemble, même s'il devait s'avérer qu'elle ne partageait pas mon enthousiasme.

— Prochaine sortie, indiqua-t-il.

La I-84 passait au cœur de Hartford. Le ciel bas donnait une couleur orangée aux lumières des réverbères. Quelques boutiques fermées, quelques bazars lugubres, quelques bars et puis plus rien, que les arbres. La route débouchait en pleine campagne.

— La prochaine à droite, dit Beck huit minutes plus tard.

Je m'engageai dans une voie étroite et mal entretenue, plongée dans une totale obscurité. Je dus me concentrer pour garder ma direction.

— Continuez, dit-il.

Encore une dizaine de kilomètres. Je n'avais strictement aucune idée de l'endroit où nous nous trouvions.

— Là ! annonça-t-il enfin. On ne devrait pas tarder à apercevoir Duke.

Ce qui fut le cas, trois kilomètres plus loin. La Lincoln se matérialisa dans le rayon de mes phares, en bordure d'un fossé.

— Arrêtez-vous derrière lui.

J'obtempérai puis coupai le moteur. Je ne rêvais que de m'endormir là, sur mon siège, ne serait-ce que cinq minutes. Mais Duke jaillit de sa voiture et se précipita vers la fenêtre de Beck.

— La ferme se trouve trois kilomètres plus bas, indiqua-t-il. On peut se garer avant le dernier virage si on approche doucement tous phares éteints. Ensuite, on continuera à pied.

Sans répondre, Beck remonta sa vitre et Duke regagna son véhicule. Je le suivis jusqu'au moment où il ralentit, éteignit ses phares et continua sur une centaine de mètres. Je me rendis alors compte qu'un faible clair de lune illuminait les lieux. La Lincoln tanguait sur des racines apparentes, imitée par la Cadillac avec un temps de retard, si lentement qu'elles avaient l'air de ramper. Soudain, les feux de stop de Duke s'allumèrent et il s'arrêta net. J'en fis autant. Beck se tourna sur son siège pour s'emparer du sac de sport qu'il amena sur ses genoux et ouvrit. Il me tendit un MP5K, ainsi que deux magasins à trente balles.

— Faites ce qu'il faut, m'ordonna-t-il.

— Vous restez ici ?

Il hocha la tête. Je vérifiai le chargeur, fis entrer une balle dans la chambre et enclenchai la sécurité. Puis je rangeai les recharges dans ma poche en prenant bien garde de ne pas leur faire heurter le Glock et le PSM. Puis je sortis de la voiture, respirai une goulée d'air frais. Cela faisait du bien. J'identifiai les effluves d'un lac à proximité, l'odeur de jeunes feuilles et d'humus. J'entendais couler de l'eau dans le voisinage et les silencieux des pots d'échappement qui refroidissaient. Une brise légère parcourait les arbres. À part cela, c'était le silence. Total.

Duke m'attendait. Son attitude trahissait son impatience. À l'évidence, ce n'était pas la première fois qu'il se chargeait de ce genre d'expédition. On aurait dit un vieux flic chevronné guettant le flagrant délit. Ça sentait à la fois la routine et la conscience de ce qu'aucune situation n'était jamais tout à fait semblable à une autre. Il arborait son Steyr, chargé du long magasin à trente balles qui formait saillie sous sa main et rendait l'arme plus hideuse que jamais.

— On y va, connard, marmonna-t-il.

En bon fantassin, je le suivis à cinq pas, sur le côté opposé du chemin. Comme si je tenais à ne pas présenter de cible groupée en cas d'attaque, alors que je savais la ferme vide. Mais lui ne le savait pas.

Au détour d'un virage, la bâtisse nous apparut, éclairée par une lampe derrière une fenêtre, sans doute branchée à une minuterie de sécurité. Duke ralentit, s'arrêta.

— Tu as vu l'entrée ? demanda-t-il.

J'aperçus un perron dans la pénombre et le lui désignai.

— Attendez-moi là, murmurai-je. Je vais examiner la fenêtre illuminée.

Cela dut lui convenir car il accepta. Je le laissai au pied du perron et filai vers la fenêtre, plongeai pour franchir les dix derniers mètres à plat ventre ; sous le rebord, je levai la tête afin de jeter un coup d'œil à l'intérieur. Une ampoule de faible puissance brûlait sur une table, sous un abat-jour de plastique jaune. Autour d'une cheminée éteinte s'alignaient de vieux meubles assortis aux murs lambrissés de pin. Pas un chat.

Je rampai en direction de Duke afin de m'en faire bien voir et brandis deux doigts devant les yeux. Code standard du tireur embusqué moyen pour dire je vois. Puis je tendis la paume, les cinq doigts déployés. Je vois cinq personnes. Ensuite, j'exécutai une série de gestes compliqués comme si je voulais préciser leur position et le modèle des armes qu'ils portaient. Duke n'y comprendrait rien. Pas plus que moi, d'ailleurs. Parce que ça ne voulait rien dire du tout. Je n'ai jamais été sniper. Mais ça faisait pro.

Après m'être redressé, je le rejoignis d'un pas tranquille sur son perron.

— Ils sont dans le coaltar, annonçai-je. Ivres ou défoncés. Ce sera du gâteau.

— Des armes ?

— Beaucoup mais pas sous la main. Il doit y avoir un petit corridor après l'entrée. Vous prenez à gauche, moi à droite. On attend et on les cueille quand ils sortent de la pièce pour voir ce qui se passe.

— C'est toi qui donnes les ordres, maintenant ?

— C'est moi qui ai vu les lieux, non ?

— Fais pas de conneries, connard.

— Vous non plus.

— Je n'en fais jamais.

— Super.

— Hé, je ne rigole pas ! Si tu me gênes je te descends comme les autres sans hésiter.

— Attendez, on est du même bord, sur ce coup.

— Tu crois ? C'est ce qu'on va voir.

— Calmez-vous.

Il marqua une pause, soupira :

— J'enfonçe la porte, tu attaques, comme à saute-mouton.

— D'accord.

Je me détournai en souriant... comme un flic chevronné... Si j'attaquais le premier, je lui passais devant et je me retrouvais dans son champ de tir. C'était ainsi que les lieutenants se trouvaient toujours descendus avant leur patron.

— On ôte la sécurité, murmurai-je.

J'enclenchai le H&K sur tir simple et il poussa le cran de sûreté de son Steyr vers la droite. Après avoir échangé un signe de tête, nous partions à l'assaut. Il enfonça la porte, je passai devant lui, il sauta sur la gauche et j'en fis autant sur la droite. Il ne s'en tirait pas mal. Nous formions une excellente équipe, tous deux ramassés en parfaite posture d'attaque alors que le panneau enfoncé continuait de vaciller sur ses gonds. Il fixait la porte du salon, agrippant le Steyr de ses deux mains tendues. Il respirait fort, presque à bout de souffle. Je sortis de ma poche gauche le PSM de Doll, abaissai la sécurité, et vins lui en pointer le canon dans l'oreille.

— Pas un geste. À présent, tu as le choix : je n'ai qu'une question à te poser ; si tu mens ou si tu refuses de répondre, je te brûle la cervelle. Compris ?

Parfaitement immobile cinq, six, huit, dix secondes durant, il ne quitta pas la porte des yeux.

— Ne t'inquiète pas, connard, poursuivis-je. Il n'y a personne, ici. On les a tous arrêtés la semaine dernière.

Pas de réaction.

— Tu as compris ce que je t'ai dit ? Au sujet de la question ?

D'un mouvement hésitant, il hocha la tête, le canon toujours vrillé dans l'oreille.

— Tu réponds ou je te grille, pigé ?

Il fit oui de nouveau.

— Alors voilà. Tu es prêt ?

Il fit encore oui, une seule fois.

— Où est Teresa Daniel ?

Un long silence s'ensuivit. Il se tourna légèrement vers moi mais je ne lâchai pas prise : le canon du PSM demeura coincé dans son objectif. Duke commençait à comprendre.

— Dans tes rêves, maugréa-t-il.

J'orientai le canon vers sa tempe et appuyai sur la détente. La détonation claqua dans la nuit. Le sang gicla et les débris de cervelle et d'os vinrent asperger le mur du fond. Je tirai vers le plafond deux autres coups de feu du H&K et un dernier du PSM en direction du sol. Puis j'enclenchai le tir automatique du H&K avant d'en vider le chargeur dans le corps de Duke. Ensuite, je ramassai son Steyr tombé à terre, pour en plomber le plafond, quinze coups, pan, pan, pan, pan ! La moitié du magasin. Le corridor s'emplit aussitôt d'une fumée âcre où voletaient les débris de bois et de plâtre. Je changeai de magasin sur le H&K afin d'arroser de balles les murs alentour, dans un bruit assourdissant. Les douilles jaillissaient dans tous les sens. Quand le H&K fut vide, je déchargeai le PSM sur les murs du corridor et cassai la lampe à coups de Steyr. Puis je saisis une table que je balançai par la fenêtre d'où j'aspergeai au jugé les arbres de balles des derniers magasins du H&K et du PSM que je tenais chacun d'un bras. Lorsque je m'enfuis, la tête comme une citrouille, j'avais tiré cent vingt-huit balles en quelque quinze secondes. Si elles m'avaient assourdi, j'imaginai que Beck avait dû se croire au milieu de la Troisième Guerre mondiale.

Toussant tout ce que je savais, empestant la poudre, je courus vers les voitures. Beck s'était déjà jeté au volant de la Cadillac lorsqu'il me vit arriver. Il entrouvrit sa portière.

— Une embuscade ! lançai-je, franchement essoufflé.

J'avais l'impression d'entendre ma voix retentir à travers toute ma tête.

— Ils étaient au moins huit, ajoutai-je.

— Où est Duke ?

— Mort. Il faut filer. Vite !

Beck se figea un instant puis réagit :

— Prenez sa voiture.

Il lança la Cadillac dans une embardée tout en refermant sa portière et vira sur les chapeaux de roues. Je sautai dans la Lincoln et la fis démarrer avant de partir en marche arrière aussi vite que je pus. Je repris la route derrière Beck et le suivis à cent vingt à l'heure à travers nids-de-poule et virages. Il ne ralentit qu'à l'entrée de Hartford, pour venir se garer dans le parking d'un magasin fermé, spécialisé en bagages. Je m'arrêtai derrière lui et attendis à ma place qu'il me rejoigne. Trop éreinté pour sortir. Il contourna la Cadillac et vint ouvrir ma portière.

— Une embuscade ? répéta-t-il.

— Oui. Ils nous attendaient. Ils étaient huit, peut-être plus. Un vrai massacre.

Il ne dit rien. Qu'aurait-il pu dire, d'ailleurs ? Je lui remis le Steyr de Duke.

— Tenez, je l'ai récupéré.

— Pour quoi faire ?

— Je me suis dit que c'était ce que vous auriez voulu. Parce qu'il devait être facilement identifiable.

— Ce n'était pas le cas mais vous avez bien fait.

Je lui donnai aussi le H&K. Il regagna sa Cadillac pour les ranger dans son sac de sport.

Puis il se retourna vers moi, les poings serrés.

— Vous avez vu vos agresseurs ?

— Non, il faisait trop sombre. Mais nous en avons eu un. Il a laissé tomber ceci.

Je lui tendis le PSM et, cette fois, j'eus l'impression de l'avoir touché à l'estomac. Il blêmit et dut s'accrocher au toit de la Lincoln pour ne pas défaillir.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demandai-je.

— Vous avez blessé celui qui a lâché ça ?

— Je crois que c'est Duke qui l'a eu.

— Vous avez vu comment ça s'est passé ?

— J'ai vu des silhouettes courir et l'une d'elles trébucher. Ça crépitait dans tous les sens. J'ai ramassé ça en partant.

— C'est l'arme d'Angel Doll.

— Vous êtes sûr ?

— À mille contre un. Vous savez ce que c'est ?

— Jamais vu un truc pareil.

— C'est un pistolet autrefois employé par le KGB. Un reste de l'ex-Union soviétique. On n'en trouve pour ainsi dire pas chez nous.

Là-dessus, il s'éclipsa dans l'ombre du parking. Je fermai les yeux. Dormir. Ne fût-ce que cinq secondes.

— Reacher, vous avez des preuves ?

— Le corps de Duke.

— Il n'indiquera rien à personne. Et côté balistique ?

Je souris intérieurement en songeant aux experts de Hartford quand ils s'efforceraient de tirer un quelconque enseignement des trajectoires. Murs, sols, plafonds. Tout au plus pourraient-ils en conclure que le corridor grouillait de danseurs de disco lourdement armés.

— Des tas de balles et de douilles, répondis-je.

— Qui ne les mèneront à rien.

De nouveau, il disparut dans l'obscurité. Je refermai les yeux. Je n'avais pas laissé d'empreintes... à part la semelle de mes chaussures, ni touché en aucune façon quoi que ce soit dans cette ferme. Je ne m'étais pas servi du Glock de Duffy. J'avais entendu parler d'un bureau quelque part chargé d'enregistrer toutes les formes de rayures laissées par les armes. Le Glock y était certainement consigné. Mais je ne m'en étais pas servi.

— Reacher, ramenez-moi au manoir.

J'ouvris les yeux.

— Et la Lincoln ?

— On l'abandonne ici.

Je ne pus réprimer un bâillement et m'efforçai de réfléchir : à l'aide de mon imper, j'effaçai mes empreintes sur le volant et sur toutes les commandes que j'avais touchées. Le Glock

faillit tomber de ma poche mais Beck ne s'aperçut de rien. Il était tellement préoccupé que j'aurais pu faire virevolter l'arme autour de mes doigts comme Sundance Kid, qu'il n'aurait rien remarqué. J'essayai la poignée de la porte, tirai les clefs du contact, les nettoyai également avant de les jeter dans la broussaille qui bordait le parking.

— Allons-y, dit Beck.

Il n'ouvrit pas la bouche au cours des cinquante kilomètres suivants mais, quand il reprit la conversation, ce fut visiblement pour exprimer tout ce qu'il venait d'élaborer dans sa cervelle :

— Le téléphone a sonné, hier. Ils préparaient leur attaque. Doll était de mèche avec eux.

— Depuis quand ?

— Depuis le début.

— Impossible. Duke est parti vers le sud et il vous a donné le numéro des plaques de la Toyota ; vous l'avez transmis à Doll pour qu'il l'identifie. Pourquoi Doll vous aurait-il dit la vérité ? S'il avait été leur complice, il aurait répondu qu'il n'avait rien trouvé.

Beck eut un fin sourire.

— Non, puisqu'ils préparaient cette embuscade. C'est à ça qu'a servi le coup de téléphone. Jolie pirouette de leur part. Le coup de l'enlèvement a raté, alors ils ont changé de tactique. Ils ont laissé Doll nous mener dans la bonne direction. Afin de nous attirer dans le piège de ce soir.

Je hochai lentement la tête, comme si j'aboutissais aux mêmes conclusions. Le meilleur moyen de décrocher une promotion consiste à se laisser passer pour plus bête que ses interlocuteurs. Ça m'avait plutôt bien réussi, à l'armée.

— Doll savait ce que vous comptiez faire ce soir ? demandai-je.

— Oui. Nous en avons tous discuté hier. En détail. Quand vous nous avez vus parler au bureau.

— Donc, il vous a tendu un piège.

— Oui. Il a fermé cette nuit, puis il a quitté Portland pour aller les rejoindre et leur annoncer qui venait, quand et pourquoi.

De mon côté, je songeais à la voiture de Doll. Elle se trouvait à moins de deux kilomètres du bureau de Beck. Je commençais à regretter de ne pas l'avoir mieux cachée.

— Pourtant, poursuivit ce dernier, il reste la question principale : Doll a-t-il agi seul ?

— Sinon avec qui ?

Il se tut, haussa les épaules.

— Sinon, il peut s'être entendu avec n'importe lequel des autres.

Ceux que tu ne contrôles pas. Les hommes de Quinn.

— Ou tous les autres, ajouta-t-il.

Replongeant dans ses pensées, il se tut encore pendant une cinquantaine de kilomètres. Il ne parut se réveiller qu'à la sortie sur l'I-95 en vue de Boston.

— Duke est mort, souffla-t-il.

— J'en suis navré.

C'est parti.

— Je le connaissais depuis longtemps.

Pas de commentaire de ma part.

— Vous allez devoir lui succéder, poursuivit-il. J'ai besoin de quelqu'un en qui je puisse avoir confiance. Vous m'avez déjà rendu beaucoup de services.

- C'est une promotion ?
- Vous ferez l'affaire.
- Chef de la sécurité ?
- À titre temporaire dans un premier temps et à titre définitif si vous le voulez.
- Je ne sais pas...
- N'oubliez pas ce que moi je sais sur vous. Vous m'appartenez.

Deux kilomètres furent encore avalés avant que je réponde :

- Vous avez l'intention de me payer un de ces jours ?
- Vous recevrez vos cinq mille dollars outre le salaire le plus élevé auquel était parvenu Duke.

— Il va quand même falloir me raconter ce qui se passe. Je ne peux pas agir dans le noir.

— D'accord. Nous en parlerons demain.

Il se tut de nouveau. Lorsque je risquai un coup d'œil latéral, je pus constater qu'il dormait comme un loir. Sans doute le contrecoup du choc. Il devait avoir l'impression de voir le monde s'écrouler autour de lui. Quant à moi, je devais lutter pour garder les yeux ouverts et la voiture sur la route. Cela me faisait penser aux textes que j'avais lus sur les troupes britanniques postées aux Indes au temps de la splendeur de l'Empire. Les jeunes officiers subalternes avaient leur propre mess. Ils dînaient ensemble dans leurs splendides uniformes et s'entretenaient de leurs chances de promotion. Mais celles-ci s'avéraient à peu près nulles sauf en cas de décès d'un de leurs supérieurs. Ils ne pouvaient espérer d'autres galons que ceux des morts. Alors ils levaient leurs verres de cristal emplis de vin français pour porter des toasts aux guerres sanglantes et aux maladies fatales qui seules leur permettaient d'espérer progresser. Triste mais constante règle de l'année.

J'atteignis la côte du Maine en pilotage automatique. Je ne me rendais même plus compte que je conduisais mais j'avais mal partout. Paulie mit un temps fou à ouvrir la grille. Nous avons dû le tirer du lit. Ce qui ne l'empêcha pas de me fixer autant qu'il le put. Je déposai Beck devant l'entrée et rangeai la voiture au garage, planquai le Glock et les recharges puis sortis par la porte de derrière. Le détecteur de métaux couina à cause des clefs de contact, alors je les jetai sur la table. J'avais faim mais j'étais trop fatigué pour manger. Je grimpai dans ma chambre, me laissai tomber sur le lit et m'endormis habillé, chaussures, imper et tout.

Ce fut la pluie qui m'éveilla six heures plus tard. Une méchante averse de grêle qui battait les carreaux. Je me levai pour regarder par la fenêtre le ciel gris sur une mer d'acier à la houle rageuse. Pas un oiseau en vue. Il était neuf heures. Quatorzième jour, vendredi. Je m'étendis à nouveau sur le lit, les yeux au plafond, pour remonter soixante-douze heures plus tôt, au matin du onzième jour, lorsque Duffy m'indiquait son plan en sept objectifs. Un, deux et trois, se montrer excessivement prudent. De ce point de vue-là, je m'en tirais plutôt bien. En tout cas, j'étais toujours vivant. Quatre, retrouver Teresa Daniel. Rien de très nouveau de ce point de vue-là. Cinq, réunir des preuves solides contre Beck. Je n'en possédais aucune. Zéro. Je ne l'avais même pas vu commettre un acte illégal, à part conduire un véhicule équipé de fausses plaques et porter un sac rempli d'armes de guerre. Six, trouver Quinn. Rien de ce côté non plus. Ce dernier point devrait attendre un peu. Ensuite, Duffy m'avait embrassé sur la joue, en y laissant une trace de sucre glace.

Je me relevai, m'enfermai dans la salle de bains pour y vérifier mes e-mails. Ma porte n'était plus fermée à clef ; sans doute Richard Beck n'oserait-il pas entrer sans frapper. Pas

plus que sa mère. Mais son père oui. Je lui appartenais. J'étais promu maistoutjours sur la corde raide. Je m'assis par terre, ôtai ma chaussure, ouvris le talon et mis la machine en marche. *Vous avez du courrier.* Un message de Duffy. *Conteneurs de Beck déchargés et emportés dans entrepôt. Pas d'inspection des douanes. Cinq en tout. Plus grosse cargaison depuis longtemps.*

J'appuyai sur *réponse* et tapai : *Maintenez-vous surveillance ?*

Quatre-vingt-dix secondes plus tard, elle répondit : *Oui.*

J'envoyai : *J'ai une promotion.*

*Exploite-la.*

*J'ai bien aimé, hier.*

*Économise ta batterie.*

Je souris et éteignis l'appareil que je rangeai dans mon talon. J'avais besoin d'une douche mais, avant tout, d'un petit déjeuner. Ensuite, je changerais de vêtements. Je sortis de la salle de bains et descendis dans la cuisine. La cuisinière avait repris son poste. Elle servait un thé et des toasts à la bonne irlandaise tout en lui dictant une longue liste d'achats. Les clefs de la Saab se trouvaient sur la table mais pas celles de la Cadillac. Je mangeai tout ce qui me tomba sous la main, puis me mis en quête de Beck. Introuvable. Ainsi qu'Elizabeth et Richard. Je retournai à la cuisine.

— Où est la famille ? demandai-je.

La femme de chambre leva la tête sans rien dire. Elle avait passé un imperméable, prête à partir faire les courses.

— Où est M. Duke ? demanda la cuisinière.

— Il est souffrant. Je le remplace. Où sont les Beck ?

— Sortis.

— Où ?

— Je n'en sais rien.

— Par un temps pareil ? Qui conduisait ?

La cuisinière baissa les yeux.

— Paulie.

— Quand ?

— Il y a une heure.

— Vu.

J'avais toujours mon imper sur moi. Je l'avais enfilé en quittant le motel de Duffy et plus quitté depuis. Je sortis par la porte arrière dans le vent et le crachin salé. Les vagues explosaient comme des bombes sur les rochers et des giclées d'écume sautaient tels des fantômes par-dessus la mer déchaînée. La tête enfoncée dans les épaules, je courus vers les garages. Le premier était vide, portes grandes ouvertes. La Cadillac était partie. Le mécanicien travaillait dans le troisième. La femme de chambre traversa la cour au galop pour aller ouvrir les portes du quatrième garage. Elle était déjà trempée. Quelques instants plus tard, elle sortait la vieille Saab qui tressaillit dans la tourmente, la pluie eut tôt fait de débarrasser le véhicule de sa poussière qui s'écoula en de longues rigoles grisâtres.

Je me demandais si les vagues n'allaient pas finir par submerger les murs de protection. Pour m'en assurer, je les contournai et me dirigeai vers ma petite cachette dans les rochers. L'herbe qui l'entourait semblait écrasée par les giclées de pluie mais la mer n'était pas arrivée jusque-là. Je n'y trouvai cependant rien d'autre que de l'eau. Ni baluchon, ni chiffon, ni Glock. Ni magasins de rechange. Les clefs de Doll avaient disparu, ainsi que le poinçon et le

ciseau.

Je repris la direction du manoir et m'arrêtai au pied du mur. J'avais presque envie de tout laisser tomber. Il n'y aurait rien de plus facile. La grille était grande ouverte, sans doute la femme de chambre avait-elle reculé à l'idée de sortir encore sous cette pluie battante. Et Paulie n'était pas là pour le faire à sa place.

C'était bien la première fois que je trouvais la voie libre. J'aurais pu me glisser au-dehors, mais je n'en fis rien. J'avais plusieurs raisons à cela.

D'abord à cause du temps que cela prendrait. Au-delà de la clôture, il devait y avoir une vingtaine de kilomètres de route à découvert avant la première bifurcation. Vingt kilomètres. Et aucune voiture disponible. Les Beck étaient partis avec la Cadillac, la bonne avec la Saab. Quant à la Lincoln, nous l'avions abandonnée dans le Connecticut. Il ne me restait que mes pieds. Trois heures de marche au pas de course. Je ne disposais pas de trois heures. La Cadillac allait certainement rentrer avant, je n'aurais nulle part où me cacher sur cette route aux accotements rocheux et dénudés. J'étais totalement vulnérable. Sans véhicule, sans arme dans cette contrée désertique. Beck me descendrait comme il voudrait. Sans parler de Paulie.

En outre, la stratégie entraînait également en jeu. Si je prenais mes jambes à mon cou, ce serait pour Beck la preuve qu'il avait vu juste, pour autant que ce soit lui qui ait découvert la cachette. Tandis que si je restais, je conservais quelques chances de m'en tirer. D'abord, cela plaidait en faveur de mon innocence. Je pourrais détourner les soupçons sur Duke. Avec un peu de chance, Beck trouverait la chose plausible. Son chef de la sécurité avait toujours pu se déplacer où il voulait, de jour comme de nuit, tandis que j'étais enfermé et surveillé vingt-quatre heures sur vingt-quatre. D'autant que Duke n'était plus là pour se défendre. Je soutiendrais mordicus devant Beck qu'il devait me croire, je parlerais fort et vite. Il pourrait bien me croire...

Ce qui m'amenait à une troisième raison de rester : l'espoir. Ce n'était peut-être pas Beck qui avait découvert la cachette mais, par exemple, Richard en se baladant sur le bord de mer. Dans ce cas, son comportement était imprévisible. Il y avait autant de chances qu'il s'ouvre à son père qu'à moi-même. D'autre part, ce pouvait être également Elizabeth. Elle se promenait souvent sur ces rochers. Elle les connaissait bien, dans leurs moindres recoins. Dans ce cas, sa réaction ne pouvait que m'être favorable. En principe.

La pluie aussi constituait une raison essentielle de rester. Il faisait froid et j'étais trop fatigué pour marcher trois heures d'affilée sous une telle pluie. Certes, ce n'était là qu'une réaction de faiblesse mais j'avais envie de rentrer me mettre à l'abri, me réchauffer, manger et me reposer davantage.

La peur d'échouer, enfin, achevait de me convaincre de ne pas bouger. Si je partais, je ne remettrais évidemment jamais les pieds ici. Or je venais de passer deux semaines à m'investir dans cette histoire. J'avais assez progressé. Plusieurs personnes comptaient sur moi. J'avais parfois connu la défaite, mais jamais abandonné, jamais baissé les bras. Si je commençais, cela me rongerait jusqu'à la fin de mes jours. Jack Reacher, lâcheur. Parti quand les choses commençaient à se gâter.

Alors, je restai là, sous la pluie qui me fouettait les épaules. Temps, stratégie, espoir, climat, peur d'échouer. Pour une liste, c'était une liste.

Mais, par-dessus tout, il y avait une femme.

Pas Susan Duffy, ni Teresa Daniel. Une femme d'autrefois, d'une autre vie. Elle s'appelait Dominique Kohl. J'étais alors capitaine dans l'année, à un an de ma dernière promotion au titre de commandant. J'étais arrivé dans mon bureau tôt le matin où m'attendait déjà une pile de paperasses, à jeter pour la plupart ; j'y trouvai cependant un ordre d'affectation dans mon unité, concernant un certain sergent-chef Kohl D.E. À l'époque, toutes les références écrites au personnel devaient éviter de mentionner le genre. Kohl avait une consonance germanique, aussi avais-je imaginé un rude gaillard du Texas ou du Minnesota, aux grosses paluches, à la face rougeaude, à la coupe en brosse, plus âgé que moi, dans les trente-cinq ans. En fin de matinée, le secrétaire m'annonça que le sergent venait se présenter. Je fis patienter une dizaine de minutes, pour le principe, et finis par ouvrir ma porte. Le sergent en question n'avait rien de rude ni de gaillard et portait une jupe. Elle devait avoir dans les vingt-neuf ans. Elle n'était pas grande mais trop athlétique pour paraître menue, et trop jolie pour paraître athlétique. À croire qu'elle avait été moulée dans cette matière qui faisait les balles de tennis. Élastique, ferme et douce à la fois. Sculptée sans présenter la moindre aspérité. Elle se tenait bien roide devant mon bureau, au garde-à-vous ; elle me fit le salut, mais je ne le lui rendis pas. Impardonnable grossièreté. Au lieu de quoi, je la regardai fixement.

— Repos, sergent ! finis-je par ordonner.

Elle me tendit ses ordres et son dossier qui contenait tout ce qu'on devait savoir sur une recrue. Elle attendait debout devant moi tandis que je lisais ses états de service, nouvelle grossièreté de ma part, mais je ne pouvais faire autrement puisque mon bureau ne comportait pas de siège visiteur. À l'époque, l'armée n'en fournissait pas aux officiers inférieurs au grade de colonel. La jeune femme restait totalement immobile, les mains derrière le dos, fixant je ne sais quoi au-dessus de ma tête.

Son dossier était impressionnant. Elle avait fait un peu de tout et obtenu chaque fois une réussite spectaculaire. Tireur d'élite, spécialiste de nombreuses techniques, remarquables performances en matière d'arrestations, excellent pourcentage d'affaires résolues. Ses aptitudes au commandement lui avaient valu de rapides promotions. Elle avait tué deux personnes, l'une armée, l'autre non, les deux victimes étant finalement classées au nombre des dommages collatéraux par les enquêteurs. C'était une étoile montante. Je compris que son transfert dans mon unité constituait un éloge indirect à mon égard.

— Content de vous compter parmi nous, lançai-je.

— Merci, mon capitaine, dit-elle, les yeux toujours fixés sur l'horizon.

— Je ne m'encombre pas de toutes ces merdes, ajoutai-je. Je ne crains pas de m'évaporer si vous me regardez et vous n'êtes pas obligée de me donner du « mon capitaine » à chaque phrase. D'accord ?

— D'accord.

Elle pigeait vite. Elle ne m'appela plus jamais mon capitaine. De toute sa vie.

— Prête à vous jeter à l'eau ?

— Prête.

J'ouvris un tiroir, en sortis un mince dossier que je glissai vers elle. Elle ne l'ouvrit pas, se contenta de le prendre d'une main et attendit, les yeux posés sur moi.

— Aberdeen, Maryland, expliquai-je. Sur le terrain d'essai. On a un concepteur d'armes qui se conduit bizarrement. L'un de ses collègues nous a passé une note confidentielle disant qu'il craignait un acte d'espionnage. Quant à moi, je pencherais plutôt pour du chantage. L'enquête risque d'être longue et délicate.

— Pas de problème.

C'était à cause d'elle que je ne voulais pas franchir cette grille ouverte et me casser.

Je rentrai prendre une bonne douche chaude. Tant qu'à faire, ne pas me laisser surprendre nu et mouillé, mais ça me devenait presque égal. Je devenais fataliste. Advienne que pourra. Enveloppé dans une grande serviette, je descendis dans la chambre de Duke pour lui chiper d'autres vêtements, auxquels j'ajoutai tout de même mes chaussures, ma veste et mon imper. Puis je redescendis dans la cuisine. Il y faisait bon. Et la pluie s'acharnait tellement sur les carreaux, la mer sur les rochers, que je ne m'en sentais que mieux à l'intérieur. Comme dans un refuge. La cuisinière était là, à parer un poulet.

— Il y a du café ? demandai-je.

Elle fit non de la tête.

— Pourquoi ? insistai-je.

— À cause de la caféine.

— Justement. C'est ce qui fait tout l'intérêt du café. D'ailleurs, il y en a aussi dans le thé et je sais que vous en préparez tout le temps.

— Dans le thé, il y a du tanin.

— Et de la caféine.

— Alors prenez du thé.

Je regardai autour de moi. Un porte-couteaux se dressait sur le comptoir, piqué de lames à manches noirs, entouré de bouteilles et de verres. Sous l'évier devaient se trouver des atomiseurs d'ammoniac, de l'eau de Javel et autres armes improvisées en cas de combat rapproché. Si Beck hésitait quelque peu à tirer dans le tas, je pourrais m'en sortir. Il me suffirait de le toucher le premier. Cela me prendrait tout au plus une demi-seconde.

— Vous voulez du café ? demanda la cuisinière. C'est ça ?

— Oui.

— Il suffit de le demander.

— C'est ce que j'ai fait.

— Non, vous avez demandé s'il y en avait. Ce n'est pas pareil.

— Dans ce cas, pourriez-vous m'en préparer, s'il vous plaît ?

— Qu'est-il arrivé à M. Duke ?

Je ne répondis pas tout de suite. Elle avait peut-être envisagé de l'épouser, comme dans les vieux films où la cuisinière et le maître d'hôtel se marièrent et ils eurent beaucoup d'enfants.

— Il est mort, répondis-je.

— Cette nuit ?

— Oui. Tué dans une embuscade.

— Où ?

— Dans le Connecticut.

— Ah... Je vous prépare du café.

Elle mit la machine en route. Je la regardai s'activer, sortir les filtres du placard, où ils étaient rangés à côté des serviettes en papier. Le café moulu avait pris place dans le réfrigérateur. C'était une vieille machine qui faisait beaucoup de bruit mais couvrait à peine celui de la pluie et encore moins celui de la mer contre les rochers. Si bien que je n'entendis pas rentrer la Cadillac. Je ne me rendis compte de sa présence qu'à l'entrée d'Elizabeth Beck, suivie de Richard et de son époux fermant la marche. Ils se mouvaient avec cette hâte affairée de ceux qui viennent de subir une minute de saucée.

— Bonjour ! me lança-t-elle.

Je lui répondis d'un signe de la tête.

— Du café ! lança Richard. Super !

— Nous sommes sortis prendre le petit déjeuner dehors, reprit Elizabeth. Sur la plage d'Old Orchard. Dans un petit restaurant qu'on aime bien.

— Paulie ne voulait pas qu'on vous réveille, dit Beck. Il vous a trouvé très fatigué, cette nuit. C'est pourquoi il a proposé de nous conduire lui-même.

— Trop aimable.

Et si c'était Paulie qui avait découvert ma cachette ? Lui en aurait-il déjà parlé ?

— Vous voulez du café ? me demanda Richard.

Il était en train de se servir.

— Oui, merci.

Il m'en versa un bien noir tandis que Beck ôtait son manteau en le secouant pour chasser les gouttes de pluie.

— Prenez-le avec vous, me dit-il. J'ai à vous parler.

Il se dirigea vers le corridor et vérifia d'un coup d'œil que je le suivais bien. Ce que je faisais, ma tasse trop chaude à la main. Je pourrais toujours la lui jeter au visage si nécessaire. Il me précéda dans la pièce lambrissée de bois et j'y parvins bien après lui car je prenais garde de ne pas renverser mon bouillant liquide. Lorsque j'entrai, je ne vis que son dos car il se tenait déjà devant une fenêtre.

Il se retourna, un pistolet à la main. Je m'immobilisai. J'étais trop loin pour jeter mon café qui risquait tout au plus d'aller tacher le tapis.

Il brandissait un Beretta M9 Édition spéciale, autrement dit le Beretta civil 92FS en tout point semblable à l'arme militaire M9, qu'on chargeait de cartouches 9 mm parabellums. Des magasins de quinze balles striées. Bizarrement, je m'en rappelais le prix : 861 dollars. J'avais porté un M9 pendant treize ans. Je m'en étais servi sur tous les champs de tir imaginables. C'était une arme puissante qui m'avait rendu bien des services. Je n'avais pas non plus oublié le commentaire des vendeurs quand ils la présentaient : elle possède une détente maniable qui la rend très facile à libérer sur le terrain. Ils répétaient cette phrase comme un mantra. Sans arrêt. Il devait y avoir de gros contrats à la clef. Cela dit, elle ne faisait pas l'unanimité. Les commandos de Marines la détestaient. À les entendre, une dizaine leur avaient explosé à la figure. Ils en avaient même fait une chanson : « Va-t'en pas proclamer que t'es un vrai Marin / Avant d'avoir bouffé de l'acier italien. » Pour ma part, le M9 ne m'avait jamais trahi et je n'avais rien contre. Celui de Beck semblait flambant neuf. Impeccable. Bien huilé. Avec des inscriptions sur le viseur. Il brillait doucement dans la semi-obscurité.

J'attendais.

Beck restait là. Son Beretta à la main. Soudain, il saisit le canon de la main gauche et se pencha pour me le tendre, tel un vendeur au-dessus d'un comptoir.

— J'espère qu'il vous plaît. Je me suis dit que vous vous sentiriez à l'aise avec ça. Duke préférait les modèles plus excentriques comme son Steyr. Mais j'ai pensé qu'étant donné votre passé, vous deviez bien connaître le Beretta.

Je m'avançai, posai mon café sur la table, pris le pistolet. Éjectai le magasin, examinai la chambre, vérifiai son fonctionnement, regardai sous le canon. Il n'était pas bridé. De vrais parabellums. Un pistolet qui n'avait jamais servi. Je le rassemblai en deux mouvements et le soupesai. J'avais l'impression de serrer la main d'un vieil ami. Puis je l'armai et le glissai dans ma poche.

— Merci.

Il sortit deux recharges.

— Tenez. Je vous en donnerai d'autres plus tard.

— Très bien.

— Avez-vous déjà essayé les viseurs laser ?

— Oui.

— Vous connaissez l'entreprise « Procédés Laser » ? Ils fabriquent un viseur universel destiné aux armes de poing qu'on monte sous le canon, ainsi qu'un petit flash à fixer dessous. Très pratique.

— Ça produit un petit point rouge ?

Il sourit :

— Oui. Et personne n'aime en voir un se promener sur soi.

— C'est cher ?

— Pas vraiment. Dans les deux cents dollars.

— Ça pèse lourd ?

— Cent trente grammes.

— Ce n'est pas un peu beaucoup ?

— En fait, ça aide. Le viseur empêche la bouche du canon de tressauter lorsque vous tirez. Il ajoute à peu près treize pour cent de son poids à l'arme. Et davantage quand on prend le flash, évidemment. Dans les cent vingt grammes en tout. Quand même moins que vos Anacondas. Ils font bien cent cinquante grammes, non ?

— Déchargés. Avec six cartouches, ça fait beaucoup plus. Au fait, quand est-ce que vous comptez me les rendre ?

— Je les ai rangés en lieu sûr. Je vous les donnerai plus tard.

— Merci.

— Vous voulez essayer le laser ?

— Non, ça me va bien comme ça.

— Comme vous voudrez. Mais je compte toujours sur la meilleure protection possible.

— Ne vous inquiétez pas.

— Il faut que je m'en aille à présent. Seul. Un rendez-vous.

— Vous ne désirez pas que je vous y conduise ?

— Non, je dois m'y rendre seul. Restez ici. Nous discuterons plus tard. Installez-vous donc dans la chambre de Duke. J'aime que mes gardes du corps dorment non loin de moi.

Je rangeai les recharges dans mon autre poche.

— D'accord.

Passant devant moi, il retourna dans la cuisine.

C'était le genre de galipette qui pouvait vous ralentir considérablement. Tension extrême, étonnement maximal. Je me rendis à l'avant de la maison pour regarder par la fenêtre la Cadillac partir sous la pluie. Elle s'arrêta devant la grille et Paulie vint ouvrir. Ils avaient dû le déposer en revenant du petit déjeuner. Beck avait dû conduire lui-même sur les derniers mètres qui le séparaient du manoir. À moins que ça n'ait été Richard ou Elizabeth. La Cadillac passa et s'éloigna dans la brume humide. Paulie ferma la grille. Il portait un ciré large comme une tente de cirque.

Je m'en retournai chercher Richard. Ce gamin possédait un regard candide qui ne savait rien cacher. Il se trouvait toujours dans la cuisine, en train de boire son café.

— Tu t'es promené sur la côte, ce matin ? lui demandai-je.

J'avais utilisé un ton aimable et innocent. Une petite question comme ça en passant. Pour faire la conversation. S'il avait quelque chose à cacher, je le saurais. Il rougirait, détournerait la tête, remuerait les pieds. Mais il n'en fit rien. Il semblait parfaitement à l'aise et me regarda droit dans les yeux.

— Vous rigolez ? Vous avez vu le temps ?

— Pas terrible.

— J'abandonne l'université.

— Pourquoi ?

— À cause de ce qui s'est passé cette nuit. L'embuscade. Ces types du Connecticut courent toujours. Ce serait dangereux. Je vais rester ici un petit moment.

— Ça ne t'ennuie pas ?

— Bof, je perdais mon temps.

Je regardai ailleurs. La loi des conséquences inattendues. Voilà qu'elle court-circuitait les études d'un jeune garçon. Lui gâchait peut-être l'existence. Et moi qui m'apprêtais à envoyer son père en prison. Ou pire. Dans ces conditions, que pouvait encore valoir un diplôme de lettres ?

J'allai trouver Elizabeth Beck. J'aurais plus de mal à la sonder. J'eus beau chercher, je ne pus imaginer sa réaction. Je la trouvai dans un petit salon, à l'autre bout du manoir, blottie dans un fauteuil, à lire *Le Docteur Jivago*, de Boris Pasternak. J'avais vu le film. Je me souvenais de Julie Christie et de la musique, la *Chanson de Lara*. Des voyages en train. De toute cette neige. C'était une fille qui m'y avait entraîné.

— Ce n'est pas vous, dit-elle.

— Pas moi quoi ?

— Vous n'êtes pas l'espion du FBI.

Je respirai. Elle n'aurait pas dit ça si elle avait trouvé ma cachette.

— Pas vraiment. Votre mari vient de me donner un pistolet.

— Vous n'êtes pas assez intelligent pour travailler au FBI.

— Vous croyez ?

— Tenez. Tout à l'heure, Richard mourait d'envie d'un café.

— Et alors ?

— Vous croyez que ça lui serait arrivé si nous rentrions d'un petit déjeuner ? Il aurait pu y boire tout le café qu'il voulait.

— Alors où étiez-vous ?

— À une réunion.

— Avec qui ?

Elle secoua la tête. Comme si elle ne pouvait citer de noms.

— Paulie n'a pas proposé de nous emmener, continua-t-elle. Il nous y a forcés. Richard a dû attendre dans la voiture.

— Tandis que vous y êtes allée ?

— Oui. Il y avait un certain Troy.

— Un nom de vieux beau !

— Pourtant il est jeune, et très doué en informatique. C'est un pirate.

— Et alors ?

— Il vient d'accéder à un système gouvernemental de Washington, ce qui lui a permis de découvrir qu'on nous avait envoyé un agent fédéral clandestin. Au début, ils ont cru que

c'était vous. Et puis ils ont poussé leurs recherches et découvert qu'il s'agissait d'une femme qui se trouvait parmi nous depuis des semaines.

Là, je n'y comprenais plus rien. Teresa Daniel n'était en principe mentionnée nulle part. Et puis je me rappelai le portable de Duffy, qui arborait le logo du ministère de la Justice en guise d'économiseur d'écran, avec son modem branché sur tous les ordinateurs de la planète. Et si Duffy y avait rédigé des rapports secrets ? Pour son usage personnel ? Histoire de se justifier par la suite ?

— J'ai très peur de ce qu'ils vont faire, reprit Elizabeth. À une femme.

Elle frémit et se détourna. J'allais regagner le corridor lorsque je m'arrêtai net. Pas de voiture. Vingt kilomètres avant d'atteindre le moindre abri. Trois heures de marche rapide. Deux heures si je courais.

— Laissez tomber, cria Elizabeth. Vous n'avez rien à voir là-dedans.

Je me retournai pour lui faire face et elle ajouta :

— Laissez tomber. Ils vont s'en charger maintenant. Ce sera bientôt fini.

La deuxième fois que je vis le sergent-chef Dominique Kohl remontait au surlendemain de notre rencontre. Elle portait un pantalon de camouflage et un T-shirt kaki. Il faisait très chaud. Une sorte de canicule. Elle avait les bras bronzés. Elle possédait cette sorte de peau qui avait l'air poudreuse à la chaleur. Elle ne transpirait pas. Sur son T-shirt, elle avait brodé Kohl à droite et US Army à gauche, deux inscriptions légèrement rehaussées par la courbe de ses seins. Elle tenait le dossier que je lui avais remis et il semblait un rien plus épais, enrichi de ses notes.

— Il va me falloir un équipier, annonça-t-elle.

Je me sentis quelque peu coupable. Elle en était au troisième jour et je ne lui avais encore associé personne. Je me demandai si je lui avais seulement attribué un coin pour travailler, un placard pour ranger ses affaires ou une chambre pour dormir.

— Avez-vous déjà rencontré Frasconi ?

— Tony ? Oui, hier. Mais c'est un lieutenant.

— Je me fiche que les officiers travaillent avec les sous-officiers. Aucun règlement n'en parle et, quand bien même, je n'en tiendrais pas compte. Ça vous dérange ?

— Moi non, mais lui peut-être.

— Frasconi ? Sûrement pas.

— Vous allez lui en parler ?

— Certainement.

Je notai sur mon bloc-notes : Frasconi, Kohl, équipiers. Je soulignai deux fois pour ne pas oublier. Puis je désignai le dossier qu'elle portait.

— Qu'est-ce que vous avez trouvé ?

— De bonnes et de mauvaises nouvelles. D'abord la mauvaise : ils ont un système d'enfer pour faire signer le registre des papiers confidentiels. On pourrait l'attribuer à l'inefficacité de leur organisation, mais je dirais que c'est plutôt délibéré, histoire de camoufler certains détails qui n'ont pas lieu d'être.

— Qui s'en occupe ?

— Une grosse tête du nom de Gorowski. Recruté directement à sa sortie de l'institut Technologique du Massachusetts. Un garçon sympathique, d'ailleurs.

— Il est russe ?

— Polonais. Mais ça remonte à un million d'années. Ce n'est pas une question d'idéologie.

— A-t-il été fan des Red Sox ?

— Pourquoi ?

— Ce sont tous des dingues. Vérifiez.

— Je penche pour le chantage.

— Bien. Et cette bonne nouvelle ?

Elle ouvrit son dossier.

— Ce sur quoi ils travaillent est une espèce de petit missile.

— Avec quelles entreprises ?

— Honeywell et General Defense Corporation.

— Ensuite ?

— Ce missile doit être sous-calibré. Les tanks utilisent des canons de cent vingt millimètres mais ce projectile doit être encore plus petit.

— De combien ?

— Personne ne le sait pour le moment. Ils profilent actuellement le sabot, le support qui permettra son lancement.

— Merci, je sais ce qu'est un sabot.

Elle ne releva pas.

— Ce sera un sabot éjectable, qui tombera dès que le projectile aura quitté le canon. Ils en sont à se demander s'il faudra le concevoir en métal ou en plastique. Il ressemblera un peu à une botte qui enveloppera le missile. D'ailleurs, le mot sabot vient du français, tout comme botte.

— Je sais. Ma mère était française.

— Tout comme sabotage, poursuivit-elle, imperturbable. Cela provient des révoltes ouvrières en France. À l'origine, cela signifiait écraser un nouvel équipement industriel avec ses sabots.

— Et cette bonne nouvelle, au fait ?

— Le modèle du sabot ne dira rien à personne. Rien d'important en tout cas. C'est juste un sabot. Ce qui nous laisse tout notre temps.

— Si vous voulez. Mais faites quand même passer cette enquête en priorité. Avec Frasconi. Vous devriez bien vous entendre avec lui.

— Vous voulez prendre une bière, ce soir ?

— Moi ?

Elle soutint mon regard.

— Si tous les gradés peuvent travailler ensemble, ils peuvent aussi boire une bière, j'imagine ?

— D'accord.

Dominique Kohl ne ressemblait en rien aux photos que j'avais vues de Teresa Daniel, mais c'était un mélange de leurs deux visages que j'avais en mémoire. Je laissai Elizabeth Beck avec son livre et me dirigeai vers ma première chambre. Je m'y sentais mieux isolé. Plus en sécurité. Je m'enfermai dans la salle de bains, ôtai ma chaussure, mis en route l'e-mail. Un message de Duffy m'y attendait. *Aucune activité à l'entrepôt. Que font-ils ?*

Sans y répondre, j'appuyai sur *nouveau message* et tapai : *Avons perdu Teresa Daniel.*

Quatre mots. Vingt-deux lettres. Trois espaces. Je les contemplai un long moment, posai le doigt sur le bouton *envoyer* mais n'en fis rien. Au lieu de quoi, j'effaçai le message. Il disparut de droite à gauche. Le petit curseur le dévora. Après tout, il serait toujours temps de

l'envoyer. Lorsque j'en serais sûr.

Je transmis : *Ton ordinateur peut-être infiltré.*

Un long silence s'ensuivit, qui dépassa largement les quatre-vingt-dix secondes habituelles. Je crus qu'elle n'allait pas répondre, qu'elle arrachait déjà ses fils du mur. Mais peut-être ne fit-elle que sortir de sa douche car elle se manifesta de nouveau, au bout de quatre minutes avec un simple : *Pourquoi ?*

J'expédiai : *Entendu parler d'un pirate qui aurait accès aux sites du gouvernement.*

Elle répondit : *Ordinateurs centraux ou LAN ?*

J'ignorais de quoi elle voulait parler : *Sais pas.*

*Détails ?*

*Juste une rumeur. Tu gardes un log de tes mouvements sur ton portable ?*

*Bien sûr que non !*

*Et ailleurs ?*

*Bien sûr que non !!!*

*Eliot ?*

J'attendis de nouveau quatre minutes. Puis elle revint :

*Je ne crois pas.*

*Tu ne crois pas ou tu es sûre ?*

*Je ne crois pas.*

Je contemplai le carrelage qui m'entourait et finis par soupirer. Eliot avait tué Teresa Daniel. C'était la seule explication. J'inspirai. Peut-être pas. J'envoyai : *Nos e-mails sont-ils vulnérables ?*

Nous n'avions cessé de correspondre furieusement depuis plus de soixante heures. Elle avait demandé des nouvelles de son agent. Et moi j'avais demandé son vrai nom, tout en laissant clairement paraître qu'il s'agissait d'une femme. Et si c'était moi qui avais tué Teresa Daniel ?

Je retins mon souffle jusqu'à ce que Duffy revienne *Nos messages sont cryptés. Techniquement, ça les rend visibles sous forme de code mais absolument pas lisibles.*

J'expirai avant de taper : *Sûr ?*

*Totalement.*

*Quel code ?*

*Système spécial NSA à un milliard de dollars.*

Cela me rassura quelque peu. Mais il arrive que des systèmes de la NSA se retrouvent dans le *Washington Post*, avant même la fin de leur élaboration, un milliard de dollars ou pas. Et rien ne cause plus de gâchis qu'une boulette dans les communications.

J'envoyai : *Vérifie immédiatement tes logs avec Eliot.*

*Promis. Du nouveau ?*

Je tapai : *Non.* Puis j'effaçai et envoyai : *Bientôt.* Histoire de la rassurer un peu.

Je descendis jusqu'au vestibule de l'entrée. La porte du salon d'Elizabeth était toujours ouverte et celle-ci semblait méditer dans son fauteuil devant la fenêtre pluvieuse, *Le Docteur Jivago* retourné sur ses genoux. Je sortis dans la cour. Le détecteur de métaux couina au passage du Beretta dans ma poche. Je fermai derrière moi et me dirigeai vers l'allée, le dos battu par la pluie. Les gouttes s'infiltraient dans ma nuque. Mais le vent m'aidait, me poussant vers le poste de garde. J'avais la démarche légère, cependant ça ne durerait pas. Le retour serait plus difficile quand je marcherais contre le vent. Si toutefois j'avais une chance

de marcher encore.

Paulie me vit arriver. Il devait me guetter ainsi depuis des heures, tapi dans son minuscule galetas comme un animal furieux. Il sortit en ciré. Il devait baisser la tête et manœuvrer pour passer la porte de profil. Il s'adossa au mur du pavillon, sous l'avant-toit qui déversait sur lui encore plus d'eau si c'était possible. Je l'entendais rebondir sur son ciré avec une hargne réjouie, je la voyais lui couler sur le visage comme un torrent de sueur. Il n'avait rien pour lui protéger la tête et ses cheveux se plaquaient sur son front.

Les deux mains dans mes poches, les épaules penchées en avant, la tête rentrée dans le col, je m'approchais tout en caressant mon Beretta de la paume droite, la sécurité ôtée ; pourtant, je ne comptais pas m'en servir. Cela risquerait de me coûter des explications impossibles à fournir. Tout cela pour qu'un autre Paulie vienne aussitôt lui succéder. Je ne tenais pas à le voir remplacé avant de me sentir prêt. Donc, pas question de me servir du Beretta. Mais j'appréciais de l'avoir sous la main. Pour le cas où.

Je m'arrêtai à deux mètres de Paulie. Hors de sa portée.

— On a des choses à se dire.

— Je n'ai rien à vous dire.

— Vous préféreriez un bras de fer ?

Il avait les yeux bleu pâle et de minuscules pupilles. Son petit déjeuner n'avait dû être composé que de capsules et de poudres.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Vous parler du changement de situation.

Il ne répondit pas.

— Quel est votre MOS ? insistai-je.

Le MOS est un acronyme de l'armée pour catégorie d'emploi militaire. J'utilisais le présent à dessein. Quel est, non quel était. Car je voulais le transporter à l'époque. Un ex-militaire, c'est comme un catholique non pratiquant. Bien que reléguées au fond de sa mémoire, les anciennes pratiques exercent à jamais sur lui un puissant attrait. Par exemple, obéir à un supérieur.

— Onze bang bang, répondit-il en souriant.

Pas terrible. Onze bang bang, c'était de l'argot de troufion pour dire 11B, ce qui signifiait 11-Bravo, Infanterie, autrement dit armes combattantes et d'appui. Si j'avais eu le choix, devant ce géant de cent soixante-dix kilos, aux veines gonflées de stéroïdes, j'aurais préféré que son MOS l'ait cantonné aux emplois genre maintenance mécanique ou dactylographie. Mais pas les armes combattantes. Surtout avec un mastodonte qui n'aimait pas les officiers et qui avait passé huit ans à Fort Leavenworth pour en avoir battu un.

— Entrons, dis-je. Il fait mouillé ici.

J'avais parlé sur le ton d'un officier supérieur, un ton raisonnable, comme si je lui faisais la conversation. Pas le genre de ton qu'utilise un lieutenant. Si c'était envoyé comme une suggestion, c'était avant tout un ordre, lourd d'implications. Qui sous-entendait : hé, on n'est que deux, ici. Pas de formalités ni de grades entre nous, n'est-ce pas ?

Il me dévisagea un long moment. Puis il se tourna et se glissa dans l'interstice de la porte. À l'intérieur, je me sentis moi-même écrasé tant le plafond était bas. Quant à Paulie, son crâne le touchait presque. Je gardai les mains dans mes poches. L'eau du ciré dégoulinait sur le sol.

Une odeur aigre, animale, régnait sur les lieux ; c'était assez dégoûtant : salon, cuisine, corridor, salle de bains et chambre dans le fond, tout était répugnant, plus minuscule que dans un appartement de ville. La vaisselle sale s'entassait dans l'évier, les assiettes, les tasses s'éparpillaient dans le living parmi les vêtements de gymnastique. Un vieux canapé à demi

écrasé par le poids de son occupant faisait face à une télévision flambant neuve. Sur les étagères, sur les tables s'alignaient des dizaines de bouteilles à pilules. Certaines contenaient des vitamines mais pas toutes.

Au milieu de la pièce trônait une mitrailleuse. Une vieille NSV soviétique généralement placée sur les tourelles des chars d'assaut. Paulie l'avait fait suspendre à une chaîne, en guise de décoration, et elle pendait là telle une macabre sculpture à la Calder. Il pouvait se placer derrière et lui faire opérer un cercle complet, tirer par la fenêtre de devant ou par celle de derrière. Ce qui lui offrait comme champ de tir une quarantaine de mètres de route à l'ouest, une quarantaine de mètres d'allée à l'est. L'arme était chargée par une bande porte-cartouches qui sortait d'une caisse placée à même le sol. Une vingtaine de ces mêmes caisses couleur kaki s'entassaient contre le mur, couvertes de caractères cyrilliques et d'étoiles rouges.

L'arme était si énorme que je dus faire un écart pour la contourner. Je vis deux téléphones, l'un correspondant sans doute à une ligne extérieure, l'autre intérieure qui devait le relier directement au manoir. Il y avait aussi des boîtiers d'alarme fixés au mur, l'un sans doute relié aux détecteurs du no man's land, l'autre réservé au détecteur de mouvements de la grille. Je repérai de même le moniteur monochrome correspondant à la caméra extérieure.

— Vous avez voulu me renverser, commença Paulie.

Je ne répondis pas.

— Et vous avez tenté de m'écraser.

— Coups de semonce.

— Pour me dire quoi ?

— Que Duke était mort.

— Je suis au courant.

— Alors maintenant c'est moi. Vous avez le poste de garde, moi le manoir.

Il se contenta de secouer la tête.

— C'est moi qui veille sur les Beck, à présent, continuai-je. Je suis responsable de leur sécurité. M. Beck me fait confiance. Au point de m'avoir donné une arme.

Tout le temps de mon petit speech, je n'avais cessé de le regarder. De ce genre de regard qui vous appuie entre les deux yeux, comme un canon de revolver. C'était là que les stéroïdes devraient agir et le faire sourire comme un crétin avant de répondre : Il ne risque plus de vous faire confiance longtemps quand je lui aurai dit ce que j'ai trouvé dans les rochers. Quand je lui dirai que vous aviez déjà une arme. Il roulerait les yeux en se marrant, parlerait d'une voix chantante... Pourtant il ne dit rien, ne fit rien, si ce n'est cligner légèrement des paupières, comme s'il avait un peu de mal à pénétrer le sens profond de mes paroles.

— Compris ? insistai-je.

— Avant c'était Duke, maintenant c'est vous, répondit-il d'un ton neutre.

Ce n'était pas lui qui avait découvert ma cachette.

— Je m'occupe de leur bien-être, expliquai-je. Y compris celui de M<sup>me</sup> Beck. Fini de jouer. Pigé ?

Il ne dit rien. Je commençais à prendre des crampes à force de lever les yeux sur lui. D'habitude, c'était plutôt moi qui baissais la tête.

— Pigé ?

— Sinon ?

— Sinon, il faudra que je revienne vous mettre les points sur les i.

— J'aimerais voir ça.

— Ça m'étonnerait. Vous finiriez en pièces détachées.

— Vous croyez ?

— Vous avez déjà frappé un membre de la police militaire ?

Il ne répondit pas, mais détourna les yeux. Il devait se rappeler son arrestation. Il avait sans doute dû résister un peu, ce qui avait pu lui valoir une chute dans les escaliers et quelques autres dommages corporels. Quelque part entre la scène du crime et la cellule, sans doute. Simple accident. Le genre de chose qui se produisait dans certaines circonstances. On n'avait pas dû envoyer plus de six hommes pour le cueillir. Quant à moi, j'en aurais envoyé huit.

— Ensuite, je vous virerais.

Son regard revint lentement vers moi, presque paresseusement.

— Vous ne pouvez pas, précisa-t-il. Je ne travaille pas pour vous. Ni pour M. Beck.

— Et pour qui, alors ?

— Quelqu'un.

— Ce quelqu'un a un nom ?

Il fit non de la tête.

— Aucune chance.

Les mains toujours dans les poches, je revins vers la mitrailleuse, m'approchai de la sortie.

— On s'est bien compris ? demandai-je.

Il me regardait toujours sans rien dire. Mais il était calme. Ses doses du matin devaient être bien équilibrées.

— On ne s'approche plus de M<sup>me</sup> Beck, insistai-je.

— Tant que vous serez là. Mais ça ne durera pas.

J'espère bien que non. Le téléphone sonna. La ligne extérieure sans doute. Je ne voyais pas Elizabeth ou Richard l'appeler du manoir. La sonnerie retentissait pesamment dans le silence. Il décrocha, déclina son nom, écouta. Je distinguai vaguement une voix, trop lointaine pour saisir la moindre parole. Cela ne dura pas plus d'une minute. Puis Paulie raccrocha, tendit lentement la main vers la mitrailleuse qu'il fit tourner sur sa chaîne comme s'il la caressait. Je me rendis compte qu'il imitait sans vergogne mon propre mouvement avec le lourd sac de sport dans la salle de gym, le jour de notre première rencontre. Il sourit.

— Je vous surveille, annonça-t-il. Je ne vous quitte pas des yeux.

Sans répondre, j'ouvris la porte et sortis. La pluie me cogna comme une lance d'incendie. Je me penchai pour l'affronter et m'éloignai avec la désagréable impression d'être effectivement poursuivi par un regard torve et les gueules béantes d'un cerbère mitrailleuse. Je ne me sentis respirer qu'une fois les quarante mètres parcourus.

Ni Beck, ni Elizabeth, ni Richard. Ni Paulie.

Aucune chance.

Dominique Kohl m'avait dit « aucune chance » le soir où nous avons pris cette bière ensemble. Un événement inattendu s'était produit et j'avais dû reporter notre rendez-vous, ensuite ce fut elle qui reporta, si bien qu'une semaine s'écoula avant de nous retrouver devant cette fameuse bière. Peut-être même huit jours. À l'époque, il n'était pas évident pour un capitaine de boire avec un sergent car leurs clubs mutuels étaient rigoureusement séparés. Si bien que nous étions allés dans un bar en ville. Le genre d'endroit, tout en profondeur, où s'alignaient les tables de billard, plein de gens, plein de néons, plein de juke-box qui braillaient, plein de fumée. Il faisait encore très chaud. La climatisation s'essoufflait et ne servait plus à grand-chose. Je portais un pantalon de camouflage et un vieux T-shirt parce

que je ne possédais aucun vêtement civil. Kohl arriva en robe, noire à pois minuscules, toute simple, sans manches, courte mais sans plus.

— Comment ça se passe avec Frasconi ? demandai-je.

— Tony ? Il est gentil.

Elle n'en dit pas davantage sur lui. On commanda des Rolling Rocks, ma boisson préférée, cet été-là. Elle devait se pencher pour me parler, à cause du bruit. J'adorais cette proximité sans toutefois me bercer d'illusions : c'était le niveau de décibels qui la poussait à cette attitude et rien d'autre. Je n'avais de toute façon aucune intention de tenter quoi que ce soit avec elle. Non pas à cause du règlement qui ignorait encore toute notion de harcèlement sexuel, mais d'une sorte d'injustice potentielle, même si je n'avais pas le pouvoir d'avancer ou de rétrograder sa carrière. Ses états de service laissaient clairement entendre qu'elle allait bientôt passer adjudant puis adjudant-chef. Ce n'était qu'une question de temps. Ensuite, les choses se corseraient un peu, car venait le grade de major ; or, il n'y en avait qu'un par régiment. Si bien que sa progression s'arrêterait net, quoi que je fasse ou dise.

— Nous avons un problème tactique, annonça-t-elle. Ou plutôt stratégique.

— Comment ça ?

— La grosse tête, Gorowski. Nous ne pensons pas qu'il s'agisse de chantage entourant un terrible secret ou je ne sais quoi. Nous penchons plutôt pour des menaces directes envers sa famille. Ce serait de la coercition.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Son dossier est propre comme un sou neuf. Son passé a été examiné sous toutes les coutures. C'est pour ça qu'ils l'ont placé à ce poste. Pour qu'il n'y ait pas de risque de chantage.

— Il n'a pas été fan des Red Sox ?

— Non, des Yankees. Il vient du Bronx. Il y a fait toutes ses études secondaires.

— Je sens qu'il va me plaire.

— D'après le règlement, on devrait déjà le rétrograder.

— Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Nous l'avons vu emporter des papiers du labo.

— Ils sont toujours sur l'étude du sabot ?

— Oui, mais ils pourraient en publier le modèle dans *Stars and Stripes* que ça ne dirait rien à personne. Autrement dit, la situation n'a encore rien de critique.

— Que fait-il de ces papiers ?

— Il les dépose à Baltimore.

— A-t-on vu qui les récupère ?

— Aucune chance, dit-elle.

— Que pensez-vous de la grosse tête ?

— Je ne veux pas le rétrograder. On ferait mieux d'alpaguer celui qui le tanne. Gorowski a deux petites filles.

— Qu'en dit Frasconi ?

— Il est d'accord.

— Vraiment ?

Elle sourit.

— En tout cas, il le sera. Mais le règlement stipule autre chose.

— Laissez tomber le règlement.

— Vous êtes sûr ?

— Ne prenez vos ordres que de moi. Je vous le mettrai par écrit si vous voulez. Fiez-vous à votre instinct. Remontez la chaîne jusqu'à son début. Dans la mesure du possible, nous tâcherons de tenir ce Gorowski à l'écart. J'ai un faible pour les fans des Yankees. Mais ne le laissez pas vous échapper.

— Promis.

— Réglez-moi ça avant qu'ils en aient fini avec le sabot. Sinon, nous devons envisager une autre approche.

— C'est entendu.

On se mit ensuite à parler d'autre chose, devant une autre bière. Au bout d'une heure, je repérai un air à mon goût au juke-box et lui proposai de danser. Pour la seconde fois, ce soir-là, elle me répondit « aucune chance ». Je repensai par la suite à cette formule. Elle pouvait signifier bien des choses mais j'ignorais quel sens lui attribuer. Était-ce un non pur et simple ou un encouragement à tenter de nouveau cette chance ? Je ne savais trop.

\*\*\*

J'étais complètement trempé lorsque je rentrai au manoir, si bien que je montai directement dans la chambre de Duke, m'essuyai et enfilai des vêtements secs pris dans son placard. La fenêtre se trouvait à peu près au milieu de la façade ; de là, je dominais toute l'allée depuis le poste de garde et même au-delà. J'aperçus une Lincoln dans le lointain. Qui venait droit sur nous. Elle était noire et roulait phares allumés à cause de la pluie. Paulie sortit dans son ciré et ouvrit en avance de façon à ne pas la faire ralentir. Elle franchit le passage à grande vitesse, ses essuie-glaces dansant furieusement devant le pare-brise. Paulie s'attendait donc à son arrivée. Sans doute le coup de fil qu'il avait reçu devant moi. Je la regardai jusqu'à ce qu'elle disparaisse au pied de la façade. Alors je me détournai.

La chambre de Duke était carrée, toute simple, comme la plupart des pièces de cette maison. Lambris sombres, tapis d'Orient, télévision et deux téléphones, extérieur et intérieur, sans doute. Les draps étaient propres et aucun objet personnel ne restait, à part la garde-robe. D'où je conclus que, tôt ce matin, Beck avait informé la femme de chambre des changements intervenus dans la nuit. Il avait également dû lui dire de laisser les vêtements pour moi.

Je revins à la fenêtre et quelque cinq minutes plus tard, je vis Beck rentrer à son tour avec la Cadillac. Paulie l'attendait également. La grosse voiture ralentit à peine et la grille se referma aussitôt après son passage. Cette fois, il la boucla par des chaînes qu'il cadenassa ; il avait beau se trouver à une centaine de mètres de moi, je voyais très bien ce qu'il faisait. La Cadillac disparut de mon champ de vision pour rejoindre les garages. Je descendis. Le retour de Beck devait donner le signal du repas et Paulie avait dû enchaîner la porte car il comptait se joindre à nous.

Je me trompais.

Arrivé dans le vestibule, je vis Beck sortir de la cuisine, son manteau trempé. Il me cherchait. Il tenait un sac de sport à la main. Celui dans lequel il avait emporté les fusils vers le Connecticut.

— J'ai un travail pour vous, annonça-t-il. Immédiatement. Avant la marée basse.

— Où ?

Il s'éloigna en lançant par-dessus son épaule :

— Le type dans la Lincoln vous expliquera.

Je sortis par la cuisine. Le détecteur de métaux couina. Je me retrouvai sous la pluie, courus vers les garages. En fait, la Lincoln était garée à un angle du manoir, le coffre orienté

vers la mer. Il y avait un type au volant qui pianotait sur son volant d'un air impatienté. Il me vit dans son rétroviseur, déverrouilla le coffre et vint me rejoindre en courant.

On aurait dit que quelqu'un l'avait arraché à sa caravane pour le glisser dans un costard trop grand. Son bouc cachait mal un menton trop maigre et il portait un catogan graisseux noué par un élastique rose scintillant, genre trophée de fête foraine. D'anciennes traces d'acné lui piquetaient le visage et son cou s'ornait de tatouages de prison. Il était très grand, très mince, une moitié d'homme qu'on aurait coupé en deux sur la hauteur.

— C'est vous le nouveau Duke ? demanda-t-il.

— Oui, c'est moi.

— Je m'appelle Harley.

Je ne lui dis pas mon nom.

— Allons-y, reprit-il.

— Où ça ?

Il ouvrit le capot en grand.

— À la décharge publique.

Une housse mortuaire d'origine militaire emplissait le coffre, épaisse toile noire caoutchoutée équipée d'une fermeture à glissière sur toute la longueur. Elle contenait une personne de petite taille. Une femme, sans doute.

— Qui est-ce ? demandai-je.

Je connaissais déjà la réponse.

— La salope du FBI. Ça nous a pris du temps mais on a fini par l'avoir.

Il se pencha et prit le sac par une extrémité, attendit que j'en fasse autant alors que je restais planté là, à écouter la pluie rebondir sur la housse.

— On doit arriver pour la marée, s'impatienta Harley. On n'a pas toute la vie.

Je me penchai pour saisir l'autre extrémité du sac. Il ne pesait pas bien lourd mais n'était pas très commode à manipuler. Et puis Harley manquait singulièrement de force. Ce qui ne nous empêcha pas d'atteindre le bord de l'eau.

— Déposez-le, dis-je.

— Pourquoi ?

— Parce que je veux voir.

Harley demeura immobile sans réagir.

— Vous ne devriez pas.

— Déposez-le.

Il hésita encore une seconde, puis m'aida à étendre le sac sur les rochers. Le corps qu'il contenait sembla se cambrier. Je restai accroupi, me tournai vers la tête et tirai la fermeture.

— Ne regardez que le visage, conseilla Harley. Il n'a pas trop souffert.

Je regardai. Il avait beaucoup souffert. Elle était morte dans d'atroces tourments. C'était clair. Elle grimaçait encore de douleur dans un dernier hurlement figé par la mort.

Mais ce n'était pas Teresa Daniel.

C'était la femme de chambre de Beck.

Je descendis encore un peu la fermeture et découvris la même mutilation que dix années auparavant. Alors je m'arrêtai, levai la tête vers la pluie, fermai les paupières. Et les gouttes me coulèrent sur les joues comme des larmes.

— Allez, on y va, me pressa Harley.

Je rouvris les yeux, remontai la fermeture sans la regarder. Je me concentrai sur les vagues et finis par me relever pour aller reprendre l'autre bout du fardeau. Harley attendait. Je repartis derrière lui et nous portâmes le corps par-dessus les rochers jusqu'à la jonction de deux corniches de granit formant une fissure en V. Là-dessous, comme dans une marmite infernale, bouillonnait un magma de vagues acharnées.

— On attend la prochaine lame, dit Harley.

Lorsque celle-ci arriva, gonflée de menaces, nous reculâmes ensemble pour éviter les embruns. La crevasse s'emplit jusqu'au bord, l'eau s'élança sur les rochers et vint nous lécher les chaussures. Puis elle se retira et la crevasse se vida presque, emportant avec elle la mousse grisâtre qui s'était formée dans la marmite.

— Allez-y, me lança Harley. Déposez-la mais sans lâcher le sac.

De son côté, il avait engagé la tête au bord de la fissure, la fermeture tournée vers le ciel. Je retenais toujours le corps par les pieds. La pluie me plaquait les cheveux sur le visage et me coulait dans les yeux, à m'en rendre aveugle. Harley orienta notre fardeau vers le magma qui remontait peu à peu, si bien qu'à l'arrivée de la vague suivante, le sac parut flotter un instant. Harley en profita pour le pousser davantage dans la mer. Épousant ses mouvements, j'avais à petits pas. Le reflux emporta l'eau, la crevasse se vida de nouveau et le sac ne fut bientôt plus retenu que par mes mains. La pluie tambourinait sur la toile caoutchoutée et nous fouettait avec une vigueur accrue. Il faisait un froid mortel.

Les cinq lames suivantes permirent à Harley de pousser le sac de plus en plus profondément dans la crevasse jusqu'à ce qu'il se trouve à la verticale au-dessus de la marmite. Je ne tenais plus que des coins de toile vide. Le corps se trouvait à présent tête en bas, tassé contre l'autre extrémité du sac. Harley attendit encore un peu, contemplant les mouvements de la mer. Soudain, il se pencha en avant et descendit la fermeture jusqu'au bout puis recula vivement, me prit des mains l'un des deux coins que je tenais toujours. La septième vague arriva au galop, achevant de nous tremper de la tête aux pieds. La crevasse s'emplit d'eau, le sac également, et le reflux tira bientôt le cadavre hors de sa housse. Il flotta un instant, parut aller et venir puis fut brusquement entraîné dans un tourbillon furieux qui l'engloutit. Je vis une longue chevelure blonde onduler parmi les flots, la peau blanche d'un bras verdier et noircir sous la frénésie des eaux. Et ce fut tout. Dans la marmite, la mousse me parut quelque peu rougir avant de se retirer.

— Sacrés courants par ici ! observa Harley.

Je ne répondis pas.

— La marée les emporte toujours, observa-t-il. On n'a jamais eu de retour. Elle les entraîne sur un ou deux milles et là ce sont les requins qui s'en chargent. Ils croisent le long de la côte, sans parler des autres bestioles, genre crabes, ventouses, etc.

Je ne répondis pas.

— Jamais eu de retour, répéta-t-il.

Je lui lançai un regard oblique et il me sourit. Sa bouche formait comme un trou au-dessus de son bouc. En guise de dents, il n'avait que des chicots jaunasses. Je me détournai de nouveau. La lame suivante me parut plus faible, pourtant elle vida tout aussi bien le fond de la marmite. À croire que rien ne s'était produit. Qu'il n'y avait jamais rien eu par ici. Harley se releva pesamment et ferma la housse vide. Quelques gouttes roses en sortirent quand il entreprit de la rouler. Je me tournai vers le manoir. Beck se tenait sur le seuil de la cuisine, seul, à nous observer.

En nous voyant revenir, trempés d'eau salée, il rentra mais nous laissa la porte ouverte. Harley s'arrêta devant, comme s'il hésitait à pénétrer dans cette maison.

— C'était un agent du FBI ? demandai-je.

— Pas de question, dit Beck.

Son sac de sport se trouvait au beau milieu de la table, telle une pièce à conviction dans un tribunal. Il l'ouvrit, fouilla dedans.

— Regardez ceci, reprit-il.

Il déposa un paquet sur la table, un objet enveloppé dans un chiffon sale et mouillé. Il le déballa pour en sortir le Glock 19 de Duffy.

— C'était caché dans la voiture que nous lui laissions utiliser.

— La Saab ?

Il fallait bien que je dise quelque chose, alors j'avais posé cette question idiote.

— Oui. répondit Beck. Sous la roue de secours.

Il me présenta également les deux recharges qu'il déposa à côté du pistolet, ainsi que le poinçon et le ciseau. Et enfin le trousseau de clefs d'Angel Doll.

Je ne respirais plus.

— Ce poinçon devait servir à crocheter les serrures, avança Beck.

— Ça ne prouve pas qu'elle faisait partie du FBI !

Il reprit le Glock, le retourna et me désigna la culasse :

— Le numéro de série. Nous avons vérifié chez Glock, en Autriche. Par ordinateur. Nous avons accès à ce genre de chose. Ce pistolet a été vendu au gouvernement des États-Unis il y a environ un an. Parmi d'autres commandes destinées à leurs agents fédéraux. Des 17 pour les hommes, des 19 pour les femmes. Ce qui prouve qu'elle en faisait partie.

— Elle n'a pas nié ?

— Bien sûr que si. Elle a prétendu l'avoir trouvé et nous a raconté une histoire à dormir debout. En fait, elle vous accusait, prétendait que ça vous appartenait. Mais bon, ils n'avouent jamais, c'est bien connu. Ils sont entraînés pour ça.

Je regardais la mer grise par la fenêtre. Pourquoi avait-elle pris le baluchon ? Elle ne pouvait pas le laisser où il était ? Était-ce son instinct de femme de chambre qui avait parlé ? Elle ne voulait pas laisser l'arme s'abîmer ? ou quoi ?

— On dirait que ça vous touche, observa Beck.

Et d'abord, comment l'avait-elle découverte ? Qu'allait-elle faire là-bas ?

— On dirait que ça vous touche, répéta Beck.

Cela faisait plus que me toucher. Elle avait subi une mort horrible. Par ma faute. Elle pensait peut-être me rendre service en mettant mon matériel à l'abri. Pour l'empêcher de rouiller. Ce n'était qu'une pauvre petite fille naïve venue du fond de son Irlande et qui croyait m'aider. Et je l'avais tuée, aussi sûrement que si je l'avais massacrée de mes mains.

— Je suis responsable de votre sécurité, dis-je. J'aurais dû la soupçonner.

— Vous n’êtes responsable que depuis cette nuit. Ne poussez pas le zèle trop loin. Vous n’avez pas encore les pieds sous la table. C’était à Duke de la repérer.

— Je n’aurais jamais songé à la surveiller. Je la prenais pour une simple petite bonne.

— Tout comme moi. Et comme Duke.

De nouveau, je regardai la mer. Grise et houleuse. Je ne comprenais pas. C’était elle qui l’avait trouvé. Pourquoi l’avoir caché sous la roue de secours ?

— Et voici le facteur décisif, continua Beck.

Je me retournai vers lui pour le découvrir qui sortait une paire de chaussures de son sac. Ces gros croquenots noirs qu’elle portait toujours à son travail.

— Regardez ça, ajouta-t-il.

Il retourna la chaussure droite, souleva une épingle fichée dans le talon et fit glisser celui-ci comme une petite porte, puis il la renversa et la secoua pour en faire tomber un objet. Un petit rectangle de plastique noir qui atterrit sur la table.

Un émetteur récepteur d’e-mails sans fil, parfaitement identique au mien.

\*\*\*

Il me tendit la chaussure. Je la pris. D’un geste raide. Taille trente-sept. Petit pied. Mais large, avec un gros oignon et ces talons pour contrebalancer l’impression d’épaisseur. Où allait se nicher la coquetterie des femmes de chambre ! Le talon comportait cette même cavité carrée que la mienne. Nette. Creusée avec patience et doigté. Avec les mêmes marques laissées par les outils de l’ouvrier. J’imaginai celui-ci, quelque part au fond d’un laboratoire du FBI, occupé à travailler sur son établi dans une bonne odeur de cuir à l’ancienne. Bien des techniciens employés par le gouvernement utilisaient des procédés tout aussi artisanaux, loin des gadgets à la James Bond. Il suffisait parfois d’aller faire ses courses au bazar du coin pour y trouver les appareils utilisés par leurs agents.

— À quoi pensez-vous ? demanda Beck.

Je pensais à ce que je ressentais. J’avais le moral en montagnes russes. Cette pauvre femme morte, mais ce n’était plus moi qui l’avais tuée. Encore une fois, il fallait incriminer les ordinateurs fédéraux. Dans un sens, ça me soulageait. Mais ça me mettait aussi hors de moi. Qu’est-ce que fichait Duffy ? À quoi jouait-elle, à la fin ? Le b. a.-ba du métier exigeait qu’on n’infiltrer pas deux personnes dans la même affaire sans les en avoir averties. Elle m’avait parlé de Teresa Daniel. Alors pourquoi ne m’avoir rien dit de cette autre femme ?

— Incroyable ! marmonnai-je.

— La batterie est morte, observa-t-il. Ça ne marche plus.

Il manipulait l’appareil des deux pouces comme un jeu vidéo. Quand il me le passa, je déposai la chaussure, appuyai sur le bouton de mise en marche que je ne connaissais que trop bien. Mais rien ne vint.

— Depuis combien de temps était-elle à votre service ? demandai-je.

— Huit semaines. Nous avons du mal à garder nos employés. L’endroit est trop isolé. Et puis il y a Paulie, vous savez. Sans parler de Duke qui n’était pas très hospitalier non plus.

— Huit semaines... ça doit faire long pour une batterie.

— Que font-ils quand une batterie lâche ?

— Je n’en sais rien. Je n’ai jamais appartenu au FBI.

— Quand même, vous avez bien dû approcher quelques agents.

— Je suppose qu’ils s’attendent à ce genre de chose... Les communications, c’est toujours la première chose qui flanche. Ce n’est pas parce qu’un agent disparaît de leurs radars qu’ils

doivent s'inquiéter tout de suite. Ils n'ont pas le choix. Ils vont sans doute décider de la laisser tourner en roue libre. Je veux dire... ils ne peuvent pas la rappeler, lui dire de rentrer... Donc, ils doivent attendre qu'elle se manifeste à nouveau, d'une façon ou d'une autre. Regardez, il suffit d'un chargeur de téléphone mobile, un truc dans ce genre.

— Vous croyez qu'ils vont envoyer quelqu'un à sa recherche ?

— À la longue, certainement.

— Quand ?

— Je ne sais pas. Pas tout de suite, en tout cas.

— Nous comptons nier qu'elle ait jamais mis les pieds ici. Il n'y a aucune preuve de son passage chez nous.

— Dans ce cas, vous feriez bien de nettoyer sa chambre à fond. Elle doit être pleine d'empreintes digitales, de cheveux et d'ADN.

— Elle nous a été recommandée. Nous ne passons jamais d'annonce dans les journaux. Ce sont des gens de Boston qui nous l'ont envoyée.

Je voyais le topo, des gens de Boston qui avaient quelque chose à se faire pardonner et rendaient toutes sortes de services au gouvernement.

— Dangereux ça, observai-je. Vous voyez quelles conclusions en tirer ?

L'air morose, il hocha la tête. Il avait fort bien compris. D'un geste saccadé, il ramassa le gros trousseau de clefs.

— Elles doivent appartenir à Angel Doll, lâcha-t-il.

Je ne dis rien.

— C'est un piège à tiroirs, maugréa-t-il. Nous pouvons relier Doll à la bande de Hartford et nos amis de Boston aux fédéraux. Et ceux-ci à Doll également, puisqu'il a donné ses clefs à la salope infiltrée. Ce qui veut dire que la bande de Hartford doit aussi coucher avec les fédéraux. Doll est mort, grâce à Duke, mais il me reste Hartford, Boston et le FBI sur le dos. Je vais avoir besoin de vous, Reacher.

— Vous êtes sûr qu'il n'y a que Doll ?

— Oui, j'y ai réfléchi. J'en ai conclu que c'était Doll tout seul. Les autres me sont fidèles. Ils se sont excusés pour Doll.

— Si vous le dites...

Un long silence s'ensuivit. Et puis Beck remballa mon matériel dans son baluchon avant de le jeter dans son sac, y ajouta le transmetteur d'e-mails ainsi que les chaussures de la femme de chambre. Toutes tristes, toutes seules.

— J'en tire au moins une leçon, commenta-t-il. Je vous prie de croire qu'à l'avenir j'examinerai systématiquement les chaussures de mes hommes.

Je le crus sur parole. Et ne quittai plus les miennes. Rentré dans la chambre de Duke, j'ouvris son placard où je trouvai quatre paires. Jamais je n'aurais choisi de tels modèles dans un magasin mais elles offraient l'immense avantage d'être à ma taille. Néanmoins, je n'y touchai pas. Ce n'était pas le moment de changer aussi radicalement de modèle. Si je devais abandonner les miennes, ce ne serait pas à la sauvette. Inutile de les laisser traîner dans ma chambre, au risque de les voir subir une inspection sauvage... Il faudrait que je les sorte moi-même du manoir, ce qui ne s'avérerait pas la plus facile des opérations. Après cette petite scène dans la cuisine, je n'allais pas descendre l'escalier mes chaussures à la main pour les balancer dans l'océan l'air le plus naturel du monde. Si bien que je les gardai sur moi.

De toute façon, j'en avais besoin. Malgré la tentation de couper les ponts avec Duffy, il me restait quelques détails à régler. Aussi, je m'enfermai dans la salle de bains de Duke et sortis

l'appareil de mon talon. Un message m'attendait : *Il faut qu'on se voie*. À quoi je répondis : *Je ne te le fais pas dire*. Puis je refermai le tout, le rangeai et redescendis dans la cuisine.

— Allez avec Harley, me dit Beck. Il faut ramener la Saab.

La cuisinière n'était pas là mais elle avait tout nettoyé avant de partir. Il ne manquait que la pancarte FERMÉ pour parachever la scène.

— On ne déjeune pas ? demandai-je.

— Vous avez faim ?

Quand je repensais au sac vidé au-dessus de la crevasse dans la mer, quand je repensais aux longs cheveux de soie engloutis par l'eau, au sang rosâtre, non, je n'avais plus faim.

— J'ai l'estomac dans les talons, répondis-je.

Beck eut un petit sourire navré.

— Quel salaud à sang froid vous faites !

— Ce n'est pas la première fois que je vois un cadavre, ni la dernière.

— Bon, mais la cuisinière a pris sa journée. Vous mangerez dehors, d'accord ?

— Je n'ai pas un sou.

Il produisit une liasse de billets, entreprit de les compter puis, haussant les épaules, me tendit le tout. Cela devait bien faire un millier de dollars.

— Prenez ceci pour vos frais. On parlera salaire plus tard.

Je glissai l'argent dans ma poche.

— Harley vous attend dans la voiture.

Je sortis en remontant mon col. Le vent semblait se calmer, la pluie revenait à la verticale. La Lincoln se trouvait toujours à l'angle du manoir, le coffre fermé, cette fois. Harley tambourinait sur le volant du bout des doigts. Je me glissai à la place passager, reculai mon siège pour donner davantage de place à mes jambes. Il mit le moteur en marche, actionna les essuie-glaces et lâcha le frein. Paulie prit tout son temps pour nous ouvrir la grille, défaire la chaîne sous la pluie tandis que Harley montait le chauffage au maximum. Avec nos vêtements mouillés, les vitres eurent tôt fait de se couvrir de buée. Paulie traînait. Harley se remit à tambouriner.

— Vous travaillez tous les deux pour le même employeur ? lui demandai-je.

— Paulie et moi ? Oui.

— Qui est-ce ?

— Beck ne vous l'a pas dit ?

— Non.

— Dans ce cas, moi non plus.

— Je ne pourrai pas faire mon boulot si je manque d'information.

— C'est vous que ça regarde.

Il me décocha de nouveau son sourire jaunasse. Si je frappais assez fort, je devrais pouvoir enfoncer d'un coup de poing tous ses chicots pour aboutir droit dans son gosier de poulet. Cependant je n'en fis rien. Paulie finit par nous ouvrir et Harley démarra aussitôt. Je me tassai sur mon siège, écoutant l'eau glisser sous les pneus. Pour un peu, on aurait eu l'impression de faire du ski nautique. Au premier embranchement, il emprunta la Route numéro Un, dans la direction opposée à celle prise avec Elizabeth Beck, loin de Old Orchard Beach et de Saco, en direction de Portland. Il faisait tellement gris que je ne voyais pas le paysage. C'était à peine si je distinguais les feux de position des véhicules qui nous précédaient. Harley ne disait rien. Il conduisait en se balançant sur son siège et en tambourinant sur le volant. Il conduisait mal, le pied sautant de l'accélérateur au frein. On

fonçait, on ralentissait, on fonçait, on ralentissait. Ces trente kilomètres n'en finissaient plus.

Et puis une bretelle apparut à l'ouest. Je vis la I-295 se rapprocher sur la gauche. Une étroite langue de mer nous sépara un instant de l'aéroport de Portland. Un avion décolla dans un panache d'eau et passa au-dessus de nos têtes dans un vrombissement avant de virer en direction de l'Atlantique. Puis ce fut un petit centre commercial un peu miteux, avec son parking à ciel ouvert. Guère plus d'une vingtaine de voitures arrêtées à cet endroit. La vieille Saab était la cinquième en commençant par la gauche. Harley se gara derrière, tambourinant sur le volant avec ses doigts.

— À vous de jouer, annonça-t-il. La clef est dans la poche de la portière.

Je sortis sous la pluie et il repartit dès que je fus assis au volant. Mais il ne reprit pas la Route numéro Un. Au bout du parking, il effectua un virage sur la gauche puis un autre sur la droite et disparut à travers une sortie improvisée sur un trottoir de béton granuleux qui menait au parking voisin. Je remontai de nouveau mon col tout en le suivant des yeux tandis qu'il disparaissait dans un ensemble de bâtisses métalliques neuves formant une sorte de zone industrielle. Une ou deux fois, j'aperçus la Lincoln qui s'éloignait à travers une rue transversale, entre les édifices. Elle roulait lentement, comme si elle cherchait où se garer. À la fin, elle s'éclipsa derrière un pâté de maisons et ne reparut plus.

Je regardai devant moi. La Saab stationnait entre un marchand de vin, un grossiste de radios pour voitures et une vitrine emplies de lustres en faux cristal. La femme de chambre ne venait sûrement pas ici pour acheter des appliques, encore moins pour faire installer un lecteur CD dans son véhicule. Donc, on l'avait envoyée chez le marchand de vin. Elle avait dû s'y trouver nez à nez avec les hommes qui l'attendaient, quatre ou cinq brutes. Passé le premier moment de surprise, elle avait dû se métamorphoser de femme de chambre apeurée en agent entraînée à se défendre. Ce à quoi ils s'attendaient sûrement. Je sortis de la voiture.

La boutique du marchand de vin était remplie de cartons mais vide de tout client. À croire que personne ne fréquentait cet endroit lugubre. Derrière son comptoir, semblait dormir un employé grisonnant d'une cinquantaine d'années. Comme s'il était planté là depuis dix ans, sans en être jamais sorti. Étant donné que je n'avais rien envie de lui acheter, je posai ma question de but en blanc :

— Vous voyez cette Saab, là-dehors ?

Il parut fournir un effort monumental pour aller voir ce qui pouvait se passer au-delà de sa vitrine.

— Oui, finit-il par répondre.

— Vous avez vu ce qui est arrivé à sa conductrice ?

— Non.

Les gens qui répondent non de but en blanc mentent en général. Un non sincère suppose habituellement un temps de réflexion préalable, le plus souvent suivi d'un je regrette ou quelque chose dans le genre. Ainsi que d'une autre question demandant davantage de précisions. C'est humain. On dit : Je regrette, non, pourquoi, qu'est-ce qui s'est passé ? Je mis la main dans ma poche et en sortis un billet de cent dollars. Je le pliai en deux et le lui tendis entre le pouce et l'index.

— C'est bien sûr ?

Il jeta un coup d'œil à gauche, vers le parking voisin. Furtif mais précis.

— Oui.

— Une grosse voiture noire ? insistai-je. Partie par là ?

— Pas vu. J'avais du travail.

— C'est vrai que vous coulez sous les clients. À se demander comment vous pouvez répondre à la demande.

— J'étais dans l'arrière-boutique. Au téléphone.

Je lui tendis le billet encore un long moment. Cent dollars, cela devait faire une coquette somme pour ce petit bonhomme. Pourtant, il n'y toucha pas. Ce qui en disait long sur la peur inspirée par ceux qui avaient dû le menacer.

— Bon, soupirai-je.

Je rangeai l'argent dans ma poche et sortis.

Je roulai sur deux cents mètres avant de m'arrêter à la première station-service m'acheter de l'eau gazeuse et deux barres chocolatées. Je payai mon eau quatre fois plus cher au litre que de l'essence — quand on veut se donner la peine de faire le calcul. Je ressortis et entrepris de dépiauter ma barre chocolatée devant la porte, puis mangeai, tout en regardant autour de moi. Personne ne semblait s'occuper de ma présence. Je me dirigeai vers les téléphones et utilisai ma petite monnaie pour appeler Duffy. J'avais mémorisé le numéro de son motel. Penché sous la bulle de plastique, je tâchais de ne pas trop me faire mouiller. La réponse vint dès la deuxième sonnerie.

— Rendez-vous au nord de Saco, lançai-je. Immédiatement. On se retrouve devant le centre commercial en brique, au *Café Café*. C'est le dernier arrivé qui paie.

J'achevai ma deuxième barre tout en roulant plein sud. La Saab était plus raide et plus bruyante que la Cadillac de Beck ou la Lincoln de Harley. C'était une vieille voiture mal entretenue mais elle roulait et ses essuie-glaces marchaient, je ne lui en demandais pas davantage. Je surveillai régulièrement les rétroviseurs. Personne pour me suivre. J'arrivai le premier au café, commandai un grand express pour me rincer la bouche du goût de chocolat trop sucrailé.

Duffy se manifesta dix minutes plus tard. Elle s'arrêta sur le seuil, regarda autour d'elle, puis vint vers moi en souriant. Elle était en jean et chemise de coton, bleue cette fois. Par-dessus, elle avait passé sa veste de cuir, elle-même protégée par un vieil imper dix fois trop grand pour elle. Elle avait dû l'emprunter au vieux. En tout cas pas à Eliot, c'était clair, puisque celui-ci était plus petit qu'elle. Sans doute était-elle venue dans le Nord avec l'idée qu'il y ferait mauvais.

— On ne risque rien, ici ? s'enquit-elle.

Je ne répondis pas.

— Quoi ? demanda-t-elle.

— C'est toi qui paies. Tu es arrivée la dernière. Je voudrais un autre express et tu me rembourseras le premier.

Elle me considéra d'un regard vide, se rendit au comptoir et revint armée d'un express et d'un cappuccino. Elle avait les cheveux légèrement mouillés, vaguement remis en place avec les doigts. Elle avait dû s'arrêter devant une vitrine avant d'entrer ici. Elle compta sa monnaie en silence et déposa devant moi le montant de ma première consommation. Le café — encore une chose plus chère que l'essence, ici, dans le Maine. Encore que ce devait être à peu près partout la même chose.

— Quoi de neuf ? demanda-t-elle.

Je ne répondis pas.

— Reacher, qu'est-ce qui se passe ?

— Tu as infiltré un autre agent il y a huit semaines. Pourquoi ne me l'as-tu pas dit ?

— Pardon ?

— Tu as très bien compris.

— Quel agent ?

— Elle est morte ce matin. Sous l'effet d'une double mastectomie sans anesthésie.

Elle écarquilla les yeux.

— Teresa ?

— Non. L'autre.

— Quelle autre ?

— Ne te fiche pas de moi !

— Quelle autre ?

Je levai sur elle un regard mauvais mais me calmai vite. J'ignorais si ça venait de cette lumière dans le café, à moins que ça n'ait été le reflet du bois blond et du métal brossé parmi les vitres et les chromes, mais ça donnait une impression d'éclairage aux rayons X, ou de sérum de vérité. J'y avais déjà décelé le rougissement incontrôlable d'Elizabeth Beck. J'en attendais à peu près autant de Duffy. Là, il faudrait qu'elle rougisse de gêne d'avoir été dévoilée. Au lieu de quoi, je découvris la surprise la plus totale sur une physionomie qui avait brusquement pâli. Elle était blême d'effroi. Et là non plus, ça ne se commandait pas.

— Quelle autre ? répéta-t-elle de nouveau. Il n'y avait que Teresa. Et tu me dis qu'elle est morte ?

— Pas Teresa, insistai-je. Il y en avait une autre. Une autre femme. Qui s'est fait engager comme femme de chambre.

— Non, insista Duffy. Il n'y avait que Teresa.

— Attends. J'ai vu son cadavre et ce n'était pas Teresa.

— Une femme de chambre ?

— Elle avait un transmetteur d'e-mails dans sa chaussure. Exactement le même que le mien. Le talon a été creusé par le même artisan. J'ai reconnu sa patte.

— Ce n'est pas possible.

Je soutins son regard.

— Je te l'aurais dit, assura-t-elle. Tu penses bien ! En outre je n'aurais pas eu besoin de toi si j'avais eu un autre agent dans la place. Tu ne crois pas ?

Je détournai les yeux. À présent venait mon tour d'être gêné.

— Alors, c'était qui, celle-là ?

Elle ne répondit pas. Un long moment, elle tourna sa cuillère dans sa tasse, laissant l'épaisse mousse se poser sur son doigt. Elle réfléchissait à mille à l'heure.

— Depuis huit semaines ? demanda-t-elle.

— Oui.

— Qu'est-ce qui les a amenés à la soupçonner ?

— Ils sont entrés dans ton ordinateur. Ce matin ou peut-être hier soir.

— C'est pour ça que tu m'as posé la question ?

Je lui fis signe que oui.

— Teresa n'est pas dans mon ordinateur. Sa mission n'a rien d'officiel.

— Tu as vérifié du côté d'Eliot ?

— J'ai fait mieux que ça. J'ai examiné son disque dur de fond en comble, ainsi que tous ses dossiers sur le serveur de Washington. J'y ai mes entrées. J'ai vérifié Teresa, Daniel, Justice, Beck, Maine, agents infiltrés. Il n'a pas employé une fois ces mots.

Je ne dis rien.

— Comment est-ce arrivé ? interrogea-t-elle.

— Je ne suis pas trop sûr. Je dirais que l'ordinateur les a informés que tu avais quelqu'un ici, que c'était une femme. Pas de nom, bien sûr, ni d'autre détail. Alors ils ont cherché cette femme. Et je pense que c'est en partie à cause de moi qu'ils l'ont trouvée.

— Pourquoi ?

— Parce que j'avais caché des objets compromettants. Ton Glock, les munitions et quelques autres objets. Elle les a découverts et les a cachés dans la voiture qu'elle utilisait.

Duffy ne réagit pas tout de suite.

— Bon, conclut-elle. Et tu penses qu'ils ont fouillé cette voiture et que ton paquet les a amenés à la soupçonner ?

— J'imagine que c'est ça.

— Qui te dit qu'ils n'ont pas commencé par la fouiller, elle, et qu'ils n'ont pas trouvé la chaussure d'abord ?

— J'avoue que je préférerais.

Elle fit la grimace.

— Ne te jette pas la pierre. Ce n'est pas ta faute. Dès qu'ils sont entrés dans l'ordinateur, les heures de la première personne qu'ils ont soupçonnée étaient comptées. Les deux femmes faisaient l'affaire.

Ils n'avaient pas un tel choix, pas vrai ? Juste elle et Teresa. Ils ne pouvaient pas la manquer.

Elle oubliait Elizabeth. Et la cuisinière. Mais ni l'une ni l'autre n'auraient fait de bonnes suspectes. Elizabeth pour être l'épouse du patron. La cuisinière pour avoir été là depuis quelque vingt ans.

— Alors qui était-ce ? demandai-je.

Elle continua de jouer avec sa tasse, la faisant tourner sur sa soucoupe dans un grincement léger.

— C'est pourtant clair, soupira-t-elle. Examine le facteur temps. Remonte à onze semaines d'ici, lorsque j'ai cafouillé avec les photos de surveillance. Il y a dix semaines, j'étais déchargée de l'affaire. Mais, comme Beck est un gros poisson, je n'ai pas voulu abandonner et j'ai envoyé Teresa en mission clandestine. Seulement, de l'autre côté, mes collègues eux aussi ont infiltré quelqu'un, cette petite bonne arrivée sur les lieux il y a huit semaines. Teresa ignorait qui elle était, de même que la petite bonne ignorait l'identité de Teresa.

— Pourquoi a-t-elle récupéré mon matériel ?

— Elle devait vouloir contrôler la situation. Procédure standard. Selon elle, tu n'avais pas montré patte blanche. Tu fonctionnais en électron libre. Un tueur de flic qui cachait des armes. Elle a peut-être cru que tu provenais d'une bande rivale et comptait sans doute te vendre à Beck. Ce qui n'aurait fait que rehausser sa crédibilité face à lui. De toute façon, elle voulait se débarrasser de toi. À défaut de Beck, c'est à nous qu'elle se serait adressée. Un tueur de flic ! Je suis même étonnée qu'elle n'ait pas commencé par là.

— Sa batterie était déchargée.

— Évidemment... huit semaines. Les femmes de chambre ne doivent pas avoir un accès privilégié aux chargeurs de téléphone.

— Beck a dit qu'elle venait de Boston.

— C'est possible. Mes collègues ont dû sous-traiter auprès du bureau de Boston. Géographiquement parlant, ça tient debout. Et ça expliquerait pourquoi nous n'en avons pas eu la moindre rumeur à Washington.

— Il a dit qu'elle était recommandée par des amis à lui.

— Sans doute des repentis qui voulaient se faire bien voir. Nous nous en servons sans arrêt. Ils se vendent les uns les autres sans état d'âme. Pas de loi du silence chez ce genre de personnages.

Cela me rappela une autre remarque de Beck.

— Comment Teresa communiquait-elle ?

— Par e-mail, comme vous.

— Un appareil dans sa chaussure ?

Duffy hocha la tête sans rien dire. J'entendais encore la voix de Beck : Je vous prie de croire qu'à l'avenir j'examinerai systématiquement les chaussures de mes hommes.

— Depuis quand êtes-vous sans nouvelles d'elle ?

— Elle n'a plus donné signe de vie dès le deuxième jour.

— Où habitait-elle ?

— À Portland. Nous l'avions installée dans un appartement. Elle était employée de bureau, pas femme de chambre.

— Vous avez fouillé son appartement ?

— Oui. Personne ne l'y a plus vue depuis le deuxième jour.

— Tu as vérifié son placard ?

— Pourquoi ?

— Il faut savoir quelles chaussures elle portait quand elle a été capturée.

Duffy pâlit de nouveau.

— Merde !

— Comme tu dis. Qu'est-ce qu'il y avait comme chaussures dans son placard ?

— Pas les bonnes.

— Tu crois qu'elle aura songé à se débarrasser du transmetteur d'e-mails ?

— Ça n'aurait servi à rien. Il aurait fallu se débarrasser des chaussures également. Le talon creux suffisait à la trahir, non ?

— Il faut absolument la retrouver.

— Certes... On peut dire qu'elle a eu de la chance, aujourd'hui. Ils cherchaient une femme et ils sont tombés sur la femme de chambre. Mais ça ne durera pas.

Je préfèrai ne pas répondre. La chance de l'une a fait le malheur de l'autre. Duffy goûta son cappuccino, fit la grimace car il avait perdu son goût, et le repoussa.

— Mais qu'est-ce qui l'a trahie ? reprit-elle. Quel est le premier indice qui leur a mis la puce à l'oreille ? J'aimerais bien le savoir. Teresa n'a duré que deux jours et neuf semaines se sont écoulées avant qu'ils entrent dans l'ordinateur.

— Quelle identité lui as-tu donnée ?

— Comme d'habitude pour ce genre de mission. Célibataire, sans attache, sans famille ni rien. Comme toi, sauf que pour elle c'était un rôle de composition.

Je hochai lentement la tête. Jolie femme d'une trentaine d'années que personne n'irait réclamer. Forte tentation pour des types comme Paulie ou Angel Doll. Peut-être irrésistible. Une gentille distraction sous la main. Et qui sait si le reste de l'équipe n'était pas encore pire ? Comme Harley, par exemple. Je ne l'imaginai pas vraiment en représentant de la civilisation de demain.

— Peut-être que rien ne l'a trahie, considèrai-je. Peut-être qu'elle a vraiment disparu, comme cela se produit parfois avec les femmes, surtout quand elles sont jeunes, sans attaches. Ça arrive tout le temps. Des milliers de fois par an.

— Mais tu as trouvé la pièce où ils la retenaient.

— Toutes ces femmes, il faut bien qu'elles soient quelque part. Elles n'ont disparu qu'à nos yeux. Elles, elles savent où elles sont et les hommes qui les ont enlevées aussi.

— Tu crois que c'est juste ça ?

— C'est possible.

— Tu crois qu'elle va s'en tirer ?

— Je ne sais pas. J'espère.

— Ils ne vont pas la tuer ?

— Pour le moment, je crois qu'ils veulent la garder vivante. Parce qu'ils ignorent que c'est un agent fédéral. Ils croient que ce n'est qu'une femme.

Une gentille distraction sous la main.

— Tu penses pouvoir la retrouver avant qu'ils ne vérifient ses chaussures ?

— Ils ne les vérifieront sans doute jamais. Tu sais, s'ils ne la voient que sous un certain angle, il leur faudrait un sacré retournement de situation pour envisager autre chose.

Elle soupira, regarda ailleurs, réfléchit, revint à moi :

— Sous un certain angle... Si on se disait les choses en face, une fois pour toutes ?

— On n'en a pas forcément envie.

Elle se tut de nouveau. Une minute. Deux. Puis me regarda de nouveau dans les yeux. Comme saisie d'une autre idée :

— Et tes chaussures ?

— Non, c'est pareil. Ils se sont habitués à moi. Ils auront du mal à me considérer sous un autre angle.

— N'empêche que tu prends un sacré risque.

— Tu sais, Beck m'a donné un Beretta M9. Alors, pour le moment, je vois venir. S'il s'avise de pencher la tête vers mes chaussures, je lui mets une balle dans le front.

— Attends, en principe, c'est juste un homme d'affaires. Tu crois qu'il ferait du mal à Teresa s'il ne se doutait pas qu'elle constituait une menace pour ses affaires ?

— Je ne sais pas.

— Tu crois que c'est lui qui a tué la femme de chambre ?

— Non, c'est Quinn.

— Tu étais là ?

— Non.

— Alors comment le sais-tu ?

Je détournai la tête.

— J'ai reconnu sa patte.

La quatrième fois que je vis le sergent-chef Dominique Kohl tomba une semaine après notre soirée au bar. Il faisait encore très chaud. On nous annonçait une tempête tropicale en provenance des Bermudes. J'avais un million de dossiers sur mon bureau : viols, homicides, suicides, vols à main armée, agressions, ainsi qu'une émeute la veille à cause du système de réfrigération en panne qui avait fait fondre toute la glace. Je venais de raccrocher une communication avec un collègue de Californie chez qui c'était la même chose dès que soufflaient les vents du désert.

Kohl se présenta en short et T-shirt sans manches. Elle ne transpirait toujours pas. Sa peau semblait toujours poudreuse. Elle portait encore son dossier mais il était à présent huit fois plus gros que lorsque je le lui avais donné.

— Le sabot devra être en métal, annonça-t-elle. C'est leur dernière conclusion.

— Ah oui ?

— Ils auraient préféré le plastique mais ce sera juste pour la galerie.

— Parfait.

— Je suis en train de vous dire qu'ils achèvent la conception du sabot. Ils vont bientôt passer aux choses sérieuses.

— Vous êtes toujours tout feu tout flamme pour ce Gorowski ?

— Oui, ce serait une tragédie de le sanctionner. C'est un brave garçon, une innocente victime. Sans compter qu'il fait bien son travail et que l'armée a besoin de lui.

— Alors que désirez-vous faire ?

— C'est un peu compliqué. J'aimerais le mettre au courant afin de communiquer de fausses informations à celui qui veut le manipuler. Ainsi, nous poursuivrons notre enquête sans trop de risques.

— Où est le problème ?

— C'est que les vraies informations sonnent faux elles-mêmes. On a affaire à une arme bizarre. Une sorte de flèche mais pas d'explosif.

— Alors comment fonctionne-t-elle ?

— Par énergie cinétique, métaux lourds, uranium appauvri, etc. Vous avez fait des études de physique ?

— Non.

— Dans ce cas, vous n'y comprendrez rien. Mais j'ai l'impression que si on ne leur présente pas le bon modèle, nos adversaires s'en apercevront immédiatement. Ça mettra Gorowski en danger. Ou ses filles, ou je ne sais qui encore.

— Autrement dit, vous voulez leur fournir les véritables plans ?

— Je crois qu'on y est obligés.

— Sacré risque !

— C'est comme vous voulez. C'est pour ça qu'on vous paie si cher.

— Je suis capitaine. Si j'avais le temps de manger, je ne pourrais me payer que la cantine.

— Alors, qu'est-ce que vous décidez ?

— Vous avez une idée du type que nous cherchons à alpaguer ?

— Pas encore.

— Vous êtes certaine de ne pas le laisser vous échapper ?

— Totalement.

Je souris. J'avais rarement vu quelqu'un d'aussi sûr de lui. Les yeux brillants, l'expression sérieuse, les cheveux derrière les oreilles, son petit short kaki, son petit top kaki, ses socquettes, ses chaussures de para, cette peau poudreuse et bronzée...

— Alors, allez-y, lâchai-je.

— Je ne danse jamais.

— Pardon ?

— Ce n'était pas juste pour vous. En fait, ça m'aurait plu. Je vous remercie pour la proposition. Mais je ne danse jamais avec personne.

— Pourquoi ?

— Parce que ça me gêne. Je ne suis pas très coordonnée.

— Moi non plus.

— On devrait peut-être s'entraîner discrètement.

— Chacun de son côté ?

— En nous conseillant mutuellement. Ça aide. C'est comme pour l'alcoolisme.

Elle me décocha un clin d'œil et sortit, laissant derrière elle un léger sillage parfumé qui embauma l'atmosphère étouffante du bureau.

Duffy et moi achevions notre café en silence. Le mien devenait froid et amer. Je n'en avais plus envie. Ma chaussure droite me serrait. Elle ne m'allait pas très bien. Je commençais à me sentir comme un prisonnier enchaîné à sa boule. Au début, l'idée m'avait paru ingénieuse, sympathique. Je me rappelais la première fois que j'avais ouvert le talon, trois jours auparavant, peu après mon arrivée au manoir, alors que Duke venait de m'enfermer dans ma chambre. C'est parti. Je me sentais comme un héros de film. Tandis que la dernière fois, dans la salle de bains de Duke, une heure et demie auparavant, j'avais allumé l'appareil et trouvé le message de Duffy : *Il faut qu'on se voie.*

— Pourquoi voulais-tu me voir ? lui demandai-je.

— Peu importe, à présent. Je change l'objectif de ta mission. Rien ne compte plus, que sauver Teresa. Trouve-la et sors-la de ce guêpier, tu veux ?

— Et Beck ?

— Ce n'est pas nous qui mettrons la main dessus. J'ai encore cafouillé. Cette petite bonne était le seul véritable agent, pas Teresa. Elle est morte et je vais me faire virer pour avoir pris des initiatives, mais ils n'abandonneront pas Beck pour autant. Alors, occupe-toi de Teresa et on rentrera tous chez nous.

— D'accord.

— Quant à Quinn, tu l'oublies.

Je ne répondis pas.

— On a échoué, insista-t-elle. Tu n'as rien trouvé d'utile. Pas un indice. Pas une preuve. Nous avons complètement perdu notre temps, du début à la fin.

Je ne répondis pas.

— Et j'en ai autant pour ma carrière, ajouta-t-elle.

— Quand est-ce que tu comptes tout avouer au ministère de la Justice ?

— À propos de la femme de chambre ?

Je hochai la tête.

— Tout de suite, dit-elle. Immédiatement. Il le faut. Je n'ai pas le choix. Mais je vais commencer par chercher dans mes dossiers qui a pu l'envoyer là-bas. Parce que je préfère annoncer moi-même la mauvaise nouvelle à qui de droit. Ça me permettra de présenter mes excuses. Tous mes codes d'accès seront bientôt annulés et on me priera de vider mon bureau dans la demi-heure qui suivra.

— Depuis combien de temps étais-tu là ?

— Longtemps. Je me voyais déjà la première femme à diriger les stups.

Je ne répondis pas.

— Je te l'aurais dit, continua-t-elle. Je t'assure, si j'avais placé un autre agent là-bas, je te l'aurais dit.

— Je sais. Pardonne-moi de t'avoir jugée trop hâtivement.

— C'est le stress. C'est dur d'infiltrer une bande.

— Oui, ça donne l'impression de traverser une galerie des glaces. Tout se suit, tout semble irréel.

Abandonnant nos cafés sur la table, nous regagnâmes la sortie. Il pleuvait toujours aussi dru. Nous nous étions garés presque l'un à côté de l'autre. Elle m'embrassa sur la joue. Puis elle entra dans sa Taurus tandis que je me mettais au volant de la Saab, pour prendre la

direction opposée à la sienne.

Paulie prit bien son temps pour m'ouvrir la barrière. Il me fit déjà patienter quelques minutes avant d'émerger de sa casemate, son éternel ciré sur le dos, puis il feignit de m'examiner d'un œil circonspect et enfin se dirigea d'un pas lent vers le loquet. Pour ma part, je n'y voyais pas d'inconvénient car ça me donnait le temps de réfléchir. J'entendais encore la voix de Duffy : Je change l'objectif de ta mission. Tout au long de ma carrière militaire, j'avais dépendu plus ou moins directement de Léon Garber, qui avait pour habitude de s'expliquer à coups de petites phrases et autres maximes. Il en avait une pour chaque situation. Par exemple : Il faut savoir parfois changer d'objectif, ça évite d'investir en pure perte. Ce qui ne l'empêchait pas de se contredire : Ne vous laissez jamais écarter de votre objectif initial. Mais c'est bien là le propre du proverbe. On n'arrive à rien quand tout le monde s'en mêle, plus on est nombreux plus ça va vite, les grands esprits se rencontrent, il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas d'avis. Dans l'ensemble, pourtant, une fois écartées ces quelques contradictions, il n'avait rien contre une petite révision de temps à autre, ne serait-ce que parce que c'était là la preuve qu'on s'était donné la peine de réfléchir.

Donc, je réfléchissais. Je sentais sourdement quelque chose se tramer dans mon dos, à la limite de mon subconscient. Cela avait un rapport avec d'autres paroles de Duffy : Tu n'as rien trouvé d'utile. Pas un indice. Pas une preuve.

J'entendis la grille grincer sur ses gonds. Paulie attendait que je passe sous une pluie battante. Il n'avait toujours rien sur la tête. Je m'offris une petite revanche en laissant à mon tour s'écouler une minute. Les changements d'objectifs de Duffy me convenaient plutôt. Je me fichais de Beck comme d'une guigne. Seule m'intéressait Teresa. Et je la retrouverais. Sans parler de Quinn. Lui, j'en faisais mon affaire, quoi qu'en dise Duffy.

Paulie attendait toujours, l'abruti. Je levai mon pied du frein pour accélérer un peu et roulai vers le manoir.

Je rangeai la Saab à la place où je l'avais vue auparavant et regagnai la cour. Le bricolo travaillait encore dans le troisième garage. Le vide. Je ne voyais pas ce qu'il faisait. Peut-être s'abritait-il juste de la pluie. Je courus vers la maison. Beck entendit le détecteur de métaux annoncer mon arrivée et vint m'accueillir dans la cuisine. Il désigna son sac de sport toujours sur la table.

— Débarrassez-moi de cette merde. Jetez-le dans l'océan.

— D'accord.

Tandis que je m'emparais du sac, il retourna vers le vestibule. Quant à moi, je sortis une fois de plus sous la pluie et descendis le chemin qui menait à l'océan en passant par les garages. Je remis le baluchon dans sa cachette. L'économie protège du besoin. Et puis je voulais pouvoir rendre son Glock à Duffy. Elle avait déjà assez d'ennuis sans devoir encore y ajouter la perte de son arme de service. C'était le genre d'impair qui ne pardonnait pas.

Ensuite, je regagnai les corniches de granit et balançai le sac à la mer. Il tourbillonna sur lui-même, emportant les chaussures et le transmetteur d'e-mails. Arrivé dans l'eau, il coula à pic.

Au manoir, tout semblait mort. La cuisinière n'avait pas fait sa réapparition. Dans la salle à manger, Richard mâchonnait un sandwich qu'il avait dû se confectionner, en regardant la pluie d'un air maussade. Apparemment, quelque chose lui trottait dans la tête. C'est facile, aurait dit Léon Garber, il suffit de cerner les indices. Revenez sur tout ce que vous avez vu, sur tout ce que vous avez entendu. Ce que je fis. Mais j'en revenais toujours à Dominique

Kohl. La cinquième fois que je la rencontrai, elle me conduisit à Aberdeen, dans le Maryland, au volant d'une Chevrolet vert olive. J'hésitais quelque peu à laisser gambader dans la nature les plans authentiques du sabot. C'était un gros risque. Non que je craigne d'en prendre, mais je trouvais que nous ne progressions pas assez pour nous lancer dans une telle opération. Kohl avait repéré l'endroit où Gorowski déposait ses informations ainsi que la façon dont il s'y prenait pour avertir son contact qu'il y avait une livraison. Mais elle n'avait toujours pas identifié le contact en question.

Aberdeen était une petite station balnéaire située au nord de Baltimore. Gorowski s'y rendait le dimanche, sous prétexte de passer la journée en ville et il allait discrètement effectuer son dépôt du côté du port. À l'époque, la station était en pleine rénovation et offrait de pimpantes promenades que le grand public n'envahissait pas encore. C'était un endroit chic et agréable, très souvent désert. Gorowski avait un VP, une Mazda Miata rouge-vif de deux ans. Voiture plausible, tout bien considéré. Ni rutilante ni bas de gamme. C'était à l'époque un véhicule à la mode, un cabriolet qui ne convenait certes pas à un père de famille. Autrement dit, il devait en posséder un autre. Nous savions que sa femme n'était pas riche. Cela aurait pu m'inquiéter chez quelqu'un d'autre, mais ce type était ingénieur, il pouvait compter sur ses seuls revenus. Il ne fumait pas, ne buvait pas. Il pouvait donc s'offrir une petite fantaisie à faire rouler le dimanche.

Ce jour-là, nous le suivions alors qu'il se garait dans un parking non loin d'une marina de Baltimore. Il sortit pour aller s'asseoir sur un banc. C'était un homme trapu, aux abondants cheveux noirs. Il ouvrit son journal du dimanche mais sembla préférer contempler d'abord les voiliers, puis fermer les paupières et offrir son visage au soleil. Il passa ainsi quelques instants à lézarder, puis rouvrit les yeux et se mit à lire.

— C'est la cinquième fois qu'il fait ça, murmura Kohl. Son troisième passage ici depuis qu'ils ont fini de concevoir le sabot.

— Rien de spécial dans son attitude ?

— Non.

Il feuilleta son journal une vingtaine de minutes, lut plusieurs articles. Tout semblait l'intéresser sauf les sports, ce qui m'étonnait un peu de la part d'un fan des Yankees. Mais il n'avait sans doute aucune envie de se pencher sur les prouesses des autres équipes.

— Ça y est ! s'écria Kohl.

Il leva la tête et sortit une enveloppe bistrée du journal qu'il se remit à feuilleter d'une main tandis que, de l'autre, il glissait l'enveloppe dans la poubelle située au bout du banc.

— Super ! m'exclamai-je.

— Pas fou, le gars, commenta-t-elle.

Certes. Il s'y prenait remarquablement. D'ailleurs, il ne se leva pas tout de suite, conservant sa position pendant encore une dizaine de minutes. Puis il plia soigneusement le journal, se leva et s'approcha du bord de l'eau pour contempler à nouveau les bateaux. Enfin, il fit demi-tour pour regagner le parking, le journal coincé sous son aisselle.

— Regardez à présent ! me conseilla Kohl.

Je le vis sortir un morceau de craie de la poche de son pantalon et en froter le pied d'un lampadaire. Ce qui faisait une cinquième marque sur le métal. Cinq semaines, cinq marques. Les quatre premières commençaient à s'effacer avec le temps. Je les examinai avec mes jumelles tandis qu'il retournait vers sa voiture et s'éloignait tranquillement. Je m'intéressai alors à la poubelle.

— Qu'est-ce qu'il va se passer maintenant ?

— Absolument rien. C'est la troisième fois que je viens ici. J'y ai déjà consacré deux dimanches entiers. Personne ne viendra, ni aujourd'hui ni ce soir.

— Quand est-ce qu'on vide la poubelle ?

— Demain matin, à la première heure.

— L'employé sert peut-être de messenger.

— Non, j'ai vérifié. La benne écrase toutes les ordures à mesure qu'elles sont chargées et les envoie directement à l'incinérateur.

— Donc, nos plans secrets finissent brûlés dans un incinérateur municipal ?

— Au moins, ils ne risquent rien.

— Et si un navigateur quittait son voilier la nuit pour venir jusque-là ?

— Alors ce serait l'Homme invisible.

— Dans ce cas, c'est qu'il n'y a personne pour récupérer ces enveloppes parce que le destinataire s'est déjà fait arrêter pour autre chose il y a longtemps. À moins qu'il ne se soit dégonflé et qu'il n'ait pris la poudre d'escampette. Ou qu'il ne soit tombé malade et décodé.

— Vous croyez ?

— Pas trop...

— Vous allez laisser tomber ?

— Il le faut bien. Je suis peut-être bête mais pas à ce point. Ça ne servirait à rien de s'entêter.

— Et si je passais au plan B ?

— Vous épinglez Gorowski et le menacez d'une révocation. Dites-lui que s'il joue notre jeu en livrant de faux plans nous saurons nous montrer indulgents.

— Encore faudrait-il trouver le moyen de les faire passer pour vrais.

— Qu'il les dessine lui-même. Il joue sa carrière.

— Ou ses enfants.

— Ce n'est pas facile d'être parent. Ça l'obligera à faire de son mieux.

Elle ne dit plus rien jusqu'au moment où elle parut répondre à une impulsion :

— Ça vous dit d'aller danser ?

— Ici ?

— On est loin de la base. Personne ne nous connaît.

— O.K.

Cependant, il était un peu tôt pour danser, aussi nous fallut-il attendre la tombée du soir devant des bières. Nous nous trouvions dans un petit bar assez obscur, de brique et de bois, plutôt sympathique. Comme il y avait un juke-box, on passa un bon moment penchés dessus, à choisir le morceau qui nous servirait de première danse. La discussion fut intense, comme si le sujet revêtait la plus haute importance. Je m'efforçais d'interpréter les intentions de Kohl en analysant les rythmes qu'elle proposait : désirait-elle qu'on se serre dans les bras l'un de l'autre ? Ce serait un slow. Ou préférerait-elle qu'on sautille l'un en face de l'autre ? Cela s'acheva dans une résolution digne des Nations unies : je glissai une pièce dans la fente et elle appuya sur un titre au hasard. Ce qui donna *Brown Sugar*, des Rolling Stones. Choix remarquable. J'adorais ce morceau. Je pus ainsi constater qu'elle dansait très bien. Tandis que moi...

Après nous être bien dépensés, je commandai d'autres bières et retournai m'asseoir auprès d'elle. Tout d'un coup, je compris ce que tramait Gorowski.

— Ce n'est pas l'enveloppe. Elle est vide ! C'est le journal. Les plans sont dans le journal. Dans la section sports. Il aurait dû vérifier au moins les scores. L'enveloppe sert de diversion,

pour le cas où il serait surveillé. Il a été remarquablement chapitré. Il jette le journal dans une autre poubelle, après avoir laissé sa marque à la craie. Sans doute en sortant du parking.

— Merde ! J'ai perdu cinq semaines.

— Et quelqu'un a mis la main sur trois plans authentiques.

— Il faut que ce soit l'un d'entre nous. De l'armée, de la CIA ou du FBI, en tout cas un professionnel, pour avoir songé à ça.

Le journal, pas l'enveloppe. Dix ans plus tard, allongé sur un lit dans le Maine, je voyais encore Dominique Kohl danser et un certain Gorowski plier son journal, lentement, soigneusement, tout en regardant les voiliers paresser dans le port. Le journal, pas l'enveloppe.

J'avais l'impression que c'était toujours d'actualité. Ceci, pas cela. Je repensai alors à la femme de chambre en train de cacher mon baluchon sous la roue de secours de la Saab. Elle n'aurait rien pu y cacher d'autre, sinon Beck l'aurait trouvé et ajouté aux pièces à conviction sur la table de la cuisine. Cependant, les tapis de la Saab étaient vieux et usés. Si j'étais du genre à cacher un pistolet sous une roue de secours, je pourrais aussi bien cacher des papiers sous les tapis d'une voiture. Et prendre des notes et conserver des documents.

Je sortis du lit. Le soir allait bientôt tomber. Quatorzième jour, un vendredi, déjà presque achevé. Je descendis en pensant à la Saab. Beck allait et venait dans le vestibule, préoccupé. Il décrocha le téléphone, écouta un instant, puis me tendit le combiné.

— Plus de lignes ! déclara-t-il.

Effectivement, je n'entendis pas la moindre tonalité, ni même un souffle ou des craquements indiquant un dérangement quelconque. Rien qu'un sinistre silence, et l'écho de mon sang à travers ma tête, comme dans les coquillages.

— Allez vérifier la vôtre, m'ordonna-t-il.

Je remontai dans la chambre de Duke. Le téléphone intérieur fonctionnait. Paulie répondit à la troisième sonnerie. Je lui raccrochai au nez. Mais la ligne extérieure ne donnait rien. Je tenais encore le combiné devant moi, comme si ça pouvait changer quelque chose, lorsque Beck apparut sur le seuil.

— Ça marche avec le poste de garde, observai-je.

— Oui, mais c'est un circuit complètement indépendant, que nous avons installé nous-mêmes. Que donne votre ligne extérieure ?

— Rien.

— Étrange.

Je raccrochai. Jetai un coup d'œil à la fenêtre.

— C'est peut-être le temps, risquai-je.

— Non.

Il sortit son mobile, un minuscule Nokia argent.

— Rien là non plus.

Il me le tendit et je pus constater sur l'écran que la batterie était bien chargée ; en revanche le signal de fréquence était absent, remplacé par la mention Absence de réseau. Je rendis l'appareil à Beck.

— Il faut que j'aille aux toilettes, dis-je en me levant.

Je m'enfermai dans la salle de bains, ôtai ma chaussure, ouvris le talon, appuyai sur *Allumer*. L'écran me répondit : *Absence de réseau*. J'éteignis, rangeai le transmetteur, tirai la chasse d'eau pour la forme et m'assis sur le couvercle. Je n'étais pas expert en

communications.

Je savais que les lignes téléphoniques, ça allait, ça venait. Je savais que la technologie des mobiles n'était pas toujours très fiable. Mais comment se faisait-il que toutes les lignes d'une région lâchent en même temps ? Il pleuvait, mais on n'était pas en plein orage, ni en plein tremblement de terre, donc ce ne pouvait être dû qu'à une volonté délibérée. Laquelle ? Sûrement pas les compagnies de téléphone. Elles se refuseraient à une révision technique un soir de week-end. Un dimanche matin à la rigueur. De toute façon, elles n'iraient pas à la fois couper les lignes terrestres et les réseaux satellitaires.

Alors qui était derrière tout ça ? Sans doute une puissante agence gouvernementale. Par exemple, les stups. Ils devaient être à la recherche de la bonne et allaient bientôt nous dépêcher un commando de choc.

Cela me semblait tout de même peu probable. Les stups n'avaient pas besoin de ce genre d'artifice. Quand ils attaquaient, ils attaquaient. Avec le nombre d'hommes qu'il fallait. Au besoin, ils fermaient les routes et basta. D'autant que le manoir se trouvait à vingt kilomètres de toute autre issue. Beck était une cible facile, lignes téléphoniques ou non.

Alors qui ?

Peut-être Duffy, au chiqué. Avec son statut actuel, elle devait encore pouvoir obtenir tous les services possibles et imaginables d'une compagnie de téléphone. Surtout dans une zone délimitée comme celle-ci. Et faire taire un relais situé aux alentours de la I-95. De quoi couper toute communication sur vingt kilomètres à la ronde. Même dans un court délai. Cela lui suffirait. Dans les cinq heures, par exemple.

Cependant, en quoi Duffy aurait-elle soudain peur d'appels téléphoniques dans un si petit laps de temps ? Une seule réponse à cela. Elle avait peur pour moi.

Les gardes du corps avaient dû s'échapper.

Temps. La distance divisée par la vitesse ajustée en fonction de la direction égale le temps. Soit j'en disposais suffisamment, soit je n'en disposais pas du tout. Les gardes du corps étaient retenus dans le motel du Massachusetts où nous avions planifié notre premier coup de huit secondes. Dans les trois cents kilomètres au sud du manoir. J'étais bien placé pour le savoir. C'étaient là des faits matériels. Le reste n'était que spéculation. Néanmoins, je reconstituais à peu près le scénario des événements. Ils avaient dû s'échapper et voler une Taurus des stups puis rouler à tombeau ouvert une heure durant, complètement affolés. Se mettre à l'abri avant d'entreprendre quoi que ce soit. Peut-être même s'étaient-ils un peu perdus dans la nature. Puis ils avaient fini par se repérer et pris l'autoroute. Direction plein nord. Ensuite, ils avaient dû se calmer un peu, vérifier s'ils n'étaient pas suivis, ralentir et tâcher de ne plus se faire remarquer. Puis chercher un téléphone. Cependant, Duffy avait déjà coupé les communications. Elle avait vite réagi. Si bien que leur premier arrêt représentait une perte de temps. Dix minutes, peut-être, pour ralentir, se garer, appeler le manoir, essayer le numéro du mobile, repartir, retrouver la circulation de l'autoroute. Ils avaient dû recommencer sur l'aire de repos suivante, mettant leur premier échec sur le compte d'une panne technique. Encore dix minutes. Ensuite, ils auraient compris ou seulement estimé qu'ils approchaient assez pour continuer quand même. Ou les deux.

Ce qui nous donnait dans les quatre heures au total. Mais quand commençaient-elles au juste ? Je n'en avais pas la moindre idée. Sans doute entre quatre heures et, disons, trente minutes auparavant. Donc, j'avais le temps ou c'était déjà trop tard.

Je sortis en hâte de la salle de bains et jetai un coup d'œil par la fenêtre. La pluie s'était arrêtée. Il faisait nuit. Les lumières de la façade s'entouraient d'un halo d'humidité. Au-delà, c'était le noir absolu. Pas de phares à l'horizon. Je descendis, retrouvai Beck dans le vestibule. Il tripotait toujours son Nokia, dans l'espoir de le voir se remettre en route.

— Je sors, annonçai-je. Je vais voir ce qui se passe sur la route.

— Pour quoi faire ?

— Je n'aime pas cette histoire de lignes coupées. Ce n'est peut-être rien du tout mais ça ne me plaît pas.

— C'est-à-dire ?

— Je ne sais pas. Il se trame sans doute quelque chose. Vous m'avez bien dit que des tas de gens vous en voulaient.

— Nous avons un mur et une grille pour nous protéger.

— Vous avez un bateau ?

— Non, pourquoi ?

— S'ils arrivent ne serait-ce qu'au poste de garde, il vous faudra un bateau. Sinon, ils vous assiègeront jusqu'à vous faire mourir de faim.

Il en resta coi.

— Je prends la Saab, insistai-je.

— Pourquoi ?

*Parce qu'elle est plus légère que la Cadillac.*

— Parce que je veux vous laisser la Cadillac. Elle est plus grande.

— Que comptez-vous faire ?

— Ce que j'ai à faire. Je suis chargé de votre sécurité. Il ne se passera sans doute rien mais c'est à moi d'y veiller.

— Que dois-je faire ?

— Gardez une fenêtre ouverte et tendez l'oreille. La nuit, avec toute cette eau dans les parages, vous m'entendrez à des kilomètres à la ronde si je tire. Dans ce cas, mettez tout le monde dans la Cadillac et filez. Ne vous arrêtez pas. Je les retiendrai assez longtemps pour vous laisser fuir. Vous avez quelque part où aller ?

Il hocha la tête sans me dire où.

— Allez-y, continuai-je. Si je réussis, j'irai au bureau. J'attendrai là-bas, dans la voiture. Vous viendrez vérifier par la suite.

— Entendu.

— À présent, appelez Paulie sur la ligne intérieure et dites-lui de se préparer à m'ouvrir la grille.

— Entendu, répéta-t-il.

Je le plantai là, dans le vestibule, et m'enfonçai dans la nuit, contournai le mur de la cour pour y récupérer mon baluchon que je rapportai vers la Saab, où je le déposai sur la banquette arrière. Ensuite, je me glissai au volant, démarrai et filai vers le poste de garde. J'aperçus Paulie, ralentis un peu, juste assez pour passer sans m'arrêter. Il ne me restait qu'à rouler en guettant les premiers phares qui viendraient dans ma direction.

Je parcourus plus de six kilomètres avant d'apercevoir la Taurus, garée sur le bas-côté, face à moi, tous feux éteints. Le vieux était resté au volant. À mon tour, j'éteignis mes phares, ralentis et m'arrêtai à sa hauteur, baissai ma vitre. Il fit de même. Brandit une torche et une arme dans ma direction. Quand il me reconnut, il abaissa les deux.

— Les gardes du corps ont filé, annonça-t-il.

— J'avais compris. Quand ?

— Il y a près de quatre heures.

Je regardai droit devant moi. Pas de temps.

— Ils ont eu deux de nos hommes, continua-t-il.

— Tués ?

Il fit oui de la tête.

— Duffy les a signalés ? repris-je.

— Elle ne peut pas encore. On n'est pas en mission officielle. Pour le Bureau, il ne s'est rien passé du tout.

— Il faudra pourtant qu'elle en parle. Deux morts, tout de même...

— Elle le fera, mais plus tard. Quand vous aurez tenu vos engagements. Parce qu'elle a repris ses objectifs. Il lui faut Beck, ce sera le seul moyen pour elle de justifier ses initiatives.

— Comment est-ce arrivé ?

— Ils ont attendu le bon moment. À deux contre quatre, ils n'avaient aucune chance. Mais nos gars s'étaient assoupis. Pas facile de surveiller des gens dans un motel.

— Les deux qui y sont passés, qui était-ce ?

— Les jeunes de la Toyota.

Je préférerais ne pas répondre. Ils avaient tenu quatre-vingt-quatre heures. Trois jours et demi. En fait davantage que ce que j'avais prévu.

— Où est Duffy en ce moment ? demandai-je.

- On s'est déployés dans plusieurs directions. Elle a regagné Portland, avec Eliot.
- Elle a bien travaillé avec les téléphones.
- Plutôt, oui ! Elle se fait du souci pour vous.
- Les lignes sont coupées pour combien de temps ?
- Quatre heures. C'est tout ce qu'elle a obtenu. Elles devraient être bientôt rétablies.
- Je crois que les gardes du corps vont venir directement ici.
- Moi aussi, soupira le vieux. C'est pour ça que je suis là.
- Ils ont déjà dû quitter l'autoroute. Autrement dit, les téléphones n'ont plus beaucoup d'importance à présent.
- C'est bien ce qu'il me semble.
- Vous avez un plan ?
- En fait, je vous attendais. Nous étions sûrs que vous comprendriez ce qui s'était passé.
- Ils sont armés ?
- Deux Glock. Chargés... moins quatre balles tirées au motel, à ce qu'on nous a dit. Quatre balles pour deux types. Toutes dans la tête.
- Ce ne sera pas facile.
- Ce n'est jamais facile.
- Il faut qu'on trouve un endroit où nous cacher.

Je lui dis d'abandonner sa voiture sur place et de venir avec moi. Il vint s'installer à la place passager. Il portait ce même imper que j'avais vu sur le dos de Duffy dans le café.

Au bout de deux kilomètres, je commençai à chercher un endroit où me garer. J'en trouvai un où la route rétrécissait brusquement en formant un virage. Le macadam s'incurvait légèrement et les étroits bas-côtés cédaient vite le pas aux rochers. J'amorçai un début de demi-tour, reculai, redressai, afin de me retrouver en travers de la route. Avec le vieux, je sortis vérifier comment les choses se présentaient. Cela formait un barrage digne de ce nom. Pas moyen de le contourner. Mais trop évident. Les deux types s'engageraient dans le virage, l'apercevraient, écraseraient les freins, reculeraient tout en tirant.

- Il faut la retourner, que ça ait l'air d'un accident.

Je repris mon baluchon pour le cas où, puis demandai au vieux d'étaler son imper sur la route, vidai mes poches et fis de même avec le mien. Il s'agissait de renverser la Saab dessus afin de ne pas trop l'endommager. Poussée, basculée par la force conjuguée de nos épaules, la voiture ne résista pas trop. En fait, il n'est pas très difficile de coucher un véhicule sur le côté. J'ai vu faire ce genre de chose partout dans le monde. Il suffit de s'appuyer sur les roues et sur la suspension pour émettre un mouvement de balancier qui finit par la déséquilibrer. Le vieux était costaud. Il se montra très efficace. Lorsque la Saab commença à pencher sur le côté, il nous fut aisé de profiter du mouvement pour la pousser un peu plus, jusqu'à la faire atterrir sur le toit.

Grâce aux imperméables, la carrosserie ne fut pas rayée. Ensuite, j'ouvris la portière côté conducteur et demandai au vieux d'entrer dans l'habitacle pour faire le mort. Ce ne serait jamais que la deuxième fois en quatre jours. Il se glissa tant bien que mal à l'intérieur, sortit à moitié les bras pour rendre la scène plus parlante. Les imperméables n'étaient pas visibles dans la nuit et, de toute façon, le temps de comprendre ce qu'ils faisaient là... Mon baluchon sous le bras, je m'éloignai, escaladai deux, trois rochers avant de me tapir dans un coin sombre.

L'attente commença.

Elle me parut très longue. Cinq minutes, six, sept. Je ramassai trois pierres un peu plus

larges que la paume de ma main. À l'ouest, le ciel était encore plein de nuages bas qui ne manqueraient pas de réfléchir les phares d'une voiture sur une chaussée accidentée. Pourtant, l'horizon restait noir et immobile. Je n'entendais rien que le ressac et la respiration du vieux.

— Ils ne vont plus tarder ! lança-t-il.

— C'est sûr.

L'attente reprit. Rien ne venait troubler le calme de la nuit.

— Comment vous appelez-vous ? criai-je.

— Pourquoi ?

— Pour savoir. Voilà deux fois que je vous tue et j'ignore votre nom.

— Terry Villanueva.

— C'est hispanique ?

— Plutôt, oui !

— Vous n'avez pas le type.

— Je sais. Ma mère était irlandaise, mon père hispanique. Mais mon frère et moi avons suivi ma mère. Mon frère a même changé de nom pour se faire appeler Newton, comme le savant. C'est la traduction de Villanueva en anglais.

— D'où êtes-vous ?

— De Boston Sud. Ça n'était pas facile, à l'époque, un mariage mixte et tout...

Le silence reprit ses droits. Je guettais mais rien ne venait. Villanueva changea de posture. Il n'avait certes pas le rôle le plus confortable.

— Vous êtes un sacré policier, Terry ! lançai-je.

— La vieille école.

Cette fois, j'entendis un moteur.

Et le téléphone de Villanueva qui sonna.

La voiture se trouvait à moins de deux kilomètres de nous. Je distinguais le ronronnement du V-6 lancé à pleine vitesse. Je voyais la lueur des phares grandir entre l'asphalte et les nuages. La sonnerie du téléphone de Villanueva émettait une version ridiculement rapide de la toccata en ré mineur de Bach. Cessant de jouer les morts, le policier parvint à extirper l'appareil de sa poche et appuya sur un bouton qui fit taire la musique, avant de le porter à son oreille. Je l'entendis répondre :

— D'accord.

Il écouta encore et redit « d'accord » deux fois avant de fermer son mobile qu'il rangea aussitôt.

— Les lignes sont rétablies, m'annonça-t-il.

Un nouveau compte à rebours qui commence. Machinalement, je lançai un regard dans la direction du manoir. Beck devait toujours essayer de joindre du monde. Dès qu'il aurait récupéré une tonalité, il tâcherait de me joindre pour m'annoncer que l'alerte était passée. À l'ouest, j'entendais de mieux en mieux la voiture.

— Trente secondes ! criai-je.

À présent, je distinguais les pneus, la boîte automatique, le moteur. Je me tapis davantage à ma place. Dix secondes, huit, cinq. La voiture apparut dans le virage et les phares balayèrent les rochers, juste au-dessus de mon dos. J'entendis alors les roues hurler sous l'action du frein écrasé d'urgence. La voiture s'arrêta net, légèrement déportée, à six mètres de la Saab.

En relevant la tête, je constatai qu'il s'agissait bien d'une Taurus bleue, grisée par le clair de lune semé de nuages. Elle émettait un faisceau de lumière blanche à l'avant mais ses freins

peignaient l'arrière de rouge. Deux passagers, éclairés par la lueur de leurs phares qui se reflétaient dans la Saab. Ils parurent hésiter, se penchèrent en avant, reconnurent le véhicule. Le chauffeur passa la vitesse au point mort, tira le frein à main. Je sentais les gaz du pot d'échappement, la chaleur sous le capot.

Les deux types ouvrirent leurs portières à l'unisson. Sortirent, leur Glock à la main, attendirent. Toujours ensemble, ils s'approchèrent du véhicule renversé. Les phares éclairaient leurs jambes comme en plein jour mais j'avais du mal à distinguer le haut de leurs corps. Néanmoins, j'avais eu le temps de distinguer leurs visages. C'étaient bien les gardes du corps, jeunes, massifs, tendus, anxieux. Vêtus de complets noirs froissés, sans cravate, la chemise crasseuse.

Ils s'accroupirent devant Villanueva, tournèrent son visage vers la lumière. Ils devaient se demander où ils l'avaient déjà vu ; ça ne remontait jamais qu'à quatre-vingts heures mais ils avaient à peine eu le temps de l'apercevoir devant le portail de l'université. Cependant, comme ils venaient d'échapper à un joli piège, ils risquaient de ne plus vouloir écarter le moindre doute. De fait, ils ne cherchèrent pas à lui porter secours mais demeurèrent là, dubitatifs. C'est alors que celui qui se tenait le plus près de moi se leva.

Je me trouvais à un mètre cinquante derrière lui, serrant une pierre dans la main droite. Je visai rapidement, comme si j'allais le gifler. Si je ratais mon geste, je risquais de me démettre le bras. Mais il n'en fut rien et je le cueillis en pleine tempe. Il s'écroula la tête la première, comme s'il venait de recevoir un rocher tombé du ciel. Son petit camarade réagit vite : il se redressa d'un bond assez souple pour échapper à Villanueva qui avait essayé en vain de lui bloquer les jambes. L'autre avait déjà fait volte-face, braquant son Glock dans ma direction. Or, il fallait absolument que je l'empêche de tirer. Si bien que je lui expédiai la pierre vers la tête. Il voulut l'éviter mais la prit dans la nuque, sous le bulbe rachidien. Le plus féroce des boxeurs n'aurait pas fait mieux. Lâchant son arme, il tomba droit comme un arbre et ne bougea plus.

Avant tout, je vérifiai la route vers l'est. Pas de lumières, pas de bruit, si ce n'était la mer dans le lointain. Villanueva s'extirpa de la voiture renversée et se pencha sur le premier des gardes du corps.

— Mort, annonça-t-il.

Pas facile de survivre à une pierre de cinq kilos en pleine tempe. Il avait le crâne enfoncé et ses yeux restaient ouverts dans le vide. J'allai vérifier l'autre, également mort, la nuque brisée. J'aurais sûrement fait un bon joueur de base-ball.

— D'une pierre deux coups, commenta Villanueva.

Je ne répondis pas.

— Quoi ? insista-t-il. Vous vouliez les ramener pour les faire juger, peut-être ? Après ce qu'ils nous ont fait ? C'était du suicide par flic interposé, ni plus ni moins.

Je ne répondis pas.

— Ça vous pose un problème ?

Au vrai, je ne faisais pas partie du nous. Je n'appartenais ni au FBI, ni à la police. Mais je n'avais pas oublié le message personnel de Powell : *Entre nous, 10-2, 10-28. Ces types doivent y passer, croyez-moi !* Et je ne demandais qu'à lui faire confiance. C'était à cela que servait l'esprit d'équipe. Villanueva avait le sien, j'avais le mien.

— Aucun problème, affirmai-je.

Je ramassai la pierre que j'envoyai sur le bas-côté. Puis je me relevai pour aller éteindre les phares de la Taurus, et fis signe à Villanueva de me rejoindre.

— À présent, il s'agit de faire vite. Téléphonnez à Duffy pour lui dire de se ramener avec

Eliot. Il doit reprendre cette voiture.

Tandis que le vieux s'exécutait, je récupérai les deux Glock pour les replacer dans les poches de leurs propriétaires. Puis je revins vers la Saab. Il serait nettement plus difficile de la remettre sur ses roues. Sur le coup, j'eus même l'impression que ce serait mission impossible. Les impers empêchaient toute adhérence sur la chaussée. Si nous poussions la voiture, elle glisserait sur le toit. Je refermai la portière du conducteur et attendis.

— Ils vont arriver ! m'avertit Villanueva.

— Aidez-moi à la redresser.

La Saab glissa d'abord sur l'imperméable de mon compagnon. Une fois que le vêtement fut dégagé, il ne resta que le mien. Même opération, jusqu'à ce que le toit repose à même l'asphalte.

— Elle va se rayer, observa Villanueva.

— C'est un risque à courir. À présent, prenez le volant de leur Taurus pour la pousser.

Ce qu'il fit, s'aidant du pare-chocs pour heurter doucement le montant entre les deux portières. Je lui fis signe d'accélérer un peu et la Saab tressaillit dans un crissement de mauvais augure pour la peinture du toit. Je grimpai sur le capot de la Taurus et donnai une lourde pression contre le bas de caisse tandis que Villanueva continuait d'avancer, lentement mais sûrement. La Saab pencha sur le côté. Les pieds bloqués sur le pare-brise de la Taurus, j'appuyai les mains sur le flanc puis sur le toit de la Saab. Villanueva mit les gaz et je m'adossai carrément contre la Saab qui décolla soudain et se retourna d'un coup pour atterrir sur ses roues. Elle rebondit une fois tandis que Villanueva écrasait le frein, me projetant contre la portière que je heurtai de la tête. Je m'avachis sur la chaussée, sous l'aile de la Taurus. Villanueva recula vivement et sortit.

— Ça va ? cria-t-il.

Un peu sonné, je restai un moment sans bouger, à reprendre mes esprits.

— Dans quel état est la voiture ? finis-je par demander.

— Couci-couça.

— C'est-à-dire ?

— Les rétros latéraux sont intacts.

— Mais ?

— Il y a de grosses rainures sur le toit. La portière est cabossée. Sans doute votre tête.

— Je dirai que j'ai heurté un daim.

— Je ne suis pas sûr qu'il y en ait par ici.

— Alors, un ours. Ou autre chose. Une baleine échouée. Un monstre marin. Un calmar géant. Un mammoth échappé d'un glacier.

— Ça va la tête ?

— On fera aller.

Je me relevai lentement, luttai contre un début de vertige et finis par me remettre sur pied.

— Vous pourriez emmener les corps ? demanda Villanueva. Parce que pour nous, c'est exclu.

— Il va donc bien falloir que je m'en charge.

Le coffre de la Saab ne se laissa pas ouvrir tout seul. Les divers chocs avaient quelque peu faussé le parallélisme. Les deux cadavres y furent placés l'un après l'autre. Puis j'allai récupérer mon baluchon resté sur le bas-côté et le plaçai sur eux. La plage arrière cacherait le tout. Il fallut nous y mettre à deux pour refermer le coffre, chacun appuyant de tout son poids d'un côté. Ensuite, il ne nous resta qu'à récupérer nos imperméables, à les secouer un peu et

à les enfilez. Ils étaient trempés, chiffonnés, un peu déchirés par endroits.

— Ça va ? me redemanda Villanueva.

— Grimpez dans la voiture, répondis-je.

Je tournai la clef de contact mais rien ne se produisit. J'essayai de nouveau. Sans résultat. En revanche, j'entendis geindre la pompe d'alimentation.

— Patientez un peu, conseilla Villanueva. Quand la voiture s'est retournée, l'essence a quitté le moteur. Il faut lui laisser le temps de revenir.

Je patientai donc et finis par tourner une troisième fois la clef. Cette fois, le moteur se mit en marche et je pus ramener Villanueva vers sa propre Taurus, celle dans laquelle il était arrivé. Elle attendait sagement sur le bord de la route, grise et fantomatique dans le clair de lune.

— Maintenant, vous pouvez retourner attendre Eliot et Duffy, dis-je. Je vous conseille ensuite de disparaître au plus vite. On se retrouvera plus tard.

Il me serra la main.

— La vieille école, murmura-t-il.

— Dix dix-huit.

10-18. C'était le code radio de la police militaire pour mission accomplie. Il ne parut pas comprendre.

— Faites attention à vous, ajoutai-je.

Il secoua la tête en marmonnant :

— La messagerie.

— Pardon ?

— Quand un téléphone cellulaire tombe en panne, on est réorienté sur la messagerie.

— C'était le relais qui ne fonctionnait plus.

— Mais le réseau n'en savait rien. Pour lui, Beck avait simplement éteint son appareil. Donc, ses gardes du corps ont dû lui laisser un message.

— Pour quoi faire ?

— Pour lui dire qu'ils revenaient. Ils peuvent très bien lui avoir résumé toute l'histoire. À moins qu'avec un peu de chance, ils n'aient préféré ne rien enregistrer en attendant qu'il veuille bien décrocher. Hé, monsieur Beck, vous êtes là ?

Je ne dis rien.

— Toujours est-il, conclut Villanueva, qu'il a peut-être un message qui l'attend. C'est ça, l'ennui.

— Compris.

— Qu'est-ce que vous allez faire ?

— Tirer dans le tas. Entre le transmetteur d'e-mails et les chaussures, il ne va plus tarder.

— Attendez. Vous ne pouvez pas faire ça ! Duffy doit l'arrêter. C'est le seul moyen qui lui reste de sauver sa peau.

— Dites-lui que j'en tiendrai compte, mais si ce doit être lui ou moi, ce sera lui.

Villanueva ne dit rien.

— Et alors ? insistai-je. Je n'ai aucune vocation pour le sacrifice humain.

— Faites votre possible. Duffy est quelqu'un de bien.

— Je sais.

Il sortit lourdement de la Saab en s'agrippant d'une main à la portière. reprit sa propre voiture, démarra et s'éloigna sans hâte. Sans allumer ses phares. Il m'adressa un signe de la main. Je le suivis des yeux jusqu'à ce qu'il disparaisse, puis reculai pour m'arrêter au milieu

de la route, au volant de la Saab. Lorsque Beck arriverait, il trouverait sûrement que je faisais du bon travail.

Mais, soit Beck ne vérifiait plus ses téléphones, soit il ne pensait pas beaucoup à moi car je patientai dix bonnes minutes sans qu'il donne signe de vie. Je passai une partie de ce temps à examiner ma théorie selon laquelle une personne qui cache un pistolet sous une roue de secours peut aussi bien cacher des notes sous les tapis. Ceux-ci étaient déjà un peu lâches et le retournement de la voiture n'avait pas aidé à les maintenir en place. Cependant, je ne trouvai rien du tout, que des taches de rouille et une couche humide de capitonnage acoustique apparemment fait d'anciens pulls rouge et gris. Pas de notes. Hypothèse erronée. Je remis les tapis en place et les piétinai autant que je pus pour qu'ils ne risquent pas d'attirer l'attention.

Ensuite, je sortis pour constater les dommages extérieurs. Pour les rayures de peinture, je ne pouvais rien faire. C'était laid mais pas catastrophique sur une vieille voiture. Pour la bosse de la portière, idem, à moins de la démonter et de jouer les presses. Le toit était un peu rentré. Jusque-là, il avait plutôt une forme bombée, tandis que je le voyais maintenant plat comme le dos de la main. Sans doute pourrais-je y remédier de l'intérieur. Je grimpai à l'arrière, plaquai les deux paumes sur le plafond et poussai de toutes mes forces. La récompense vint sous la forme de deux bruits : d'abord le métal qui se remettait en place, ensuite le papier qui se froissait.

Dans cette voiture ancienne, le revêtement intérieur n'était pas posé tout d'une pièce comme aujourd'hui. C'était encore le vinyle crème à l'ancienne, découpé en trois lés et fermé par une garniture de gomme noire qui courait tout autour du plafond. Il était légèrement plissé dans le coin avant, au-dessus de la place du conducteur. Il n'avait pas dû être difficile de le détacher à cet endroit, d'y glisser ce qu'on voulait puis de le remettre en place à l'aide de l'ongle. Il fallait vraiment y regarder de près pour voir qu'on y avait touché.

Je me penchai pour examiner le vinyle de plus près, le parcourus du doigt jusqu'à sentir le métal du toit sur toute la largeur. Rien par là. Ni sous le lé suivant. En revanche, celui qui passait au-dessus des sièges arrière contenait des feuilles de papier. Au poids, j'en évaluai une dizaine.

Je revins à l'avant pour regarder de plus près la garniture au-dessus du siège du conducteur, appuyai sur le vinyle et vis bâiller un angle sous lequel je glissai un ongle. Je dégageai ainsi une ouverture d'un bon centimètre, passai la main de l'autre côté, de façon que le vinyle se libère assez pour y insinuer le pouce.

J'allais y engager la main entière lorsque l'habitacle fut soudain envahi d'une lumière venue de l'arrière. Je vis dans le rétroviseur explosé des dizaines de lumières éclatantes et des ombres allongées. Je lus machinalement l'avertissement gravé sous le miroir : LES OBJETS REFLÉTÉS SONT PLUS PROCHES QU'IL N'Y PARAÎT. Je me retournai pour découvrir une simple paire de phares qui balayaient la route de droite et de gauche. À quatre cents mètres tout au plus. Ils approchaient à grande vitesse. Abaisant ma vitre, j'entendis le sifflement de pneus larges et le grondement d'un débonnaire V-8. La Cadillac. Je repoussai le vinyle sans prendre le temps de recoller la garniture. Pourvu qu'il tienne ainsi.

La Cadillac déboucha derrière moi et s'arrêta net. Les phares restèrent allumés. Dans le rétro, je vis la portière s'ouvrir sur Beck. Glissant la main dans ma poche, j'armai le Beretta. Duffy ou pas, je n'avais aucunement l'intention de m'expliquer sur le contenu d'une messagerie. Cependant, Beck n'avait rien dans la main, ni arme, ni Nokia. À mon tour, je descendis de voiture et vins le rejoindre à hauteur du pare-chocs de la Saab. Autant lui éviter de voir les rayures et les bosses. Si bien qu'il se retrouvait à quarante centimètres des types

qu'il avait envoyés chercher son fils.

— Les lignes sont rétablies, annonça-t-il.

— Et le mobile fonctionne aussi ?

— Oui. Mais regardez ceci.

Il sortit le petit téléphone argent de sa poche. Je gardai la main sur le Beretta. L'arme ferait encore un trou dans mon imper, mais un autre beaucoup plus gros dans celui de Beck. Celui-ci me tendit le téléphone que je saisis de la main gauche et abaissai à hauteur des phares. Je regardai l'écran sans savoir quoi chercher. Certains mobiles signalaient un message à l'aide d'un pictogramme d'enveloppe, d'autres utilisaient un petit symbole composé de deux cercles unis par une barre, rappelant un magnétophone à bandes, ce qui n'avait pas de sens puisque la plupart des utilisateurs de mobiles n'avaient jamais vu ce genre d'appareil. Et j'étais prêt à parier que les compagnies de téléphones cellulaires n'enregistraient pas les messages sur des bandes magnétiques. Cela devait être fait numériquement, au moyen de circuits semi-conducteurs. Cela dit, il fallait reconnaître que les passages à niveau étaient encore indiqués par des panneaux dignes du Far West.

— Vous voyez ? insista Beck.

Je ne voyais rien du tout. Ni enveloppe, ni bandes magnétiques. Rien que la barre indiquant la puissance du signal, la barre de la batterie, le menu et les noms.

— Quoi ? demandai-je.

— Le signal. Il n'indique que trois barres sur cinq. D'habitude j'en ai quatre.

— C'est sans doute que le relais était en panne et qu'il se rétablit petit à petit. Ce doit être une histoire d'électricité.

— Vous croyez ?

— C'est une affaire de micro-ondes. Ce doit être assez compliqué. Vous devriez vérifier plus tard. Il finira bien par revenir complètement.

Je lui rendis son appareil qu'il remit aussitôt dans sa poche.

— Tout va bien ici ? s'enquit-il.

— C'est calme comme dans une tombe.

— Donc, fausse alerte.

— On dirait. Je suis désolé.

— Non, non, j'apprécie votre prudence.

— Je fais mon boulot.

— Venez dîner.

Il rentra dans sa Cadillac. Je remis la sécurité du Beretta et me glissai au volant de la Saab. Il recula, fit demi-tour, m'attendit. Il devait vouloir que nous passions la grille ensemble, pour éviter à Paulie de se déranger deux fois. Je le suivis non sans remarquer que le faisceau de mes phares était trop haut, que la direction m'échappait parfois. Il devait y avoir quelque chose comme deux cent cinquante kilos de charge dans le coffre. La doublure en vinyle se détacha au premier nid-de-poule pour venir me heurter le visage.

\*\*\*

Les deux voitures rangées au garage, Beck m'attendit dans la cour. La marée remontait. J'entendais les vagues derrière le mur, qui projetaient d'énormes masses d'eau sur les rochers. Je sentais leur impact sur le sol. Sensation des plus physiques.

Beck me précéda vers l'entrée principale du manoir. Le détecteur de métaux bipa deux fois, une pour lui, une pour moi. Il me tendit un trousseau de clefs que j'acceptai comme un

insigne de fonction. Puis il m'annonça que le dîner serait servi dans une demi-heure et que j'étais invité à me joindre à la famille.

Je montai dans la chambre de Duke, regardai par la fenêtre. Je crus voir, à une dizaine de kilomètres à l'ouest, des feux de position qui s'éloignaient. Trois voitures. Villanueva, Eliot et Duffy dans leurs Taurus respectives. Du moins, l'espérais-je. 10-18, mission accomplie. Peut-être ne faisais-je que rêver, trompé par la lueur des lampes de la façade ; la fatigue aidant, celles-ci pouvaient aussi bien me créer ce genre d'illusion optique. Et le coup sur la tête ne devait rien arranger.

Je pris une douche rapide et volai d'autres vêtements à Duke, tout en conservant mes chaussures et ma veste. En revanche, je laissai l'imper saccagé dans le placard. Je ne vérifiai pas mes e-mails. Duffy avait trop à faire pour songer à passer des messages. De toute façon, nous étions en ce moment sur la même longueur d'onde. Elle ne pouvait guère me dire davantage que ce que je savais déjà. Bientôt je lui raconterais ce que recelait le plafond de la Saab. Dès que j'aurais eu l'occasion d'aller vérifier.

Je m'offris un petit somme d'une demi-heure puis descendis. C'était la première fois que j'entrais dans la salle à manger. Elle était immense, avec une longue table rectangulaire en chêne massif plutôt rustique. On pouvait y recevoir vingt convives. Beck et son épouse présidaient, chacun à un bout. Richard se trouvait plutôt vers le fond et la place qui m'attendait lui faisait face. J'allais tourner le dos à la porte. Je faillis lui proposer d'échanger avec moi. Je n'aimais pas m'asseoir derrière une porte. Mais je préférerai n'en rien dire.

Paulie n'était pas là. On ne l'avait pas invité. En l'absence de la bonne, c'était la cuisinière qui servait et elle n'en avait pas l'air particulièrement contente. Au moins la nourriture était-elle bonne. Le repas commença par une soupe à l'oignon typiquement française. Et très réussie. Ma mère n'aurait pas approuvé, mais il existe au moins vingt millions de femmes françaises qui estiment chacune posséder la seule vraie recette.

— Racontez-nous votre carrière militaire, demanda Beck.

Il comptait sur moi pour animer la conversation. À l'évidence, il n'avait pas l'intention de parler affaires. Pas devant sa famille. À mon sens. Elizabeth en savait plus qu'elle n'aurait dû pour sa sécurité, mais Richard semblait plutôt inconscient. À moins qu'il ne fasse un barrage. Qu'avait-il déclaré déjà ? Les malheurs n'arrivent qu'à ceux qui veulent bien s'en souvenir ?

— Il n'y a pas grand-chose à dire, assurai-je.

Je n'avais aucune envie de parler des malheurs qui m'étaient arrivés et dont je ne voulais pas me souvenir.

— Vous devez bien avoir une ou deux anecdotes à nous relater, insista Elizabeth.

Ils me regardaient tous les trois, alors je finis par leur rapporter un épisode au cours duquel il avait fallu vérifier le budget du Pentagone pour y découvrir une facture de huit mille dollars destinée à payer des outils d'entretien appelés AFRTA. J'assurai que je m'ennuyais assez pour me montrer curieux et, qu'à la suite de divers coups de fil, il me fut expliqué que l'acronyme correspondait à applicateurs de fermoirs rotatifs à torsion ajustable. Je finis par en repérer un qui s'avéra être un tournevis à trois dollars. Dans le même ordre d'idées, on trouva des marteaux à trois mille dollars, des lunettes de W.-C. à mille dollars et ainsi de suite. C'était le genre d'histoire à conter au cours des dîners en ville. La plupart des gens grinçaient des dents et les critiques fusaient. À cette différence près qu'elle ne m'était jamais arrivée, en tout cas.

— Avez-vous tué des gens ? demanda Richard.

Quatre au cours des trois derniers jours.

— Ne pose pas des questions pareilles ! le réprimanda Elizabeth.

— La soupe est excellente, observa Beck. Quoiqu'elle manque un peu de fromage.

- Papa, dit Richard.
- Quoi ?
- Tu devrais songer à tes artères. Elles vont se boucher.
- Ce sont mes artères.
- Et tu es mon père.

Ils se regardèrent, échangèrent un sourire timide. Père et fils, les meilleurs amis du monde. Incertitude. Le repas serait long. Elizabeth préféra changer de sujet. Loin du cholestérol. Elle se mit à parler du musée de Portland, disant qu'il comprenait une aile construite par Pei et possédait une collection de toiles impressionnistes, ainsi que d'artistes américains. J'ignorais si elle voulait par là faire mon éducation ou inciter Richard à reprendre ses études. Je n'en écoutai pas davantage. J'avais envie de retourner à la Saab mais c'était exclu pour le moment. Aussi tentai-je d'imaginer ce que j'allais y trouver. La petite voix de Léon Garber me soufflait : Revenez sur tout ce que vous avez vu. sur tout ce que vous avez entendu. Cernez vos indices. Je n'avais pas entendu grand-chose. Mais j'en avais vu beaucoup. Il fallait considérer tout cela comme autant d'indices. La table du dîner, par exemple. La maison entière, tout ce qu'elle contenait. Les voitures. La Saab n'était qu'un tas de boue. La Cadillac et la Lincoln présentaient bien mais ne valaient pas non plus des Rolls Royce ou des Bentley. Les meubles faisaient vieux, sinistres et massifs. De belle qualité au demeurant, mais certainement pas un investissement majeur pour une telle demeure. Cela me rappelait ce qu'avait dit Eliot à Boston au sujet du mafieux de Los Angeles : Il doit se faire plusieurs millions de dollars par semaine. Il vit comme un empereur. Beck devait se trouver en haut de l'échelle, pourtant, il ne vivait pas comme un empereur. Pour quelle raison ? N'était-ce qu'un conservateur qui ne se laissait pas impressionner par les babioles de la consommation ?

- Regardez, dit-il.

Je refis surface et m'aperçus qu'il me tendait son mobile. Je le pris et vis sur l'écran que le signal avait augmenté d'une barre.

- Les micro-ondes, indiquai-je. Elles doivent remonter lentement.

En tout cas, je pus constater qu'aucun logo d'enveloppe ni de magnétophone n'indiquait la présence d'un message vocal. Mais c'était un minuscule téléphone et j'avais de grosses mains. J'avais dû effleurer une touche par mégarde. Une liste de noms s'afficha sur l'écran. Sans doute son carnet d'adresses virtuel. Je ne pouvais y lire que trois noms à la fois. Cela commençait par Manoir. Venaient ensuite Poste de garde et Xavier. J'examinais le tout avec une telle intensité que le silence s'était abattu sur la salle et que le sang me vrombit dans les oreilles.

- La soupe était très bonne, commenta Richard.

Je rendis le téléphone à Beck. La cuisinière se pencha pour me reprendre mon bol.

\*\*\*

J'avais entendu prononcer pour la première fois le nom de Xavier au cours de ma sixième rencontre avec Dominique Kohl. Soit dix-sept jours après avoir dansé avec elle dans ce bar de Baltimore. Le temps avait changé : la température plongeait, le ciel était gris, sinistre. Elle portait son grand uniforme. Sur le coup, je me demandai si je n'avais pas oublié une revue de détail, mais mon secrétaire me l'aurait rappelé.

- Vous n'allez pas aimer ce que j'ai à vous dire, commença Kohl.

- Quoi ? Vous avez été promue et vous partez ?

Elle esquissa un sourire et je me rendis compte qu'elle prenait ma réaction pour un

compliment.

— J'ai trouvé notre malfrat, annonça-t-elle.

— Comment ça ?

— Mise en œuvre exemplaire de compétences adaptées.

— Vous travaillez toujours avec Frasconi ?

— Nous sommes équipiers, non ?

Ce n'était pas exactement la réponse que j'attendais.

— Il vous aide ?

Elle fit la grimace :

— Je peux vous parler franchement ?

— Bien sûr.

— C'est donner de la confiture aux cochons.

Pour tout dire, c'était également mon impression. Le lieutenant Anthony Frasconi était solide mais pas pour autant le pilier de la compagnie.

— C'est un type bien, reprit-elle, je ne voudrais pas avoir l'air de le discréditer.

— Mais c'est vous qui vous tapez tout le travail.

Elle fit signe que oui. Elle avait apporté le dossier que je lui avais donné, gonflé de toutes ses notes.

— En revanche, vous m'avez bien aidée, ajouta-t-elle. Vous aviez raison. Les documents en question se trouvaient dans le journal. Gorowski le jette dans une poubelle à la sortie du parking. Il a réutilisé la même deux dimanches de suite.

— Et ?

— Et deux dimanches de suite, on a vu le même type venir le récupérer après lui.

Je marquai une pause. Là, nos adversaires avaient commis une erreur ; si dans l'ensemble leur plan était plutôt au point, l'idée de faire fouiller une poubelle l'affaiblissait pour le moins. Pour passer inaperçu, il aurait fallu que le gars en question soit habillé en SDF, et agisse en SDF, errant çà et là, fouillant toutes les poubelles rencontrées en chemin, ce qui aurait pris un temps infini.

— Quel genre de type ?

— Je sais à quoi vous pensez : qui peut traîner autour des poubelles, à part les clodos ?

— Oui, qui ?

— Imaginez un dimanche typique, bien paisible. Vous vous baladez, la personne avec qui vous avez rendez-vous peut être en retard. Mais comme il fait beau, vous vous asseyez sur un banc, il vous manque juste un de ces journaux du dimanche, bien épais, pleins d'articles intéressants.

— O.K. Je vois le tableau.

— Notre homme a une quarantaine d'années. Grand, dans les un mètre quatre-vingt-cinq, mince, cheveux courts et bruns, tempes argentées, milieu aisé, bien habillé. Il se dirige d'un pas nonchalant vers la poubelle du parking.

— Nonchalant ?

— L'air perdu dans ses pensées, comme s'il rentrait d'un déjeuner un peu lourd. Et voilà qu'il aperçoit ce journal qui dépasse de la poubelle. Il s'en empare, commence par lire les gros titres puis, comme s'il prenait une décision, le glisse sous son bras et s'en va de son pas tranquille.

— Nonchalant.

— Ça fait extraordinairement naturel. Je n'avais pas manqué une de ses mimiques, or j'ai

failli m'en désintéresser. C'est quasi subliminal.

On ne pouvait dire qu'elle se trompait beaucoup sur le comportement humain. Elle s'y connaissait. Cela faisait d'elle un bon flic.

— Et nous voilà arrivés au deuxième point que vous aviez deviné, ajouta-t-elle. Il musarde le long de la marina et finit par monter sur un bateau.

— Il habite dessus ?

— Je ne crois pas. Non pas qu'on ne puisse y dormir, mais on dirait plutôt que notre homme y passe ses moments de loisir.

— Comment savez-vous qu'on peut y dormir ?

— Parce que j'y suis montée.

— Quand ?

— Le deuxième dimanche. N'oubliez pas que, jusque-là, ma piste s'arrêtait au journal. Je n'avais pas vu le document. Mais, quand il est monté sur un autre bateau avec des amis, je suis allée voir.

— Comment ?

— Mise en œuvre exemplaire de compétences adaptées, répéta-t-elle. Je m'étais mise en bikini.

— En quoi un bikini est-il une compétence ?

Encore que, dans son cas, cela tenait plutôt de l'œuvre d'art.

— Il faisait chaud. Je me suis mêlée aux autres filles qui hantent les yachts. J'allais et venais sur son pont, incognito. Si bien que j'ai pu descendre dans sa cabine que j'ai passé une bonne heure à fouiller.

Là, une question cruciale se posait :

— Et vos instruments pour crocheter la serrure, comment avez-vous pu les cacher dans un bikini ?

— Je portais des chaussures.

— Vous avez trouvé les plans ?

— Oui, tous.

— Comment s'appelle ce bateau ?

— J'ai effectué la recherche. Tous les yachts sont enregistrés dans un listing.

— Alors, qui est cet homme ?

— C'est là que vous n'allez pas aimer. C'est un officier supérieur des renseignements. Un lieutenant-colonel, spécialiste du Moyen-Orient, médaillé de la guerre du Golfe.

— Merde ! m'exclamai-je. Il doit y avoir une explication logique à tout ça.

— C'est possible, mais j'en doute. Je viens de m'entretenir avec Gorowski, il y a une heure.

Cela expliquait la tenue officielle, autrement impressionnante que le bikini.

— Et alors ?

— Alors je l'ai prié de me fournir des explications sur son petit trafic. Ses filles ont un et deux ans. L'aînée a disparu une journée entière, il y a deux mois. Elle était incapable de dire ce qui lui est arrivé mais pleurait beaucoup. Une semaine plus tard, notre ami des services secrets se présente et laisse entendre que la disparition de la gamine pourrait durer plus d'une journée si papa ne joue pas le jeu. Je ne vois pas où intervient l'explication logique dans cette affaire.

— Moi non plus. Qui est ce type ?

— Il s'appelle Francis Xavier Quinn.

La cuisinière apporta le plat suivant, une sorte de côte de bœuf à laquelle je ne prêtai guère attention car je pensais toujours à Francis Xavier Quinn. À l'évidence, il était sorti de l'hôpital en abandonnant derrière lui le Quinn, la tenue chirurgicale, les gants et le reste, pour endosser une nouvelle identité où il se sentait fort à l'aise et qu'il ne risquait pas d'oublier lorsque, comme lui, on opérait en sous-marin. Ce n'était plus le lieutenant-colonel Quinn F, X., des services secrets de l'armée des États-Unis, mais Frank Xavier, citoyen lambda.

— Saignant ou à point ? me demanda Beck.

Il coupait la viande à l'aide d'un des couteaux à manche noir de la cuisine. Dire que j'avais pensé un moment devoir m'en servir contre lui !

— Saignant, merci.

Il me servit deux tranches finement coupées et je regrettai aussitôt mon choix. Je venais de repenser à cette scène du corps dans sa housse, quelque sept heures plus tôt. En l'ouvrant, j'avais découvert ce qu'on pouvait également tirer d'une lame bien effilée. L'image en restait tellement vivace que je sentais encore la fermeture métallique entre mes doigts. En même temps, mon esprit me reportait dix années plus tôt, à mes débuts avec Quinn. Et la boucle était bouclée.

— Raifort ? proposa Elizabeth.

Sans enthousiasme, j'en pris une cuillerée. On nous enseignait à l'armée qu'il fallait manger chaque fois qu'on le peut, dormir chaque fois qu'on le peut. Car on ne savait pas quand on aurait de nouveau la chance de le faire. Aussi chassai-je Quinn de mon esprit pour me servir des légumes et me mettre à manger, tout en réfléchissant. À tout ce que j'avais entendu, à tout ce que j'avais vu. Je m'imaginai retourner sur la marina de Baltimore noyée de soleil, pour surveiller ce journal, cette enveloppe. J'entendais ce que Duffy m'avait dit : Tu n'as rien trouvé d'utile. Pas un indice. Pas une preuve.

— Avez-vous lu Pasternak ? me demanda Elizabeth.

— Que pensez-vous d'Edward Hopper ? interrogea Richard.

— Vous croyez qu'on devrait remplacer les M16 ? s'enquit Beck.

Je refis de nouveau surface. Ils étaient tous à me regarder, en manque de conversation. À entendre les vagues attaquer la maison sur trois côtés, on comprenait pourquoi. Ils étaient tellement isolés. Pourtant, ils l'avaient bien voulu. Quant à moi, j'aime la solitude. Je peux passer trois semaines sans dire un mot.

— J'ai vu *Le Docteur Jivago* au cinéma, j'aime le tableau de Hopper, avec ces gens dans le bar, le soir.

— « Les Rôleurs de la nuit », précisa Richard.

— J'aime le type tout seul, à gauche.

— Vous vous souvenez du nom du bar ?

— Philies. Quant aux M16, ce sont d'excellents fusils d'assaut.

— Vraiment ? dit Beck.

— Ils font tout ce qu'on peut attendre de ce genre d'arme. Vous ne pouvez guère leur en demander davantage.

— Hopper était un génie, dit Richard.

— Pasternak était un génie, renchérit Elizabeth. Malheureusement, le film affadit son œuvre. De plus, le roman est mal traduit. En comparaison, Soljénitsyne est surestimé.

— Je crois que le M16 est un fusil amélioré, reprit Beck.

— Edward Hopper est comme Raymond Chandler, continua Richard. Il capte l'ambiance d'un lieu à un certain moment. Évidemment, Chandler aussi était un génie. Mille fois

supérieur à Hammett.

— Comme Pasternak par rapport à Soljénitsyne ? interrogea sa mère.

Ils poursuivirent sur ce ton un long moment. En ce vendredi, quatorzième jour presque achevé, je mangeais du bœuf avec trois condamnés qui s'entretenaient de littérature, d'art et d'armes. Pas ceci, mais cela. Je m'absentais de nouveau en esprit pour me retrouver dix années auparavant, en présence du sergent Dominique Kohl.

— Il a ses entrées au Pentagone, me dit-elle à notre septième rencontre. Il n'habite d'ailleurs pas loin, en Virginie. C'est pourquoi il garde son bateau à Baltimore.

— Quel âge a-t-il ?

— Quarante.

— Vous avez vu son dossier ?

— Non. Classé confidentiel.

Peu à peu, la chronologie des faits se dévoilait. S'il avait quarante ans, cet homme avait dû être envoyé au Vietnam vers dix-huit, dix-neuf ans, pour les deux dernières années de la guerre. Mais pour se retrouver lieutenant-colonel des renseignements avant quarante ans, il avait dû obtenir un diplôme universitaire, peut-être même un doctorat qui pouvait lui avoir obtenu un sursis d'incorporation. Donc, il n'avait sans doute pas mis les pieds en Indochine, ce qui, en temps normal, aurait retardé sa promotion. Pas de guerre sanglante, pas de maladie fatale... Néanmoins, il avait progressé de façon plutôt fulgurante. Lieutenant-colonel avant quarante ans...

— Je sais ce que vous pensez, dit Kohl. Comment se fait-il qu'il vous dépasse déjà de deux grades ?

— En fait, je pensais à vous en bikini.

— Je n'en crois pas un mot !

— Il est plus vieux que moi.

— Il a décollé comme une fusée.

— Peut-être qu'il est plus intelligent que moi.

— Sans aucun doute. N'empêche qu'il est allé très vite.

— Super ! Si je comprends bien, on affronte une star des services secrets !

— Il a de multiples contacts avec des étrangers. Je l'ai vu en compagnie d'Israéliens, de Libanais, d'irakiens, de Syriens.

— Ce qui peut paraître normal, puisqu'il est spécialiste du Moyen-Orient.

— Il vient de Californie. Son père travaillait dans les chemins de fer, sa mère était femme au foyer. Ils habitaient une petite maison au nord de l'État. Il en a hérité et c'est tout ce qu'il possède. Nous pouvons par ailleurs considérer qu'il n'a jamais travaillé que pour l'armée.

— D'accord.

— Il est pauvre. Reacher. Alors comment peut-il louer une maison à Maclean, en Virginie ? Posséder un yacht ?

— Parce que c'est un yacht ?

— Un grand voilier équipé de cabines. On peut appeler ça un yacht, non ?

— Il a une voiture ?

— Une Lexus neuve.

Là, je ne dis plus rien.

— Comment se fait-il que ses supérieurs ne s'en étonnent pas ? reprit-elle.

— Ils ne se mêlent jamais de ce genre de chose. Vous n'avez pas remarqué ? Ça se voit comme le nez au milieu de la figure et ils passent dessus.

— Je ne comprends pas.

— Ils sont humains. Laissez-leur un peu de marge. Ils se laissent guider par leurs idées préconçues. Ils s'intéressent à sa réussite, pas à ses faux pas.

— Comme quand j'ai passé deux journées à surveiller l'enveloppe au lieu du journal. Idée préconçue.

— Pourtant, ils sont bien placés pour ne pas y céder.

— C'est aussi ce que je me dis.

— Les renseignements de l'armée...

— Deux mots qui ne vont pas bien ensemble. Ils feraient mieux de se renseigner avant de songer à renseigner les autres.

— Vous avez aimé ? me demanda Elizabeth Beck, dix ans plus tard.

Je ne répondis pas. Ils se laissent guider par les idées préconçues.

— Vous avez aimé ? insista-t-elle.

Je la regardai dans les yeux. Les idées préconçues.

— Pardon ?

Tout ce que j'avais entendu.

— Le dîner. Vous avez aimé ?

Je m'aperçus que mon assiette était vide.

— Il était excellent.

Tout ce que j'avais vu.

— Vraiment ?

— En tous points.

Tu n'as rien trouvé d'utile.

— Je suis contente, dit-elle.

— Oubliez Hopper et Pasternak, ajoutai-je. Et Raymond Chandler. Votre cuisinière est géniale.

— Vous vous sentez bien ? s'enquit Beck.

Il avait laissé la moitié de sa viande dans son assiette.

— Parfaitement.

Pas un indice.

— Vous en êtes certain ?

Pas une preuve.

— Absolument.

D'autant plus certain que je venais de comprendre ce qui se trouvait dans la Saab. J'en aurais mis ma main au feu. Alors je me sentais très bien. Quoique un rien penaud aussi. Parce qu'il m'avait fallu tellement de temps pour comprendre. Impardonnable lenteur ! Quatre-vingt-six heures. Plus de trois jours et demi. J'avais été aussi bête que les anciens supérieurs de Quinn. Ça se voit comme le nez au milieu de la figure et ils passent dessus. Je tournai la tête vers Beck que je considérai comme si je le voyais pour la première fois de ma vie.

Je savais mais je tâchai de me calmer tandis qu'on nous servait le dessert puis le café. Et je me sentis de moins en moins bien, de moins en moins penaud également. Toutes ces émotions s'estompaient sous l'inquiétude qui grandissait en moi. Je commençais à discerner les dimensions exactes de la question tactique. Démesurées. Elles allaient m'obliger à envisager de plonger en sous-marin, totalement seul et clandestin.

Le dîner s'acheva et les chaises raclèrent le parquet. Je demeurai dans la salle à manger. Inutile de me précipiter vers la Saab. Je n'étais pas pressé. Inutile de prendre des risques pour vérifier un point que je connaissais déjà. Au lieu de quoi, j'aidai la cuisinière à débarrasser. Cela faisait poli, à moins qu'elle ne s'y soit attendue... Les Beck s'éclipsèrent et je portai les assiettes jusque dans l'évier. Le bricolo s'était attablé devant une belle portion de bœuf, plus grosse que celle qui m'avait été servie. En le regardant, je me sentis de nouveau penaud. Jusque-là, je n'avais pas prêté la moindre attention à lui. Je ne m'étais pas demandé ce qu'il faisait là. Maintenant je le savais.

Ensuite, j'emplis le lave-vaisselle tandis que la cuisinière rangeait les restes et nettoyait le comptoir. En vingt minutes, tout fut achevé. Alors, elle déclara qu'elle allait se coucher et je lui souhaitai bonne nuit avant de sortir faire un tour sur les rochers. Je voulais voir où en était la marée. Je n'avais pas une grande expérience de l'océan mais je savais tout de même qu'il montait et redescendait deux fois par jour. J'ignorais pourquoi. On disait que cela avait un rapport avec l'attraction lunaire qui vous transformait l'Atlantique en une gigantesque baignoire clapotant entre l'Europe et l'Amérique. Quand la marée était basse au Portugal, elle devait être haute dans le Maine et vice versa. Je ne savais trop. En ce moment, elle semblait baisser. Je contemplai les vagues un instant puis retournai vers la cuisine. Le mécanicien était parti. À l'aide du trousseau de clefs que Beck m'avais donné, je fermai la porte intérieure mais laissai ouverte celle de l'extérieur. Puis je traversai le vestibule, vérifiai l'entrée. Ce devait être un peu mon boulot. Tout était bouclé. La maison s'endormait. Alors je remontai dans la chambre de Duke pour lancer la fin de la partie.

Un message de Duffy m'attendait dans ma chaussure : *Ça va ?*

Je répondis : *Grand merci pour les lignes téléphoniques. Ça m'a sauvé la mise.*

Elle répliqua : *À moi aussi. J'y avais autant intérêt que toi.*

Je ne sus que répondre et restai assis un long moment à réfléchir. Elle avait gagné un peu de temps, rien de plus. Quoi qu'il arrive, elle était grillée. Et j'aurais beau faire, ça n'y changerait rien.

Elle me relança : *Cherché dans tous les dossiers sans trouver autorisation 2<sup>e</sup> agent.*

J'envoyai : *Je sais.*

Pour toute réponse, elle me gratifia de deux caractères : ??

J'expliquai : *Il faut qu'on se voie. Je téléphonerai ou me pointerai Attends-moi.*

Puis j'éteignis la machine, la rangeai dans mon talon en me demandant si j'aurais jamais l'occasion de m'en resservir. Il était presque minuit. Le quatorzième jour, un vendredi, était presque achevé. Le quinzième jour, un samedi, allait commencer. Deux semaines depuis que je m'étais frayé un chemin à la sortie du Symphony Hall de Boston, pour me rendre dans un bar que je n'avais jamais atteint.

Je m'étendis sur le lit tout habillé. Les vingt-quatre ou quarante-huit heures à venir risquaient d'être cruciales et j'avais intérêt à passer au moins cinq des six premières à dormir. Je savais par expérience quelles bêtises et quelles imprudences pouvait vous faire commettre la fatigue. Aussi m'installai-je confortablement. Après avoir fermé les yeux, je réglai mon réveil interne sur deux heures du matin et cela marcha, comme chaque fois. Je m'éveillai au bout d'un somme de deux heures, en forme.

En douce, je descendis l'escalier, traversai le vestibule, la cuisine, pour ouvrir la porte du fond. Je laissai tous mes instruments de métal sur la table pour ne pas alerter le détecteur, et sortis. Il faisait nuit noire. Pas de clair de lune, cette fois. Pas d'étoile. La mer grondait furieusement, l'atmosphère était froide et une brise humide achevait de vous glacer les os. Je me faufilai vers le quatrième garage, l'ouvris. La Saab était toujours là. Je récupérai mon baluchon dans le coffre pour aller le ranger dans sa cachette. Puis je revins m'occuper du premier garde du corps. Voilà plusieurs heures qu'il était mort et la température ambiante n'avait fait qu'en accélérer la rigidité cadavérique. Ce qui ne me simplifia pas la tâche pour le sortir du coffre et le hisser sur mon épaule. Il pesait lourd comme un tronc d'arbre les bras raides comme des branches.

Je l'emportai vers la corniche fissurée en V que m'avait montrée Harley, le déposai au bord et entrepris de compter les vagues. À la septième, je balançai le corps dans la crevasse. L'eau revint me tremper les pieds et le repoussa vers moi, comme si le type voulait m'attraper par les chevilles et m'entraîner avec lui. Ou juste me dire au revoir. Il flotta une seconde presque paresseusement avant de se laisser entraîner par le flux vers la haute mer où il disparut.

Même scénario pour le deuxième. L'océan l'emporta à la suite de son camarade et de la petite bonne. Je restai là un moment, à me laisser mouiller par les embruns, à écouter l'inlassable mouvement de la mer. Puis je retournai fermer le coffre de la Saab avant d'aller me glisser à la place du conducteur où je rouvris la garniture pour m'emparer des notes de la femme de chambre. Huit feuillets en tout. Je les déchiffrai à la lueur de la loupiote. Ils fourmillaient de détails en tout genre mais ne m'apprirent pas grand-chose. Je retournai vers la corniche où j'en fis des bateaux comme me l'avait appris je ne sais plus qui lorsque j'étais enfant. Peut-être mon frère. Les huit petits navires s'en allèrent ainsi flotter dans la nuit sombre.

Ensuite, je retournai réparer au mieux la garniture puis refermai le garage. Je serais sans doute parti depuis longtemps avant que quelqu'un ne s'avise de l'ouvrir et ne remarque l'état de la voiture. Je regagnai le manoir, repris mes clefs, refermai la porte et remontai à pas de loup. Cette fois, je me déshabillai pour me coucher. J'allais m'offrir trois bonnes heures supplémentaires de sommeil. Je réglai de nouveau mon réveil interne, m'enroulai sous les draps et les couvertures, la tête moelleusement enfoncée dans l'oreiller et refermai les yeux. Mais je ne trouvai plus le sommeil. Dominique Kohl revenait me hanter.

Pour notre huitième rencontre, nous devons nous entretenir de détails tactiques. Pas facile de coincer un officier des services secrets. Certes, notre branche cherchait à mettre la main sur des militaires qui avaient mal tourné, mais avec le contre-espionnage, c'était une autre histoire. Par nature, ces gens-là entretenaient le secret et s'arrangeaient pour n'avoir de comptes à rendre à personne. En outre, ils avaient tendance à serrer les rangs plus vite que dans les rêves d'un sergent instructeur. Aussi Kohl et moi avons beaucoup de choses à nous dire. Comme je ne tenais pas à entretenir ce genre de discussion dans mon bureau, entre autres parce que je n'avais pas de chaise à offrir à ma visiteuse, nous retournâmes dans notre

bar habituel. Ce qui nous donnait un petit air de conspirateurs qui n'était pas pour me déplaire. Pas plus qu'à Kohl, semblait-il. Elle se pointa en vêtements civils, en jean, cette fois, et T-shirt blanc surmonté d'une veste de cuir. Moi, j'étais toujours en treillis. Il commençait à faire bien froid. Je commandai du café, elle du thé. Autant éviter la bière si on voulait garder les idées claires.

— Finalement, je suis contente qu'on ait utilisé les vrais plans, déclara-t-elle.

— Excellente intuition ! approuvai-je.

Si nous voulions réussir notre coup, mieux valait ne pas avoir à nous y reprendre à deux fois. Si Quinn était pris en possession de ces plans, il était cuit. Tandis qu'avec des faux, il aurait beau jeu de plaider l'illégalité de ce genre de piège.

— Ce sont les Syriens, ajouta-t-elle. Ils paient d'avance, par versements échelonnés.

— Comment cela ?

— Échange d'attachés-cases. Quinn prend rendez-vous avec un employé de l'ambassade, ils se retrouvent dans un café de Georgetown, équipés de la même mallette en aluminium.

— Halliburton.

— Exactement. Ils les déposent l'une à côté de l'autre sous la table et Quinn repart avec celle du Syrien.

— Il soutiendra que celui-ci est un contact régulier qui lui fournit des renseignements.

— Dans ce cas, on lui demandera de le prouver.

— Il répondra que ce sont des dossiers confidentiels.

Kohl ne répondit pas. Je souris :

— Il va nous jouer la grande scène du III, vous pouvez compter là-dessus. Genre : il faut me faire confiance, les gars, question de sécurité nationale.

— Vous avez déjà eu affaire à cette sorte de personnage ?

— Une fois.

— Vous l'avez eu ?

— Ils savent s'y prendre. Mon frère a fait partie d'une compagnie de police militaire. À présent, il travaille pour le ministère des Finances. Mais il m'a parlé de ces types-là, qui se prennent pour des as quand ils ne dépassent pas la moyenne nationale.

— Alors que fait-on ?

— On recrute le Syrien.

— À ce moment-là, on ne pourra plus l'alpaguer.

— Quoi ? Vous en vouliez deux pour le prix d'un ? Au fond, ce gars-là fait son boulot. On ne peut pas l'incriminer pour ça. Le salaud, dans l'histoire, c'est Quinn.

Elle se tut un instant, visiblement déçue.

— Bon, finit-elle par admettre. Mais comment s'y prend-on ? Le Syrien va nous filer entre les doigts. Il a l'immunité diplomatique.

— Ce n'est jamais qu'un bout de papier fourni par le ministère des Affaires étrangères. Il m'est arrivé d'arrêter ce genre de type et de lui dire de mettre ce papier devant sa poitrine, pour voir si ça le protégeait des balles. L'autre me répondait que j'allais avoir des ennuis, à quoi je répondais que ça ne changerait rien au temps qu'il mettrait à crever si je lui en collais une.

— Il a fini par comprendre ?

— Cinq sur cinq.

Elle se tut de nouveau. Puis me posa la première des deux questions auxquelles je regrettais tellement, par la suite, de n'avoir pas répondu différemment :

— On pourrait se revoir ?

Nous étions tranquilles dans ce box à la lumière tamisée. Elle était jolie comme un ange, tout près, si près de moi. J'étais jeune, à l'époque, je croyais avoir tout mon temps.

— Vous me proposez de sortir avec vous ?

— Oui.

Je ne répondis pas.

— On a pas mal progressé... enfin, nous, les femmes.

Je ne répondis pas.

— Je sais ce que je veux, ajouta-t-elle.

Là, je n'en doutais pas. Et je n'avais rien contre les femmes évoluées. Peu de temps auparavant, j'en avais rencontré une dans l'armée de l'air, commandant d'un B52 qui parcourait le ciel chargé de plus d'explosifs que tout ce qui avait jamais été déversé sur l'humanité depuis la nuit des temps. Si on confiait à une femme de quoi faire sauter la planète, je ne voyais pas pourquoi le sergent-chef Dominique Kohl n'aurait pas le droit de choisir les hommes avec qui elle voulait sortir.

— Alors ? reprit-elle.

Questions auxquelles je regrettai de n'avoir pas répondu différemment.

— Non, dis-je.

— Pourquoi ?

— Ce n'est pas de mise.

— Pourquoi ?

— Parce que ce serait mauvais pour votre carrière. Parce que vous êtes douée mais que vous n'accéderez jamais à un rang supérieur à celui d'adjudant sans passer par une école préparatoire à la carrière d'officier ; ce que vous allez faire et réussir haut la main pour vous retrouver lieutenant-colonel avant dix ans, car vous le méritez. Or vous risquez de vous entendre dire partout que vous le devrez au seul fait d'avoir un jour couché avec votre capitaine.

Elle n'émit aucun commentaire mais appela la serveuse pour lui commander deux bières. Il faisait de plus en plus chaud dans ce bar, et les clients continuaient d'affluer. J'ôtai ma veste, elle fit de même. Je me retrouvai dans un T-shirt vert olive qui commençait à se délaver à force d'être nettoyé. Quant à elle, son débardeur sortait d'une boutique de mode, un peu plus décolleté que la moyenne, les manches coupées en biseau sur les épaules, d'un blanc éclatant, un rien transparent. Ce qui me permit de constater qu'elle ne portait rien dessous.

— La vie militaire requiert bien des sacrifices, commentai-je.

Plus à mon égard qu'au sien.

— Je m'en remettrai, murmura-t-elle.

Alors, elle me posa la seconde question à laquelle je devais regretter de n'avoir pas répondu différemment :

— Vous me laisserez l'arrêter moi-même ?

Dix ans plus tard, je m'éveillai seul dans le lit de Duke à six heures du matin. Sa chambre, orientée à l'ouest, ne m'offrait pas de beau lever de soleil sur l'océan. Juste une triste grisaille sur la route et sur le mur et les roches de granit. Le vent soufflait de la mer et ployait les quelques arbres qui avaient su lui résister. Sans doute de lourds nuages de tempête s'amoncelaient-ils de l'autre côté, sans doute les oiseaux luttèrent-ils dans les turbulences de l'air. Ce quinzième jour s'annonçait morne et froid et les choses risquaient de ne pas

s'arranger.

Je pris une douche mais ne me rasai pas. J'enfilai un jean noir de Duke, laçai mes chaussures et descendis à la cuisine, ma veste et mon imper sur le bras. Le café était prêt, je m'installai à table. La cuisinière sortit du pain du réfrigérateur pour le passer au microondes. Il faudrait que je trouve un moyen de la mettre à l'abri avant que les choses ne deviennent trop désagréables. Idem pour Elizabeth et pour Richard. Quant au mécanicien et à Beck, ils devraient faire face.

On entendait la mer mieux que jamais, ce matin, les vagues qui s'écrasaient sans cesse contre les rochers, le vent qui gémissait à travers chaque interstice de la porte, les appels éperdus des mouettes. Je les écoutais en buvant mon café et en attendant.

Richard descendit dix minutes après moi, les cheveux en bataille, si bien que je vis son oreille coupée. Il s'assit en face de moi, une tasse à la main. Toujours l'air incertain. Avec pour tout horizon une vie cachée au sein de sa famille. Si sa mère s'en tirait sans inculpation, ils pourraient peut-être refaire leur vie ailleurs. Selon la résistance dont il saurait faire preuve, il reprendrait ses études sans manquer plus d'une semaine par semestre. S'il le désirait. Sauf s'il choisissait une école chère. Mais ils auraient des problèmes d'argent. En fait, ils s'en sortiraient sans un sou. S'ils s'en sortaient.

La cuisinière alla mettre le couvert du petit déjeuner dans la salle à manger. Richard la suivit des yeux et je vis de nouveau son moignon d'oreille. Tout d'un coup, une pièce du puzzle se mit en place.

— Il y a cinq ans, commençai-je. L'enlèvement.

Sans perdre contenance, il se passa la main dans les cheveux, histoire de recouvrir sa cicatrice.

— Tu sais exactement quelle genre d'affaires traite ton père, n'est-ce pas ?

Il détourna la tête sans rien dire.

— Il n'y a pas que les tapis, insistai-je.

— Non, pas que les tapis.

— Qu'en penses-tu ?

— C'est le pire.

— Raconte-moi exactement ce qui s'est passé, il y a cinq ans.

De nouveau, il détourna la tête.

— Non, je ne veux pas.

— J'ai connu un certain Gorowski dont la fille de deux ans a été enlevée, elle aussi. Mais juste une journée. Et toi, ça a duré combien de temps ?

— Huit jours.

— Gorowski s'est aussitôt mis au pas. Un jour, ça lui a suffi.

Richard ne dit rien.

— Ce n'est pas ton père le patron ici, énonçai-je d'un ton neutre.

Richard ne dit rien.

— Il s'est mis au pas il y a cinq ans. Après que tu lui as été enlevé huit jours. Voilà comment je vois les choses.

Richard restait silencieux. Je repensai à la fille de Gorowski. Elle avait douze ans à présent. Elle devait avoir l'Internet, un lecteur CD et un téléphone dans sa chambre. Des posters sur le mur. Et une imperceptible douleur au fond du cœur qui remontait loin dans le passé.

— Je ne te demande pas de détails, insistai-je. Je veux juste savoir son nom.

— Le nom de qui ?

— Du type qui t'a enlevé huit jours.

— J'ai bien entendu Xavier... Une fois.

Une fois de plus, il se détourna et sa main gauche se plaça sur sa joue, au bord de l'oreille...

Il ne m'en fallait pas davantage.

— Il m'a violé, ajouta-t-il.

— Xavier ?

— Non, Paulie. Il venait de sortir de prison. Il aimait encore ce genre de chose.

— Ton père le sait ?

— Non.

— Ta mère ?

— Non.

Je ne savais plus que dire. Quant à Richard, il se taisait de nouveau. Alors nous restâmes un long moment silencieux tous les deux. La cuisinière revint et alluma le réchaud, versa de l'huile dans une poêle qu'elle posa sur le gaz. L'odeur me retourna l'estomac.

— Viens, on va faire un tour.

Richard me suivit dehors. Sur les rochers, je respirai une longue goulée d'air frais et salé. Tout semblait plongé dans une lumière grisâtre. Le vent nous fouettait le visage. Les cheveux de Richard se soulevèrent derrière lui, presque à l'horizontale.

— Toute médaille a son revers, observai-je.

Je devais parler fort pour me faire entendre au-delà du vent et du ressac.

— Un jour, sans doute, continuai-je, Xavier et Paulie recevront leur dû, mais alors ton père sera jeté en prison.

— Il le mérite.

Il est très loyal, avait dit son père ? Les meilleurs amis du monde ?...

— Ils m'ont gardé huit jours, reprit Richard. Alors qu'un aurait suffi. Comme pour l'autre type que vous avez mentionné.

— Gorowski ?

— Lui ou un autre. Avec la petite fille de deux ans. Vous croyez qu'ils l'ont violée, elle aussi ?

— J'espère bien que non.

— Moi aussi.

— Tu sais conduire ?

— Oui.

— Il se pourrait que tu aies à fuir d'ici. Très vite. Ta mère, la cuisinière et toi. Alors tiens-toi prêt. Pour le moment où je te dirai d'y aller.

— Qui êtes-vous ?

— Le type payé pour protéger ton père. De ses soi-disant amis autant que de ses ennemis.

— Paulie ne nous laissera jamais passer la grille.

— Il ne sera bientôt plus ici.

— Attendez ! Il va vous tuer ! Vous ne vous rendez pas compte. Vous ne pouvez rien contre lui, qui que vous soyez. Personne ne peut rien !

— Je me suis bien débarrassé des gars qui t'attendaient à l'université.

De nouveau, il secoua la tête et ses cheveux ondulèrent dans le vent, un peu comme ceux de la femme de chambre dans l'eau.

— C'était bidon, marmonna-t-il. Nous en avons parlé avec ma mère. C'était un coup monté.

Je tâchai de ne pas réagir. Pouvais-je lui faire confiance ?

— C'était tout ce qu'il y avait de réel, insistai-je.

Pas question.

— Hartford n'est pas une grande ville. Ils ont cinq flics en tout et pour tout. Celui de l'autre soir, je ne l'avais jamais vu de ma vie.

Je ne répondis pas.

— De même pour mon université, continua Richard. Je ne connaissais pas ces vigiles, or je n'ai pour ainsi dire jamais manqué.

Des erreurs flagrantes qui revenaient me hanter.

— Alors pourquoi avoir arrêté tes études, si c'était un coup monté ?

Il ne répondit pas.

— Et comment se fait-il que Duke et moi ayons subi cette embuscade ?

Il ne répondit pas.

— Alors qu'est-ce que c'était ? le pressai-je. Un coup monté ou la réalité ?

— Je n'en sais rien, finit-il par lâcher.

— Tu m'as bien vu leur tirer dessus, non ?

Il ne répondit pas. À mon tour, je détournai la tête. La septième vague déferla devant nous, plus rapide qu'un homme en train de courir. Sous nos pieds, le sol de granit parut frémir et les embruns explosèrent en étoile.

— Ta mère ou toi en avez déjà parlé avec ton père ?

— Pas moi, en tout cas. Et je n'ai pas l'intention de le faire. Pour ma mère, je n'en sais rien.

Et je n'en sais rien pour toi. L'incertitude fonctionnait dans les deux sens. À l'idée de voir son père en prison, il pouvait sans doute se réjouir en ce moment. Mais cela risquait de ne pas durer. Poussé dans ses derniers retranchements, ce garçon me semblait capable de balancer d'un côté comme de l'autre.

— Je t'ai sauvé la mise, lui rappelai-je, et ça ne me plaît pas du tout que tu prétendes le contraire.

— De toute façon, vous ne pouvez rien faire. Le week-end va être hyperchargé. Vous avez cette cargaison à réceptionner. Ensuite, vous serez l'un des leurs.

— Alors aide-moi à te tirer de là.

— Je ne vais pas trahir mon père.

Il est très loyal. Les meilleurs amis du monde.

— Personne ne te demande ça.

— Dans ce cas, comment puis-je vous aider ?

— Dis-lui juste que tu veux que je reste ici. Que tu ne tiens pas à te retrouver tout seul. Il t'écoute pour ce genre de chose.

Sans répondre, il regagna la cuisine, fila vers le vestibule. D'où je conclus qu'il allait prendre son petit déjeuner dans la salle à manger. Pour ma part, je m'assis devant le couvert que m'avait dressé la cuisinière. Je n'avais pas faim mais je me forçai. Fatigue et faim sont de redoutables ennemies. J'avais dormi, maintenant je devais me nourrir. Inutile de prétendre obtenir un quelconque résultat si j'étais pris de vertige. J'avalai donc un toast et une autre tasse de café, me resservis puis acceptai des œufs au bacon. J'en étais à mon troisième café lorsque Beck vint me chercher. Il portait une tenue décontractée de week-end, jean et chemise de flanelle rouge à gros carreaux.

— Nous partons pour Portland, m'annonça-t-il. À l'entrepôt. Immédiatement.

Il retourna dans le vestibule. D'où je conclus qu'il allait m'attendre devant l'entrée du manoir. Sans doute Richard ne lui avait-il rien dit. Soit parce qu'il n'en avait pas eu l'occasion,

soit parce qu'il ne voulait pas. Je m'essuyai la bouche du dos de la main. Vérifiai mes poches pour m'assurer que le Beretta s'y trouvait toujours, ainsi que les clefs. Puis je sortis chercher la voiture et l'amenai vers l'avant où, effectivement, Beck m'attendait. Il avait passé une veste de toile par-dessus sa chemise. Il faisait très campagnard du Maine en route pour couper des bûches ou inciser ses érables pour en tirer du sirop.

Paulie était presque au garde-à-vous devant la grille. Si bien que je n'eus pas à m'arrêter, juste ralentir un peu. Je lui jetai un coup d'œil en passant. Il vivait certainement sa dernière journée, ou l'avant-dernière. À moins que ce ne soit moi... En m'éloignant, j'accélérai sur cette route que je commençais à connaître comme ma poche. Ainsi, je dépassai l'endroit où Villanueva s'était garé, puis l'étroit virage où nous avions tendu un piège aux gardes du corps. Beck ne disait rien. Il restait assis, les genoux écartés, les mains en dedans, légèrement penché en avant, la tête baissée mais les yeux grands ouverts. Il regardait attentivement le paysage à travers le pare-brise. Comme s'il guettait quelque chose.

— Vous ne m'avez jamais donné vos instructions, fis-je remarquer. Vous deviez me mettre au courant...

— Plus tard.

Laissant la Route numéro Un derrière moi, j'empruntai la I-95 pour aller droit vers la ville. Le vent soufflait assez fort pour nous dérouter quelque peu. Je tournai sur la 295, passai devant l'aéroport sur la gauche. À droite, je voyais le centre commercial où la femme de chambre avait été capturée, ainsi que l'arrière de la zone industrielle où elle avait dû mourir. Bientôt j'arrivai en vue du port, filai le long des camions de Beck pour venir me garer devant l'entrepôt.

Il était entouré de véhicules, dont cinq l'avant collé contre le mur, tels des avions autour d'un terminal, ou des animaux à l'abreuvoir, ou des ventouses sur un cadavre. Il y avait là deux Lincoln noires, deux Chevrolet bleues et une Mercury Grand Marquis grise. L'une des Lincoln était celle dans laquelle m'avait fait monter Harley pour aller chercher la Saab. Après avoir jeté la petite bonne à la mer. Je cherchai une place où garer la Cadillac.

— Déposez-moi ici, dit Beck.

Je m'arrêtai.

— Ensuite ?

— Retournez au manoir. Occupez-vous de ma famille.

Je hochai la tête. En fin de compte, Richard lui avait peut-être bien parlé. Son indécision devait pencher dans ma direction, pour le moment.

— D'accord, dis-je. Comme vous voudrez. Désirez-vous que je revienne vous chercher plus tard ?

— Non, je trouverai bien quelqu'un pour me ramener.

Il sortit et se dirigea vers le portail gris. De mon côté, je levai mon pied du frein et fis le tour de l'entrepôt avant de redescendre plein sud.

Je pris la Route numéro Un au lieu de la 295 pour filer vers la zone industrielle, entrai et remontai au ralenti les innombrables allées qui la parcouraient. Là s'alignaient quelque trente-six bâtisses de métal parfaitement identiques, sans intérêt. Pas le genre d'endroit où les passants venaient se promener, d'autant qu'il ne s'y trouvait pas la moindre boutique. Rien que des enseignes de gros ou de matériel du bâtiment. Dans le bloc numéro 26, on vendait des fauteuils électriques. À côté, sur le bloc 27, je lus l'enseigne : Xavier eXport Cie. Avec des X plus gros que les autres lettres et une adresse qui ne correspondait pas à l'édifice en question. Sans doute un bureau dans Portland. Je repris donc la direction nord, retraversai

la rivière et entrai en ville.

Je me retrouvai devant le parking d'une tour arborant d'immenses lettres d'acier sur toute sa façade : Maison des Missions. Dessous s'ouvrait un parking souterrain et je fus aussitôt persuadé que Susan Duffy l'avait traversé onze semaines plus tôt, un appareil photo à la main. Soudain, je me rappelai un cours d'histoire au lycée, dans quelque pays chaud où l'on parlait en espagnol du jésuite Francisco Javier. Je n'avais même pas oublié ses dates de naissance et de décès : 1506/1552. Francisco Javier, missionnaire espagnol. Saint François Xavier. Francis Xavier, Maison des Missions. De retour à Boston, au début, Eliot avait accusé Beck de plaisanteries déplacées. Il se trompait. C'était Quinn qui possédait un sens de l'humour pour le moins douteux.

Je repris la route du sud et roulai vite mais il ne me fallut pas moins d'une demi-heure pour retrouver la Kennebunk. Trois Ford Taurus étaient garées devant le motel, toutes parfaitement identiques à part la couleur, encore que leurs nuances aient été des plus ténues : grise, gris-bleu et bleue. Je garai la Cadillac au même endroit que la dernière fois, derrière le magasin de propane, sortis dans le froid pour aller frapper à la porte de Duffy. Je vis le judas s'éclairer, et puis elle m'ouvrit. Je ne la pris cependant pas dans mes bras car j'aperçus Eliot et Villanueva derrière elle.

— Pourquoi est-ce que je ne risque pas de trouver le second agent ? me demanda-t-elle de but en blanc.

— Où as-tu cherché ?

— Partout.

Elle portait un jean sur une chemise blanche. Un autre jean, une autre chemise. Elle devait en posséder tout un assortiment. Ainsi que des chaussures plates sur ses pieds nus. Elle paraissait en forme malgré son regard inquiet.

— Je peux entrer ? demandai-je.

Elle parut hésiter une seconde, préoccupée. Puis s'effaça pour me laisser passer. Villanueva était assis dans le fauteuil renversé en équilibre instable, les jambes allongées sur le bureau. J'espérais qu'elles ne manquaient pas de force parce que ce n'était pas exactement une mauvette. Quant à Eliot, il se tenait au bout du lit, comme dans ma chambre, à Boston, et Duffy à l'autre bout si j'en jugeais par les coussins écrasés à cet endroit.

— Où as-tu cherché ? demandai-je à nouveau.

— Partout dans les dossiers du ministère de la Justice, c'est-à-dire au FBI aussi bien qu'aux stups. Elle ne s'y trouve pas.

— Conclusion ?

— Elle était en mission clandestine elle aussi.

— Ce qui nous pose de sérieuses questions, commenta Eliot. Par exemple, qu'est-ce qui se passe, au juste ?

Duffy reprit sa place à la tête du lit et je m'assis à côté d'elle. Je n'avais nulle part ailleurs où m'installer et elle s'empressa de me donner un oreiller pour mon dos.

— Pas grand-chose, répondis-je, sauf qu'on s'est tous les quatre lancés sur de fausses pistes.

— Comment ça ?

— J'étais obsédé par Quinn, vous par Teresa Daniel. À tel point qu'on a foncé droit devant nous en échafaudant des théories fumeuses.

— Comment ça ? répéta Eliot.

— Je suis plus à blâmer que vous. Songez à ce qui se passait au tout début, il y a onze semaines.

— Il y a onze semaines, vous n'étiez pas dans la course.

— Racontez-moi exactement ce qui s'est passé.

Il poussa un soupir et se mit à énumérer :

— Nous avons reçu une information de Los Angeles selon laquelle un ponte venait de s'acheter un billet de première classe pour Portland, dans le Maine.

— Et vous l'avez suivi jusqu'à son rendez-vous avec Beck. Et vous l'avez pris en photo. Que faisait-il ?

— Il examinait des échantillons de drogue, répondit Duffy.

— Dans un garage privé, ajoutai-je. Tellement privé qu'il vous a causé des problèmes par rapport au quatrième amendement ; dans ce cas, vous auriez dû vous demander comment Beck lui-même y était entré.

Elle ne dit rien.

— Ensuite ? repris-je.

— Nous en avons conclu que Beck importait et distribuait à grande échelle.

— Ce qui correspond à la pire vérité, achevai-je. Et vous avez envoyé Teresa pour le piéger.

— En mission non officielle, précisa Eliot.

— Détail mineur, estimai-je.

— Alors, pourquoi est-ce que ça a foiré ?

— Parce que vous aviez tout bâti sur un château de cartes. Vous avez commis au moins une minuscule erreur de jugement qui a neutralisé tout le reste.

— Laquelle ?

— Une chose que j'aurais dû voir beaucoup plus tôt que ça.

— Quoi ?

— Demandez-vous pourquoi vous ne trouvez aucune trace de la femme de chambre dans vos ordinateurs.

— Elle n'était pas en mission officielle. C'est la seule explication.

— Si, elle était là aussi légalement que possible. J'ai trouvé quelques-unes de ses notes. Il n'y a aucun doute là-dessus.

— Reacher, demanda Duffy d'un ton grave, qu'est-ce qui se passe, à la fin ?

— Beck a un mécanicien. Une espèce de bricoleur. Pour quelle raison ?

— Je ne sais pas.

— Moi-même, je ne me suis jamais posé la question, et j'aurais dû. En fait, je n'aurais même pas dû me le demander, j'aurais dû le savoir dès le début, avant de tomber sur ce fichu bricolo. Mais je m'étais laissé ensabler dans mon marécage, exactement comme vous tous.

— Quel marécage ?

— Beck connaissait le prix de vente d'un colt Anaconda, combien il pesait. Duke possédait un Steyr SPP, une arme autrichienne plutôt rare. Angel Doll avait un PSM, une arme russe tout aussi rare. Paulie une NSV, sans doute l'unique de tous les États-Unis. Beck était obsédé par le fait que nous les ayons attaqués avec des Uzi et non des H&K. Il en savait assez pour transformer un Beretta 92FS en M9 militaire.

— Et alors ?

— Alors il n'est pas ce que nous croyions.

— Vous venez de dire vous-même qu'il importait et distribuait en gros.

— C'est exact.

— Alors ?

— Vous n'avez pas regardé dans le bon site. La femme de chambre ne travaillait pas pour le ministère de la Justice mais pour les Finances.

— Les services secrets ?

— Non. Pour l'ATF, le bureau anti-Alcool, Tabac et Fusils.

Un ange passa.

— Beck n'est pas un trafiquant de drogue, ajoutai-je, mais d'armes.

Un long moment de silence s'abattit sur la chambre. Duffy et Eliot se regardèrent, puis tous deux se tournèrent vers Villanueva qui fixa ses yeux sur moi avant de se détourner vers la fenêtre. J'attendais qu'ils prennent bien conscience de l'aspect tactique de la question. Mais cela ne paraissait pas encore les effleurer.

— Alors que faisait le type de Los Angeles ? demanda Duffy.

— Il examinait des échantillons. Dans le coffre de la Cadillac. Ainsi que tu l'as dit. Sauf qu'il s'agissait d'échantillons d'armes. D'ailleurs, Beck me l'a pratiquement avoué en me disant que les dealers de drogue étaient obsédés par la mode, qu'ils changeaient d'armes comme de chemises.

— Il t'a dit ça ?

— Sur le coup, je n'y ai pas vraiment prêté attention. J'étais fatigué. D'autant que ça venait au milieu d'un fatras d'observations qui allaient des baskets aux voitures et aux blousons en passant par les montres.

— Après avoir été flic, Duke a travaillé pour le ministère des Finances.

— Ce doit être là que Beck l'a rencontré. Et sans doute débauché.

— Que vient faire Quinn dans tout ça ?

— Il devait diriger une opération rivale. En fait il a dû faire ça depuis toujours, au moins depuis sa sortie de l'hôpital californien. Il a eu six mois pour mettre ses projets au point. Un type comme ça, je le vois beaucoup mieux trafiquant d'armes que dealer de drogue. J'imagine qu'à un moment donné, il a estimé pouvoir faire main basse sur les affaires de Beck. Il devait apprécier sa façon d'investir le marché des dealers, à moins qu'il n'ait toujours aimé les tapis, qui sait ? C'est une couverture remarquable. Toujours est-il qu'il s'est lancé à son tour. Il a enlevé Richard il y a cinq ans, pour que Beck appose sa signature sur le document qu'il lui présentait.

— Beck vous a dit que les types de Hartford étaient ses clients, objecta Eliot.

— En effet. Mais ceux-ci lui achetaient des armes, pas de la drogue. C'est pour ça qu'il n'a pas compris le coup des Uzi. Alors qu'il venait sans doute de leur vendre une cargaison de H&K. Il en aura au moins conclu qu'ils avaient changé de fournisseur.

— Là, nous avons fameusement merdé, grommela Villanueva.

— Moi plus que vous, avouai-je. J'ai été d'une sottise confondante. J'avais toutes sortes de preuves sous les yeux. Beck n'est pas assez riche pour un trafiquant de drogue. Il gagne beaucoup d'argent, c'est certain, mais il ne se fait pas des millions de dollars par semaine. Et puis, il a remarqué les marques que j'avais laissées sur le barillet du colt. Il connaissait le prix et le poids de la lunette laser adaptée au Beretta qu'il me donnait. Il a rangé deux H&K neufs dans un sac quand on est partis dans le Connecticut. Il avait dû les tirer de son stock. Il possède une jolie collection de graisseurs Thomson.

— Et le mécanicien, à quoi sert-il ?

— Justement, à entretenir les armes. Il les améliore, les règle, les vérifie. Certains des

clients de Beck n'apprécieraient pas de la marchandise en état approximatif.

— Pas ceux que nous connaissons, observa Duffy.

— Beck a parlé de M16 au dîner. Un fusil d'assaut, rien que ça ! Et il me demandait mon avis sur les Uzi par rapport aux H&K, avec des airs gourmands. Sur le moment, je l'ai juste pris pour un enragé des armes, mais c'était une question toute professionnelle. Il a accès au site de l'usine Glock, à Deutsch-Wagram, en Autriche.

Personne ne dit plus rien. Je fermai les yeux, les rouvris.

— Il y avait une drôle d'odeur dans une des salles de la cave. J'aurais dû la reconnaître. De la graisse à canon sur du carton. C'est exactement ce qu'on obtient quand on entasse des caisses d'armes neuves pendant une semaine ou deux.

Personne ne dit rien.

— Et les prix des livres du Bizarre Bazar, repris-je. Bas, modérés, élevés. Bas pour les munitions, modérés pour les armes de poing, élevés pour les fusils et les armes inhabituelles.

Duffy contemplait le mur. Soudain, elle tourna la tête vers moi, comme si elle prenait enfin conscience de l'aspect tactique de la question.

— Nous ne sommes pas habilités pour intervenir dans cette histoire.

Personne ne répliqua.

— C'est l'affaire de l'ATF, pas des stups.

— Nous étions de bonne foi, objecta Eliot.

— Peut-être, mais maintenant nous savons. Nous n'avons plus rien à faire ici. Il faut se tirer au plus vite.

— Moi, je ne me tire pas, déclarai-je.

— Il le faut. Toi, aussi bien que nous. On doit plier bagage et se casser. Tu ne peux pas rester ici tout seul, sans appui.

Parfaite définition de l'agent solitaire en sous-marin.

— Je reste.

J'eus beau me sonder cœur et âme toute l'année qui suivit, j'en conclus que je n'aurais pas répondu différemment, même si elle n'avait pas senti aussi bon, même si elle n'avait pas été nue sous son débardeur, assise près de moi dans un bar pour me poser la question fatale : Vous me laisserez l'arrêter moi-même ? J'aurais dit oui, quelles qu'aient été les circonstances. Obligatoirement. Même face à un gros balourd du Texas ou du Minnesota. Elle avait exécuté le travail. Elle en méritait le crédit. À l'époque, je ne portais qu'un intérêt très moyen à mon avancement et je n'étais certainement pas du genre à récupérer pour mon compte les succès d'un subordonné afin de me faire bien voir. Je n'avais jamais fait ça. Lorsque quelqu'un donnait du bon travail, je me faisais toujours un plaisir de le mettre en avant pour le laisser recueillir sa récompense. C'était un principe auquel je ne faillis jamais, de toute ma carrière. D'autant que je finissais ordinairement par en recueillir les fruits, puisqu'il s'agissait de ma compagnie. Il arrivait qu'on profite d'une certaine reconnaissance collective. Parfois.

De toute façon je me réjouissais à l'idée qu'un sous-officier de la police militaire arrête un lieutenant-colonel des services secrets. Parce que je savais qu'un type comme Quinn en serait révulsé. Pour lui, ce serait la pire des infamies. Un homme qui roulait en Lexus, s'achetait des voiliers et portait des chemises de golf ne pouvait rendre les armes à un vulgaire sergent.

— Vous me laisserez l'arrêter moi-même ? insista-t-elle.

— J'y compte bien.

— C'est une pure question de légalité, dit Duffy.

— Pas à mes yeux, rétorquai-je.

— Nous n'avons aucune autorité.

— Je ne travaille pas pour toi.

— C'est du suicide, intervint Eliot.

— Jusqu'ici, je n'en suis pas mort.

— Uniquement parce que Susan a coupé les lignes téléphoniques.

— C'est de l'histoire ancienne. La question des gardes du corps s'est résolue d'elle-même.

Je n'ai donc plus besoin de soutien.

— Tout le monde en a besoin. Vous ne pouvez vous infiltrer sans ça.

— Il faut voir ce que la femme de chambre a tiré du soutien de l'ATF, répliquai-je.

— Nous vous avons prêté une voiture. Nous vous avons aidé étape après étape.

— Je n'ai plus besoin de voiture. Beck m'a remis tout un trousseau de clefs. Et une arme. Et des balles. Je suis son nouveau chef de la sécurité. Il a besoin de moi pour protéger sa famille.

Ils ne dirent plus rien.

— Et je vais ramener Teresa Daniel, ajoutai-je.

— L'ATF peut s'en charger, remarqua Eliot. Nous allons immédiatement prendre contact avec eux, ça ne concerne plus nos services. La femme de chambre venait de chez eux, pas de chez nous. Autrement dit, nous ne sommes plus impliqués...

— N'en faites rien, coupai-je. Teresa serait prise entre deux feux.

Un long silence s'ensuivit.

— Lundi, suggéra Villanueva. On attendra jusqu'à lundi. Ce sera le dernier délai pour prévenir l'ATF.

— On devrait les avertir tout de suite, murmura Eliot.

— Peut-être, rétorqua le vieux, mais on n'en fera rien, j'y veillerai personnellement. On doit donner jusqu'à lundi à Reacher.

Eliot se tut. Duffy, quant à elle, regardait le plafond avec insistance.

— Merde ! souffla-t-elle.

— Lundi, tout sera fini, affirmai-je. Je vous ramènerai Teresa ; vous pourrez rentrer chez vous et passer tous les coups de fil que vous voudrez.

Il lui fallut une longue minute avant de répondre :

— D'accord. Tu retournes là-bas. Tu devrais partir tout de suite pour ne pas éveiller les soupçons.

— O.K.

— Tu as bien réfléchi ? Tu es sûr de ne pas commettre l'erreur de ta vie ?

— Je ne suis pas sous ta responsabilité.

— M'en fiche. Réponds à ma question. Tu es sûr ?

— Oui.

— Réfléchis encore. Tu es bien sûr de toi ?

— Oui.

— Dans ces conditions, on reste là. Au cas où tu aurais besoin de nous.

— O.K.

— Toujours sûr ?

— Oui.

— Alors fonce.

Elle ne se leva pas, ni elle ni ses deux acolytes. Je fus le seul à bouger. Je traversai la pièce silencieuse. J'arrivais devant la Cadillac lorsque Terry Villanueva sortit derrière moi. Il me fit signe d'attendre et vint me rejoindre. Il se déplaçait avec difficulté, raidi par les ans.

— Emmenez-moi, demanda-t-il. Quoi qu'il arrive, je veux être là.

Je ne répondis pas.

— Je pourrais vous rendre service, insista-t-il.

— Vous l'avez déjà fait.

— Je peux en faire davantage. Pour la petite.

— Duffy ?

— Non, Teresa.

— Vous la connaissez ?

— Je me sens responsable.

— Comment ça ?

— C'est moi qui l'ai formée. Vous savez comment ça se passe.

Je fis oui de la tête. Je savais parfaitement comment ça se passait.

— Teresa a travaillé un certain temps avec moi. Je lui ai appris le métier. Et puis elle a pris du galon. Mais, il y a dix semaines, elle est revenue me voir pour me demander si elle devait accepter cette mission. Elle ne savait que faire.

— Et vous avez dit oui.

— Hélas ! Comme un crétin.

— Croyez-vous que vous auriez pu l'empêcher d'y aller ?

— Il y a des chances, oui. Elle m'aurait écouté si j'avais insisté pour qu'elle refuse. Elle aurait fini par changer d'avis.

— Je comprends.

S'il savait à quel point je le comprenais ! Néanmoins, je l'abandonnai là, devant le motel, me glissai au volant et m'éloignai en le regardant dans mon rétroviseur.

Je restai sur la Route numéro Un en traversant Biddeford, Saco et Old Orchard Beach, avant de bifurquer à l'est, sur la longue route solitaire qui menait au manoir. J'avais été absent deux bonnes heures sur lesquelles seules quarante minutes pouvaient s'expliquer. Vingt minutes pour aller à l'entrepôt, vingt minutes pour en revenir. Encore que je ne voie pas à qui je devrais rendre ce genre de compte. Beck ne saurait jamais que je n'étais pas rentré directement et les autres ne sauraient jamais que j'aurais dû le faire. La fin de la partie approchait, la victoire m'arrivait à portée de la main.

En quoi je me trompais lourdement.

Je le compris avant que Paulie m'ait ouvert la grille. Il sortit de son poste de garde, en costume, sans veste, et souleva le loquet d'un geste rageur. Ce qui, en soi, n'avait encore rien d'anormal. Cependant, il ne tira le portail qu'à moitié et s'arrêta, s'offrant juste assez de place pour passer sa carcasse de géant. Puis il s'approcha de moi, vint se planter à deux mètres de ma portière et, un large sourire aux lèvres, sortit deux revolvers de sa poche. Le tout n'avait pas duré une seconde. Deux poches, deux mains, deux revolvers. Mes colts Anaconda. L'acier brilla d'une lueur morne sous le ciel gris. Ils étaient chargés. Je distinguais les ogives de cuivre dans toutes les chambres apparentes. Des Remington .44 Magnum, sans aucun doute. Revêtement tout métal. Dix-huit dollars la boîte de vingt. Plus les taxes. Quatre-vingt-quinze cents chacune. Dont douze pointées sur moi. Onze dollars et quarante cents de munitions, prêtes à jaillir, cinq dollars soixante-dix cents dans chaque main. Qui ne tremblait pas. Celle

de gauche visait la roue avant de la Cadillac. Celle de droite, ma tête. Les doigts sur la détente. Et pas un frémissement au bout du canon. Il s'était figé comme une statue.

Je fis ce qui se faisait en pareil cas. Un état des lieux. La Cadillac était une grosse voiture aux longues portières mais il se tenait juste en dehors de leur portée. Impossible de lui en ouvrir une à la figure. Impossible également de reculer, il aurait largement le temps de me tuer et de crever les pneus ou de cribler de balles le capot, avant de recharger posément tandis que je me viderais de mon sang.

Je pouvais sortir mon Beretta et tirer à travers le pare-brise. Sauf que, sur la Cadillac, le verre est tellement épais, afin d'isoler l'habitacle du bruit, que je devrais tirer à l'exacte perpendiculaire de l'angle de la vitre si je ne voulais pas voir ma balle dévier et ainsi manquer ma cible. De toute façon, en supposant que je touche Paulie, j'aurais encore de la chance si je le blessais. Je n'avais pas oublié mon coup de pied dans ses reins. Il faudrait lui crever l'œil ou l'atteindre droit au cœur pour qu'il n'ait pas la seule impression de s'être fait piquer par une abeille.

Je pouvais baisser ma vitre. Mais le mouvement serait très lent et je voyais déjà ce qui se passerait alors. Paulie tendrait le bras pour amener le canon du colt à soixante-quinze centimètres de ma tête. Même si je sortais mon Beretta à la vitesse de l'éclair, il aurait encore une balle d'avance sur moi. Pas bon, tout ça. Rester vivant, conseillait toujours Léon Garber. Rester vivant et voir ce qui va se passer au cours de la minute qui suit.

Ce fut Paulie qui géra cette minute-là.

— Arrête cette bagnole ! cria-t-il.

Je l'avais parfaitement entendu, malgré la triple épaisseur du carreau. Je me mis au point mort.

— Pose ta main droite, que je la voie !

J'appuyai ma paume droite sur la fenêtre, les doigts écartés, comme lorsque j'avais fait signe à Duke : je vois cinq personnes.

— Ouvre la portière de la main gauche, cria-t-il encore.

À tâtons, j'actionnai la poignée, poussai sur la vitre de la droite. La portière s'ouvrit toute grande, faisant entrer une bouffée d'air froid qui vint me lécher les genoux.

— Les deux mains en évidence, ordonna-t-il.

Il parlait plus calmement à présent qu'aucun obstacle ne venait plus étouffer sa voix. Il approcha encore le colt de mon front, à présent que la voiture ne risquait plus de bouger. Quant à moi, je regardais les deux bouches menaçantes qui se rapprochaient et j'obtempérai.

— Sors les pieds !

Je me tournai lentement sur le cuir du siège et posai les pieds sur le goudron. Je me sentais dans la situation d'un Villanueva devant le portail de l'université, au matin du onzième jour.

— Debout ! Sors de la bagnole.

Je me mis debout, fis deux pas en avant et vis les deux revolvers se pointer sur ma poitrine. Il était à un mètre vingt de moi.

— Ne bouge pas.

Je ne bougeai pas.

— Richard ! appela-t-il.

Richard Beck sortit du poste de garde. Il était pâle. J'aperçus Elizabeth derrière lui, dans l'ombre. Le corsage ouvert, qu'elle essayait de tenir fermé des deux mains. Paulie me sourit. D'un sourire bref, dément. Mais les revolvers ne bougèrent pas pour autant. Pas d'un pouce. Il les tenait d'une main toujours aussi ferme.

— Tu es rentré un tout petit peu trop tôt, reprit-il. J'allais l'obliger à faire l'amour à sa mère.

— Tu es complètement dingue ! m'écriai-je. Qu'est-ce qui se passe, ici ?

— J'ai reçu un coup de fil, expliqua-t-il. Voilà ce qui se passe.

J'aurais dû être là depuis une heure vingt.

— Beck t'a appelé ?

— Non. Pas Beck. Mon boss.

— Xavier ?

— M. Xavier !

Il me défiait du regard. Les revolvers ne bougeaient pas.

— Je suis allé faire une course, expliquai-je.

Rester vivant et voir ce qui va se passer au cours de la minute qui suit.

— Rien à cirer.

— Je n'ai pas trouvé ce que je voulais. C'est pour ça que je suis en retard.

— C'était bien ce qu'on espérait.

— Pourquoi ?

— Parce qu'on a du nouveau.

Là, je ne dis plus rien.

— Recule, reprit-il. Va derrière la grille.

Ses armes toujours pointées à un mètre de ma poitrine, il avança tandis que je battais en retraite. Je m'arrêtai vingt pas après le portail, au milieu du chemin. Avant d'en faire autant, il se plaça de côté, de façon à me tenir en joue, aussi bien qu'Elizabeth et Richard Beck.

— Richard, ordonna-t-il. Ferme la grille.

De la main gauche, il me visait, mais la droite se leva pour menacer directement le jeune homme, aussi ce dernier s'empressa-t-il d'obéir. La grille se ferma dans un lourd claquement métallique.

— Mets la chaîne.

Richard mit la chaîne. Je l'entendis cliqueter contre le fer du portail. Et, derrière, la Cadillac qui ronronnait paisiblement là où je l'avais laissée. J'entendais aussi les vagues heurter les rochers de leur puissance paisible. Je voyais Elizabeth Beck sur le seuil de la bicoque, à trois mètres de la grosse mitrailleuse pendue à sa chaîne. Pas de dispositif de sécurité pour ce genre d'instrument. Mais Paulie se trouvait hors de sa portée.

— Maintenant, tu vas rejoindre Reacher avec ta maman.

Pâles et tremblants, ils s'approchèrent de moi. Le vent découvrit la cicatrice de Richard et fit voler les pans du corsage d'Elizabeth qui croisait les bras pour se protéger. J'entendis leurs chaussures retentir sur le bitume avant de s'arrêter derrière moi. Paulie vint se placer à trois mètres face à nous, au milieu de l'allée, ses deux revolvers braqués sur ma poitrine. Ses .44 Magnum risquaient de me traverser de part en part et d'aller toucher Elizabeth et Richard par la même occasion. D'un autre côté, s'il voulait, il pourrait tirer directement sur le manoir, faire voler quelques vitres du rez-de-chaussée.

— Reacher, tu écarter les bras.

Je les éloignai un peu de mon corps.

— Richard, tu lui ôtes son imperméable, en le prenant par le cou.

Je sentis les mains glacées de Richard dans ma nuque, qui prirent mon imper et le firent glisser le long de mes bras. Il passa un poignet, puis l'autre.

— Roule-le en boule.

J'entendis Richard le rouler en boule.

— Apporte-le.

Richard passa devant moi, l'imper roulé à la main. Il s'arrêta devant Paulie.

— Jette-le par-dessus la grille !

Richard le jeta par-dessus la grille. Avec une force étonnante, aussi loin qu'il put. J'entendis le Beretta atterrir dans un clappement étouffé sur le capot de la Cadillac.

— Tu recommences avec la veste, ordonna Paulie.

Richard fit la même chose avec ma veste qui alla rejoindre l'imperméable mais glissa le long de l'aile pour aboutir lamentablement sur la chaussée. Il faisait froid. Ma chemise me semblait bien fine sous le vent. J'entendais Elizabeth haleter derrière moi.

— Maintenant, ta mère et toi, vous avancez de cinquante pas vers la maison.

Tous deux s'éloignèrent et, tournant la tête, je les vis s'arrêter pour faire de nouveau face à Paulie. Celui-ci reculait vers la grille, un pas, deux, trois... il s'arrêta presque devant. Il lui tournait le dos. Si bien que je me trouvais entre ses armes et les Beck, que je m'efforçais de rester vivant et de voir ce qui allait se passer au cours de la minute qui suivrait.

Il sourit.

— O.K. ! s'écria-t-il. Maintenant regarde bien ça.

Sans me quitter des yeux, il s'accroupit et plaça les deux revolvers sur la chaussée, devant ses pieds, puis les envoya en direction de la grille. J'entendis l'acier crisser contre le macadam. Je vis les armes s'arrêter un mètre derrière lui, et puis ses paumes qui revenaient, vides. Il se releva.

— Pas besoin d'arme. Je vais te démolir de mes mains.

J'entendais toujours le paisible ronron de la Cadillac, le murmure de son V-8 et le léger gargouillis de ses pots d'échappement. J'entendais les courroies qui tournaient lentement sous le capot, le silencieux qui cliquetait pour s'ajuster à une nouvelle température.

— Je t'indique les règles, lança Paulie. Tu arrives à passer, les armes sont à toi.

Je ne dis rien.

— Tu les as, tu peux t'en servir.

Je ne dis rien. Il souriait.

— Compris ?

Je fis oui de la tête.

— D'accord, reprit-il. Je ne toucherai pas aux feux sauf si tu t'enfuis, auquel cas je te tirerai dans le dos, vu ? À présent, défends-toi.

Je ne dis rien.

— Comme un homme !

Je ne dis toujours rien. J'avais froid, sans imper ni veste.

— Comme un officier, comme un gentleman !

Je le fixais sans broncher.

— T'as pigé les règles ?

Je ne répondis pas. Le vent me soufflait dans le dos.

— T'as pigé les règles ? répéta-t-il.

— Pigé.

— Tu vas te barrer ?

Je ne dis rien.

— J'en ai l'impression. Parce que tu n'es qu'une lopette.

Je ne réagis pas.

— Commandant lopette. Pute de bas étage. Lâche !

Je restai là sans bouger. Il pouvait me traiter de tous les noms qui lui passaient par la tête. Cause toujours. Il ne devait pas connaître une insulte que je n'aie entendue mille fois auparavant. La police militaire n'est pas appréciée de la troupe. Je n'eus aucun mal à m'abstraire de sa voix pour me concentrer sur ses yeux, ses mains et ses pieds. Pour réfléchir. Je commençais à bien le connaître. Et rien de ce que je savais ne pouvait me rassurer. Il était grand, parano et rapide.

— Foutu espion de l'ATF ! cria-t-il.

Pas vraiment.

— J'arrive.

Il ne bougea pas. Ni moi. Ses yeux brillèrent.

— Je viens te chercher ! chantonna-t-il.

Il ne bougea pas. Il était lourd. Lourd et fort. Très fort. S'il me frappait, je tomberais. Et si je tombais, je ne me relèverais pas. Il se souleva sur la pointe des pieds. Esquissa un pas de côté. S'arrêta. Je restais immobile. Je réfléchissais à toute vitesse. Il était plus lourd que ce que la nature avait prévu pour lui, d'au moins quatre-vingts kilos. Peut-être davantage. S'il était rapide, il ne le resterait pas longtemps.

Je poussai un soupir :

— Elizabeth m'a dit que tu n'arrivais pas à la dresser.

Il me regardait avec des yeux ronds. J'entendais toujours la Cadillac, les vagues qui s'écrasaient au loin sous le manoir.

— Tu as l'air costaud, comme ça, mais pas de partout.

Pas de réaction.

— Je parie que mon petit doigt est plus long.

Joignant le geste à la parole, j'agitai mon auriculaire.

— Et plus raide, ajoutai-je.

Cette fois, il s'empourpra, déglutit. Soudain, il explosa, se jeta sur moi, le bras droit fauchant l'air comme une moissonneuse-batteuse. À la dernière seconde, je m'esquivai, plongeai sous son poing et me redressai derrière lui. Il fit volte-face mais nous avons changé de place : à présent, j'étais plus près des revolvers. Il dut s'en rendre compte car, écarquillant les yeux d'effroi, il revint avec le même mouvement. Que j'esquivai de même. Retour au point de départ. Mais il respirait un peu plus fort que moi.

— Espèce de vareuse de fille !

C'était une injure que j'avais piquée je ne sais plus où. En Angleterre, je crois. J'ignorais totalement ce que ça pouvait signifier. En tout cas, ça marchait très bien avec certains types. Entre autres Paulie. Il revint sur moi, toujours avec le même mouvement. Cette fois, je le cueillis d'un coup d'épaule dans le flanc. Sans résultat. Les genoux pliés, il bondit telle une grenouille et revint à la charge. De nouveau, je m'écartai et sentis le vent de son poing passer à trois centimètres au-dessus de ma tête.

Il s'arrêta un instant, essoufflé. Je commençais tout juste à m'échauffer. D'autant que je prenais conscience de ma chance : j'avais affaire à un médiocre adversaire, comme souvent les gros malabars. Soit parce que leur taille suffit à intimider les provocateurs, soit parce qu'ils l'emportent dès le premier coup de poing. Ce qui ne leur assure pas un entraînement très suivi. Ils ne développent pas une grande finesse. Et n'entretiennent pas leur forme. Les appareils de musculation et les vélos d'appartement n'ont jamais remplacé le combat des rues ni le sens de l'engagement, l'anxiété, la rapidité, l'adrénaline qu'il procure. Paulie était l'exemple même de cette incapacité à réagir dans l'urgence. Il ne savait que soulever des poids. Jusqu'à la nausée.

Je lui soufflai un baiser.

Il me fonça dessus comme un quinze tonnes. Je sautai sur la gauche et lui décochai un coup de coude en pleine figure mais il eut le temps de répliquer d'un geste de la main qui m'envoya virevolter comme un fétu de paille. J'atterris sur un genou et me relevai juste à temps pour échapper d'un coup de reins à son poing enragé. Il y avait mis tellement d'ardeur qu'il trébucha en avant, m'offrant sa tempe pour un superbe crochet du gauche. Que je lui assenai de toutes mes forces. J'eus l'impression de lui entrer dans l'oreille jusqu'au coude et il recula en titubant tandis que je continuais sur ma lancée d'un uppercut en pleine mâchoire. Puis je m'écartai, respirai un coup en m'apprêtant à constater les dommages que je venais de lui causer.

Aucun dommage.

Je l'avais cogné quatre fois et c'était comme si je ne l'avais seulement pas touché. Pourtant, mes deux coups de coude auraient pu en tuer plus d'un et j'avais mis toute ma vigueur dans mes deux coups de poing. Il saignait un peu de la lèvre supérieure mais c'était bien tout. Normalement, il aurait dû au moins perdre connaissance, si ce n'était sombrer dans le coma. Voilà près de trente ans que je n'avais plus dû frapper un homme quatre fois ; pourtant, celui-

ci paraissait en forme, à peine affecté et certainement pas inconscient ni dans le coma. Il dansait autour de moi et souriait, à l'aise, énorme, invincible. Pas moyen de l'atteindre. En le voyant ainsi, je compris que je n'avais aucune chance. Et lui me regardait, comme s'il percevait exactement mes pensées. Son sourire s'élargit. Il se hissa de nouveau sur la pointe des pieds, s'étira les épaules, tendit les mains comme des griffes et avança un pied, puis l'autre, droite, gauche, droite, gauche. Tel un ogre prêt à me mettre en pièces. Son sourire se transforma en un rictus de plaisir.

Comme il fonçait vers moi, je sautai à gauche mais, cette fois, il s'y attendait et je reçus son poing droit dans le sternum, ce qui me donna l'impression de craquer sous le choc. Là, mon cœur allait cesser de battre... Je sursautai comme un pantin avant de retomber sur le dos. Il s'agissait à présent de choisir entre vivre et mourir. Je choisis de vivre et roulai sur moi-même avant de m'appuyer sur les mains pour me redresser.

Ensuite, il fallait rester vivant et prévoir ce que risquait d'apporter la seconde suivante. Ma poitrine me faisait souffrir et je me sentais privé d'une partie de mes moyens mais je parvins à esquiver toutes ses tentatives suivantes au cours de la minute qui suivit. En revanche, je lui cassai le nez d'un coup de coude. Il aurait dû tomber à la renverse, il se contenta de saigner. Déjà ça. Il dut ouvrir la bouche pour respirer. Cependant, je continuais d'esquiver et d'anticiper. Ce qui ne m'empêcha pas d'essuyer un coup à l'épaule qui faillit m'arracher le bras. Mais il manqua le coup suivant, soudain exposé, bouche bée à cause du sang qui y coulait. J'en profitai pour lui balancer une cigarette, un coup appris autrefois dans les bars. On offre une cigarette à son adversaire, il la prend et ouvre la bouche pour la porter à ses lèvres. C'est le moment ou jamais de lui assener un magnifique uppercut sous le menton, qui a pour effet de lui casser la mâchoire ; avec un peu de chance, il peut même se mordre la langue jusqu'au sang. Bonsoir et merci. Je n'avais pas eu besoin d'offrir une cigarette à Paulie, puisqu'il avait déjà la bouche ouverte. Il ne me restait qu'à lui balancer l'uppercut. J'y allai de bon cœur. Le coup parfait. J'avais beau me sentir tout petit devant lui, je suis plutôt un solide gaillard plus grand que la plupart des gens, et je ne manque ni d'entraînement ni d'expérience. Mon poing atterrit exactement au creux de sa mâchoire et le contact entre les os fut sans bavure. Sa tête aurait dû s'en trouver presque arrachée. Mais le résultat fut nul. Effet zéro. C'est tout juste, si elle balança un quart de seconde. Il la secoua et, dans le même mouvement, me frappa en plein visage. Je l'avais vu venir et je pus réagir à temps pour réduire les dégâts : je jetai la tête en arrière et ouvris la bouche afin de ne perdre de dents que sur une mâchoire. Emporté par le mouvement, je n'accusai qu'en partie la force de l'impact qui fut cependant très brutal. Comme si je me prenais un train de plein fouet. Toutes mes lumières s'éteignirent et je tombai lourdement, perdant la notion de ce que je faisais sur le macadam, si bien que j'y atterris avec violence. L'air me manqua et je vomis une giclée de sang. De la tête, je heurtai la chaussée et le ciel s'assombrit au-dessus de moi.

J'essayai de bouger mais cela me fit l'effet d'une voiture qui ne démarrerait pas au premier tour de clef. Clic... rien. Je perdis une demi-seconde. Mon bras gauche était trop faible, aussi dus-je me servir du droit pour me soulever du sol. Je pliai les pieds sous moi et parvins à me remettre debout malgré le vertige qui me prit. Cependant, Paulie m'observait tranquillement, le sourire aux lèvres.

Je compris qu'il avait l'intention de prendre son temps. Et son pied.

Les revolvers se trouvaient toujours derrière moi mais je n'avais aucune chance de mettre la main dessus. Je l'avais frappé six fois, ce monstre, et il rigolait. Il m'avait frappé trois fois et j'étais dans un état déplorable. Méchamment atteint. J'allais mourir. Tout d'un coup, cela me paraissait clair. J'allais mourir à Abbot, dans le Maine, par un triste samedi matin de la fin

d'avril. Quelque part, je me disais : Bof, on va tous mourir. Peu importe où et quand. Mais une autre partie de moi-même s'insurgeait, attisée par la fureur et l'arrogance qui avaient guidé une grande partie de ma vie : Tu vas laisser cet abruti te battre ? Je finis par prendre parti, respirai un bon coup et fis front une dernière fois. Ma bouche me faisait mal, ma tête me faisait mal, mon épaule me faisait mal, ma poitrine me faisait mal. J'avais la nausée, le vertige. Je crachai, cherchai les dents qui me restaient et ça me donna l'impression de sourire. Regarde le bon côté des choses. Aucune blessure fatale. Je n'étais pas abattu. Alors je souris pour de bon, crachai encore et me dis : O.K., autant mourir en se battant !

Paulie semblait bien s'amuser. Il avait le visage peinturluré de sang mais, à part ça, il paraissait dans son état normal, la cravate toujours nouée, la veste de son costume toujours en place, les épaules toujours gonflées comme des jambons. Il se marrait de me voir me débattre pour garder mon équilibre. De nouveau, il tendit sa main crochetée comme une griffe et se mit à gratter le sol tel un taureau. Je me disais que je pourrais sans doute esquiver encore deux ou trois coups, avec un peu de chance. Ensuite, tout serait fini. Mort, dans le Maine. Un samedi d'avril. Je revis Dominique Kohl et je me dis : j'ai fait ce que j'ai pu, Dom, je t'assure ! Et je fis front. Paulie s'offrit une longue inspiration puis se détourna, s'éloigna d'une dizaine de pas, prit son élan et fonça vers moi. Je m'écartai. Son manteau me gifla au passage. Du coin de l'œil, je vis Elizabeth et Richard qui nous regardaient, la bouche ouverte, comme si je leur disais *morituri te salutant*. Paulie eut tôt fait de changer de direction et revins sur moi aussi vite.

Mais c'est là qu'il voulut faire dans la fioriture et je compris alors que, finalement, j'allais quand même gagner.

Il voulut m'envoyer un coup de pied, style arts martiaux, ce qui est certainement la chose la plus bête qu'on puisse faire dans un combat de rue. Dès qu'un de vos pieds quitte le sol, vous perdez l'équilibre et vous êtes vulnérable. Alors vous commencez à perdre. Il arriva le corps presque de profil, tel un crétin de kung-fu à la télévision. Le pied en l'air, devant lui, son énorme chaussure parallèle au sol. S'il me touchait, il me tuait, mais il ne me toucha pas. Je sautai en arrière, lui attrapai le pied des deux mains et n'eus qu'à le soulever. Puis-je soulever cent soixante-dix kilos ? On va voir ça, crétin ! J'y mis tout ce qui me restait de force et le fis décoller de terre. Il retomba tête la première, s'étala de tout son long avant de se tourner vers moi. La première règle du combat de rue consiste à achever le type que vous avez touché, sans hésiter. Pas le temps de réfléchir ni de jouer les gentlemen. On l'achève. Point. Paulie ignorait cette règle. Moi pas. Je lui balançai un puissant coup de pied dans la figure. Le sang gicla et il roula sur lui-même pour tenter de m'échapper, mais je lui marchai sur la main droite, ou plutôt j'y sautai à pieds joints, lui écrasant les carpes, métacarpes et autres phalanges avec application. Puis je recommençai avec son poignet, puis avec son bras.

Il était surhumain. Il réussit à se soulever sur le bras gauche, à se remettre debout. Je dansais devant lui tandis qu'il envoyait son poing valide devant lui ; je l'évitai sans peine et en profitai pour lui expédier mon gauche dans ce qui lui restait de nez. Il sauta en arrière mais prit mon genou dans l'aine. Sa tête tomba en avant et je le cueillis d'une autre cigarette de la droite. Sa tête tomba en arrière et je lui envoyai mon coude gauche dans la gorge. Je lui écrasai le pied, une fois, deux fois, puis lui flanquai les pouces dans les yeux. Comme il partait à la dérive, je lui pliai le genou de l'intérieur, sa jambe se déroba et il tomba de nouveau. J'en profitai pour lui écraser le poignet gauche sous mon pied gauche. Son bras droit, devenu totalement inutilisable, pendait comme un bras de mannequin. Il était cloué au sol, à moins qu'il ne parvienne à soulever mes cent dix kilos du bras gauche. Mais il n'y parvint pas. Il était bien avancé avec ses stéroïdes ! J'écrasai donc méthodiquement sa main

gauche, jusqu'à sentir les os brisés déchirer la peau, reculai pour mieux sauter sur son plexus solaire, avant de lui bourrer la tête de coups de pied. Le quatrième fut d'ailleurs assené si violemment que mon talon s'ouvrit, envoyant balader mon transmetteur d'e-mails sur la chaussée. L'objet atterrit exactement où avait atterri le biper d'Elizabeth Beck lorsque je l'avais jeté de la Cadillac. Paulie le suivit des yeux. Je le frappai de nouveau à la tête.

Il s'assit. Ou plutôt se souleva à la seule force de ses abdos, les bras pendants sur les côtés. Je lui saisis le poignet gauche et lui tordis le coude jusqu'à ce que l'articulation se disloque et se casse. Il leva son poignet droit cassé, et me gifla d'une main ensanglantée. Je la saisis pour achever de broyer les articulations brisées. Il n'émit pas un son. Poursuivant mon mouvement, je lui retournai le coude et me laissai tomber à genoux dessus, le faisant craquer dans un claquement sinistre. Je m'essuyai les mains sur ses cheveux et m'en allai chercher les colts au pied de la grille.

Les bras ballants, il se releva d'un coup de reins malhabile. Son nez saignait de plus en plus et il me regardait, de ses yeux rouges et fiévreux.

— Avance ! lançai-je.

J'étais à bout de souffle.

— Vers les rochers ! ajoutai-je quand même.

Il demeura sur place, tel un bœuf assommé. J'avais du sang dans la bouche, à cause des dents que j'avais perdues. Je ne me sentais pas fier de moi. Je ne l'avais pas battu. Il s'était battu tout seul. Avec son kung-fu à la noix. Il savait pourtant très bien ce qui l'attendait.

— Avance ! répétai-je. Ou je te bute.

Il leva le menton, comme pour poser une question.

— Tu vas dans l'eau, précisai-je.

Il demeura sur place. Je ne voulais pas lui tirer dessus. Aucune envie de trimballer une carcasse de cent soixante-dix kilos jusqu'à la mer. Il ne bougeait pas et je commençai à me demander quelles options me restaient. Je pourrais toujours lui enrouler les chaînes de la grille autour des chevilles. La Cadillac possédait-elle des crochets de remorquage ? Cela m'étonnerait.

— Avance ! criai-je encore.

Je vis Elizabeth et Richard venir vers nous en s'écartant largement de Paulie, à croire qu'ils le prenaient encore pour un demi-dieu invincible. D'ailleurs, moi-même, je le fixais comme s'il détenait un quelconque pouvoir sur ma vie. Dans un sens, cela restait vrai. S'il m'atteignait d'un coup de genou, il pouvait m'écraser sans autre forme de procès. Je me demandais si mes colts pourraient seulement l'en empêcher. Je l'imaginais fondant sur moi ; j'aurais beau vider mes chargeurs sur lui, rien ne saurait l'arrêter.

— Avance ! répétai-je.

Il avança. Il tourna les talons et se mit en route. Je le suivis à dix pas. Elizabeth et Richard plus loin, sur la pelouse. Je faillis leur dire de rester avant de m'aviser qu'ils avaient chacun le droit, à leur façon, d'assister à ce qui allait suivre.

Paulie semblait très bien savoir ce qui l'attendait mais s'en moquait. Il passa devant les garages, passa le mur et s'engagea sur les rochers. Dénuée de talon, ma chaussure me faisait boiter. Le vent me soufflait au visage, la mer grondait autour de nous. Paulie poursuivait son chemin vers la corniche de Harley. Arrivé dessus, il s'arrêta et se retourna pour me faire face.

— Je ne pourrai pas nager, annonça-t-il.

Il chuintait. Sans doute à cause de ses dents cassées et du coup qui l'avait frappé à la gorge. Le vent semblait l'envelopper d'un tourbillon, lui soulevant les cheveux comme s'il avait encore besoin de paraître plus grand. Les embruns d'une vague nous frappèrent l'un après

l'autre.

— Pas besoin de nager, répliquai-je.

Je lui tirai douze fois dans la poitrine. Les douze balles le traversèrent de part en part, emportant dans leur course de gros morceaux de chair et de muscle. Un type, deux revolvers, douze violentes déflagrations, onze dollars et quarante cents de munitions. Il tomba à la renverse dans l'océan qu'il toucha dans un jaillissement d'eau. Cependant, on était à marée basse, aussi le corps ne fut-il pas attiré vers le large. Il restait là, flottant à la surface dans les eaux colorées de rouge. Peu à peu, il se mit à dériver, se retourna dans un grand bruit d'aspiration et s'éloigna vers le large, lentement d'abord, puis de plus en plus vite. Sa veste trempée se gonflait de poches d'air à l'endroit où les douze balles l'avaient déchirée. L'océan jouait avec ce grand cadavre comme s'il ne pesait rien. Je déposai les deux revolvers sur les rochers, m'accroupis et vomis dans l'eau. Puis je restai un instant à reprendre mon souffle, encore fasciné par cette énorme carcasse qui flottait tel un tronc sur un torrent. Elizabeth et Richard restaient derrière moi sans intervenir. Je pris de l'eau salée dans mes mains pour m'en rincer le visage. Fermai les yeux. Pour faire le vide. Lorsque je les rouvris, rien n'apparaissait plus à la surface de la mer.

Alors je poussai un long soupir avant de consulter ma montre. Onze heures seulement. Une sterne volait à la recherche d'un endroit où construire son nid. Je n'avais envie de penser à rien. Cependant, les derniers événements ne pouvaient que me rendre optimiste quant à la suite. À présent que j'étais débarrassé de Paulie, j'envisageais une fin rapide et facile de mon enquête.

En quoi je me trompais une nouvelle fois.

Pour commencer, Elizabeth Beck refusa de partir. Je lui intimai de prendre la Cadillac, d'emmener Richard et de filer. Mais elle refusa. Plantée sur les rochers, elle laissait le vent lui tirer les cheveux et lui plaquer les vêtements sur le corps.

— C'est ma maison, objecta-t-elle.

— Ce sera bientôt un champ de bataille.

— Je reste.

— Je ne peux pas vous laisser faire ça.

— Je ne pars pas. Pas sans mon mari.

Je ne savais plus que lui dire et je restais là, à prendre froid. Richard vint nous rejoindre après s'être penché au-dessus de la mer.

— Cool ! s'écria-t-il. Vous l'avez battu.

— Non, il s'est battu tout seul.

Les mouettes piaillaient dans le ciel, volant contre le vent, cerclant un point à quelque quarante mètres de là, plongeant au milieu des vagues, se goinfrant des restes de Paulie. Richard les considérait d'un œil morne.

— Parle à ta mère, lui dis-je. Tu dois la convaincre de s'en aller.

— Je ne pars pas, répéta Elizabeth.

— Moi non plus, renchérit son fils. C'est ici chez nous.

Tous deux paraissaient perturbés. Inutile d'insister. Mieux valait patienter un peu. Je les précédai sur le chemin du manoir et m'arrêtai à hauteur des taches de sang pour y récupérer mon transmetteur d'e-mails. Cassé. L'écran de plastique était brisé et rien ne semblait plus fonctionner. Je le rangeai dans ma poche, puis ramassai le talon de ma chaussure que je remis en place. C'était quand même plus pratique pour marcher. Arrivé à hauteur de la grille, j'en détachai la chaîne pour aller chercher ma veste et mon imper que je boutonnai jusqu'au

cou. Ensuite, j'amenai la Cadillac devant le poste de garde tandis que Richard refermait la grille à double tour et remettait la chaîne. Dans la bicoque, je débarrassai l'énorme mitrailleuse russe de sa bande porte-cartouches, pour ensuite l'installer en travers du siège arrière de la Cadillac. Puis je retournai chercher une caisse de munitions, non sans récupérer également la chaîne et son crochet.

— Je peux vous aider ? proposa Elizabeth.

— Il reste vingt autres caisses de munitions. Il me les faut toutes.

— Pas question que je retourne jamais dans cette maison !

— Dans ce cas, vous ne pouvez pas m'aider.

J'emportai les caisses deux par deux, ce qui me prit dix voyages. J'avais encore froid et mes membres continuaient de me faire souffrir. Je rangeai les caisses dans le coffre, puis sur le sol à l'arrière ainsi qu'à l'avant côté passager. Ensuite, je m'installai au volant et baissai le rétroviseur pour voir à quoi je ressemblais. J'avais une lèvre fendue, plus de dents sur le devant de la mâchoire supérieure. Cela m'ennuyait particulièrement. Certes, elles n'avaient pas poussé très droit et il m'en manquait déjà un morceau de-ci, de-là, mais je les avais depuis l'âge de huit ans, je m'y étais habitué et je n'en possédais pas de rechange...

— Ça va ? demanda Elizabeth.

Je tâtai ma nuque douloureuse. J'avais heurté le rebord de la chaussée en tombant. En outre, je serais gratifié pendant une quinzaine de jours d'une épaule gauche bleue comme un jean. Ma poitrine me faisait encore mal et je n'osais pas respirer à fond. Mais, dans l'ensemble, je m'en sortais plutôt bien. Du pouce, je remplaçai quelques dents dans ma gencive et elles y restèrent sagement.

— Je ne me suis jamais mieux porté, assurai-je.

— Vous avez les lèvres toutes gonflées.

— Je n'en mourrai pas.

— Alors tout est pour le mieux.

Je sortis de la voiture.

— J'insiste pour que vous partiez d'ici.

Elle ne répondit pas. Dans le pavillon, le téléphone se mit à tintinnabuler, d'une sonnerie à l'ancienne, lente et reposante, comme étouffée par les murmures du vent et de la mer. Je fis le tour de la voiture pour aller décrocher, lançant le nom de Paulie en guise de bonjour. Un court silence me répondit avant que je reconnaisse la voix de Quinn. En dix ans, je ne l'avais pas oubliée.

— Alors, il est venu ? demanda-t-il.

Je ne répondis pas tout de suite.

— Il y a dix minutes, finis-je par déclarer.

Voilant à demi l'écouteur de la main, je m'efforçais d'adopter un timbre haut perché.

— Il est déjà mort ? s'enquit Quinn.

— Il y a cinq minutes.

— Parfait. Tenez-vous prêt. La journée sera longue.

Comme tu dis. Il coupa la communication et je raccrochai puis sortis.

— Qui était-ce ? demanda Elizabeth.

— Quinn.

La première fois que j'entendis la voix de Quinn remontait à dix années plus tôt. Sur une cassette magnétique. Kohl l'avait mis sur écoute. C'était interdit mais, à l'époque, les lois étaient infiniment plus souples pour les militaires que pour les civils. L'appareil de Kohl

devait être gros comme une boîte à chaussures. Elle appuya sur un bouton et la voix de Quinn emplut mon bureau. Il parlait à une banque étrangère. Des quelques comptes numérotés qu'il y possédait. Il semblait à l'aise, s'exprimant lentement et clairement avec ce petit accent neutre, homogénéisé, qu'on attrape à l'armée. La somme s'élevait à un demi-million de dollars. Il voulait la transférer aux Bahamas.

— Il expédie du liquide, indiqua Kohl. Aux îles Caïmans.

— Ça ne risque rien ?

— Pas grand-chose. Sauf si les employés des postes se servaient au passage. Mais l'adresse de destination était une boîte postale, et il l'a déclaré en tant que livre. Comme personne ne songerait à voler un livre...

— Ça fait beaucoup d'argent.

— C'est une arme puissante.

— À ce point-là ?

— Vous ne croyez pas ?

— Je ne sais pas. Ça me semble énorme. Pour un obus-flèche.

— On dirait que c'est le prix du marché. Sinon, je ne vois pas où il se serait procuré un demi-million de dollars. Sûrement pas en économisant sur son salaire.

— Quand comptez-vous intervenir ?

— Demain. Il le faut. Il a reçu le dernier plan. Gorowski dit que sans celui-ci, on ne peut rien faire des autres.

— Comment est-ce que ça va se passer ?

— Frasconi fait affaire avec le Syrien. Ils vont marquer les billets, sous la surveillance d'un commissaire du gouvernement. Ensuite, nous serons tous là pour observer l'échange. Nous ouvrirons aussitôt la valise que Quinn aura remise au Syrien, devant ce même juge. Nous inventorierons le contenu, dont le fameux plan. Il ne nous restera ensuite qu'à arrêter Quinn, à confisquer la valise que lui aura donnée le Syrien. Le juge pourra assister à son ouverture. Nous y trouverons les billets marqués. Ce qui nous donnera un témoin à la transaction. Quinn tombera une bonne fois pour toutes.

— Infaillible ! approuvai-je. Beau travail.

— Merci.

— Frasconi sera d'accord ?

— Il le faudra bien. Je ne peux traiter avec le Syrien moi-même. Ces types-là ont des relations bizarres avec les femmes. Ils ne peuvent pas nous toucher, nous regarder, parfois, ils ne peuvent même pas nous parler. Il faudra donc que Frasconi s'en charge.

— Vous voulez que je lui tienne la main ?

— Il n'intervient qu'en coulisses. Je ne vois pas ce qu'il pourrait manquer.

— Je préférerais quand même lui tenir la main.

— Merci.

— Ensuite, il vous accompagnera pour procéder à l'arrestation.

Elle ne dit rien.

— Je ne peux pas vous y envoyer toute seule ! insistai-je. Vous le savez.

Elle hocha la tête.

— Je lui dirai que c'est sous votre responsabilité, ajoutai-je. Je m'assurerai qu'il l'ait bien compris.

— D'accord.

Elle appuya sur le bouton du stop. La voix de Quinn s'arrêta au milieu d'un mot. En

l'occurrence, dollar. Mais on n'entendit que doll. Il semblait tout content, comme s'il venait de réussir un bon coup. Kohl éjecta la cassette et la glissa dans sa poche. Puis elle sortit, non sans m'avoir décoché un clin d'œil.

- Qui est Quinn ? me demanda Elizabeth Beck dix ans plus tard.
- Frank Xavier. Autrefois appelé Quinn. Son nom complet est Francis Xavier Quinn.
- Vous le connaissez ?
- Évidemment, sinon que ferais-je ici ?
- Qui êtes-vous ?
- Un type qui connaissait Frank Xavier lorsqu'il s'appelait Francis Xavier Quinn.
- Vous travaillez pour le FBI.
- Non. C'est une affaire personnelle.
- Que va-t-il arriver à mon mari ?
- Aucune idée. Pour tout dire, c'est le cadet de mes soucis.

Je retournai dans le pavillon de Paulie et fermai la porte de devant, sortis par l'arrière que je bouclai également. Puis je vérifiai la chaîne de la grille. Bien serrée. Elle résisterait une minute ou deux à des intrus. Toujours ça de pris. Je glissai la clef du cadenas dans la poche de mon pantalon.

— À présent, on retourne au manoir, indiquai-je à Elizabeth. Malheureusement, vous allez devoir marcher.

Je conduisis la Cadillac chargée à ras bord de munitions. Dans le rétroviseur, je vis Elizabeth et Richard se presser pour me rejoindre. Ils ne voulaient pas s'en aller, mais ne tenaient pas davantage à rester seuls. Je m'arrêtai devant l'entrée principale et me garai de façon à pouvoir la décharger le plus facilement possible. J'ouvris le coffre, pris le crochet et la chaîne, puis me précipitai vers la chambre de Duke. Sa fenêtre dominait toute l'allée, ce qui en faisait une meurtrière de rêve. Je sortis le Beretta de ma poche, défis la sécurité et tirai dans le plafond. À cinquante mètres de là, Elizabeth et Richard s'arrêtèrent net avant de reprendre leur route en courant. Peut-être croyaient-ils que j'avais tué la cuisinière. Ou que je m'étais suicidé. Je montai sur une chaise pour agrandir le trou fait dans le plafond et, passé la couche de plâtre, je trouvai une solive. Puis je visai soigneusement et fis de nouveau feu pour faire un trou de neuf millimètres dans le bois. J'y vissai le crochet dans lequel je glissai la chaîne avant de vérifier la solidité du montage avec mon poids. Il tenait.

Je redescendis ouvrir les portes arrière de la Cadillac. Comme Elizabeth et Richard arrivaient, je les priai de monter les coffres de munitions. Quant à moi, je portai la mitrailleuse. Le détecteur de métaux piailla comme un volatile affolé à son passage. J'installai l'arme dans la chaîne, la chargeai de sa bande porte-cartouches, ouvris le châssis de la fenêtre, orientai la mitrailleuse en tous sens, la levai, l'abaissai. Son champ de tir couvrait toute la largeur du mur de protection qui longeait la mer, toute la longueur de l'allée. Sur le seuil, Richard n'avait perdu aucun de mes gestes.

— Continue à monter les coffres, lui dis-je.

Je me dirigeai vers la table de nuit, décrochai le téléphone pour appeler Duffy à son motel.

— Tu veux toujours m'aider ? lui demandai-je.

— Oui.

— Alors, il faudrait que vous rappliquiez tous les trois au manoir. Le plus vite possible.

Après quoi, il ne nous resta plus rien à faire jusqu'à leur arrivée. J'attendis devant la fenêtre tout en poussant mes dents dans mes gencives. Je regardai Elizabeth et Richard se

débattre avec les coffres qu'ils continuaient de monter. Je regardai le ciel. Midi, et les nuages s'amoncelaient. Le temps empirait. Le vent refroidissait. Comme toujours sur la côte nord atlantique à la fin d'avril, le climat restait imprévisible. Elizabeth entra en soufflant, déposa un coffre et s'arrêta.

— Que va-t-il se passer ? demanda-t-elle.

— Je n'en sais rien.

— À quoi va vous servir cette arme ?

— C'est une précaution.

— Contre quoi ?

— Contre les hommes de Quinn. Nous sommes le dos à la mer. Il se pourrait qu'on doive les arrêter dans l'allée.

— Vous allez tirer sur eux ?

— Si nécessaire.

— Et mon mari ?

— C'est si important pour vous ?

— Oui.

— Je lui tirerai dessus s'il le faut.

Elle ne dit rien.

— C'est un criminel, ajoutai-je. Il l'a bien voulu.

— Les lois qui font de lui un criminel sont anticonstitutionnelles.

— Vous croyez ?

— Parfaitement. Le deuxième amendement est catégorique.

— Dites-le à la Cour suprême. Ce n'est pas mon problème.

— Les gens ont le droit de porter des armes.

— Pas les dealers de drogue. Je n'ai jamais vu un amendement qui vous permette de tirer à l'arme automatique dans une foule, de vous servir de balles susceptibles de traverser des murs de brique, de descendre les passants l'un après l'autre, enfants et bébés compris.

Elle ne dit rien.

— Avez-vous déjà vu une balle toucher un bébé ? insistai-je. Elle ne rentre pas tout droit, comme une aiguille hypodermique. Elle se fraie un chemin dans la chair en écrasant tout sur son passage, comme une matraque.

Pas de réaction.

— Ne dites jamais à un soldat qu'on peut s'amuser avec une arme, ajoutai-je.

— La loi est catégorique.

— Alors engagez-vous dans l'Association nationale des chasseurs qui milite en faveur de la légalisation de toutes les armes à feu. Quant à moi, je suis bien heureux de ne pas vivre dans ce rêve.

— C'est mon mari.

— Vous avez dit vous-même qu'il méritait d'aller en prison.

— Oui, mais pas de mourir.

— Vous croyez ?

— C'est mon mari.

— Comment opère-t-il ses ventes ?

— Il passe par la I-95. Il coupe le centre de tapis à bon marché pour y enrouler les armes. Comme des tubes ou des cylindres. Il les emmène à Boston ou à New Haven. C'est là qu'il rencontre ses clients.

Cela me rappela les fibres de tapis que j'avais trouvées autour.

— C'est mon mari ! répéta Elizabeth.

— S'il est assez malin pour ne pas coller aux basques de Quinn, il s'en tirera.

— Promettez-moi qu'il s'en tirera et je partirai. Avec Richard.

— Je ne peux rien vous promettre.

— Alors nous restons.

Je ne répondis pas.

— Il ne s'est jamais agi d'une association volontaire, vous savez, reprit-elle. Avec Xavier... Il faut que vous compreniez...

Elle s'approcha de la fenêtre pour regarder Richard sortir la dernière caisse de munitions de la Cadillac.

— Il y a eu coercition, ajouta-t-elle.

— Oui, je m'en doutais.

— Il a enlevé mon fils.

— Je sais.

Elle recula pour me fixer droit dans les yeux.

— Que vous a-t-il fait ?

\*\*\*

Je vis Kohl encore deux fois ce jour-là, alors qu'elle préparait la fin de sa mission. Elle s'en tirait à la perfection. Comme un joueur d'échecs. Elle n'agissait jamais sans prévoir deux coups à l'avance. Sachant que le commissaire du gouvernement à qui elle demanderait d'assister à l'opération devrait ensuite se disqualifier de la cour martiale, elle en choisit un que les procureurs détestaient. Ce serait ensuite un obstacle de moins. Elle engagea un photographe afin qu'il enregistre toute la scène. Elle avait minuté le trajet menant à la maison de Quinn en Virginie. Le dossier que je lui avais remis occupait désormais deux boîtes en carton. La deuxième fois que je la vis de la journée, elle les apportait non sans une certaine difficulté.

— Comment réagit Gorowski ? demandai-je.

— Pas bien. Mais il sera tiré d'affaire demain.

— Vous allez devenir célèbre.

— J'espère bien que non. Ceci devrait rester secret à tout jamais.

— Célèbre dans le monde secret. Il y a des tas de gens qui voient ces choses-là. Nous devrions dîner ensemble ce soir, sortir, fêter ça. Je vous invite dans le meilleur restaurant de la ville.

— Je croyais que vous viviez sur vos Tickets-Repas.

— J'en ai beaucoup d'avance.

— Pourquoi ce soir ? La mission a été particulièrement longue.

— Disons lente comme une limace. C'est votre défaut, Kohl. Vous êtes soigneuse mais lente.

Elle sourit encore, brandit ses boîtes.

— Vous auriez, dû accepter de sortir avec moi. Je vous aurais prouvé combien la lenteur peut être parfois préférable à la vitesse.

Elle remporta ses boîtes et je la retrouvai deux heures plus tard dans un restaurant. Comme l'endroit était plutôt chic, je m'étais douché et fendu d'un uniforme propre. Elle

apparu en robe noire. Pas la même que la première fois. Sans pois. Totale­ment noire. Cela lui allait très bien... comme tout le reste, à la vérité, mais en mieux. On ne lui donnait pas plus de dix-huit ans.

— Super ! marmonnai-je. On va croire que vous dînez avec votre père.

— Ou mon oncle. Le petit frère de mon père.

Pour une fois, je ne fis pas trop attention à ce que je mangeais. Je conserve un souvenir précis de toute cette soirée, sauf de ce que j'y ai commandé. Sans doute un steak. Ou des raviolis. Tout ce que je sais c'est qu'on a dîné. Mais aussi beaucoup parlé, de choses et d'autres, souvent de ces choses qu'on n'aborde pas forcément avec le premier venu. À plusieurs reprises, je faillis lui demander si elle voulait choisir un motel. Mais je n'en fis rien. On prit chacun un verre de vin et on poursuivit à l'eau, comme si, d'un accord tacite, nous avions décidé de rester en forme pour le lendemain. Je payai l'addition et nous partîmes à minuit, chacun de notre côté. Elle s'était montrée brillante, jusqu'à la dernière minute, alors qu'il se faisait déjà si tard. Elle était pleine de vie et de détermination. Elle vibra­it d'impatience. Ses prunelles étincelaient. Je restai sur le trottoir à suivre sa voiture des yeux.

— On vient ! lança Elizabeth Beck dix ans plus tard.

Par la fenêtre, j'aperçus une Taurus grise qui approchait dans le lointain. Sa couleur se confondait avec le granit et la mer. Elle devait se trouver à trois kilomètres mais arrivait à vive allure. La voiture de Villanueva. Je dis à Elizabeth de la surveiller et de garder un œil sur Richard tandis que je descendais pour sortir par la porte de derrière. J'ôtai les clefs d'Angel Doll de mon baluchon toujours caché au même endroit, les fourrai dans la poche de ma veste. Je pris également le Glock de Duffy et ses magasins de rechange, car je voulais les lui rendre intacts. C'était important pour moi. Elle avait déjà assez d'ennuis comme ça. Je les rangeai dans ma poche avec mon Beretta, fis le tour du manoir et entrai dans la Cadillac. Je roulai jusqu'à la grille, m'arrêtai, descendis me mettre à l'abri. La Taurus s'arrêta de l'autre côté de la grille et j'aperçus Villanueva au volant, Duffy à côté de lui, Eliot à l'arrière. Alors je me manifestai et leur ouvris. Villanueva passa, puis s'arrêta nez à nez avec la Cadillac. Les trois portières s'ouvrirent et ses trois occupants me dévisagèrent d'un air effaré.

— Qu'est-ce qui vous est arrivé ? demanda le vieux.

Je touchai ma bouche toujours aussi gonflée.

— Je me suis payé une porte.

Villanueva jeta un coup d'œil au poste de garde.

— Ou un portier, commenta-t-il.

— Ça va ? demanda Duffy.

— Je suis en meilleure forme que le portier.

— Que faisons-nous ici ?

— On adopte le plan B, répondis-je. On file à Portland, mais si on n'y trouve pas ce qu'on cherche, il faudra revenir attendre ici. C'est pourquoi deux d'entre vous allez venir avec moi tandis que le dernier restera pour tenir la place.

Je désignai le manoir :

— À la fenêtre centrale du premier étage, j'ai monté une grosse mitrailleuse pour couvrir les alentours. Il faut que quelqu'un reste ici pour l'utiliser en cas de besoin.

Personne ne se porta volontaire. Je regardai Villanueva dans les yeux. Il était assez vieux pour avoir fait un service militaire. Il devait connaître le maniement de ce genre d'arme.

— Vous, Terry ! dis-je.

— Pas moi. Je viens avec vous chercher Teresa !

Il avait prononcé ces mots d'un ton sans réplique.

— C'est bon, intervint Eliot. Je reste.

— Merci, lui dis-je. Vous avez déjà vu un film sur la guerre du Vietnam ? S'ils arrivent, ils ne vont pas chercher à forcer la grille. Ils passeront par la fenêtre du poste de garde. Alors soyez prêt.

— Et s'il fait nuit ?

— Nous serons rentrés avant.

— Bon. Qui y a-t-il dans le manoir ?

— La famille de Beck. Ils ne combattent pas mais refusent de s'en aller. Et la cuisinière.

— Et Beck ?

— Il reviendra avec les autres. S'il s'en tirait encore dans la confusion, ça ne me briserait pas le cœur. Mais s'il était touché dans la confusion, ça ne me briserait pas le cœur non plus.

— Vu.

— Ils ne vont sans doute pas se manifester. Ils doivent être retenus ailleurs. Je prends mes précautions, c'est tout.

— Vu, répéta-t-il.

— Vous gardez la Cadillac. Nous prenons la Taurus.

Villanueva rentra dans la Ford et reprit la route en sens inverse. Il passa la grille que j'allai fermer avec Duffy avant de rendre la clef du cadenas à Eliot.

— À bientôt ! lui dis-je.

Ce dernier fit faire demi-tour à la Cadillac et je le regardai rentrer vers le manoir. Puis je regagnai la Taurus avec Duffy et Villanueva. Elle s'assit à l'avant, moi à l'arrière. Je sortis son Glock et ses magasins de rechange et les lui tendis, dans un geste quelque peu solennel.

— Merci pour le prêt.

Elle rangea l'arme dans l'étui qu'elle portait à l'épaule et les magasins dans son sac.

— De rien, dit-elle.

— Teresa d'abord, lança Villanueva. Ensuite Quinn. D'accord ?

— Entendu, dis-je.

Il s'engagea sur la route, direction plein ouest.

— Où va-t-on ? demanda-t-il.

— On a le choix entre trois endroits, dis-je. D'abord l'entrepôt, ensuite un bureau dans le centre-ville, enfin une zone industrielle près de l'aéroport. On ne peut pas garder un prisonnier dans un bureau en pleine ville pendant le week-end. D'un autre côté, il y a trop de mouvement dans l'entrepôt. Ils viennent de recevoir une grosse cargaison. C'est pourquoi je choisirais plutôt la zone industrielle.

— L'I-95 ou la Route numéro Un ?

— La Route numéro Un.

Le silence retomba sur la voiture tandis que nous bifurquions sur la Route numéro Un en direction de Portland.

En ce début d'après-midi du samedi, la zone industrielle était tranquille. La pluie avait tout balayé, lui donnant un petit air fringant et neuf. Les bâtiments métalliques prenaient une nuance d'étain sous le ciel gris. Nous parcourions le dédale des rues à petite vitesse, sans voir personne. L'édifice de Quinn semblait fermé. J'examinai de nouveau son enseigne : Xavier eXport Cie. Les lettres paraissaient gravées dans l'acier par une main professionnelle mais ces X démesurés tenaient plutôt de l'amateurisme.

— Pourquoi y a-t-il écrit « export » ? interrogea Duffy. Je croyais qu'il était importateur. De quoi, l'histoire ne le dit pas.

— Comment est-ce qu'on entre là-dedans ? demanda Villanueva.

— Par effraction, dis-je. On va essayer l'arrière.

Les bâtiments s'adossaient les uns aux autres, offrant chacun son parking particulier. Le reste de la zone n'était composé que de rues ou de pelouses cerclées de trottoirs en ciment. Pas une barrière à l'horizon. L'édifice qui arrivait juste après celui de Quinn annonçait : Paul Keast & Chris Maden Traiteurs – Restaurants et cantines. Fermé. Désert. De là, j'apercevais la sortie de secours des entrepôts de Quinn, sinistre vantail rouge.

— Personne à l'horizon, souffla Duffy.

Près de la porte rouge, apparaissait une petite fenêtre aux vitres opaques. Avec des barreaux. Sans doute des toilettes.

— Système de sécurité ? s'enquit Villanueva.

— Dans une zone récente comme celle-ci, dis-je, il y en a forcément.

— Relié à la police ?

— Ça m'étonnerait. Ce ne serait pas malin de la part de Quinn. Il n'a sûrement pas envie que les flics viennent fourrer leur nez dans ses affaires chaque fois que des gamins s'amuse à casser un carreau.

— À une compagnie de surveillance privée ?

— Sans doute. Ou directement à ses hommes.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

— On y va mais très vite. On tâche d'être sortis avant que personne n'ait pu réagir. Ce qui nous donne entre cinq et dix minutes.

— L'un de nous entre par l'avant, les deux autres par l'arrière ?

— Parfait. Allez devant.

Je lui demandai de déverrouiller le coffre, puis je sortis, à la suite de Duffy. L'air était froid et humide, le vent soufflait. Je sortis l'arrache-pneu en fer de sous la roue de secours, claquai le capot et regardai la voiture s'éloigner. Duffy s'était déjà engagée le long de la bâtisse des traiteurs. Je la rejoignis sur la pelouse qui marquait l'entrée du périmètre de Quinn. Arrivé à la fenêtre des toilettes, je collai l'oreille contre la froide paroi de métal. Je n'entendis rien. Les barreaux formaient une grille de fer d'une seule pièce, rectangulaire et creuse, fixée par huit boulons, deux à chaque angle. Duffy sortit le Glock de son étui, je l'entendis gratter contre le cuir. Je vérifiai le Beretta dans la poche de mon imper puis pris l'arrache-pneu des deux mains, collai de nouveau l'oreille contre la paroi. J'entendis la voiture de Villanueva se garer à l'avant de l'édifice, ses vibrations portées par le métal à travers toute la bâtisse. J'entendis la

portière s'ouvrir et se claquer. Il laissa le moteur tourner. J'entendis ses pieds sur la voie piétonnière.

— Ne bouge pas, dis-je à Duffy.

Villanueva frappait bruyamment à la porte d'entrée. J'en profitai pour enfiler l'extrémité du fer sous un boulon et creusai une entaille sous la fixation. J'eus beau forcer, le boulon résista. Il devait s'ancrer profondément dans la paroi. Alors je repris mon travail de sape, bosselant toute la surface qui entourait la vis. La tête finit par céder et la grille remua quelque peu.

Il me fallut casser six boulons au total. Cela me prit bien trente secondes. Villanueva frappait toujours. Personne ne répondait. Enfin, j'agrippai les barreaux à pleines mains et les arrachai d'un coup sec, poussant la grille comme une porte, dans un grincement furieux. À l'aide du fer, je cassai la vitre, passai la main pour tourner la poignée et ouvris la fenêtre. Sortant mon Beretta, j'entrai la tête la première dans les toilettes.

C'était une petite cabine avec cuvette et lavabo, celui-ci surmonté d'une glace. Poubelle, étagère avec des rouleaux de papier. Seau et torchon dans un coin. Linoléum sur le sol. Forte odeur de désinfectant. Au-dessus de la fenêtre, un petit bloc d'alarme fixé au rebord. Pas un bruit, cependant. Pas de sirène. Une alarme silencieuse. En ce moment, un téléphone devait sonner quelque part. Ou une alerte flasher sur un écran d'ordinateur.

Les toilettes donnaient sur un petit corridor désert et sombre. J'allai ouvrir la porte de secours à Duffy.

Au cours de son entraînement, elle avait dû passer six semaines à Quantico et en conservait certains réflexes. Tenant le Glock à deux mains, elle se glissa devant moi et s'arrêta face à une porte qui devait ouvrir sur le reste du bâtiment. Appuyant l'épaule au montant, elle plia les coudes pour me mettre hors de son champ de tir. J'avançai, ouvris la porte d'un coup de pied, me jetai sur la gauche tandis qu'elle en faisait autant sur la droite. Nous nous trouvions dans un autre corridor tout aussi étroit, qui semblait courir tout le long de la paroi de l'édifice, jusqu'à l'avant. Six pièces s'ouvraient dessus, trois de chaque côté. Six portes fermées.

— Devant, murmurai-je. Villanueva.

Nous protégeant l'un l'autre, nous progressions ainsi, essayant chaque porte, mais elles étaient toutes verrouillées. Parvenu devant l'entrée, j'ouvris au vieux qui entra et ferma derrière lui. Il tenait un Glock 17 entre ses doigts nouveaux.

— Alarme ? souffla-t-il.

— Silencieuse.

— Faisons vite.

— Pièce par pièce.

Je n'avais pas un bon pressentiment. Nous avons fait tellement de bruit qu'aucun des éventuels occupants de la bâtisse ne pouvait ignorer notre présence. Or, personne ne réagissait, ce qui prouvait au moins qu'ils étaient assez malins pour nous guetter en douce, le marteau derrière le dos pour nous assommer dès que nous passerions à leur portée. Dans cet étroit corridor, ça ne laissait pas beaucoup de place pour manœuvrer. Pas bon tout ça. Les gonds de chaque battant étant fixés à gauche, je plaçai Duffy sur ma gauche, afin qu'elle couvre l'autre bord, de façon que nous ne soyons pas tous du même côté. Je ne voulais pas qu'on puisse me tirer dans le dos. Aussi je plaçai Villanueva sur ma droite. Il était chargé de donner un coup de pied dans chaque porte, l'une après l'autre. Je pris le centre. Je devais entrer le premier.

D'un mouvement qui sentait sa large expérience, Villanueva envoya un violent coup de pied dans la première, faisant sauter la serrure. Elle s'ouvrit au milieu des éclats de bois. J'entrai. Vide. C'était un bureau plein de classeurs. Je ressortis aussitôt pour attaquer la suivante.

Duffy couvrant nos arrières, Villanueva balançait son coup de pied et j'entrai. Vide également. Mais plus intéressante que la première en ce sens que le mur de séparation avec la pièce voisine avait été supprimé, ce qui donnait un double bureau, équipé de trois tables, d'ordinateurs et de téléphones. Ainsi que d'un portemanteau auquel était accroché un imperméable de femme.

La quatrième porte se trouvait en face et donnait sur un autre bureau vide. Sans fenêtre. Le mur tapissé d'un grand panneau de liège plein de listes. Un tapis d'Orient couvrait presque tout le lino.

Encore deux portes. Celle de droite offrit à peu près le même spectacle que les précédentes à part le fait que la pièce était complètement vide ; que des murs blancs et du lino gris. Et des taches de sang. On les avait nettoyées mais elles laissaient des traces, ainsi que quelques éclaboussures sur les murs plus ou moins effacées. Au sol, les angles des murs restaient carrément marron et noirs.

— La femme de chambre, dis-je.

Personne ne répondit. Nous restâmes un long moment sans bouger. Puis il fallut s'attaquer à la dernière porte. J'entrai, l'arme au poing. Et m'arrêtai net.

C'était une prison. Vide.

De la même taille que les bureaux, elle présentait également des murs blancs et un plafond bas. Pas de fenêtre. Linoléum gris. Et un matelas, des draps froissés, des dizaines de cartons de nourriture chinoise, des bouteilles de plastique vides qui avaient contenu de l'eau gazeuse.

— Elle était là, souffla Duffy.

— Oui, dis-je, comme dans le sous-sol du manoir.

Pour m'en assurer, j'allai soulever le matelas et trouvai le mot JUSTICE marqué sur le sol en noir ou en marron, visiblement avec un doigt.

— Elle pense qu'on suit sa trace, déclara Villanueva. Jour après jour, cellule après cellule. La brave petite !

— C'est écrit avec du sang ? demanda Duffy.

Cela sentait la nourriture avariée, l'haleine fétide, la peur, le désespoir. Elle avait entendu l'agonie de la femme de chambre. Ce n'étaient pas deux minces cloisons qui pouvaient avoir étouffé ses hurlements.

— De la sauce au soja, indiquai-je. J'espère.

— Il y a longtemps qu'ils l'ont déménagée d'ici ?

Le dernier carton était plus parlant qu'une horloge.

— Deux heures, peut-être.

— Merde !

— Allons-y, nous pressa Villanueva. Il faut la retrouver.

— J'ai encore besoin de cinq minutes, dit Duffy. Je dois trouver quelque chose à remettre à l'ATF. Pour qu'ils me croient.

— Nous n'avons pas cinq minutes, rétorqua le vieux.

— Deux, indiquai-je. Prends tout ce que tu peux, tu feras le tri plus tard.

En sortant de la cellule, personne ne regarda plus la salle de torture voisine. Duffy nous précéda jusqu'à la pièce au tapis d'Orient. Bien vu. Ce devait être le bureau de Quinn. Il était du genre à s'offrir un tapis. Elle s'empara d'un épais dossier marqué. *En attente* et arracha toutes les listes punaisées au panneau de liège.

— On y va, nous pressa Villanueva.

Nous sortions par la porte de devant exactement quatre minutes après mon entrée dans les

toilettes. Une minute plus tard, nous reprenions la Route numéro Un.

— Plein nord, indiquai-je. Vers le centre-ville.

Tout d'abord, personne ne dit rien. Personne ne regardait personne. Nous pensions à la femme de chambre. J'avais repris la place arrière et Duffy celle de devant, les papiers de Quinn étalés sur ses genoux. Ça ne roulait pas bien. Les gens allaient faire des courses en ville et avançaient lentement à cause de la pluie. Duffy feuilletait ses papiers. Tout d'un coup, elle rompit le silence. Cela fit du bien.

— Tout ça est assez abscons, marmonna-t-elle. Il est souvent question d'un XX et d'un BB.

— Xavier Export Cie et Bizarre Bazar, dis-je.

— BB fait de l'importation, XX de l'export. Mais ils sont visiblement liés. Deux faces d'une même opération.

— Je m'en moque. C'est Quinn qui m'intéresse.

— Et Teresa, ajouta Villanueva.

— D'après leurs chiffres, reprit Duffy, ils comptent traiter pour plus de vingt-deux millions de dollars, cette année. Ça doit faire beaucoup d'armes.

— Deux cent cinquante mille revolvers de série, annonçai-je. Ou quatre tanks Abrams.

— Mossberg, lut Duffy. Vous avez déjà entendu ce nom ?

— Pourquoi ?

— XX vient de recevoir une cargaison provenant de chez eux.

— O.F. Mossberg et fils, énonçai-je. De New Haven, dans le Connecticut. Fabricants de fusils.

— Qu'est-ce qu'un Persuader ?

— Un flingue. Le Mossberg M500 Persuader. Une arme paramilitaire.

— XX envoie des Persuader quelque part. Deux cents unités. La facture s'élève à soixante mille dollars, A priori en échange de je ne sais quoi reçu par BB.

— Import-export, observai-je. C'est comme ça que ça marche.

— Mais les prix ne correspondent pas, continua-t-elle. La cargaison de BB est facturée soixante-dix mille dollars. Donc, XX y gagne dix mille.

— Magie du capitalisme.

— Non, attends, il y a un autre article. Qui colle avec ce montant. Deux cents Mossberg Persuader plus un cadeau-bonus de dix mille dollars pour solder le compte.

— Quel cadeau-bonus ? demandai-je.

— Ce n'est pas précisé. Qu'est-ce qui peut valoir dix mille dollars ?

— Aucune idée.

Elle replongea dans ses papiers.

— Keast et Maden, lut-elle. Où est-ce qu'on a déjà vu ces noms ?

— Le bâtiment voisin. Les traiteurs.

— Il les a embauchés. Ils livrent quelque chose aujourd'hui.

— Où ?

— On ne le dit pas.

— Quel genre de chose ?

— Pas d'autre indication. Dix-huit articles à cinquante-cinq dollars chacun. Presque mille dollars de je ne sais quoi.

— Où est-ce que je prends, maintenant ? intervint Villanueva.

Nous venions de passer le pont et le parking apparaissait sur notre gauche.

— Deuxième à droite, dis-je.

La voiture entra dans le parking souterrain de la Maison des Missions, gardé par un vigile en uniforme fantaisie. Il nous suivit vaguement des yeux. Jusqu'à ce que Villanueva lui montre sa carte des stupés et lui dise de rester sage, surtout de ne téléphoner à personne. Autour de nous, le garage était bien calme. Sur les quelque quatre-vingts places, seule une dizaine était occupée, mais aucune ne ressemblait à la Grand Marquis grise que j'avais vue devant l'entrepôt de Beck ce matin.

— C'est là que j'ai pris mes photos, annonça Duffy.

Villanueva se gara dans un coin discret et on sortit tous les trois pour prendre l'ascenseur un peu fatigué menant à la réception de marbre et au bureau des hôtes. La Xavier Export Cie partageait le troisième étage avec un cabinet d'avocats du nom de Lewis, Strange et Greville. Ce qui nous arrangeait car cela supposait un palier commun. Nous ne déboucherions pas directement de l'ascenseur dans les bureaux de Quinn.

Dans la cabine qui nous menait au troisième, nous nous tenions tous face à l'entrée. Des voix s'élevaient à l'étage et, à l'ouverture des portes, nous fûmes accueillis par trois avocats qui sortaient de leur cabinet, sur la gauche. Deux hommes et une femme, tous trois vêtus simplement, portant des attachés-cases, l'air content. Ils nous regardèrent sortir de l'ascenseur et nous sourirent. Ils nous prenaient peut-être pour d'éventuels clients. Villanueva leur rendit leur sourire et indiqua de la tête l'autre porte. Ce n'est pas vous que nous venons voir, mais eux. L'avocate détourna les yeux et nous bouscula presque pour passer. Ses associés la rejoignirent. Les portes se fermèrent en grinçant.

— Des témoins, maugréa Duffy. Merde !

Villanueva désigna le bureau de Xavier Export.

— Il y a quelqu'un là-dedans. Ces avocats n'ont pas semblé surpris de nous voir là un samedi après-midi. Donc, ils doivent savoir qu'il y a quelqu'un, d'une façon ou d'une autre. Ils doivent croire qu'on a rendez-vous.

— C'est vrai, observai-je. L'une des voitures garées dans le parking se trouvait ce matin devant l'entrepôt de Beck.

— Quinn ? risqua Duffy.

— Je l'espère bien.

— On est bien d'accord, intervint Villanueva : d'abord Teresa. Ensuite Quinn.

— J'ai changé d'avis, rétorquai-je, je ne pars pas si on le trouve ici. Pas si on peut lui mettre la main dessus.

— Mais on ne peut pas entrer, objecta Duffy. On est repérés.

— Tu ne peux pas entrer, moi si.

— Tout seul ?

— C'est ce que je veux. Lui et moi.

— On a laissé une piste, avec ce vigile...

— Alors effacez-la. Retournez au garage et filez. Le vigile notera que votre voiture est partie. Ensuite, téléphonez à ce bureau. Entre le garage et votre appel, il sera noté que rien n'est arrivé au cours de votre passage.

— Et toi ? Ils verront bien qu'on t'a laissé ici.

— Je ne suis pas sûr que le vigile ait tellement fait attention à moi, ni qu'il nous ait comptés. Il a juste enregistré le numéro des plaques.

Elle ne répondit pas.

— De toute façon, ajoutai-je, ça m'est égal. Ils ne me trouveront pas comme ça.

Duffy parut encore hésiter, puis finit par se décider :

— C'est bon. On te laisse ici. Ça ne m'enchanté pas, mais on n'a pas le choix. Tu comprends ?

— Tout à fait.

— Teresa pourrait bien se trouver avec eux, ajouta Villanueva.

Duffy appuya sur le bouton de l'ascenseur et on entendit la cabine qui démarrait.

— Sois prudent, murmura la jeune femme.

La cloche tinta et les portes s'ouvrirent. Tous deux entrèrent. Villanueva me regarda tout en cherchant à tâtons le bouton du rez-de-chaussée et les portes se refermèrent, tels des rideaux de théâtre. Je reculai vers le mur qui faisait face au bureau de Quinn. Content de me retrouver seul. La main sur la crosse de mon Beretta, dans ma poche, j'attendais. J'imaginai Duffy et Villanueva en train de descendre de l'ascenseur pour regagner leur voiture, puis sortir du garage sous l'œil torve du vigile. Se garer au premier coin de rue pour demander le numéro de Quinn aux renseignements. Je regardais la porte. J'imaginai Quinn assis de l'autre côté, comme si je le voyais à travers.

La première fois que je l'aperçus fut le jour de son arrestation. Le Syrien était complètement retourné. Frasconi avait bien travaillé ; il y avait quelque chose à tirer de ce gars-là, pourvu qu'on lui laisse du temps et qu'on lui fixe un objectif précis. Le Syrien apporta de l'argent fourni par son ambassade, qui fut recompté sous les yeux du commissaire du gouvernement. Cinquante mille dollars. Sans doute la dernière de nombreuses échéances. Chaque billet fut marqué. Ainsi que la mallette à laquelle on attribua les initiales du commissaire, écrites au vernis à ongles incolore, près d'une charnière. Le commissaire rédigea un reçu que Frasconi remit au Syrien, tandis que Kohl et moi gagnions notre poste de surveillance. Le photographe qu'elle avait fait venir se tenait déjà à la fenêtre au premier étage d'un immeuble voisin. Le commissaire nous rejoignit dix minutes plus tard dans une camionnette municipale aux vitres sans tain garée le long du trottoir. Kohl l'avait empruntée au FBI ; elle avait aussi fait venir trois trufions pour compléter le tableau. Vêtus de survêtements d'employés au nettoyage, ils surveillaient la rue dans ses moindres recoins.

L'attente commença. Personne ne disait rien. Il n'y avait pas beaucoup d'air dans la camionnette. Frasconi laissa partir le Syrien au bout de quarante minutes. Il arriva de sa démarche nonchalante, comme s'il ne se doutait pas de ce qu'il risquait s'il nous trahissait.

Il s'assit à une table en terrasse, posa sa mallette à ses pieds. Il se trouvait à trois mètres de nous. Le serveur prit sa commande et revint peu après lui apporter un express. Le Syrien alluma une cigarette, la fuma à moitié avant de l'écraser dans le cendrier.

— Il attend, conclut Kohl.

Elle avait prévu un magnétophone pour enregistrer les conversations. Ce serait plus parlant le moment venu. Elle avait revêtu son uniforme, prête pour une arrestation en bonne et due forme. Elle était superbe.

— Vu ! confirma le commissaire. Il attend.

Le Syrien acheva son café et fit signe au serveur de lui en apporter un autre. Il alluma une deuxième cigarette.

— Il fume toujours autant ? demandai-je.

— Pourquoi ? interrogea Kohl.

— Il n'est pas en train de faire signe à Quinn de partir ?

— Non, il fume toujours.

— Bon. Mais ils pourraient très bien être convenus d'un signal de détresse.

— Le Syrien ne l'utilisera pas. Frasconi lui a mis la pression.

L'attente continua. Le Syrien termina sa deuxième cigarette Il posa les deux mains sur la table qu'il se mit à tambouriner. Il paraissait à l'aise. Un type qui en attendrait un autre un rien en retard. Il alluma encore une cigarette.

— Je n'aime pas le voir fumer tant, insistai-je.

— Ne vous inquiétez pas, assura Kohl. Il est toujours comme ça.

— Ça lui donne l'air inquiet. Quinn pourrait se raviser.

— C'est une attitude normale pour un Oriental.

L'attente continua. La foule grossissait. L'heure du déjeuner approchait.

— Voilà Quinn ! lança Kohl.

— Vu ! confirma le commissaire. Quinn arrive.

Effectivement, approchait un grand costaud de près d'un mètre quatre-vingt-dix, propre sur lui, pas tout à fait la quarantaine, les cheveux noirs aux tempes argentées, en costume bleu, chemise blanche et cravate rouge quelconque. Comme à peu près tout le monde à Washington. Il marchait vite, l'air, pourtant, de ne pas se presser, le geste sûr. Visiblement un sportif, sans doute un coureur de fond. Il portait un attaché-case Halliburton, réplique exacte de celui du Syrien, qui envoyait des éclats dorés dans le soleil.

Le Syrien posa sa cigarette dans le cendrier et lui adressa un signe de la main. Il ne paraissait pas très à l'aise mais cela pouvait se comprendre. Pas de quoi rire quand on pratiquait l'espionnage de haut vol au cœur de la capitale ennemie. Quinn l'aperçut et vint dans sa direction. Le Syrien se leva pour lui serrer la main. Je souris. C'était une scène tellement courante à Georgetown que c'en devenait quasi invisible. Un Américain en costard qui serre la main d'un étranger sur une table pleine de cafés et de cendriers... Ils s'assirent tous deux en même temps. Quinn s'installa confortablement sur sa chaise et plaça son attaché-case à côté de celui qui se trouvait déjà là. Si on n'y prêtait guère attention, on aurait pu croire qu'il ne s'agissait que d'une seule mallette un peu épaisse.

— Attachés-cases réunis, annonça Kohl.

— Vu ! confirma le commissaire. Attachés-cases réunis.

Le serveur revint avec le deuxième express du Syrien. Quinn lui passa commande et l'homme repartit. Le Syrien dit quelque chose à Quinn. Quinn sourit. D'un sourire parfaitement maîtrisé. La pure satisfaction. Le Syrien lui parla encore. Il jouait son rôle. Il se croyait en train de risquer sa tête. Quinn pencha la sienne, comme s'il cherchait le serveur. Le Syrien reprit sa cigarette, tourna la tête de l'autre côté et renvoya sa fumée dans notre direction. Puis il reposa sa cigarette dans le cendrier. Le serveur revint avec la commande de Quinn. Une grosse tasse. Sans doute un café crème. Le Syrien avala une gorgée du sien. Quinn en fit autant. Ils restaient muets.

— Ils sont inquiets, observa Kohl.

— Fébriles, corrigeai-je. Ils ont presque atteint leur but. C'est la dernière ligne droite. L'issue est en vue. Pour tous les deux. Ils ont hâte que tout soit fini.

— Regardez les attachés-cases, conseilla Kohl.

— Je les regarde, confirma le commissaire.

Quinn posa sa tasse dans la soucoupe et repoussa sa chaise. Il se pencha et, de la main droite, saisit l'attaché-case du Syrien.

— Quinn a l'attaché-case du Syrien ! lança le commissaire.

Quinn se leva, lança un dernier mot, tourna les talons et s'en alla.

D'une démarche presque sautillante. Personne ne le lâcha du regard jusqu'à ce qu'il ait tourné au coin de la rue. Au Syrien de payer l'addition. Ce qu'il fit, avant de partir à son tour, en sens opposé ; alors Frasconi surgit d'un porche, le prit par le bras et nous l'amena. Kohl ouvrit la portière arrière de la camionnette et Frasconi poussa le type à l'intérieur. À cinq, nous n'avions plus beaucoup de place.

— Ouvrez la mallette, ordonna le commissaire.

De près, le Syrien paraissait beaucoup plus énervé que de loin. Il transpirait et ne sentait pas bon. Il déposa l'attaché-case à plat sur le sol et recula en nous regardant l'ouvrir.

Rien à l'intérieur.

J'entendis la sonnerie étouffée d'un téléphone dans le bureau de la Xavier Export Cie. Exactement cinq minutes après le départ de Villanueva et de Duffy. On décrocha aussitôt. Je n'entendis pas la conversation mais j'imaginai que Duffy jouait le coup du faux numéro. En espérant qu'elle tiendrait assez longtemps pour se faire tracer. Pas plus d'une minute quand même. Personne ne discute plus de soixante secondes quand il y a erreur.

Je sortis le Beretta de ma poche et ouvris la porte. Je me retrouvai sur le seuil d'une grande entrée aux lambris sombres et à l'épaisse moquette. Sur la gauche et sur la droite, deux portes fermées. En face de moi, un bureau de réception, derrière lequel une personne raccrochait un téléphone. Ce n'était pas Quinn, mais une femme d'une trentaine d'années, blonde aux yeux bleus. Devant elle, une plaque indiquait son nom : Emily Smith. Derrière elle, un portemanteau. Avec un imperméable. Et une robe de cocktail noire dans un sac en plastique de teinturerie. Sans me retourner, je refermai la porte à clef de la main gauche. Regardai Emily Smith dans les yeux. Qui me fixaient sans ciller, sans tourner ni à droite ni à gauche. Donc, elle était sans doute seule. Ils ne se baissèrent pas non plus vers un sac ou un tiroir. Donc, elle n'avait sans doute pas d'arme.

— Vous n'êtes pas mort ? lâcha-t-elle.

— D'après vous ?

Elle eut un mouvement incertain de la tête, comme si elle ne pouvait croire ce qu'elle voyait.

— Vous êtes Reacher, reprit-elle. Paulie nous a dit qu'il vous avait descendu.

— Bon, alors c'est que je suis un fantôme. Ne touchez pas au téléphone.

Je m'avançai vers son bureau. Pas d'arme dans les parages. Juste une console multiligne pleine de boutons. De la main gauche, j'arrachai le fil branché dans le mur.

— Debout ! ordonnai-je.

Elle se leva.

— On va voir ce qui se passe dans les autres pièces, annonçai-je.

— Il n'y a personne.

Elle parlait d'une voix tremblante. Elle devait dire la vérité.

— On vérifie quand même.

Elle sortit de derrière son comptoir. Elle mesurait une tête de moins que moi. Elle portait une jupe et un chemisier noirs, des chaussures élégantes qui feraient sans doute également l'affaire au cocktail du soir. Je lui collai dans les reins le canon du Beretta, l'attrapai par le col et la poussai devant moi. Elle me semblait si petite si fragile... Ses cheveux retombèrent sur ma main. Ils sentaient bon. On vérifia d'abord la pièce de gauche. Elle ouvrit la porte et je la poussai à l'intérieur puis m'écartai de l'entrée, histoire de ne pas me faire tirer dans le dos depuis la réception.

C'était un bureau assez grand, désert, meublé d'un tapis d'Orient et d'une table. Il possédait

ses toilettes particulières, minuscules et tout aussi désertes. Je fis donc opérer un demi-tour à Emily pour aller visiter l'autre pièce. Même décor, même genre de tapis. Personne aux alentours. Pas de toilettes. Sans lâcher ma proie, je regagnai la réception en constatant :

— Il n'y a personne ici.

— Je vous l'avais bien dit.

— Alors, où sont-ils ?

Elle ne répondit pas. Je la sentis se raidir, comme si, pour elle, cette attitude constituait une question de vie ou de mort.

— Allons, où est Teresa Daniel ? demandai-je.

Pas de réponse.

— Où est Xavier ?

Pas de réponse.

— Comment savez-vous mon nom ?

— C'est Beck qui l'a dit à Xavier. Il lui a demandé l'autorisation de vous embaucher.

— Xavier a vérifié mes antécédents ?

— Pour autant qu'il a pu.

— Et il a donné son accord à Beck ?

— Il semblerait...

— Alors pourquoi m'a-t-il envoyé Paulie, ce matin ?

Elle se raidit de nouveau.

— La situation a changé.

— Ce matin ? Pourquoi ?

— Il a reçu de nouvelles informations.

— Lesquelles ?

— Je ne sais pas exactement. Quelque chose à propos d'une voiture.

La Saab ? Les notes de la femme de chambre qui avaient disparu ?

— Il en a tiré certaines déductions. À présent, il sait tout de vous.

— Façon de parler. Personne ne sait tout de moi.

— Il sait que vous entreteniez des relations avec l'ATF.

— Comme je l'ai dit, personne ne sait exactement de quoi il retourne.

— Il sait ce que vous êtes venu faire ici.

— Vraiment ? Et vous ?

— Il ne me l'a pas dit.

— Quel rôle jouez-vous dans cette histoire ?

— Je suis son directeur de gestion.

Je serrai son col un peu plus fort dans ma paume gauche et me grattai la joue du canon de mon Beretta, là où l'ecchymose commençait à m'irriter la peau. Je pensais à Angel Doll et à John Chapman Duke, aux deux gardes du corps dont j'ignorais le nom, et à Paulie. Je me demandais si je n'allais pas ajouter Emily Smith au tableau ; ça ne me coûterait pas grand-chose d'un point de vue cosmique. Je plaçai l'arme sur sa tempe. Au loin, un avion décollait. Ses vrombissements emplirent le ciel et les alentours de l'aéroport. Personne n'entendrait rien. En outre, elle devait bien le mériter.

À moins que...

— Où est-elle ? demandai-je à nouveau.

— Je ne sais pas.

— Vous savez ce qu'il a fait, il y a dix ans ?

Question de vie ou de mort, Emily. Si elle savait, elle le dirait. Certainement. Ne serait-ce que pour se faire mousser. Elle ne pourrait le garder pour elle. Et si elle savait, elle méritait de mourir. Parce que savoir une telle chose et continuer à travailler avec un type pareil, ça ne méritait rien d'autre.

— Non, il ne me l'a jamais dit, assura-t-elle. Je ne le connaissais pas, il y a dix ans.

— Vous en êtes sûre ?

— Oui.

Je la crus.

— Vous savez ce qui est arrivé à la femme de chambre de Beck ?

Franche ou pas, elle est capable de dire non, mais il lui faudra y réfléchir d'abord, se poser quelques questions. C'est humain.

— Qui ? demanda-t-elle. Qu'est-ce que c'est que ça ?

Je soupirai :

— C'est bon.

Je rangeai le Beretta dans ma poche, lâchai le col de son chemisier mais la retournai pour lui prendre les deux poignets dans ma main gauche et arrachai le câble de la console, côté téléphone. Puis je l'entraînai dans les toilettes du bureau de gauche.

— Les avocats d'en face sont partis, annonçai-je. Il n'y aura personne dans l'immeuble avant lundi matin. Alors allez-y, criez de tout votre cœur, personne ne vous entendra.

Elle ne répondit pas. Je fermai la porte, attachai le câble du téléphone autour de la poignée, ouvris aussi grand que possible la porte du bureau et y raccrochai le câble. Emily pourrait passer le week-end à tourner la poignée de sa porte dans tous les sens, elle n'arriverait à rien. On ne peut pas casser un câble électrique en tirant dessus. Elle laisserait tomber au bout d'une heure et boirait l'eau du robinet puis attendrait sur la cuvette que le week-end se passe.

Je m'assis à son bureau. Un directeur de gestion devait posséder quelques papiers intéressants. Mais je ne trouvai rien de plus qu'une copie de la commande à Keast et Maden. Les traiteurs, 18 couverts à \$55 le couvert. Quelqu'un avait rédigé une note au crayon dans le bas. Une écriture de femme. Sans doute celle d'Emily Smith. De l'agneau, pas du porc ! avait-elle spécifié. Je fis tourner sa chaise pour examiner sa robe de cocktail. Puis je revins devant le bureau. Mes dix minutes étaient achevées.

Je descendis en ascenseur dans le garage et passai par une sortie de secours à l'arrière. Le vigile ne me vit pas. Je fis le tour du pâté de maisons et retrouvai Duffy et Villanueva dans leur voiture. Ils devaient s'attendre à voir deux personnes arriver devant eux, alors que je me glissai à l'arrière. Ils se tournèrent vers moi, l'air déçu.

— Personne, annonçai-je.

— Quelqu'un a répondu au téléphone, objecta Duffy.

— Une certaine Emily Smith. Elle est directeur de gestion. Elle n'a rien voulu me dire.

— Qu'est-ce que tu as fait d'elle ?

— Enfermée dans les toilettes. Elle ne bougera pas jusqu'à lundi.

— Vous auriez dû l'interroger mieux que ça, intervint Villanueva. Lui faire peur. Lui arracher les ongles.

— Pas mon genre. Mais allez-y si ça vous chante. Elle est toujours là-bas. Elle ne peut pas en sortir.

Il secoua la tête et ne bougea pas.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? demanda Duffy.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? demanda Kohl.

Nous étions toujours dans le camion. Frasconi avait emmené le Syrien. Si bien qu'il ne restait que Kohl et moi, qui réfléchissions de toutes nos forces, ainsi que le commissaire qui, lui, semblait se laver les mains de toute l'histoire.

— Je n'étais là qu'en tant qu'observateur, nous rappela-t-il. Je n'ai aucun conseil à vous donner. Ce serait déplacé de ma part. De toute façon, je ne vois pas ce que je pourrais vous dire.

L'air mauvais, il quitta la camionnette sans un regard en arrière. Voilà ce qui arrivait quand on s'en remettait à un sombre crétin pour témoin. Conséquences inattendues.

— Qu'est-ce qui s'est passé au juste ? demanda Kohl. À quoi vient-on d'assister ?

— Je ne vois que deux possibilités : soit il spoliait le Syrien, ni plus ni moins ; l'arnaque classique, vous sacrifiez quelques broutilles mais vous gardez le principal. Soit il travaillait effectivement pour le contre-espionnage militaire afin de prouver que les Syriens étaient prêts à payer très cher certains renseignements.

— Il a enlevé la fille de Gorowski. Ça ne pouvait pas faire partie de sa mission.

— On a vu bien pire.

— Il les arnaquait.

— Je pense que vous avez raison.

— Alors que faire ?

— Rien. Parce que si on l'accuse de n'avoir opéré que pour son profit personnel, il répondra que non, qu'il ne faisait que les mener en bateau et qu'il nous défie de prouver le contraire. Ensuite, il nous priera sans ménagement de ne plus fourrer notre nez dans les affaires du contre-espionnage.

Elle ne dit rien.

— En outre, ajoutai-je, même s'il les arnaquait, je ne vois pas de quoi on pourrait l'accuser. Quelle loi militaire empêche de soutirer de l'argent aux étrangers assez bêtes pour acheter des attachés-cases pleins de vide ?

— Je ne sais pas.

— Moi non plus.

— De toute façon, les Syriens risquent de piquer une sacrée rogne. Ils ont versé un demi-million de dollars. Ils ne peuvent pas ne pas réagir. Question de fierté. Même s'il a agi en toute légalité, il a pris d'énormes risques. Un demi-million d'énormes risques. Ils vont s'en prendre à lui et il ne peut pas s'évanouir dans la nature. Il doit garder son poste. Ce qui en fait une cible facile.

Comme elle ne disait toujours rien, je crus bon d'insister :

— S'il ne peut pas s'en aller, pourquoi soutirer tant d'argent ? Trop d'argent, en fait.

— Trop d'argent ?

— Pour les Syriens. Ça ne les valait pas. Le prototype sera bientôt construit. Dans quelques mois, ces armes seront produites à grande échelle. Ils n'avaient qu'à en commander pour une dizaine de milliers de dollars, peut-être même en voler une toute prête.

— Ça prouve juste qu'ils sont nuls en affaires, maugréa Kohl. On a l'enregistrement de Quinn. Il a bien déposé un demi-million à la banque.

Je consultai ma montre.

— Certes. Il n'empêche que c'était trop cher payé. Les Syriens ne sont pas plus bêtes que les autres. Personne ne miserait tant d'argent sur un obus amélioré.

— Pourtant, ils ont versé cette somme. Vous l'avez dit vous-même.

— Non. Nous savons que Quinn a versé un demi-million sur son compte. C'est tout. Ça ne prouve pas que c'est ce que les Syriens ont payé.

— Je ne vois pas..

— Quinn est un spécialiste du Moyen-Orient. Il est intelligent et sans scrupules. À mon avis, vous avez trop vite cessé vos recherches.

— Quelles recherches ?

— Sur lui. Pour savoir où il va, qui il rencontre. Combien de régimes douteux existe-t-il au Moyen-Orient ? Quatre ou cinq au minimum. Et s'il s'était entendu avec plusieurs à la fois ? Chacun croyant être le seul dans la course ? Et s'il avait vendu ses plans plusieurs fois ? Ça expliquerait pourquoi il aurait déposé un demi-million sur son compte pour quelque chose qui ne les vaut pas.

— Alors il les arnaquerait tous à la fois ?

Je consultai de nouveau ma montre.

— Peut-être. À moins qu'il n'ait favorisé l'un de ses clients. Mais aucun n'aurait accepté de payer tant. Alors il aura multiplié ses chances.

— J'aurais dû surveiller davantage de cafés, conclut-elle. Je n'aurais pas dû m'arrêter à ce Syrien.

— Il doit avoir un itinéraire tout tracé. Des rendez-vous les uns après les autres. Comme un facteur.

Elle consulta sa montre.

— D'accord. Alors, en ce moment, il emporte l'argent du Syrien chez lui.

— Oui, répondis-je, ensuite il va courir au rendez-vous avec son client suivant. C'est pourquoi il faut remettre Frasconi sur l'affaire et reprendre votre surveillance de plus belle. Retrouvez Quinn, interpellez tous ceux qui échangeront des attachés-cases avec lui. Vous vous retrouverez à la tête d'une quantité de mallettes vides, jusqu'au jour où l'une d'elles ne le sera plus. À ce moment-là, les affaires reprendront.

Elle contempla d'un air las l'intérieur de la camionnette, les magnétophones...

— Laissez tomber tout ça, lui dis-je. On n'a plus le temps de finasser. À présent, ce sera vous et Frasconi tout seuls.

— L'entrepôt, il va falloir vérifier ce qui s'y passe.

— Il nous faudra des renforts, me répondit Duffy. Ils seront tous là-bas.

— J'aimerais bien.

— Trop dangereux. Nous ne sommes que trois.

— À mon avis, ils s'apprêtent à partir ailleurs. Si ce n'est déjà fait.

— Où ?

— Plus tard. Chaque chose en son temps.

Villanueva fit redémarrer la Taurus.

— Attendez ! dis-je. Prenez la prochaine à droite. Je voudrais encore vérifier quelque chose.

Deux pâtés de maisons plus loin, je lui indiquai le parking public où j'avais laissé Angel Doll dans le coffre de sa voiture. Le vieux s'arrêta devant une bouche d'incendie et je descendis. Le temps que mes yeux s'habituent à l'obscurité, je retrouvai la place que j'avais utilisée. Une voiture y était garée, mais, au lieu de la Lincoln noire d'Angel Doll, c'était une Subaru vert métallisé au toit porte-bagages et aux larges roues, avec la bannière étoilée collée sur la lunette arrière. Un patriote. Toutefois pas assez pour acheter américain.

J'examinai les allées alentour pour m'assurer que je ne me trompais pas. Ainsi, la situation

n'avait pas changé à cause de la Saab mais à cause de la Lincoln. Pas à cause des notes perdues de la femme de chambre, mais du corps sans vie d'Angel Doll. À présent, il sait tout de vous. Allons donc ! Personne ne sait tout de qui que ce soit. Néanmoins, il en savait sans doute davantage que je ne l'aurais voulu. Je revins sur mes pas, remontai la rampe d'accès pour me retrouver au grand jour. Façon de parler : il faisait toujours aussi gris et ce n'étaient pas les hauts buildings qui risquaient de laisser passer beaucoup de lumière. Pourtant, j'eus l'impression de recevoir un projecteur en pleine figure. Je rentrai dans la Taurus.

— Ça va ? demanda Duffy.

Comme je ne répondais pas, elle se tourna vers moi :

— Ça va ? répéta-t-elle.

— Il faut qu'on tire Eliot de là-bas.

— Pourquoi ?

— Ils ont trouvé Angel Doll.

— Qui ?

— Les hommes de Quinn.

— Comment ?

— Je ne sais pas.

— Tu es sûr que ce n'est pas la police de Portland ? Un véhicule suspect garé depuis trop longtemps...

— Non, ils auraient ouvert le coffre et, à l'heure qu'il est, le parking serait transformé en scène de crime, avec périmètre sécurisé et tout. Ça grouillerait de flics.

Elle ne dit rien.

— On perd complètement la main, continuai-je. Appelle Eliot sur son mobile. Ordonne-lui de se tirer. D'emmener les Beck et la cuisinière avec lui. Dans la Cadillac. Qu'il les arrête ou les menace de son arme s'il le faut. Qu'il trouve un autre motel et qu'il s'y cache.

Elle sortit son Nokia de son sac, appuya sur un bouton, attendit. Je croyais entendre la tonalité, les sonneries, une, deux, trois, quatre sonneries... Duffy me jeta un regard anxieux. Enfin, Eliot répondit. Après avoir respiré un bon coup, Duffy lui communiqua ses instructions d'une voix aussi claire qu'anxieuse. Puis elle raccrocha.

— C'est bon ? demandai-je.

— Oui. En fait, il paraissait soulagé.

On le comprenait. Il ne pouvait que se sentir mieux au volant d'une voiture plutôt que derrière une mitrailleuse lourde à guetter l'assaut.

— Bien, dis-je. Maintenant, direction l'entrepôt.

Villanueva démarra de nouveau. Il connaissait le chemin pour avoir déjà surveillé deux fois l'entrepôt avec Eliot. Deux longues journées. Personne ne dit plus un mot jusqu'à l'entrée du port. Je m'efforçais de faire le point. L'affaire avait tourné au désastre. En même temps, la situation avait l'avantage de se clarifier. Plus la peine de jouer la comédie. Désormais, j'étais l'ennemi de Beck et de sa clique, point. Et eux devenaient les miens au grand jour. Quelque part, ça soulageait.

Villanueva était un précieux allié. Il réussissait tout ce qu'il entreprenait. Il commença par effectuer un repérage du quartier de l'entrepôt, pour que nous en connaissions les moindres recoins. Ce qui nous permit d'observer la bâtisse des quatre points cardinaux. Aucune voiture ne stationnait aux alentours. La porte roulante semblait fermée. Pas de lumières aux fenêtres.

— Où sont-ils tous ? interrogea Duffy. Je croyais que ce week-end devait être décisif !

— C'est le cas, répondis-je. Ils agissent exactement comme prévu.

— Comment cela ?

— Plus tard. Allons jeter un coup d'œil aux Persuader. Et voyons ce qu'ils vont obtenir en échange.

Villanueva se gara deux entrepôts plus loin, devant une porte à l'enseigne de Taxidermie exotique Brian. Il ferma la Taurus. Nous n'avions plus qu'à nous faufiler discrètement, le long de la façade aveugle de l'entrepôt de Beck. La porte réservée au personnel était close. Un coup d'œil à la fenêtre me permit de constater qu'il n'y avait personne dans le bureau. Pas plus qu'au secrétariat. La porte suivante était grise. Et tout aussi close.

— Comment est-ce qu'on entre là-dedans ? demanda Villanueva.

— Avec ceci.

Je sortis les clés d'Angel Doll et ouvris. L'alarme se mit à couiner. J'entrai, fouillai parmi les papiers punaisés au tableau d'affichage et trouvai le code. Une fois que je l'eus composé, le feu rouge passa au vert et le silence retomba.

— Ils ne sont pas là, déclara Duffy. On n'a pas le temps de se lancer dans une longue exploration. Il faut qu'on trouve Teresa.

Je sentais déjà l'odeur de graisse à canon mêlée à celle de la laine brute des chiffons.

— Cinq minutes, demandai-je. Et l'ATF te décernera une médaille.

— Ils devraient vous décerner une médaille, dit Kohl.

Elle m'appelait d'une cabine téléphonique de l'université de Georgetown.

— Ah oui ?

— Nous le tenons. Il est cuit.

— Alors, qui était-ce ?

— Les Irakiens. Vous vous rendez compte ?

— C'est logique. Ils viennent de se prendre une rossée, ils veulent se tenir prêts pour la prochaine fois.

— Quel culot !

— Comment ça s'est passé ?

— Comme l'autre fois. Mais avec des Samsonite au lieu d'Halliburton. On a récupéré des mallettes vides du Libanais et d'un Iranien. Et puis on a eu un coup de pot avec l'irakien. C'était lui qui allait récupérer le plan authentique.

— Vous en êtes sûre ?

— Absolument. J'ai appelé Gorowski qui l'a identifié d'après le numéro d'enregistrement au bas de la feuille.

— Qui a assisté à l'échange ?

— Nous deux. Frasconi et moi. Ainsi que certains étudiants de la fac, puisque ça s'est passé dans leur cafétéria.

— Quelle fac ?

— On a même la déclaration d'un prof de droit.

— Qu'est-ce qu'il a vu ?

— Tout. Mais il ne saurait affirmer qu'il y ait vraiment eu échange. Ils ont fait ça avec une telle dextérité ! Les attachés-cases étaient identiques. Ça suffira, comme ça ?

Questions auxquelles je regrettai de n'avoir pas répondu différemment. Quinn pourrait toujours prétendre que les Irakiens avaient déjà ces plans en leur possession, de source inconnue. Que son correspondant adorait le trimballer avec lui. Et puis je songai au Syrien

et au Libanais, ainsi qu'à l'irakien. Et à tout cet argent sur le compte de Quinn. Ses victimes seraient piquées au vif. Elles voudraient témoigner à huis clos. Le Département d'État pourrait leur proposer un marché. Et les empreintes de Quinn se trouveraient sur l'attaché-case en possession de l'irakien. Il n'allait pas venir ganté à ce genre de rendez-vous. Ce serait trop déplacé. En fin de compte, j'estimai que nous avions de quoi le couler à pic : un mode d'opération clair, ces sommes inexplicables sur son compte en banque, ce plan top secret de l'armée en possession d'un agent irakien, le témoignage de deux agents de la police militaire ainsi que d'un professeur de droit. Pour couronner le tout, des empreintes sur la poignée d'une valise.

— Ce sera parfait ! m'écriai-je. Vous pouvez procéder à l'arrestation.

— Où est-ce que je vais ? demanda Duffy.

— Je vais te montrer.

Je passai devant elle pour pénétrer dans le bureau de Doll. Son ordinateur se trouvait toujours là, son fauteuil déchiré. Je dénichai le bouton qui me permit d'éclairer l'entrepôt. Je voyais tout à travers la vitre. Les rangées de tapis bien alignés et, au milieu, cinq piles de caisses, empilées en deux groupes. Plus loin de la porte roulante, apparaissaient d'autres piles de caisses anciennes, marquées d'écritures étrangères, le plus souvent cyrilliques, ainsi que quelques-unes en arabe. Sans doute les importations du Bizarre Bazar. Plus près, je voyais deux piles de caisses neuves aux caractères romains : Mossberg, Connecticut. Certainement l'expédition de la Xavier Export Cie. Import-Export, ou plutôt, troc.

— Ce n'est pas si énorme que ça, observa Duffy. Cinq piles de caisses ? Cent quarante mille dollars ? J'aurais imaginé quelque chose de plus spectaculaire.

— Je trouve ça déjà très spectaculaire. En qualité plutôt qu'en quantité.

— Voyons ça, dit Villanueva.

Je l'aidai à descendre une caisse Mossberg. Elle pesait lourd. Mon bras gauche me jouait encore des tours et ma poitrine me faisait toujours souffrir. À côté de ça, ma lèvre éclatée n'existait plus.

Villanueva trouva un pied-de-biche sur une table et s'en servit pour ouvrir la caisse. D'où tombèrent des particules de mousse de polystyrène. J'y plongeai la main pour en sortir un long fusil enveloppé de papier paraffiné que je déchirai. Je tenais bien un Persuader M500, modèle Cruiser. Pas de monture d'épaule, juste une crosse de pistolet. Calibre douze, canon de quarante-six centimètres, chambre de sept soixante-deux, six-coups, métal bleu, prise synthétique noire, pas de viseur. C'était une arme dangereuse et agressive pour le combat de rue. J'actionnai la pompe, *scritch, scritch*, qui glissait comme de la soie sur la peau. J'appuyai sur la détente qui cliqua comme un Nikon.

— Vous voyez des munitions ? demandai-je.

— Là, dit Villanueva.

Il tenait une boîte de balles Brenneke Magnum dans la main. Derrière lui, une dizaine de cartons semblables. Je chargeai six balles plus une dans la chambre, puis enclenchai la sûreté car la Brenneke n'était pas du petit plomb mais un pruneau de cuivre de vingt-huit grammes qui giclait du Persuader à plus de mille sept cents kilomètres heure. De quoi ouvrir dans un mur de parpaing un trou assez large pour y laisser passer un homme. Je posai l'arme sur la table et en sortis une autre que je chargeai de même. Duffy me regardait.

— C'est à ça que ça sert, expliquai-je. Un fusil vide n'est d'aucune utilité pour personne.

De son côté, Villanueva examinait les caisses marquées Bizarre Bazar.

— Vous trouvez que ça ressemble à des tapis ? demanda-t-il.

— Pas vraiment.

— Les douanes trouvent que oui. Un employé du nom de Taylor a signé la déclaration de contenu : tapis de laine de Libye, tissés à la main.

— Ça pourrait vous aider. Il faut livrer ce Taylor à l'ATF. Qu'ils vérifient son compte en banque. On vous regardera ensuite d'un tout autre œil.

— Alors, qu'est-ce qu'il y a dedans ? demanda Duffy. Qu'est-ce qu'on fabrique en Libye ?

— Rien. On cultive des dattes.

— C'est du matériel russe, dit Villanueva. Passé deux fois par Odessa. Importé en Libye, en passant par ici. En échange de deux cents Persuader. Tout ça parce qu'il y en a qui veulent jouer les durs dans les rues de Tripoli.

— En revanche, on fabrique beaucoup de choses en Russie, conclut Duffy.

— Voyons ça.

Cela faisait trois piles de neuf caisses. Je soulevai la première que Villanueva attaqua avec son pied-de-biche. Il ouvrit le couvercle et j'aperçus un stock d'AK-74 dans des copeaux de bois. Le fusil d'assaut Kalachnikov standard, le plus utilisé dans le monde. Affreusement banal, il ne vaut pas plus de deux cents dollars dans la rue. Je ne voyais vraiment pas un dealer en blouson North Face échanger son beau H&K noir mat contre ça.

La deuxième caisse était plus petite, tout aussi pleine de copeaux et, cette fois, de mitraillettes AKSU-74 ; il s'agissait de dérivés d'AK-74. Efficaces mais quelconques. Celles-ci étaient usagées mais bien entretenues. Rien de bien enthousiasmant. Pas de quoi empêcher de dormir un employé de l'ONU.

La troisième caisse offrait une douzaine de pistolets Makarov, la plupart vieux et griffés, modèles assez rustiques dérivés de l'ancien Walther PP. L'armée soviétique n'a jamais trop apprécié les armes de poing. À ses yeux, elles ne valaient guère mieux que des lance-pierres.

— Tout ça, c'est de la merde, estimai-je. Tout juste bon à être fondu pour en tirer des ancras.

La récompense nous attendait avec la deuxième série de caisses. La première était pleine de fusils de tireur d'élite VAL à silencieux. Ces armes demeurèrent secrètes jusqu'en 1994, lorsque le Pentagone mit la main sur l'une d'elles. Elles étaient toutes noires, entièrement métalliques, avec une crosse treillis et tiraient des balles de calibre spécial neuf millimètres subsoniques susceptibles de transpercer n'importe quel gilet pare-balles à cinq cents mètres. Il y en avait douze, ainsi que dans la caisse suivante. C'étaient des armes de qualité, apparemment en bon état. Celles-ci devraient convenir aux porteurs de blousons North Face. Surtout les noir et argent.

— Ça vaut cher ? demanda Villanueva.

— Difficile à dire. Tout dépend de ce que le client est prêt à payer. Mais un Vaime ou un SIG équivalents vont chercher dans les cinq mille dollars aux États-Unis.

— C'était donc là le montant de toute la facture.

— Oui. Là, on a affaire à des armes sérieuses, quoique pas très courantes dans les rues de Los Angeles. Autrement dit, elles pourraient valoir beaucoup moins auprès des bandes.

— On devrait y aller, suggéra Duffy.

Je reculai pour jeter un regard à travers la vitre donnant sur le bureau. On était en plein après-midi. Tristounet mais encore éclairé à la lumière du jour.

— Bientôt, répondis-je.

Villanueva attaqua la dernière série de caisses.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ? s'exclama-t-il.

Je m'approchai pour ne découvrir tout d'abord que des copeaux de bois, puis un mince tube noir équipé d'un élément en bois pour servir de crosse d'épaule, un missile bulbeux chargé dans la bouche du canon. Je dus y regarder à deux fois pour m'assurer que je ne me trompais pas.

— Un RPG-7, dis-je. Un lanceur de fusées antichars. Une arme d'infanterie pour tir à l'épaulé.

— Des grenades à fusil, marmonna Villanueva.

— Oui, mais en Russie, ce fusil tire des missiles, non des grenades.

— Comme l'obus-flèche ? suggéra Duffy.

— En quelque sorte, sauf que ça explose au lieu de pénétrer.

— Ça fait sauter les tanks ?

— C'est l'idée.

— Mais qui voudrait acheter ça à Beck ?

— Je ne sais pas.

— Des dealers ?

— Il faut croire. Ce serait très efficace contre une maison. Ou une voiture blindée. Si ton rival roulait dans une BMW à l'épreuve des balles, tu serais contente d'avoir ça.

— Ou des terroristes.

— Oui. Ou des dingues de l'autodéfense.

— Là, ça devient grave.

— Ce sont des armes difficiles à manipuler. Le missile est lourd et lent. Neuf fois sur dix, un coup de vent peut te faire manquer ton but. Ça ne consolera pas ceux qui s'en trouvent touchés par erreur.

Villanueva ouvrait déjà la caisse suivante.

— Encore un ! s'écria-t-il. Le même.

— Il faut avertir l'ATF, dit Duffy. Et sans doute le FBI aussi. Tout de suite.

— Bientôt, rétorquai-je.

Le vieux ouvrit les deux dernières caisses.

— Encore des trucs bizarres, observa-t-il.

Cette fois, je vis des tubes de métal épais, jaune vif. Équipés de modules électroniques.

— Des SAM 7. Des missiles sol-air russes.

— Autodirecteurs infrarouges ?

— Exact.

— Pour descendre des avions ? demanda Duffy.

— Oui, et ça marche aussi très bien contre les hélicoptères.

— Quelle portée ? interrogea Villanueva.

— Ça peut monter à trois mille mètres.

— Ça pourrait abattre un avion de ligne.

— À proximité d'un aéroport, oui. Peu après le décollage. On pourrait s'en servir depuis un bateau sur l'East River. Imaginez un avion qui décolle de La Guardia et qui va s'écraser sur Manhattan. Ce serait un nouvel 11 septembre.

— Incroyable ! souffla Duffy.

— Là, on ne parle plus de dealers. Nos amis ont trouvé d'autres clients autrement sérieux. Ça devient du terrorisme. Ces seules armes pourraient équiper toute une cellule. Ils peuvent envisager n'importe quelle forme d'action avec ça.

— Il faut qu'on sache à qui elles sont destinées. Et ce qu'ils comptent en faire.

J'entendis soudain un bruit de pas devant la porte d'entrée. Puis le déclic d'une balle pénétrant dans la chambre d'un pistolet automatique. Et une voix :

— Nous ne leur demandons jamais ce qu'ils comptent en faire. On se contente de récupérer leur fric.

C'était Harley. Avec sa bouche ravagée et son bouc. Il souriait de tous ses chicots. Sans doute parce qu'il braquait sur nous un Para Ordnance P14, honnête copie canadienne du Colt 1911 ; beaucoup trop lourd pour lui. Il avait les poignets trop fins. Il aurait mieux fait de choisir un Glock 19, comme celui de Duffy.

— J'ai vu que c'était allumé, expliqua-t-il. Alors je suis venu voir ce qui se passait.

Il me regarda dans les yeux :

— J'ai l'impression que Paulie a merdé et que vous avez imité sa voix quand M. Xavier a téléphoné.

J'étais furieux contre moi-même de ne pas avoir surveillé l'entrée. À présent, il fallait trouver un moyen de se débarrasser de lui au plus vite.

— On fait les présentations ? proposa-t-il.

— Voici Harley, lançai-je à la cantonade.

Personne ne répondit.

— Qui sont ces gens ? reprit Harley.

Je ne dis rien.

— Nous sommes agents fédéraux, déclara Duffy.

— Et qu'est-ce que vous fabriquez ici ?

Il avait posé cette question comme si ça l'intéressait vraiment. Il portait un autre costume que la première fois, noir satiné, avec une cravate argent et les cheveux encore mouillés tenus en catogan par un élastique de bureau.

— Nous travaillons, reprit-elle.

— Allons, allons ! Reacher a vu ce que nous faisons aux femmes du FBI et autres. Il l'a vu de ses yeux.

— Vous feriez mieux de quitter le bateau quand il est encore temps, lui conseillai-je. Il fait eau de toutes parts.

— Vous croyez ?

— Je le sais.

— C'est drôle, parce que de notre côté, on n'a pas cette impression. À en croire les ordinateurs, notre amie commune, dans sa housse mortuaire, ne leur avait encore rien dit. Ils attendent toujours son rapport. En fait, j'ai plutôt l'impression qu'ils l'ont déjà oubliée.

— Nous n'avons rien à voir avec les ordinateurs.

— Encore mieux ! Vous êtes indépendants ! Alors personne ne sait que vous êtes là et je vous tiens en joue.

Cette fois, j'intervins :

— Paulie aussi me tenait en joue.

— Avec une arme à feu ?

— Deux.

Il cilla mais se reprit vite :

— Je suis plus malin que lui. Les mains sur la tête !

Aucun de nous ne se fit prier.

— Reacher a un Beretta, continua-t-il. Je le sais. Et je parie qu'il y a également deux Glock

dans cette pièce, disons un 17 et un 19. Je veux voir tout ça par terre, sans geste brusque. Un par un.

Personne ne bougea. Harley dirigea le P14 vers Duffy.

— La femme d'abord. Du bout des doigts.

Elle glissa la main gauche sous sa veste et en sortit son Glock du bout des doigts. Elle le déposa par terre. Je dirigeai ma main vers ma poche.

— Attendez ! intervint Harley. On ne peut pas vous faire confiance.

Il s'avança et colla le canon de son P14 contre ma lèvre inférieure, là où Paulie m'avait frappé. De la main gauche, il fouilla dans ma poche et en sortit le Beretta. Qu'il envoya rejoindre le Glock de Duffy.

— À vous, dit-il à Villanueva.

Le P14 n'avait pas bougé, dur et froid contre ma bouche. Le vieux jeta son Glock. D'un coup de pied, Harley envoya promener les trois pistolets, puis il recula.

— Bon, à présent, vous allez tous vous coller contre ce mur.

— Nous ne sommes pas tous là, avertit Villanueva. S'il ne nous voit pas revenir...

Erreur. Harley sourit.

— Appelez-le donc. Dites-lui de se joindre à nous !

Villanueva ne put répliquer. Nous étions dans une impasse, nous tombions à présent dans un piège.

— Appelez-le, répéta Harley. Tout de suite, ou je tire.

Personne ne bougea.

— Appelez-le ou la femme prend une balle dans la cuisse.

— C'est elle qui a le téléphone, dit le vieux.

— Dans mon sac, ajouta Duffy.

— Où est votre sac ?

— Dans la voiture.

Excellente réponse !

— Où est la voiture ? demanda Harley.

— Pas loin, dit Duffy.

— La Taurus devant le marchand d'animaux empaillés ?

Duffy hocha la tête. Harley hésita.

— Vous pouvez utiliser le téléphone du bureau, pour appeler votre camarade.

— Je n'ai pas son numéro.

Harley la regarda avec des yeux ronds.

— Il est enregistré dans mon mobile. Je ne le connais pas par cœur.

— Où est Teresa Daniel ? demandai-je.

Harley se contenta de sourire.

— Elle va bien ? s'enquit le vieux. Parce que ça vaudrait mieux.

— Elle est en pleine forme. Appétissante.

— Vous voulez que j'aille chercher le téléphone ? reprit Duffy.

— On y va tous ensemble, répliqua Harley. Dès que vous aurez rangé ces caisses. Vous avez fichu une de ces pagailles ! Vous n'auriez pas dû faire ça.

Il s'approcha de Duffy, lui colla le canon de son arme contre la tempe.

— J'attendrai ici, assura-t-il. Avec madame... qui me servira de police d'assurance !

Villanueva me jeta un regard. Je haussai les épaules et me mis au travail. En commençant par le marteau. Et en regrettant de ne pouvoir résoudre à jamais les problèmes de dents de

Harley. Mais que pouvait un marteau contre un homme armé qui se cachait derrière un otage ? De toute façon, j'avais déjà une autre idée. Qui supposait que je simule la plus parfaite docilité. C'est pourquoi je gardai le marteau dans la main en attendant patiemment que Villanueva remette en place le couvercle du lance-missiles. Alors je le reclouai et guettaï la caisse suivante.

Le temps de remettre en place une première rangée de caisses, Harley parut se détendre. De son côté, le vieux semblait avoir compris ce que j'avais derrière la tête. Il s'apprêtait à fermer la caisse de Makarov quand il s'interrompit dans son mouvement :

— Ça se vend, ces trucs-là ? demanda-t-il.

Parfait ! Il disait ça sur le ton de la conversation, l'air un rien ahuri. Comme titillé par sa conscience professionnelle.

— Pourquoi pas ? demanda Harley.

— Parce que c'est de la cochonnerie, observai-je. Vous en avez déjà essayé ?

Harley fit non de la tête.

— Je peux vous montrer quelque chose ? proposai-je.

Il gardait l'arme appuyée contre la tempe de Duffy.

— Quoi ? interrogea-t-il.

Je plongeai la main dans la caisse et la ressortis un pistolet à la main. Je soufflai sur les copeaux de bois et montrai le Makarov usé, rayé.

— Mécanisme rudimentaire, expliquai-je. Ils ont simplifié le modèle original du Walther. À vrai dire, ils l'ont massacré. Détente à double action, comme l'original, mais la traction est un cauchemar.

Je pointai l'arme au plafond, posai le doigt sur la détente et le pouce contre la crosse pour en exagérer l'effet. Fermai la main et appuyai sur la détente. Le mécanisme grinça comme un vieux changement de vitesse et l'arme pivota dans ma main.

— De la cochonnerie, répétai-je.

Balançant l'arme entre mes doigts, je recommençai mon manège en l'écoutant émettre ces sons disgracieux.

— C'est sans espoir, achevai-je. On ne risque pas de toucher qui que ce soit avec, sauf à se placer bien en face.

Je remis l'arme dans sa caisse. Villanueva ajusta le couvercle.

— Vous devriez vous inquiéter, Harley, assura-t-il. Votre réputation n'y résistera pas si vous mettez en circulation des saletés pareilles.

— Ce n'est pas mon problème. Ma réputation n'est pas en jeu. Je ne suis qu'employé ici.

Je tapais lentement sur les clous, comme si ça me fatiguait. Ensuite, on attaqua la caisse des AKSU-74. Les vieilles mitraillettes. Puis celle des AK-74.

— Ces trucs-là, faut les vendre à un studio de cinéma, marmonna le vieux. Pour des reconstitutions historiques. Ils ne seront plus bons à autre chose.

À la longue, la pile des importations du Bizarre Bazar reprit son aspect initial. Nous en avons terminé avec les armes anciennes et Harley nous regardait, son pistolet toujours braqué sur la tête de Duffy. Mais son poignet fatiguait et son doigt ne serrait plus du tout la détente. Il l'avait laissé glisser dessous pour mieux supporter le poids du P14. Villanueva m'envoya la caisse Mossberg et apporta le couvercle. Nous n'en avons ouvert qu'une.

— On a presque terminé, annonçai-je.

Le vieux allait placer le couvercle dessus lorsque je l'arrêtai :

— Attendez ! On en a laissé deux sur la table.

J'allai chercher le premier Persuader.

— Vous voyez ça, Harley ? Ils l'ont expédié avec la sécurité en place. Il ne faut pas faire ça. Ça pourrait abîmer le percuteur.

Je réglai la sécurité sur feu, enveloppai l'arme dans son papier paraffiné et l'enfonçai dans les particules de mousse de polystyrène avant de me tourner vers l'autre fusil.

— Exactement pareil pour celle-ci, dis-je.

— Avec un si détestable contrôle de qualité, vous allez vite vous retrouver au chômage ! commenta Villanueva.

Je réglai la sécurité sur feu, retournai vers la caisse, pivotai sur mon pied droit, appuyai sur la détente et descendis Harley. La balle Brenneke lui éclata comme une bombe dans les tripes, le coupant littéralement en deux. D'un seul coup, il disparaissait de la circulation pour ne laisser que deux gros morceaux de viande sur le sol ; toute la salle s'emplit de fumée âcre et de l'odeur écœurante du sang. Duffy poussa un hurlement en voyant exploser l'homme qui la menaçait et fit un bond en arrière pour ne pas patauger dans son sang. Villanueva la prit dans ses bras tandis que j'actionnais la pompe et rechargeais mon fusil pour le cas où une autre surprise nous attendrait derrière la porte. Mais il ne se passa rien et les structures de l'entrepôt cessèrent de vibrer ; je recouvrai mon ouïe pour ne plus entendre que la respiration haletante de Duffy

— J'étais tout près de lui ! protesta-t-elle.

— Et c'est fini, répondis-je. Le reste ne compte pas.

Après l'avoir lâchée, Villanueva alla chercher nos armes envoyées promener par Harley. Je sortis de sa caisse le deuxième Persuader chargé, dont j'enclenchai la sécurité.

— J'adore ces petites bêtes ! avouai-je.

— Au moins, ils fonctionnent, dit le vieux.

Je rangeai le Beretta dans ma poche.

— Allez chercher la voiture, Terry. Vous pouvez être sûr que quelqu'un a déjà appelé la police.

Il sortit par la porte de devant et je regardai le ciel à la fenêtre du bureau. Les nuages s'amoncelaient mais la nuit n'était pas près de tomber.

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? demanda Duffy.

— On va se trouver un endroit tranquille et attendre.

J'attendis plus d'une heure, à mon bureau, l'œil fixé sur mon téléphone, dans l'espoir que Kohl allait m'appeler. Elle avait prévu trente-cinq minutes pour se rendre à Maclean ; on pouvait y ajouter cinq ou dix minutes pour sortir de l'université de Georgetown, en fonction de la circulation, et encore dix pour évaluer la situation dans la maison de Quinn. En revanche, son arrestation ne devait pas en prendre plus d'une et disons trois pour lui passer les menottes et le faire entrer dans la voiture. Soit cinquante-neuf minutes. Or, une heure entière venait de s'écouler et elle n'appelait toujours pas.

Au bout de soixante-dix minutes, je commençai à m'inquiéter. À quatre-vingts, j'angoissais, à quatre-vingt-dix, n'y tenant plus, je pris une voiture de service et filai à sa rencontre.

Terry Villanueva gara la Taurus devant le bureau et laissa le moteur tourner.

— Il faut appeler Eliot, dis-je. Qu'il nous dise où il s'est rendu. On ira le rejoindre.

— Qu'est-ce qu'on attend, au juste ? demanda Duffy.

— La nuit.

Elle alla chercher son sac dans la voiture, en sortit son téléphone, appuya sur la touche

d'Eliot. Dans ma tête, je croyais entendre les sonneries. Une, deux, trois, quatre, cinq, six...

— Pas de réponse, dit Duffy.

Soudain, son expression s'illumina, puis s'assombrit de nouveau.

— Je suis sur sa boîte vocale, murmura-t-elle. Il est arrivé quelque chose.

— Allons-y, dis-je.

— Où ?

Je consultai ma montre. Regardai encore le ciel par la fenêtre. Trop tôt.

— Sur la route côtière.

Après avoir éteint les lumières et fermé les portes de l'entrepôt, je sortis à la suite de Duffy. Inutile de laisser tout ce beau matériel à la portée du premier venu. Villanueva se remit au volant et Duffy s'assit près de lui à l'avant.

Je m'installai à l'arrière avec les Persuader à côté de moi. Passé le port, passé l'aéroport, l'autoroute nous emmena loin de la ville.

Sur la route côtière, la circulation se faisait des plus discrètes. Le ciel bas semblait pousser encore le vent à hurler autour de la Taurus et les embruns donnaient une constante impression de pluie. Il faisait beaucoup trop jour. Trop tôt.

— Essaie de nouveau d'appeler Eliot.

Duffy ressortit son téléphone. Je devinai six faibles sonneries puis l'annonce de la messagerie. La jeune femme secoua la tête d'un air inquiet.

— Tu es sûr qu'ils ont quitté la maison ? demanda-t-elle.

— Tu as remarqué le costume de Harley ?

— Noir. Bon marché.

— Pour lui, ça tenait lieu de smoking. Or, Emily Smith avait une robe de cocktail toute prête dans son bureau. Elle portait déjà ses chaussures du soir. À mon avis, ils devaient se rendre à un banquet.

— Keast et Maden ! s'exclama Villanueva. Les traiteurs.

— Exactement. Un dîner pour dix-huit personnes à cinquante-cinq dollars par invité. Ce soir. Et Emily Smith a noté sur sa facture : de l'agneau, pas de porc. Qui consomme de l'agneau et pas de porc ?

— Les gens qui mangent kascher.

— Et les Arabes. Par exemple, les Libyens.

— Leurs fournisseurs.

— Exactement, répétai-je. À mon avis, ils s'apprêtent à sceller leurs relations commerciales. Je crois que le matériel russe n'était qu'une espèce de signe, un geste. Comme les Persuader. Ils voulaient faire preuve de leur capacité à livrer. Maintenant, ils vont rompre le pain ensemble et parler d'affaires sérieuses.

— Au manoir ?

— Oui. C'est un endroit impressionnant. Isolé, spectaculaire. Avec une grande table de salle à manger.

Le vieux actionna les essuie-glaces pour chasser cette pluie salée qui montait de l'Atlantique.

— Autre chose, continuai-je.

— Quoi ?

— Je crois que Teresa Daniel fait partie du marché.

— Pardon ?

— Je crois qu'ils vont la leur vendre avec les fusils. Une jolie blonde. Une Américaine. Je crois que c'est elle, le cadeau-bonus à dix mille dollars.

Personne ne souffla mot.

— Vous avez remarqué ce que Harley avait dit à son propos ? Qu'elle était appétissante.

Personne ne dit non.

— Je crois qu'ils l'ont lavée, nourrie, blanchie et gardée intacte.

D'ailleurs, Paulie aurait-il importuné Elizabeth Beck s'il avait eu Teresa sous la main ? Sauf le respect dû à Elizabeth ?

Le silence s'installait.

— En ce moment, ils doivent être en train de la préparer.

Personne ne dit rien.

— Je crois qu'elle va partir pour Tripoli. Une petite gâterie pour entretenir l'amitié.

Villanueva donna un coup d'accélérateur. Le vent hurla de plus belle autour du pare-brise. Deux minutes plus tard, nous parvenions à l'endroit où nous avions tendu l'embuscade aux gardes du corps et il ralentit. Nous nous trouvions à sept kilomètres du manoir. En principe visibles du premier étage. La Taurus s'arrêta au milieu de la route que nous inspections anxieusement, guettant le moindre mouvement.

J'avais pris une Chevrolet vert olive qui m'emmena à Maclean en vingt-neuf minutes. Je m'arrêtai au milieu de la route à deux cents mètres de la maison de Quinn, un lotissement dans une résidence calme et verdoyante, bien arrosée et baignée de soleil. Chaque terrain devait faire son demi-hectare et se cachait derrière d'épais buissons. Les allées centrales étaient noires comme du jais. J'entendais les oiseaux babiller et, plus loin, un jet d'eau qui devait arroser une pelouse. Autour de la voiture voletaient de grosses libellules. Le paradis terrestre, quoi.

Je relâchai le frein et avançai en roue libre sur une centaine de mètres. Les parois de la maison de Quinn étaient formées de planches de pin noires et de riant massifs de rhododendrons bordaient la façade. Avec ses petites fenêtres et son toit en pente, elle semblait repliée sur elle-même, comme si elle me tournait le dos.

La voiture de Frasoni était rangée devant le garage fermé. Une Chevrolet vert olive identique à la mienne. Vide. Pas un bruit alentour, à part les oiseaux, le tourniquet et le murmure des insectes.

Je m'arrêtai derrière la voiture de Frasoni. Mes pneus émettaient un petit bruit mouillé sur le macadam chaud. Je sortis et pris mon Beretta, enclenchai la sécurité sur feu et remontai l'allée vers l'entrée. Celle-ci était fermée. Un coup d'œil à la fenêtre voisine ne me permit pas de voir grand-chose à part ces gros meubles impersonnels qu'on trouvait dans toutes les résidences de ce type à louer.

Je fis le tour de la maison et tombai sur une cour dallée, avec son barbecue, sa table de teck et ses quatre chaises, son parasol fermé, sa pelouse et ses buissons. Une palissade de pin teinté de la même couleur que la maison l'isolait complètement de la vue des voisins.

J'essayai la porte de la cuisine. Fermée. Ne vis rien par la fenêtre, ni par la suivante. J'arrivai à la troisième et c'est là que je trouvai Frasoni allongé sur le dos.

Il gisait au milieu du salon, sur la moquette, entre un canapé et deux fauteuils d'une couleur indéterminée mais résistante aux taches. Il avait reçu une balle de neuf millimètres en plein front. Fatal. Pas besoin de m'approcher de lui pour m'en assurer. La seule vue de sa blessure, ce petit trou bien net qui laissait voir l'os de son crâne, cette mare de sang qui commençait déjà à sécher sous sa tête...

Inutile de chercher à entrer. Si Quinn était encore là, il devait m'attendre au premier étage d'où il gardait l'avantage. Aussi amenai-je la table du patio vers le fond du garage pour grimper sur le toit. D'où je m'introduisis par une fenêtre dans une chambre propre et qui sentait le renfermé, tellement impersonnelle qu'elle n'avait pas dû servir depuis longtemps. La porte donnait sur un corridor. Je m'arrêtai sur le seuil, écoutai. N'entendis rien. À croire que la maison était vide. Triste comme la mort. Totale silence. Privée de toute vibration humaine.

Pourtant, je sentais l'odeur du sang.

Je traversai et trouvai Dominique Kohl dans la grande chambre parentale. Elle gisait sur le dos au milieu du lit. Complètement nue. Le visage tuméfié par les coups qui l'avaient assommée. Le corps massacré. Les seins enlevés à l'aide d'un grand couteau. Celui-là même planté sous son menton avec une telle vigueur que la lame avait dû lui traverser le cerveau.

À cette époque de ma vie, j'en avais déjà beaucoup vu. Je m'étais réveillé après une attaque terroriste, la mâchoire d'un autre homme plantée dans mon ventre. J'avais dû me rincer le visage des lambeaux de sa chair avant d'y voir assez pour me tirer de là. J'avais rampé sur une vingtaine de mètres parmi les bras et les jambes arrachés des victimes, heurtant du genou des têtes détachées de leur tronc, les mains plaquées contre mon abdomen pour empêcher mes propres intestins de se répandre. J'avais vu des homicides, des accidents, des hommes hachés à la mitrailleuse, des gens réduits à l'état de purée rouge après une explosion, des membres tordus et calcinés.

Mais je n'avais jamais rien vu d'aussi effrayant que le corps massacré de Dominique Kohl. Je vomis sur le sol et, pour la première fois depuis plus de vingt ans, je pleurai.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? demanda Villanueva dix ans plus tard.

— J'y vais seul.

— Je viens avec vous.

— Non. Rapprochez-moi un peu, en roulant le plus lentement possible.

Elle devait être à peine repérable, cette voiture grise par cette journée grise, qui avançait à dix à l'heure car les mouvements lents sont moins visibles que les rapides. Je vérifiai mon Beretta et ses magasins de rechange. Quarante-cinq balles, moins deux tirées dans le plafond de Duke. Je vérifiai les Persuader. Quatorze balles, moins une tirée dans les tripes de Harley. Total : cinquante-six balles. Contre moins de dix-huit personnes. J'ignorais qui se trouvait sur la liste des invités, mais Emily Smith et Harley n'allaient évidemment plus en faire partie.

— C'est idiot d'y aller tout seul, maugréa Villanueva.

— C'est idiot d'y aller ensemble, rétorquai-je. L'approche sera suicidaire.

Il ne répondit pas.

— Je préfère pouvoir compter sur vous ici, insistai-je.

Il ne répondit pas davantage. Il voulait me suivre, il voulait récupérer Teresa mais il était assez futé pour comprendre que se rendre à pied dans une maison isolée à la tombée du jour n'avait rien d'une partie de plaisir. Alors, il se gara sur le bas-côté et coupa le moteur. Nous devons nous trouver à quatre cents mètres du manoir.

— Attendez-moi tous les deux ici.

Villanueva détourna les yeux.

— Donnez-moi une heure.

J'attendis que tous les deux acquiescent de la tête.

— Ensuite, vous appellerez l'ATF. Si je ne suis pas revenu au bout d'une heure.

— On ferait mieux de les appeler tout de suite, dit Duffy.

— Non. J'ai besoin d'une heure.

— L'ATF arrêtera Quinn. Avec eux, il n'a aucune chance de s'en tirer.

Il me suffit de repenser à ce que j'avais vu pour refuser.

Transgressant toutes les règles, tout ce qu'on m'avait appris à l'armée, je quittai une scène de crime sans avertir personne. On appelait ça de l'obstruction pure et simple. J'abandonnai Kohl dans la chambre et Frasconi dans le salon, leur voiture devant le garage. Je regagnai mon bureau. À l'armurerie, je choisis un Ruger Standard .22 avec silencieux, puis entrepris de récupérer les dossiers de Kohl. Mes tripes me disaient que Quinn effectuerait un dernier arrêt avant de filer aux Bahamas. Il devait avoir une planque quelque part, en cas de coup dur. Par exemple, pour y récupérer de faux papiers, de l'argent liquide, un sac de voyage tout prêt. Il était trop professionnel pour cacher de tels objets à son bureau ou dans sa maison. Il lui fallait un endroit sûr, bien caché. Comme la maison héritée de ses parents, le cheminot et la ménagère, au nord de la Californie. Je devais donc trouver leur adresse.

Kohl possédait une écriture nette et lisible. Les deux cartons qui composaient le dossier Quinn regorgeaient de ses notes. Faciles à déchiffrer. Meticuleuses. J'en eus le cœur retourné. Je trouvai l'adresse de Californie dans une biographie de huit pages qu'elle avait tenue sur Quinn. En dehors de la ville d'Eureka. Sans doute une ferme isolée. J'allai au bureau de voyages de ma compagnie, me signai un ordre de mission. Rangeai mon Beretta de service et le Ruger dans un sac de toile et me rendis à l'aéroport. On me fit signer quelques papiers avant de me laisser emporter des armes chargées dans la cabine de l'avion. Il y avait de bonnes chances pour que Quinn prenne le même vol. Si je le voyais dans l'aéroport ou dans l'avion, j'étais capable de le descendre sur place.

Mais je ne le vis pas. En route pour Sacramento, j'eus beau remonter plusieurs fois le couloir, inspecter la physionomie de chaque passager, je ne le trouvai pas. Alors je ne bougeai plus de tout le vol, je ne dormis pas, je restai là, immobile comme une statue. L'hôtesse se garda bien de m'adresser la parole.

Je louai une voiture à l'aéroport de Sacramento et partis vers le nord sur la I-5, avant de bifurquer direction nord-ouest sur la Route 299. On appelait ça un circuit touristique. Elle serpentait parmi les montagnes. Mais je ne regardai rien à part l'asphalte devant moi. J'avais gagné trois heures puisque je venais de remonter trois fuseaux horaires, cependant, la nuit tombait lorsque j'arrivai à Eureka. Je trouvai la route de la ferme des Quinn, un chemin sinueux entre les collines qui dominaient l'US 101. J'apercevais même les phares des usagers de l'autoroute en contrebas. Il devait aussi y avoir un train dans les parages, peut-être même une gare où avait sans doute travaillé le père de Quinn.

Je découvris la maison et passai devant sans ralentir. Une pauvre ferme de plain-pied avec un bidon de lait pour boîte aux lettres. Comme autrefois. La façade mangée par les mauvaises herbes. J'attendis cinq cents mètres avant de faire demi-tour puis revins sur deux cents mètres, phares éteints, me garai derrière un restaurant abandonné au toit enfoncé, sortis et grimpai dans les collines, remontai sur encore trois cents mètres avant de tomber pile au-dessus de la ferme.

Dans la lueur du crépuscule, je distinguai un portail étroit et une vieille cour où l'on devait garer les voitures. Visiblement, ses occupants préféraient utiliser la porte de derrière. Aucune lumière ne brillait derrière les rideaux déteints. L'endroit semblait abandonné. Depuis mon poste d'observation, je voyais à plus de trois kilomètres autour de moi. Je n'aperçus aucune voiture aux alentours.

Je descendis lentement de la colline, contournai la ferme, l'oreille aux aguets. Personne à

l'intérieur. Si Quinn venait, il se garerait à l'arrière et entrerait par le fond. Aussi préférerais-je forcer la porte de devant. Mince et vieille comme elle l'était, je n'eus aucun mal à la faire sauter d'un coup d'épaule. J'entrai et la remis à peu près en place avant de la bloquer avec une chaise. De l'extérieur, on ne verrait rien.

Cela sentait le renfermé et il faisait plus froid qu'à l'extérieur. J'entendis un réfrigérateur dans la cuisine. Donc l'électricité fonctionnait. Les murs étaient tapissés d'un vieux papier décoloré qui avait dû être jaune. L'habitation ne comportait que quatre pièces. Une cuisine où l'on devait prendre ses repas et un living plus deux chambres, très petites. La plus petite devait être celle où Quinn avait passé son enfance. Une seule salle de bains mangée par la rouille.

Au moins en avais-je vite fait le tour. Je trouvai presque immédiatement ce que je cherchais. Je soulevai le vieux tapis du living et vis la cachette mal camouflée par les planches disjointes du sol. Il me suffit d'une fourchette pour les soulever. J'y trouvai un plateau de bois sur lequel reposait une boîte à chaussures enveloppée dans un sac de plastique blanc. Quinn y avait placé une liasse de trois mille dollars et deux clefs. Celles-ci devaient correspondre à des coffres ou à des casiers de consigne. Je pris l'argent mais laissai les clefs. Puis je remis le tout en place et m'assis dans un fauteuil, mon Beretta dans ma poche, mon Ruger sur les genoux.

— Sois prudent ! dit Duffy.

— Bien sûr.

Villanueva n'ajouta rien. Je sortis de la Taurus, le Beretta dans ma poche, un Persuader dans chaque main. Je traversai la route et m'enfonçai autant que possible parmi les rochers. Il restait encore un peu de lumière du jour mais j'étais vêtu de noir, ce qui me permettait de mieux me fondre dans ce sombre paysage. Le vent m'apportait des embruns salés qui me fouettaient le visage. Devant moi, l'océan dansait comme un fauve. La marée montait, les vagues attaquaient de plus belle le littoral et l'eau se retirait en aspirant le peu de sable qui devait y rester.

Au détour du chemin, j'aperçus les lumières bleutées sur le mur d'enceinte. Elles semblaient si violentes qu'elles ne m'en cacheraient que mieux à mesure que j'approcherais. Du coup, je me mis à courir. Je m'approchai autant que je pus sans tomber dans leur champ puis me cachai derrière les rochers, l'océan à mes pieds qui mouillait le sol incertain et tentait rageusement de m'attirer à lui.

Je restai debout et repris mon souffle. Inutile de songer à contourner le mur à la nage. Avec cette mer démontée, ce serait de la folie.

Je ne peux pas le contourner, je ne peux pas l'escalader. Il me reste à le traverser.

J'escaladai de nouveau les rochers et m'éloignai autant que possible de la grille, là où les fondations s'enfonçaient sous l'eau. Alors je me rapprochai de la muraille afin de l'inspecter au plus près. J'étais inondé de lumière mais je savais qu'à l'intérieur personne ne pouvait me voir puisque le mur me protégeait. Et, à l'extérieur, ceux qui me voyaient étaient des amis. Il ne me restait qu'à m'inquiéter des détecteurs de mouvements enterrés dans le sol. Je marchais le plus discrètement possible en espérant ne pas me trouver juste au-dessus.

Apparemment, c'était le cas puisque j'arrivai sans encombre au poste de garde. Bon. Je risquai un coup d'œil à l'intérieur, largement illuminé, pour y découvrir le remplaçant de Paulie fort occupé à dormir sur le canapé. Je ne l'avais jamais vu. Il devait avoir l'âge et la carrure de Duke, la petite quarantaine, un peu plus mince que moi. Ce qui avait son importance ; il portait un jean, un T-shirt blanc et une veste du même jean. À l'évidence, il n'était pas invité à la fête. Comme Cendrillon, chargé de surveiller l'entrée pendant que les

autres s’amusaient. Pourvu qu’il soit le seul. Et que les gardes du corps ne soient pas nombreux. Je n’allais pas risquer de miser là-dessus. Disons que la moindre prudence voudrait qu’un deuxième larron soit posté à l’avant du manoir et peut-être même un troisième dans la chambre de Duke. Ils savaient que Paulie n’avait pas fait le poids...

Je ne pouvais me permettre d’attirer l’attention en supprimant celui-ci d’un coup de feu. Malgré le vent et les vagues, le claquement d’un Beretta sonnerait bien clair dans la nature. Sans parler d’un Persuader armé de Brenneke Magnum. C’est pourquoi je reculai de quelques mètres afin de déposer les Persuader au sol puis d’enlever mon imper et ma veste. Je fis de même avec ma chemise que j’enroulai ensuite autour du poignet gauche. Le dos collé au mur, je longuai ensuite le pavillon jusqu’au bord de la fenêtre. Des ongles de la main droite, je grattai doucement le carreau derrière les rideaux, émettant un bruit tout juste digne d’une souris. Au bout de la quatrième fois, je vis la lumière baisser. Ce qui signifiait que le type s’était levé de son canapé et collai sa trogne contre la vitre pour voir quelle bestiole se permettait de le déranger. Cette fois, je pus évaluer exactement sa taille et envoyai un grand coup de ma main enveloppée, écrasant du même coup la vitre et le nez du remplaçant. Tandis que je tournais la poignée de la fenêtre pour l’ouvrir, l’autre tombait assis par terre, la figure pleine de sang. J’entrai sans lui laisser le temps de reprendre ses esprits. Un pistolet traînait encore sur le canapé, à deux mètres de lui. Et il se trouvait à trois mètres des téléphones. Il secoua la tête pour s’éclaircir les idées et me regarda.

— C’est toi, Reacher ? demanda-t-il d’une voix pâteuse.

— Exact.

— Tu n’as aucune chance.

— Tu crois ?

— On a ordre de tirer à vue.

— Sur moi ?

Il hocha la tête.

— Qui a reçu cet ordre ?

— Tout le monde.

— C’est Xavier qui l’a donné ?

Il hocha de nouveau la tête, s’essuya le nez du dos de la main.

— Et les gens vont obéir ? insistai-je.

— Évidemment.

— Toi aussi ?

— Je ne crois pas.

— C’est promis ?

— Je crois.

— Bon.

Je marquai une pause en cherchant quelle autre question lui poser.

Mais il pourrait se montrer récalcitrant. Dans ce cas, je l’aiderais un peu, à coups de taloches. Quoique, au fond, ses réponses ne pourraient me servir à grand-chose. Quelle importance qu’ils soient dix ou douze ou quinze gardes prêts à tirer sur moi dans cette maison ou le genre d’arme qu’ils pouvaient porter ? Tir à vue. Eux ou moi. J’allais me demander que faire de lui quand il décida pour moi en se levant d’un bond avant de plonger vers le canapé. Je le cueillis du gauche en pleine gorge. Un coup de chance, enfin par pour lui... je lui écrasai le larynx. Il retomba, suffoquant. L’ensemble m’avait tout juste pris une minute et demie. Correct. Je ne pouvais plus rien pour lui. Je ne suis pas médecin.

Je restai immobile une bonne minute avant d'enfiler à nouveau ma chemise et de repartir par où j'étais entré pour récupérer mes armes, ma veste et mon imper. Je rentrai dans le living pour aller observer le manoir depuis la fenêtre.

— Merde ! m'exclamai-je.

La Cadillac était garée sur l'esplanade. Eliot n'était donc pas parti, ni Elizabeth, ni Richard, ni la cuisinière. Ce qui me mettait trois non-combattants sur les bras. La partie ne s'annonçait déjà pas facile...

Je regardai de nouveau. À côté de la Cadillac étaient garées une Lincoln noire et deux Suburban bleu foncé. Pas de camion de traiteurs. Soit il se trouvait de l'autre côté, vers la cuisine, soit il devait arriver plus tard. À moins qu'il ne vienne plus du tout. Si, par exemple, le banquet était annulé. Si j'avais tout gâché ou mal interprété la situation.

Malgré les lumières du mur, je ne voyais pas un garde devant la porte d'entrée. Cependant, il faisait assez froid pour qu'un guetteur préfère surveiller de l'intérieur, derrière une fenêtre, par exemple. Encore que je ne voie personne à celle de Duke ; elle restait ouverte, ainsi que je l'avais laissée. Sans doute la NSV se trouvait-elle toujours au même endroit, accrochée à sa chaîne.

Voyons. La Lincoln pouvait avoir amené quatre personnes, les Suburban sept chacune. Dix-huit personnes au maximum, peut-être quinze ou seize importantes et trois gardes. À moins qu'il ne me faille compter que trois chauffeurs. Dans ce cas, j'avais tout faux.

Une seule façon de le savoir.

Et c'était là le plus difficile. Il allait falloir que je traverse à découvert le terrain éclairé. Si seulement je pouvais éteindre ces lumières... mais ce serait le meilleur moyen d'alerter les occupants de la maison. En cinq secondes ils appelleraient le pavillon pour s'enquérir de ce qui se passait. Et personne ne répondrait puisque le gardien était mort. Après quoi, j'aurais quinze personnes ou plus sur le dos. Je pourrais sans doute échapper à la plupart mais j'ignorais lesquels étaient les plus dangereux, ceux qu'il fallait à tout prix éviter. Et j'étais certain, si je laissais Quinn m'échapper ce soir, que je ne le reverrais jamais.

Donc, il allait falloir agir en pleine lumière. Deux possibilités : la première, courir droit vers la maison. Ce qui réduirait le temps que je passerais dans les projecteurs. Cependant, mes mouvements rapides attireraient inmanquablement l'attention. La deuxième, longer le mur jusqu'à l'océan, soixante mètres, lentement. L'horreur. Mais sans doute la meilleure option.

Les lampes étant montées sur le sommet, il restait un étroit couloir obscur à même le mur que je pourrais longer à plat ventre. Lentement. Dans le champ de tir de la NSV.

J'ouvris la porte arrière du pavillon. Pas de lumière à cet endroit. Elle commençait à cinq mètres sur ma droite, à l'endroit où débutait l'enceinte proprement dite. Je sortis courbé en deux et m'accroupis, à la recherche du couloir obscur. Vu de plus près, il n'offrait pas un parcours des plus réguliers. À certains endroits, les lampes avaient été mal placées et leur faisceau collait directement contre la paroi.

À genoux, je tirai la porte vers moi pour la fermer. Puis, un Persuader dans chaque main, je tombai à plat ventre et progressai à coups d'épaule. De temps à autre, j'attendais, pour dissuader quiconque aurait cru avoir décelé un mouvement. Puis reprenais ma route. Lentement.

J'avais parcouru trois mètres lorsque je m'arrêtai net. J'entendais un moteur sur la route. Pas une voiture. Quelque chose de plus gros. Je refis le chemin inverse, m'agenouillai, rouvris la porte et me glissai dans le pavillon. Me relevai. Je déposai les Persuader sur une chaise et sortis mon Beretta. Je distinguais nettement un gros V-8 de l'autre côté de la grille.

Prendre une décision Ceux qui se trouvaient là attendaient que quelqu'un vienne leur

ouvrir. Parmi les passagers, il y en aurait tout de suite un qui verrait que je n'étais pas le bon gardien. Inutile de jouer plus longtemps les limaçons. C'était le moment de se montrer, de descendre les passagers, de leur faucher leur véhicule et de traverser l'esplanade avant que la NSV n'ait le temps de tirer une rafale. Puis de tenter ma chance dans le chaos qui s'ensuivrait.

J'ôtai le cran de sécurité du Beretta et sortis en retenant mon souffle. J'avais l'avantage de la surprise.

C'est alors que je me rappelai la caméra de surveillance, le moniteur qui me montrait exactement à combien d'adversaires j'allais avoir affaire. Un homme averti en vaut deux. L'image n'était pas très nette mais bien assez pour me permettre de lire l'inscription sur la camionnette. *Keast & Maden Traiteurs*. Je respirai. Ils n'avaient aucune raison de connaître le gardien. Je rangeai le Beretta dans ma poche, ôtai mon imper et ma veste pour enfiler celle en jean. Elle était un peu étroite et tachée de sang mais restait convaincante. Je sortis en courbant les épaules pour ne pas paraître trop grand. Je n'eus qu'à copier les gestes de Paulie si souvent observés, et à ouvrir, la chaîne dans la main. La camionnette blanche s'arrêta devant moi. Le passager baissa sa vitre. Il portait un smoking, de même que le chauffeur. Encore des non-combattants.

— Où on va ?

— Faites le tour de la maison et c'est à droite, répondis-je. Vous tomberez sur la porte de la cuisine.

La vitre remonta et la camionnette passa. Je leur fis signe et refermai la grille. Puis je regagnai le pavillon pour l'observer par la fenêtre jusqu'à ce qu'elle disparaisse à l'angle du manoir.

J'attendis deux minutes. Si seulement la nuit pouvait tomber plus vite ! Je repris mes vêtements, récupérai mes Persuader, sortis par le fond et repartis à plat ventre le long de l'enceinte. Je sentais de petits cailloux s'enfoncer dans mes coudes mais, avant tout, j'avais froid dans le dos à l'idée de cette mitrailleuse qui pouvait à tout instant me hacher sur place. Il devait y avoir un type derrière qui ne demandait que ça.

Je parcourus ainsi dix mètres, quinze, vingt. Je progressais très lentement, le visage plaqué contre le mur en espérant ne pas passer pour autre chose qu'une ombre furtive. Je devais encore lutter contre la tentation de me lever et de courir. Mon cœur battait à tout rompre. Je transpirais malgré le froid. Le vent ajoutait à mon inconfort.

Mais je progressais toujours. J'arrivai ainsi à mi-chemin. Une trentaine de mètres déjà franchis. Je devais avoir les coudes en sang et les Persuader commençaient à sérieusement peser sur mes bras. Je m'arrêtai pour me reposer un peu. Demeurai complètement immobile, tel un rocher ; je risquai un coup d'œil vers le manoir. Qui paraissait tranquille. Je regardai devant moi. Derrière moi. *Le point de non-retour*. Se hâter lentement. Plus j'avais, plus je sentais de frissons dans le dos. Le souffle court. Au bord de la panique. L'adrénaline me courait dans les veines et me criait *cours, cours*. Mais je forçais mes jambes à rester contre le sol, à garder leur rythme d'escargot. Lentement. Je parvins ainsi à dix mètres de mon but et commençai à croire que j'allais y arriver. Je m'arrêtai. Repris mon souffle. Repartis. C'est alors que le sol s'enfonça sous moi et que je suivis, la tête la première. Je me retrouvai dans l'eau, léché par de petites vagues salées. Je me retournai pour m'apercevoir qu'un peu plus et j'entrais dans le champ de vision de toute la maison. C'était pourtant le moment de traverser ces dix mètres en pleine lumière. Inutile de poursuivre à ce train d'arpenteur. Plongeant la tête en avant, je me relevai et partis au galop.

Je dus passer quatre secondes dans les projecteurs, telle une star de Broadway. Quatre secondes qui me parurent quatre siècles. J'en étais aveuglé. Puis je replongeai dans

l'obscurité, m'accroupis, écoutai. N'entendis que la mer démontée. Ne vis que des cercles mauves dans mes yeux. J'effectuai encore une dizaine de pas sur les rochers et m'arrêtai. Regardai derrière moi. *C'était parti.* Je souris intérieurement. *Quinn, je viens te chercher.*

Dix ans auparavant, j'avais dû l'attendre dix-huit heures. Pas un instant, je ne doutai qu'il allait venir. Je restai assis dans mon fauteuil, le Ruger sur mes genoux, et j'attendis. Sans pour ainsi dire fermer les yeux. J'y passai la nuit. Assis. J'attendis l'aube, puis le matin, puis le début de l'après-midi. Sans bouger.

Il arriva à quatorze heures pile. J'entendis une voiture ralentir sur la route, me levai et, sans m'approcher de la fenêtre, l'observai qui manoeuvrait vers l'arrière. Il avait loué une voiture, comme moi. Une Pontiac rouge. Je le reconnus clairement derrière le pare-brise. Toujours aussi propre sur lui. Les cheveux bien peignés. Une chemise bleue au col ouvert. Il souriait.

Tandis qu'il se garait du côté de la cuisine, j'allai dans le corridor et me plaquai contre le mur voisin de la cuisine.

J'entendis la clef tourner dans la serrure, la porte s'ouvrir, les gonds grincer. Dehors, la voiture ronronnait. Il n'avait pas l'intention de rester longtemps. J'entendis ses pas sur le linoléum. Sa démarche rapide, confiante. Un homme sûr de jouer gagnant. Il passa le seuil du corridor. Je lui balançai un coup de coude dans la tempe.

Il s'écroula sur le dos et je le plaquai au sol par la gorge, déposai le Ruger pour le fouiller. Il n'avait pas d'arme. Je lâchai son cou pour lui envoyer un coup de la saillie de la paume sous le menton. Sa tête retomba en arrière et il roula les yeux. J'allai refermer la porte de la cuisine, revins le tirer dans le salon par les mains. Je lui flanquai deux claques pour le réveiller et pointai le canon du Ruger sur son front.

Ses yeux s'ouvrirent et ne virent tout d'abord que le pistolet, puis moi. J'étais en uniforme, tout couvert de mes insignes, si bien qu'il comprit vite à qui il avait affaire.

— Attendez, dit-il.

— Quoi ?

— Vous commettez une erreur.

— Vraiment ?

— Vous vous trompez.

— Comment ça ?

— Ils étaient de la partie.

— Qui ?

— Frasconi et Kohl.

— Ah oui ?

— Et il a voulu la trahir.

— Comment ?

— Je peux m'asseoir ?

Je fis non de la tête et laissai mon arme où elle était.

— Non.

— J'avais monté une arnaque. Je travaillais avec le Département d'État. Contre des ambassades hostiles. Pour obtenir des renseignements.

— Et la fille de Gorowski ?

Il poussa un soupir impatienté.

— Il n'est jamais rien arrivé à cette gamine, sombre crétin ! Gorowski avait un rôle à jouer, c'est tout. C'était une mise en scène ; pour le cas où nos ennemis vérifieraient. Nous jouons la carte à fond. Il faut suivre un canevas pour le cas où quelqu'un aurait des soupçons.

— Et Frasconi et Kohl ?

— Ils ont fait du bon boulot. Ils me sont vite tombés dessus en croyant que j'agissais en douce. Ça me convenait bien. Ça signifiait que je jouais mon rôle à la perfection. Et puis ils ont déraillé. Ils sont venus me dire qu'ils allaient ralentir l'enquête si je les payais. Qu'ils me laisseraient le temps de quitter le pays. Ils étaient persuadés que j'allais accepter. Alors j'ai fait mine de jouer le jeu. Pour les amener à se trahir. Je commençais à vraiment m'amuser.

Je ne fis aucun commentaire.

— L'enquête vous a paru lente, n'est-ce pas ? reprit-il. Vous vous en êtes sûrement aperçu. Des semaines et des semaines. Très lente.

Lente comme une limace.

— Et puis, hier, tout s'est précisé, continua-t-il. Je tenais les Syriens, les Libanais et les Iraniens au creux de ma main. Ainsi que les gros poissons, les Irakiens. Alors je me suis dit qu'il était temps d'incriminer vos gens par la même occasion. Ils attendaient également leur dernier paiement. Ça faisait beaucoup d'argent. Mais Frasconi voulait tout pour lui. Il m'a frappé à la tête. Je suis revenu à moi pour découvrir qu'il avait découpé Kohl en rondelles. C'est un cinglé, ce gars, croyez-moi. J'ai sorti une arme de mon tiroir et je l'ai tué.

— Alors pourquoi vous être enfui ?

— Parce que j'avais peur. J'appartiens au Pentagone. Je n'avais encore jamais vu de sang. Et j'ignorais qui vous aviez lancé dans l'aventure. Ils auraient pu être plus nombreux.

Frasconi et Kohl.

— Vous avez été excellent, ajouta-t-il. Vous êtes venu directement ici.

Je repensais à sa biographie de huit pages rédigée de l'écriture parfaite de Kohl. *Les parents travail lent, les enfants s'amusement.*

— Qui a eu cette idée ? demandai-je.

— Au début ? Frasconi évidemment. Il était le plus gradé.

— Comment s'appelait-elle ?

Il cilla.

— Kohl, répondit-il.

Je hochai la tête. Elle était partie procéder à l'arrestation en uniforme, un badge à son nom au-dessus du sein droit. Kohl. Genre neutre. *Uniforme, femme engagée, le nom ajusté à ta silhouette, centré horizontalement sur le côté droit, au-dessus du premier bouton de la veste.* Il avait dû le voir dès qu'elle avait passé la porte.

— Prénom ?

Il marqua une pause.

— Je ne m'en souviens pas, finit-il par dire.

— Prénom de Frasconi ?

Uniforme, officier masculin, le nom est centré sur la poche-poitrine droite, à égale distance entre la couture et le bouton.

— Je ne m'en souviens pas.

— Trois sur dix, résumai-je. Ça vaut un E.

— Pardon ?

— Votre démonstration. Vous avez échoué.

— Pardon ?

— Votre père était cheminot, votre mère ménagère. Votre nom complet est Francis Xavier Quinn.

— Et alors ?

— C'est comme ça, les enquêtes. Quand on veut coincer quelqu'un, on cherche d'abord à tout savoir sur lui. Vous avez joué avec ces deux-là pendant des semaines et vous n'avez pas été fichu de découvrir leurs prénoms ? Jamais vérifié leur passé ? Jamais pris de notes ? Jamais effectué un seul rapport ?

Il ne broncha pas.

— Quant à Frasoni, il est incapable d'avoir une idée tout seul. Encore moins de prendre une initiative. Les gens qui les connaissent ne songeraient jamais à dire *Frasconi et Kohl* mais *Kohl et Frasoni*. Vous êtes mouillé depuis le début et vous ne les aviez jamais vus avant l'instant où ils se sont pointés à votre porte pour vous arrêter. Et vous les avez tués tous les deux.

Il prouva que j'avais raison en tentant de me désarmer. Je le renvoyai par terre d'un coup beaucoup plus violent que le premier. Il était encore inconscient lorsque je le fourrai dans le coffre de ma voiture, derrière le restaurant abandonné. Je roulai un moment sur l'US 101, pris un chemin sur la droite qui menait au Pacifique, m'arrêtai sur une aire de repos tapissée de gravier d'où on avait une vue fabuleuse. Il était quinze heures, le soleil brillait, l'océan était bleu. Des garde-fous séparaient l'aire d'un autre mètre de gravier et puis c'était la falaise à pic. Il n'y avait pas beaucoup de circulation, peut-être une voiture toutes les deux minutes. À croire que cette route n'avait été construite en parallèle de l'autoroute que pour les touristes.

J'ouvris le coffre et le claquai aussitôt, pour le cas où Quinn se serait réveillé et envisagerait de me sauter au cou. Ce qui ne s'avéra pas. Il manquait d'air et reprenait à peine conscience. Je le sortis sans ménagement et l'obligeai à marcher sur ses jambes flageolantes. Qu'il contemple un peu l'océan le temps que je vérifie s'il pouvait y avoir d'éventuels témoins. Mais non. Alors je le retournai puis reculai de cinq pas.

— Elle s'appelait Dominique, lançai-je.

Et je tirai. Deux fois dans la tête, une fois dans la poitrine. Je m'attendais à le voir s'effondrer sur le gravier et à lui mettre une quatrième balle dans l'œil avant de le balancer à l'océan. Mais il ne tomba pas sur le gravier. Il bascula en arrière par-dessus le garde-fou, heurta un dernier mètre d'Amérique et disparut sous la falaise. Je me penchai pour le voir heurter les rochers et se laisser emporter par le courant. Je restai là une bonne minute. *Deux dans la tête, une dans le cœur, quarante mètres de chute, il ne s'en remettra pas.*

Je récupérai mes douilles.

— Dix dix-huit, Dom.

Et je regagnai ma voiture.

Dix ans plus tard, la nuit tombait enfin tandis que je remontais du côté des garages, les vagues hurlant sur ma droite, le vent me fouettant le visage. Je ne m'attendais à voir personne à l'arrière de la maison.

Aussi je bougeais vite, la tête droite, sur mes gardes, un Persuader dans chaque main. *Je viens te chercher, Quinn.*

Arrivé derrière les garages, je vis la camionnette qui stationnait dans le fond. Exactement à l'endroit où Harley avait placé la Lincoln pour sortir la femme de chambre de Beck du coffre. Les portes arrière étaient ouvertes et les passagers allaient et venaient pour la décharger. Le

détecteur de métaux bipait chaque fois qu'ils passaient avec un plat couvert d'aluminium. J'avais faim. Portée par le vent, l'odeur des plats me parvenait aux narines. Les deux types ne s'occupaient que de ce qu'ils faisaient. Il n'empêche que je les évitai soigneusement, passant par les rochers, sautant sur la corniche de Harley avant de continuer ma route.

Parvenu de l'autre côté de la maison, aussi loin que possible des traiteurs, je me sentis beaucoup mieux. À croire que j'étais invisible, inaudible. Telle une force primitive surgie de la mer. Je tâchai de repérer les fenêtres de la salle à manger et en trouvai bientôt les lumières. Je m'approchai, risquai un coup d'œil à travers la vitre.

La première personne que je vis fut Quinn, bien droit dans son costume noir, un verre à la main. Il avait les cheveux gris et de minces cicatrices roses sur le front, le dos légèrement voûté, un rien épaissi. Il avait dix ans de plus.

Près de lui, se tenait Beck, en sombre, lui aussi. Un verre à la main. Côte à côte avec son patron. Tous deux faisaient face à trois Arabes, plus petits qu'eux, les cheveux noirs. En tenue occidentale, costumes clairs, gris ou bleus. Eux aussi buvaient.

Derrière eux, Elizabeth et Richard Beck bavardaient ensemble. On se serait cru à un cocktail mondain. La table était mise pour dix-huit convives. Cela faisait très officiel. Chaque place comptait trois verres et assez d'assiettes pour une semaine. En robe noire et tablier blanc, la cuisinière allait et venait avec un plateau plein de verres, des flûtes à champagne et des gobelets à whisky. Elle ne devait pas apprécier de se trouver reléguée au rôle de serveuse. Ses aptitudes ne s'étendaient peut-être pas à la cuisine orientale.

Je ne voyais pas Teresa Daniel. Sans doute comptaient-ils la faire jaillir d'un gâteau au dessert. Les autres occupants de la salle étaient tous des hommes. Trois hommes. Les adjoints de Quinn, je supposais. Curieux trio. L'air féroce mais certainement pas autant qu'Angel Doll ou Harley.

Donc, dix-huit couverts mais dix convives seulement. Huit absents. Duke, Angel Doll, Harley, Emily Smith, ce qui faisait quatre. Le type qu'ils avaient envoyé remplacer Paulie, devait être le cinquième. Il restait trois inconnus. Un à la porte de devant, un à la fenêtre de Duke et un avec Teresa Daniel, sans doute.

Je restai dehors à calculer que ce repas allait durer au moins quatre heures. Ils n'en sortiraient pas sauf, peut-être, pour se rendre aux toilettes. Quinn bavardait tout en prenant soin de s'adresser équitablement à chacun de ses trois invités. Il se donnait beaucoup de mal, souriait, parlait avec les mains, riait. Il paraissait beaucoup s'amuser, ce qui n'était sûrement pas le cas. Ses plans avaient été dérangés. Un banquet pour dix-huit qui se transformait en dîner pour dix. À cause de moi.

Je m'accroupis sous la fenêtre et me dirigeai vers la cuisine. Agenouillé, je me débarrassai de mon imper dont j'enveloppai les Persuader pour les retrouver plus tard. Puis je me redressai et pénétrai dans la cuisine. Le détecteur de métaux bipa pour dénoncer mon Beretta. Les traiteurs s'activaient autour de feuilles d'aluminium. Je leur adressai un signe de tête, comme si j'étais de la maison, avant de passer dans le corridor. Silencieux sur les épais tapis. J'entendais les conversations dans la salle à manger. Je repérai le type qui surveillait l'entrée. Il me tournait le dos en regardant par la vitre, l'épaule appuyée dans le renfoncement de la fenêtre. Les lumières du mur d'enceinte formaient un halo bleu autour de ses cheveux. Je fonçai droit sur lui. *Tir à vue. Eux ou moi.* Je m'arrêtai un instant. Tendis la main et lui attrapai le menton en lui bloquant la nuque de mon poing gauche, donnai un coup en arrière, un en avant jusqu'à lui briser la quatrième vertèbre. Il s'effondra contre moi, je l'attrapai sous les bras et l'emmenai dans le petit salon d'Elizabeth Beck où je le jetai sur le canapé. *Le Docteur Jivago* était toujours là sur une table basse.

Et d'un.

Je fermai la porte du salon et me dirigeai vers l'escalier. Montai en silence, m'arrêtai devant la chambre de Duke. Eliot gisait à l'entrée. Mort. Sa veste ouverte, sa chemise pleine de sang et de trous. Les tapis imprégnés. Je l'enjambai puis jetai un coup d'œil dans la chambre et compris pourquoi il était mort. La NSV s'était enrayée. Il avait dû prendre l'appel de Duffy et s'apprêtait à quitter la pièce quand il avait vu arriver le convoi des trois voitures. Si bien qu'il s'était précipité sur la mitrailleuse pour la trouver enrayée. Le mécanicien démontait ce tas de ferraille pour l'inspecter, trop concentré pour s'occuper d'autre chose. Il ne me vit pas. Ne m'entendit pas.

*Tir à vue. Eux ou moi.*

Et de deux.

Je l'abandonnai sur sa mitrailleuse. Jetai un regard par la fenêtre. Les lumières du mur scintillaient toujours. Je consultai ma montre. J'en étais exactement à la moitié de l'heure que je m'étais accordée.

Je descendis, traversai le vestibule. Comme un fantôme. Ouvris la porte du sous-sol, descendis. Les lumières étaient allumées. Je traversai le gymnase. Passai devant la machine à laver. Je sortis le Beretta de ma poche, dégageai la sécurité, le brandis devant moi, tournai au coin et me dirigeai vers les deux pièces du fond. La première était vide, la porte grande ouverte ; l'autre restait fermée, derrière un jeune homme assis sur une chaise. Il me regarda et ses yeux s'écarquillèrent. Sa bouche s'ouvrit. Aucun son n'en sortit. Il ne paraissait pas vraiment menaçant. Il portait un T-shirt vantant les ordinateurs *Dell*. Ce devait être Troy, le pirate informatique.

— Reste tranquille si tu veux vivre, lui dis-je.

Il resta tranquille.

— C'est toi, Troy ?

Il hocha la tête.

— C'est bon, Troy.

Nous devons nous trouver exactement au-dessous de la salle à manger. Je ne pouvais risquer de tirer un coup de feu dans une cellule située sous les pieds des dîneurs. Aussi, je rangeai le Beretta dans ma poche, attrapai le garçon par le cou et lui tapai deux fois la tête contre le mur. J'ignorais si je lui fracassai le crâne ou pas. Pas le temps de m'attarder. Au fond, c'étaient ses activités qui avaient tué la femme de chambre.

Et de trois.

Je trouvai la clef dans sa poche, ouvris la porte et découvris Teresa Daniel assise sur son matelas. Elle se retourna, me regarda fixement. Elle ressemblait exactement à la photo que Duffy m'avait montrée dans la chambre du motel au petit matin du onzième jour. Elle paraissait en parfaite santé, les cheveux propres et bien coiffés, revêtue d'une robe d'un blanc virginal. Avec des bas et des chaussures blanches. La peau blanche et les yeux bleus. La victime promise d'un sacrifice humain.

Certes, elle ne me connaissait pas. Impossible, dès lors, de prévoir sa réaction. Elle devait se douter de ce qu'ils attendaient d'elle. À ses yeux, j'étais l'un d'entre eux, prêt à l'entraîner sur l'autel. Or, c'était un agent fédéral. Si je lui demandais de venir, elle pouvait m'attaquer. Elle devait bien guetter sa chance. En outre, il ne fallait surtout pas faire de bruit. Pas encore.

C'est alors qu'en regardant mieux ses yeux, je discernai une pupille énorme, tandis que l'autre restait normale. Elle paraissait très calme. Trop. Elle était droguée. De quoi pouvait-il s'agir ? La drogue des violeurs ? Du Rophynol ? Impossible de me rappeler le nom. Ce n'était pas ma spécialité. Eliot l'aurait su, lui. Duffy et Villanueva certainement aussi. Elle rendait les

gens passifs et obéissants.

— Teresa ? murmurai-je ?

Elle ne répondit pas.

— Ça va ?

Elle hocha la tête.

— Ça va, dit-elle.

— Vous pouvez marcher ?

— Oui.

— Venez avec moi.

Elle se leva. Elle ne tenait pas bien sur ses jambes. Faiblesse musculaire sans doute. Voilà neuf semaines qu'elle était enfermée.

— Par ici, dis-je.

Elle ne bougea pas. Elle restait là, immobile. Je lui tendis la main, qu'elle prit. Elle avait la peau tiède et sèche.

— Allons-y, continuai-je. Et ne regardez pas l'homme par terre.

Je la fis arrêter devant la porte, lui lâchai la main. J'attirai Troy dans la cellule que je fermai à clef. Repris la main de Teresa et l'entraînai. Elle était très influençable, très obéissante. Le regard fixe, elle sortit sans baisser les yeux. On passa devant la machine à laver, à travers le gymnase. Elle portait une robe de soie et de dentelle et me tenait la main comme une fiancée. J'avais l'impression de l'emmener au bal. Nous montâmes l'escalier ensemble, arrivâmes devant la porte du vestibule.

— Attendez ici, lui dis-je. N'allez nulle part sans moi, d'accord ?

— D'accord.

— Et pas un bruit, d'accord ?

— D'accord.

Je la laissai sur la dernière marche, la main posée sur la rampe, une ampoule allumée derrière elle, et refermai la porte. Après un coup d'œil dans le corridor, je me dirigeai vers la cuisine. Les traiteurs s'affairaient toujours.

— Vous êtes bien Keast et Maden ? demandai-je.

Celui qui était à côté de moi hocha la tête.

— Paul Keast.

— Chris Maden, annonça son collègue.

— Il faut bouger votre camionnette.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle gêne.

— Mais c'est vous qui m'avez dit de la mettre là !

— Je ne vous ai pas dit de l'y laisser.

Haussant les épaules, il alla chercher la clef sur la table.

— Comme vous voudrez.

Je la pris et sortis. Je vérifiai l'intérieur de la camionnette, pleine d'étagères et de plateaux métalliques. Avec un passage étroit au milieu. Pas de fenêtre. Ce serait parfait. Je laissai les portes ouvertes, me glissai derrière le volant et démarrai. Reculai vers l'esplanade où je tournai pour revenir vers la cuisine. Dans la bonne direction, cette fois. Je coupai le contact, mais laissai la clef dessus et regagnai la cuisine. Le détecteur de métaux bipa.

— Qu'est-ce qu'ils mangent ? demandai-je.

— Du kebab d'agneau, répondit Maden. Avec du riz, du couscous et du houmous. Des

feuilles de vigne farcies pour commencer. Du baklava pour le dessert. Et puis du café.

— C'est libyen ?

— C'est commun à de nombreux pays arabes.

— Je mangeais ça pour un dollar et vous, vous le facturez cinquante-cinq.

— Où ça ? Pas à Portland ?

— À Beyrouth.

Je sortis vérifier le vestibule. Tout était calme. J'ouvris la porte du sous-sol. Teresa Daniel attendait toujours, comme un automate. Je lui tendis la main.

— Allons-y.

Elle sortit à ma suite. Je fermai la porte derrière elle, la fis passer par la cuisine. Keast et Maden la regardèrent. Sans en tenir compte, je l'entraînai dehors et la fis monter dans la camionnette. Elle frissonna de froid.

— Attendez-moi là, lançai-je. Bien sagement, c'est compris ?

Elle hocha la tête sans rien dire.

— Je vais fermer les portières sur vous, expliquai-je encore.

Elle fit oui de la tête.

— Je vous sortirai bientôt de là.

— Merci.

Je claquai les portières et regagnai la cuisine. On entendait les dîneurs bavarder dans la salle à manger. Tout semblait bien se passer.

— Quand est-ce qu'ils mangent ? demandai-je.

— Dans vingt minutes, dit Maden. Quand ils auront fini leurs apéritifs. Il y avait du champagne dans les cinquante-cinq dollars, voyez-vous.

— C'est bon, ne le prenez pas mal.

Je vérifiai ma montre. Quarante-cinq minutes écoulées. Encore un quart d'heure.

Que le spectacle commence.

Je ressortis dans le froid. Me glissai dans le camion et démarrai. Refis le tour de la maison, roulai lentement sur l'esplanade, passai la grille et accélérâi une fois sur la route, fonçai dans les virages jusqu'à m'arrêter net à hauteur de la Taurus de Villanueva. Je sautai dehors. Le vieux et Duffy vinrent aussitôt m'accueillir.

— Teresa est à l'arrière, indiquai-je. Elle va bien mais ils l'ont droguée.

Duffy me sauta au cou et m'embrassa sur les deux joues tandis que Villanueva se précipitait pour ouvrir les portières. Teresa tomba dans ses bras. Il la souleva comme un enfant et Duffy l'emmena. À son tour, il vint me serrer la main.

— Vous devriez l'emmener à l'hôpital, dis-je.

— Pour l'instant, on la dépose au motel, répondit Duffy. Notre mission n'a toujours rien d'officiel.

— Tu es sûre ?

— Elle s'en tirera, assura Villanueva. On dirait qu'ils lui ont donné du roofies. Sans doute fourni par leurs copains dealers. L'effet ne dure pas longtemps.

Duffy étreignait Teresa comme une sœur et Villanueva me tenait toujours la main.

— Eliot est mort, annonçai-je.

Ce qui tempéra singulièrement la joie ambiante.

— Appelez l'ATF du motel, dis-je. Si je ne vous téléphone pas le premier.

Comme ils me regardaient avec des yeux ronds, j'ajoutai :

— J'y retourne.

Je fis demi-tour en direction du manoir, illuminé de jaune au milieu des lampes bleues. C'était le moment d'appliquer le plan B. Quinn était à moi mais les autres pourraient causer des ennuis à l'ATF.

Je m'arrêtai au fond de l'esplanade, fis demi-tour et revins vers les cuisines. Sortis de la camionnette et courus récupérer les Persuader, j'étais content de retrouver mon imper par ce temps glacial.

J'allai vérifier par les fenêtres ce qui se passait dans la salle à manger. Ils avaient fermé les rideaux. Ce qui semblait logique par une nuit pareille. Avec les tapis d'Orient, on devait se sentir mieux les rideaux tirés.

Je retournai dans la cuisine. Le détecteur couina. Les traiteurs avaient aligné dix assiettes où étaient servies les feuilles de vigne. Malgré ma faim, elles ne me parurent pas bien appétissantes. D'autant qu'il me manquait plusieurs dents. J'allais sans doute devoir me contenter de crème glacée pendant un moment, grâce à Paulie.

— Vous attendez cinq minutes avant de servir, d'accord ?

Keast et Maden regardèrent les fusils.

— Vos clefs, ajoutai-je.

Je les laissai près des assiettes. Je n'en avais plus besoin. J'avais les clefs que Beck m'avait remises. Je comptais filer avec la Cadillac. Elle était plus rapide et confortable. Je sortis un couteau à manche noir et m'en servis pour ouvrir une fente dans la poche droite de ma veste, assez, large pour accueillir le canon d'un Persuader. Je ramassai l'arme avec laquelle j'avais tué Harley et l'y fourrai comme dans un étui. Je tins l'autre à deux mains. Respirai un bon coup. Pénétraï dans le vestibule. Keast et Maden me regardèrent. Mais je commençai par vérifier les toilettes. Pas la peine de jouer la grande scène du III si Quinn ne se trouvait même pas dans la salle à manger. Pourtant, elles étaient vides. Personne ne manquerait à l'appel.

La porte de la salle à manger était fermée. Je respirai de nouveau. Puis j'envoyai un coup de pied dans le panneau et tirai deux Brenneke dans le plafond. Qui firent l'effet de grenades cataplexiantes. La double explosion fut colossale. Une pluie de plâtre et de bois retomba sur la salle, dans un nuage de fumée. Je braquai mon arme vers la poitrine de Quinn. Le silence retomba.

— Tu te souviens de moi ? demandai-je.

Elizabeth Beck poussa un cri.

J'avançai d'un pas sans lâcher Quinn.

— Tu te souviens de moi ? répétai-je.

Une seconde. Deux. Sa bouche remua.

— Je vous ai vu à Boston, balbutia-t-il. Dans la rue. Un samedi soir. Il y a une quinzaine de jours.

— Continue.

Il était blême. Il ne se souvenait pas de moi. On avait diagnostiqué une amnésie totale, avait dit Duffy. Certainement due au traumatisme, ce qui est pratiquement inévitable. Il avait pu tout oublier de son accident, et même des deux jours qui précédaient.

— Je suis Reacher, expliquai-je. Il faut te souvenir de moi.

— On peut parler ? demanda-t-il, la bouche sèche.

— Non. Ça fait déjà dix ans de trop que tu parles.

— Nous sommes tous armés, ici, intervint Beck.

Il semblait avoir peur. Les trois Arabes me dévisageaient, les cheveux pleins de plâtre.

— Alors dites à tout le monde de ne pas remuer, répondis-je. Inutile de faire plus d'une

victime ce soir.

Les gens s'éloignèrent de moi. Je m'arrangeai pour séparer Elizabeth, la cuisinière et Richard des autres. Je les plaçai du côté de la fenêtre. Puis je fis signe aux autres de se répartir en deux groupes, l'un de huit, l'autre de trois.

— À présent, tout le monde recule, sauf M. Xavier, ordonnai-je.

Tout le monde obéit, sauf Beck. Je le regardai et compris soudain que Quinn avait posé la main sur son bras et l'accrochait lentement, à la recherche d'un bouclier humain.

— Ces balles font trois centimètres de large, lui lançai-je. Si je ne te vois pas en entier, ça va mal tourner.

Sans répondre, il poursuivit son mouvement. Beck résistait, l'air effrayé. Cependant, Quinn ne mit pas dix secondes à se glisser derrière lui. Je levai le Persuader à hauteur de sa tête.

— Je te vois encore, lançai-je.

— Ne tirez pas, implora Richard Beck derrière moi.

Ce ton dans sa voix.

Je voulus le regarder, me retournai légèrement. Il tenait un Beretta à la main. Pointé sur ma tête. La lumière le faisait durement briller, la sécurité sur feu.

— Laisse ça, Richard, dis-je.

— Pas tant que mon père est là.

— Quinn, laisse-le partir.

— Ne tirez pas, Reacher, insista le jeune homme. Je vous aurai avant.

Entre-temps, Quinn avait pratiquement disparu derrière Beck.

— Ne tirez pas, répéta Richard.

— Laisse ça.

— Non.

— Laisse ça.

— Non.

À sa voix, je compris qu'il ne bougerait pas. Il se tenait immobile. Je savais exactement où il se trouvait. Je savais quel angle adopter et je répétai les mouvements dans ma tête. *Feu. Pompe. Pivoter. Feu.* Je pouvais les avoir tous les deux en une seconde et quart. Trop rapide pour Quinn. Il n'aurait pas le temps de réagir. Je respirai.

C'est alors que je me représentai Richard, sa coiffure au pétard, son oreille coupée, ses longs doigts. Je me représentai la grosse balle Brenneke à travers son corps. Je ne pouvais pas faire ça.

— Laisse ça, répétai-je.

— Non.

— S'il te plaît.

— Non.

— Tu leur rends service.

— Je rends service à mon père.

— Je ne toucherai pas ton père.

— Je ne peux pas prendre ce risque. C'est mon père.

— Elizabeth, dites-lui.

— Non, c'est mon mari.

L'impasse.

*Pire que l'impasse.* Parce que je ne pouvais absolument rien faire. Je ne pouvais tirer sur Richard, je ne me le permettais pas. Donc, je ne pouvais tirer sur Quinn. Or, je ne pouvais

dire que je n'allais pas le faire car huit types me sauteraient automatiquement dessus ; j'en toucherais sans doute un ou deux mais ils finiraient vite par m'avoir. Et je ne pouvais séparer Quinn de Beck. Jamais Quinn ne le lâcherait pour accepter de me suivre seul dehors.

*L'impasse.*

Le plan C.

— Lâche ça, Richard !

Écouter.

— Non.

*Il n'avait pas bougé.* Je répétais de nouveau. *Pivoter. Tirer.* Fis volte-face et tirai. À vingt centimètres à droite de Richard, par la fenêtre. La balle écrasa les rideaux et fit exploser le montant. Je courus me jeter par ce trou, roulai sur moi, enveloppé dans un rideau de velours déchiré, me relevai sur les rochers.

Je me retournai et restai immobile, à fixer la fenêtre dont les lambeaux de rideau voletaient dans les airs à la lumière jaune du lustre. Je voyais les silhouettes qui se détachaient dessus et couraient en tous sens. Peu après, ils tirèrent sur moi. Ils s'y mirent à deux, puis à trois, puis à cinq. Ça claquait tout autour de moi, ça ricochait sur le granit mais les claquements se perdaient dans les hurlements du vent. Tout d'un coup, le feu s'arrêta. Le rideau disparut. Quelqu'un venait de l'arracher. Je vis Elizabeth et Richard apparaître devant le groupe à la fenêtre. Les bras dans le dos. J'aperçus le visage de Quinn derrière l'épaule de Richard. Il me visait de son pistolet.

— Tire-moi dessus, maintenant ! lança-t-il.

Sa voix se perdit presque dans le vent. J'entendis la septième vague s'écraser derrière moi. Les embruns m'entourèrent. Je vis l'un des hommes de Quinn derrière Elizabeth. Elle grimaçait de douleur. Il devait lui labourer l'épaule de sa main. Soudain, Richard fut poussé en avant. Il tomba sur les rochers, aussitôt récupéré par Quinn qui se collait derrière lui.

— Tire-moi dessus, maintenant ! répéta-t-il.

Derrière lui, Elizabeth fut soulevée à son tour par un bras épais qui la tenait par la taille, elle fut plantée sur le sol puis plaquée devant l'homme qui s'en servait comme d'un bouclier. Elle était pâle, à peine éclairée par la fenêtre. Je reculai. D'autres gens sautaient dehors, se serrant les uns près des autres pour mieux s'abriter derrière Elizabeth et Richard. En même temps, cinq pistolets se pointèrent à nouveau vers moi et firent feu.

Ils semblaient faire exprès de me manquer, comme pour mieux me courser. Ils avaient toutes les munitions imaginables pour s'amuser et tiraient autour de moi avec un manque de précision voulu. Je reculai. Sans succès. C'était comme si un char d'assaut humain me poursuivait.

Richard se trouvait sur la droite, Elizabeth sur la gauche. Je visai un type derrière le jeune homme. Mais il me vit et visa à son tour. Les deux coups partirent en même temps. À présent, ils formaient une colonne étroite. Qui ne cessait d'avancer. Je reculai. Pas à pas.

Mon pied gauche effleura le rebord de la corniche de Harley.

L'eau clapotait dans la marmite. Je ne pouvais plus reculer. Quinn sourit. Dans l'obscurité, je ne vis que ses dents.

— Dis bonsoir, à présent ! cria-t-il.

Rester vivant. Voir ce qui va se passer au cours de la minute qui suit.

Des bras s'élevèrent autour de la colonne. Ils me visaient. Ils attendaient un ordre. J'entendis la septième vague s'écraser à mes pieds. Je la sentis me lécher les chevilles puis se retirer, indifférente. Je regardai Elizabeth et Richard. Pris une longue inspiration. *C'était eux*

*ou moi.* Lâchant le Persuader, je me jetai dans l'eau.

D'abord, ce fut le choc du froid. Puis j'eus l'impression de tomber d'un immeuble au cœur d'un tube glacé qui m'aspirait la tête la première. J'avais atterri sur le dos et commencé par ne rien sentir, rien que l'eau glacée dans mes oreilles, dans mes yeux, dans mon nez. Elle me brûla les lèvres. Je me trouvais à trente centimètres sous la surface et ne bougeais plus. J'eus peur de remonter et d'être accueilli par un feu nourri. Car ils devaient tous se pencher au bord de la corniche.

Et puis je sentis mes cheveux se soulever. Ce fut une sensation agréable, comme si une main me coiffait à l'envers, comme si un être vigoureux me passait ses grosses mains sur le visage et me tirait, d'abord doucement et de plus en plus fort. Je le sentais dans ma poitrine, dans mes épaules. Comme si je grandissais. Mes bras flottaient tranquillement, tout d'un coup, ils se soulevèrent par-dessus ma tête. Et je tombai de l'immeuble, je plongeai et le mouvement ne fit que s'accélérer. Beaucoup plus vite qu'une chute libre dans les airs. Je faisais du saut à l'élastique sans élastique.

Je ne voyais rien du tout. J'ignorais si mes yeux étaient ouverts ou fermés. Le froid était tellement paralysant, la pression si forte que je ne sentais pour ainsi dire plus rien. Plus aucune force physique. Tout devenait fluide. Comme une téléportation dans les films de science-fiction. Je devenais liquide, je mesurais dix mètres de long et trois centimètres de large. Tout était noir, tout était froid. Je m'étirais à l'infini, j'ouvrais les doigts pour sentir l'eau couler entre eux. Dans un monde paisible. J'étais un boulet de canon. Et ça me plaisait.

Soudain, un terrible effroi m'oppressa la poitrine et je sus que je me noyais. Alors je me débattis. Je me retournai et mon imperméable s'étendit autour de ma tête. Je m'en débarrassai, ainsi que de ma veste. Le froid me glaçait et je tombais encore plus vite. Mes oreilles sifflaient. *À quelle profondeur allait m'entraîner ce tube ?* Je n'en avais pas la moindre idée. Je remuais en tous sens pour me tirer de là. *Ne nage pas vers le fond. Je cherchais à trouver le bout du tunnel. Concentre-toi. Trouve le bout du tunnel. Avance. Reste calme. Laisse-toi porter vers le bout du tunnel.* Je m'arrêtai une seconde, me repris et me mis à nager normalement. Comme si le tube formait la surface d'une piscine et que je faisais la course. Comme s'il y avait une fille, un verre et un fauteuil pour le vainqueur.

*Combien de temps ai-je coulé ?* Je l'ignorais. Peut-être quinze secondes. Je pouvais retenir mon souffle près d'une minute. *Alors calme-toi. Nage bien. Trouve le bout du tunnel.* Il devait bien y avoir un bout quelque part. L'océan ne bougeait pas comme ça dans le monde entier.

*Dans quel sens fallait-il aller ?* Peu importait. Il s'agissait avant tout de sortir de cette lame de fond. Je nageais devant moi, à contre-courant. Je me sentais incroyablement faible au milieu de ces eaux déchaînées. J'avais l'impression de ramper avec mille tonnes de briques sur le dos. Mes poumons brûlaient. J'agitais les jambes avec une vigueur accrue.

*Trente secondes.* J'étais en train de me noyer. Je le savais bien. Je faiblissais. Mes poumons étaient vides. Ma poitrine s'écrasait. J'avais un million de tonnes d'eau au-dessus de moi. Je sentais mon visage grimacer de douleur. Mes oreilles vrombissaient. Mon estomac se nouait. Mon épaule gauche me brûlait là où Paulie l'avait frappée. J'entendis la voix de Harley : *On n'a jamais de retour.* J'agitai les pieds.

*Quarante secondes.* Je ne faisais aucun progrès. Je me laissais entraîner dans les profondeurs. J'allais atteindre le fond de l'océan. J'agitai les jambes ; remuai les bras. *Cinquante secondes.* Mes oreilles sifflaient. Ma tête éclatait. Mes lèvres se collaient contre

mes dents. J'étais furieux. Quinn était bien sorti de l'océan. *Pourquoi pas moi ?*

J'agitais désespérément les jambes. *Une minute.* Mes doigts se figeaient de froid. Mes yeux me brûlaient. *Plus d'une minute.* Je me débattais de toutes mes dernières forces. Soudain, je sentis un changement de courant. *J'ai trouvé le bout du tunnel.* Cela me donna l'impression de m'agripper à une bouée. Comme si un courant m'attrapait par la main pour m'emmener patauger dans des eaux plus calmes.

À présent, où se trouve la surface ? Utilisant tout ce qui me restait de volonté, je cessai de me débattre pour flotter et repérer ma direction. Je n'allai nulle part. *Mes poumons étaient vides.* Mes lèvres serrées. *Je ne pouvais pas respirer.* Je ne bougeais plus. J'étais mort dans l'eau. J'ouvris les yeux. Regardai autour de moi. Au-dessus de moi. Sous moi. Sur les côtés. Je me tournai dans tous les sens. Ne vis rien. Comme si j'étais perdu dans l'espace. Tout était noir. Pas un point de lumière. *On n'a jamais de retour.*

Je sentis une pression légère sur ma poitrine. Moins forte sur mon dos. Je flottais entre deux eaux, la tête en bas. très lentement. Alors je me cambrai, écartai les mains, remuai les jambes, tendis les bras vers la surface. *Vas-y. Ne respire pas.*

D'un coup de reins, je me hissai vers le haut, la tête renversée en arrière, de façon que la première chose qui émergerait à la surface soit ma bouche. *Encore loin ?* Tout était noir au-dessus de moi. J'étais peut-être à un kilomètre sous l'eau. *Pas d'air.* J'allais mourir. J'ouvris la bouche. L'eau m'envahit. Je crachai, avalai. Tout en remuant toujours les jambes vers la surface. Des taches mauves scintillaient dans mes yeux. Ma tête bourdonnait. J'avais la fièvre. Je tremblais de froid. J'étouffais. J'étais enveloppé d'un doux édredon de plumes. Je ne sentais plus rien.

Alors je cessai de remuer car j'étais sûrement mort. J'ouvris la bouche, avalai de l'eau salée. Ma poitrine eut un spasme et je la recrachai. Je remuai de nouveau. Encore un peu. Je ne savais plus rien faire d'autre. Un dernier coup. Je fermai les yeux, flottai et me mis à respirer l'eau glacée.

J'atteignis la surface une demi-seconde plus tard. L'effleurement de l'air me fut tendre comme une caresse amoureuse. J'ouvris la bouche et ma poitrine se gonfla, commençant par recracher un flot d'eau saumâtre ; enfin j'avalai l'air à grandes goulées. Alors je me battis comme un fou pour demeurer à la surface, respirant, toussant, haletant, nageant tout à la fois.

Jamais je n'avais respiré aussi vite de ma vie. J'étais tellement fatigué. Mais aussi en paix. La tête dans le vague. Je n'avais plus d'oxygène dans le cerveau. Pendant une bonne minute, je me contentai de barboter et de respirer. Ma vision s'éclaircit. Je distinguai les tristes nuages au-dessus de ma tête. Ma tête s'éclaircit. Je respirai encore. *Inspirer, expirer, inspirer, expirer.* Ma tête me faisait mal. Je me tournai à la recherche de l'horizon, ne le trouvai pas tant les vagues s'agitaient autour de moi. Il s'agissait à présent de se laisser porter par la plus haute pour voir ce qui se passait là-haut.

Je n'avais aucune idée de l'endroit où je me trouvais. Je regardai de nouveau, sur ma droite cette fois. Peut-être verrais-je un bateau quelque part. Mais non. Rien. J'étais seul au milieu de l'Atlantique. À la dérive. *On n'a jamais de retour.*

De nouveau en haut de la vague, je me tournai complètement sur moi-même et regardai à gauche, puis derrière moi.

J'étais à cent mètres du rivage.

J'aperçus le manoir. Les fenêtres allumées. Le mur. Les lumières bleues. Ma chemise me pesait sur les épaules. Je respirai encore et me mis à nager.

Cent mètres. N'importe quel nageur olympique pouvait nager cent mètres en quarante-cinq secondes. N'importe quel lycéen en moins d'une minute. Il m'en fallut pratiquement quinze. La marée se retirait. Je me sentais attiré vers la haute mer. Plusieurs fois, j'eus de nouveau l'impression de me noyer. Finalement, je touchai terre et m'agrippai à un rocher que j'étreignis avec vigueur. D'énormes vagues tentaient encore de me ramener dans l'eau. Mais je n'avais plus peur ; au contraire, j'en savourai l'impact. J'adorais ce rocher.

Je restai là une bonne minute à reprendre contact avec la vie. Puis rampai vers les garages, roulai sur le dos, regardai le ciel. *À présent, tu as un retour, Harley.*

Je mourais de froid, mon imper avait disparu, ma veste également, ainsi que les Persuader et le Beretta.

Je me levai, tout dégoulinant d'eau. Effectuai quelques pas. Crus entendre une des maximes de Léon Garber : *Ce qui ne vous tue pas vous rend plus fort.* Il pensait que c'était une citation de John Kennedy. Pour ma part, j'aurais dit Nietzsche et mis *détruit* à la place de *tue*. *Ce qui ne vous détruit pas vous rend plus fort.* J'effectuai quelques pas. Titubai un peu. Me penchai pour vomir des litres d'eau. Après quoi, je me sentis beaucoup mieux. Je remis un peu d'ordre dans mes cheveux trempés et tâchai de respirer à fond. Ma gorge me râpait tant à cause du froid que du sel.

Je m'approchai du mur et tournai au coin, retrouvai ma petite cachette d'où je sortis une dernière fois mon baluchon. *Quinn, je viens te chercher.*

Ma montre marchait toujours. Mon heure était largement passée. Duffy avait dû appeler l'ATF depuis vingt minutes. Mais ils réagiraient lentement. Je doutais qu'ils aient un bureau à Portland. Au mieux à Boston. D'où ils avaient envoyé la femme de chambre. Il me restait donc encore du temps.

La camionnette avait disparu. En toute logique, le dîner était annulé. Mais les autres véhicules se trouvaient encore là. La Cadillac, la Lincoln, les deux Suburban. Ainsi que huit ennemis dans la maison. Plus Elizabeth et la cuisinière. Je ne savais trop dans quelle catégorie ranger Richard.

Je m'adossai à la façade de la maison, inspectai chaque fenêtre. La cuisinière nettoyait son fourneau. Keast et Maden avaient laissé leurs fournitures. Je me penchai pour ne pas être vu et repris mon chemin. La salle à manger était en ruine. Le vent qui s'engouffrait par la fenêtre avait balayé les couverts, cassé verres et assiettes. Sans compter les tas de plâtre et les trous dans le plafond.

Dans la pièce carrée où j'avais joué à la roulette russe se trouvaient les trois Libyens et les trois gardes du corps de Quinn. Tous assis autour de la table, à ne rien faire. Ils paraissaient choqués. Mais ne semblaient pas prêts de s'en aller. Je plongeai de nouveau et continuai mon exploration pour aboutir au petit salon d'Elizabeth. Elle s'y trouvait. Avec Richard. On avait emporté le mort. Assise sur son canapé, elle parlait, vite. Je n'entendais pas ce qu'elle disait mais Richard l'écoutait. Je plongeai sous le rebord et continuai.

Beck et Quinn s'étaient réfugiés dans le bureau. Quinn installé dans le fauteuil rouge et Beck devant le placard, la mitrailleuse devant lui. Ce dernier semblait pâle, hostile, gêné. Quinn parfaitement sûr de lui, un gros cigare éteint à la main, qu'il roulait entre ses doigts avant d'en couper l'extrémité.

Ayant achevé mon petit tour, je revins à la cuisine, entrai sans un bruit. Le détecteur de métaux se tut. La cuisinière ne m'entendit pas. Je lui plaquai une main sur la bouche et l'entraînai vers le comptoir. Inutile de prendre le moindre risque après ce que Richard m'avait fait. Je trouvai un chiffon dans le tiroir et l'en bâillonnai. À l'aide d'un autre je lui liai

les mains et d'un troisième, lui liai les chevilles. Je l'abandonnai dans cette position inconfortable, au pied de l'évier. Je fourrai un quatrième torchon dans ma poche et sortis dans le vestibule.

J'entendis vaguement la voix d'Elizabeth Beck par la porte entrouverte du petit salon. Mais ce fut tout. Je me dirigeai directement vers le bureau de Beck, l'ouvris, entrai à l'intérieur, refermai.

Je fus accueilli par un nuage de fumée. Quinn venait d'allumer son cigare. J'eus l'impression qu'il riait de je ne savais quoi. Mais cela ne dura pas. À présent, il était paralysé d'effroi. De même que Beck. Pâle, figé, bouche bée.

— Me revoilà, annonçai-je.

Je gratifiai Beck du coup de la cigarette. Sa bouche se referma, sa tête partit en arrière, ses yeux roulèrent et il tomba comme une masse sur son beau tapis d'Orient. Si je n'avais pas été aussi fatigué d'avoir tant nagé, je l'aurais sans doute tué.

Lâchant son cigare, Quinn se leva, porta la main à sa poche. Je le frappai à l'estomac. Le souffle coupé, il se plia en deux et tomba à genoux. Je le frappai à la tête et l'allongeai au sol, m'agenouillai sur son dos, lui coinçant les deux omoplates d'une cuisse.

— Non, souffla-t-il. S'il vous plaît !

J'appuyai la paume sur sa tête, sortis mon ciseau de ma chaussure, le glissai derrière son oreille et l'enfonçai jusque dans son cerveau, lentement, centimètre par centimètre. Il était mort à mi-chemin mais je continuai de l'enfoncer jusqu'au manche. Je l'y laissai, essuyai le manche avec le chiffon que je venais de sortir de ma poche, puis l'étalai sur sa tête.

— Dix dix-huit, Dom ! marmonnai-je.

Je marchai sur le cigare encore allumé de Quinn. Pris ses clefs dans la poche de Beck et me faufilai dans le vestibule. Traversai la cuisine. La femme que j'avais ligotée me suivit des yeux. Je me dirigeai vers l'avant de la maison. Me glissai dans la Cadillac. Mis le moteur en marche et filai plein ouest.

\*\*\*

Il me fallut une demi-heure pour rejoindre le motel de Duffy. Elle se trouvait en compagnie de Villanueva dans la chambre de ce dernier, avec Teresa Justice qui ne portait plus sa robe blanche mais un peignoir. Elle sortait de la douche et reprenait vite ses esprits. Elle semblait faible et pâle mais digne. Elle redevenait un agent fédéral. Elle me considéra d'un air horrifié. Je crus d'abord qu'elle ne savait pas qui j'étais. Elle m'avait vu dans sa cellule. Peut-être me prenait-elle pour l'un d'entre eux.

Mais, lorsque j'aperçus mon reflet dans la glace du placard, je compris. J'étais trempé, je claquais des dents, j'avais la peau violacée. La coupure de ma lèvre s'était rouverte et virait au bleu. En me malmenant, les vagues m'avaient provoqué d'autres hématomes. J'avais des algues dans les cheveux et de la vase sur ma chemise.

— Je suis tombé dans la mer, expliquai-je.

Personne ne dit rien.

— Je vais prendre une douche, ajoutai-je. Dans une minute. Vous avez appelé l'ATF ?  
Duffy hocha la tête.

— Ils arrivent. La police de Portland a déjà investi l'entrepôt. Ils vont fermer la route côtière. Tu es sorti juste à temps.

— Parce que j'étais là-bas ?

Villanueva intervint :

— Vous n’existez pas. On ne s’est jamais rencontrés.

— Merci.

— La vieille école.

Après la douche, je me sentis déjà mieux. Mais je n’avais aucun vêtement à mettre. Villanueva me prêta un de ses costumes et je pris son vieil imper pour les cacher. Je m’y enveloppai car j’avais encore froid. On se commanda une pizza. Nous avions tous faim. Je mourais de soif à cause de l’eau salée que j’avais avalée. Je ne pus croquer dans le rebord de la pizza et me contentai de sucer les morceaux les plus tendres. Au bout d’une heure, Teresa Justice alla se coucher. Elle me serra la main. Dit bonsoir très poliment. Elle ne savait pas du tout qui j’étais.

— Le roofies leur efface la mémoire immédiate, expliqua Villanueva.

Ensuite, on parla affaires. Duffy était démoralisée. Elle vivait un cauchemar. Elle avait perdu trois agents dans une opération illégale. Et ce n’était pas le retour de Teresa qui allait la tirer d’affaire. Parce que Teresa n’avait rien à faire dans cette histoire.

— Tu n’as qu’à démissionner, suggérai-je. Propose tes services à l’ATF. Tu leur as rendu un signalé service. Ils vont t’adorer.

— Je vais prendre ma retraite, annonça Villanueva. Je suis trop vieux, j’en ai assez vu comme ça.

— Moi je ne peux pas, maugréa Duffy.

Au restaurant, le soir qui précédait l’arrestation, Dominique Kohl m’avait demandé :

— Pourquoi faites-vous ça ?

Je ne compris pas bien.

— Quoi ? Dîner avec vous ?

— Non, travailler dans la police militaire. Vous pourriez faire mille autres choses. Vous auriez pu entrer dans les forces spéciales, dans le renseignement, dans l’armée de l’air, dans les cuirassés. Tout ce que vous vouliez.

— Vous aussi.

— Je sais. Et je sais pourquoi je fais ça. Mais je veux connaître vos raisons.

C’était la première fois qu’on me posait cette question.

— Parce que j’ai toujours voulu être flic. Mais j’étais destiné à l’armée. Avec ma famille, je n’avais pas le choix ; c’est pourquoi j’ai opté pour la police militaire.

— Ce n’est pas une réponse. Pourquoi vouliez-vous être flic ?

— Je ne sais pas. Comme ça. Parce que les flics redressent ce qui ne va pas.

— Quoi, par exemple ?

— Ils s’occupent des gens. Ils s’arrangent pour que les petites gens ne souffrent pas.

— C’est tout ? Les petites gens ?

— Non. Pas vraiment. Je pense surtout que je n’aime pas les gros bonnets qui se croient au-dessus des lois.

— Alors vous apportez des réponses justes à des questions bancales.

— Oui, répondis-je. Mais j’essaie de faire mon devoir. Peu important les raisons. J’aime que les choses aillent droit.

— Moi aussi, avoua-t-elle. J’essaie de faire mon devoir. Même si tout le monde nous déteste, même si personne ne nous aide et ne vient nous remercier ensuite. J’estime que faire ce qu’il faut est une fin en soi. C’est comme ça, non ?

— Est-ce que tu as fait ton devoir ? demandai-je dix ans plus tard.

Duffy hochla la tête.

— Oui, dit-elle.

— Sans aucune arrière-pensée ?

— Non.

— Tu es sûre ?

— Tout à fait.

— Alors cesse de t'inquiéter. Tu ne peux pas espérer mieux. Personne ne t'aidera ni ne viendra te remercier ensuite.

Elle en resta coite.

— Et toi ? demanda-t-elle soudain. Tu as fait ton devoir ?

— Pas de questions.

Nous n'en parlâmes plus jamais. Duffy avait mis Teresa Justice dans la chambre d'Eliot. Villanueva avait regagné la sienne. Et je me retrouvais dans celle de Duffy. Elle semblait un peu gênée de ce qu'elle avait dit auparavant. À propos de notre manque de professionnalisme. Je ne savais trop si elle voulait insister ou changer d'avis.

— Ne t'inquiète pas, soufflai-je. Je suis beaucoup trop fatigué.

Cette fois, je le prouvai. Ce ne fut pas faute d'essayer. Elle insistait pour retirer ses précédentes objections et affirmer qu'il valait mieux dire oui que non. J'en fus heureux parce que je l'aimais beaucoup. Alors nous commençâmes. Nu dans le lit auprès d'elle, je me souvins de l'avoir embrassée, si fort que ma bouche me fit mal. Mais ce fut tout. Je m'endormis comme une masse. Et dormis onze heures d'affilée. Ils étaient tous partis lorsque je m'éveillai. Partis affronter ce que l'avenir leur réservait. Je me retrouvai seul dans la chambre, la tête pleine de souvenirs. La matinée était bien avancée. Le soleil brillait haut dans le ciel. Le costume de Villanueva avait disparu de la chaise. À la place, je trouvai un sac de marché. Plein de vêtements passe-partout. Qui m'allèrent très bien. Susan Duffy avait le coup d'œil. Il y avait une tenue d'été et une tenue d'hiver. Elle ignorait où je comptais me rendre. Aussi avait-elle opté pour les deux possibilités. C'était une femme efficace. Elle allait assurément me manquer. Un certain temps.

J'enfilai la tenue d'été et abandonnai celle d'hiver dans la chambre. J'avais l'intention de conduire la Cadillac de Beck sur l'I-95. Jusqu'à l'aire de repos de Kennebunk. Où je pourrais l'abandonner. Et prendre un car en partance pour le Sud. L'I-95 mène à peu près partout, jusqu'à Miami.